LA TABLE RONDE

JUIN 1957

SOMMAIRE

DÉFENSE DE L'ENFANCE

•

•

CHRONIQUES

Le roman de l'enfance inadaptée

YVONNE CHAUFFIN

CES ENFANTS DE MALHEUR...

JOURNAL D'UN JEUNE DÉLINQUANT

Un drame vécu par l'intérieur, dépourvu d'emphase, de sensiblerie, et tout vibrant d'amour.

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES

Le journal de Laurent a la force d'un témoignage ; cet adolescent de dix-sept ans est ***vrai****.*

ECCLESIA

Poignantes et vraies, telles sont ces pages.

OUEST-FRANCE

Ouvrage couronné par L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Le Livre Contemporain
AMIOT - DUMONT

Biologie et enfance inadaptée (1)

Un enfant est dit inadapté quand, du fait d'irrégularités physiques ou mentales, il se montre incapable « *de s'adapter aux règles d'une vie normale, sans le secours de mesures particulières, qu'elles soient d'ordre médical, éducatif ou social.* »

Voici, du Professeur Heuyer, une autre définition de l'inadapté : « *tout enfant ou adolescent que l'insuffisance de ses aptitudes ou les troubles de son caractère et de son comportement, et quelquefois l'association des deux causes, d'origine héréditaire ou acquise, mettent en difficulté prolongée avec les exigences conformes à l'âge et au milieu social de l'enfant.* »

On admet que ces « *inadaptés* » — ou ces « *inadaptables* » — sont, en France, au nombre de cinq cent mille environ, et c'est dire quelle est l'ampleur, la gravité des problèmes que soulève leur existence.

A quoi tient-il donc qu'un être humain présente ces irrégularités physiques ou mentales, cette insuffisance d'aptitudes, ou ces troubles du caractère et du comportement, qui le rendent impropre à une existence, à une activité normales, et, parfois, trop souvent, le mènent à la délinquance ?

Pour ce qui est des irrégularités *physiques*, nous ne doutons pas qu'elles ne relèvent de causes biologiques, mais quelle est la part de ces mêmes causes dans la genèse des irrégularités mentales ou caractérielles ?

C'est, en somme, toute la question, si délicate, si complexe, des rapports entre le moi biologique et le moi psychologique qui se trouve ici directement posée.

Dans la formation d'un être humain — comme dans celle de tout être — interviennent deux sortes de facteurs : les facteurs *héréditaires* (ou génétiques), et les facteurs *extérieurs*, constituant le milieu. Le point de départ, et les circonstances. L'origine, et l'histoire.

Tandis que les premiers — les facteurs héréditaires — sont nécessairement de l'ordre *biologique*, les autres peuvent être, soit

(1) Conférence faite à la Sorbonne, en février 1957.

de l'ordre biologique, soit d'un ordre différent (psychologique ou social).

Il nous faudra donc, pour tâcher de nous y reconnaître, considérer d'abord les facteurs héréditaires, et ensuite, parmi les facteurs circonstanciels, ceux qui, à chaque étape de la formation de l'individu, peuvent affecter le moi biologique.

Rappelons, en premier lieu, quelques notions fondamentales.

L'enfant se forme à partir de quelque chose qui provient de la mère et de quelque chose qui provient du père : ce quelque chose, c'est une *cellule*, minuscule parcelle de protoplasme, détachée de la colonie cellulaire qui forme le corps parental.

Chaque parent fournit *une seule* cellule, *ovule* pour la mère, *spermatozoïde* pour le père. Pénétré, fécondé par le spermatozoïde, l'ovule devient l'*œuf*, qui gagnera la matrice, dans la paroi de laquelle il se nichera, pour y accomplir tout son développement : devenant successivement embryon, fœtus, nouveau-né.

Le patrimoine héréditaire de l'enfant se trouve logé dans ces deux microscopiques éléments : c'est par ce pont, si ténu, que, d'une génération à l'autre, s'écoule tout l'héritage vital.

De plus, nous savons que le principal de cet héritage est contenu dans le *noyau* de chaque cellule, c'est-à-dire dans une région un peu plus dense et qui renferme certaines particules, appelées *chromosomes*. Les chromosomes sont en même nombre, et constant, dans la cellule maternelle et dans la cellule paternelle : 24 ; et, de là, nous comprenons aussitôt que les deux progéniteurs participent équitablement à la constitution de la *dot* biologique. Les chromosomes eux-mêmes sont formés par l'assemblage de particules encore beaucoup plus petites : les *gènes* ; ces gènes sont au nombre de plusieurs dizaines de milliers dans chaque cellule ; chacun de ces gènes tient un rôle particulier, et nombre d'entre eux peuvent exister, dans l'espèce humaine, sous des états différents qui leur confèrent des propriétés différentes.

Ainsi, tel gène, suivant son état (ou sa composition chimique), déterminera la couleur brune ou bleue de l'œil, la coloration foncée ou claire de la chevelure, sa qualité raide ou frisée, la forme droite ou busquée du nez, le groupe sanguin O, A ou B, etc.

Il est facile de comprendre que ces gènes différents peuvent se combiner de toutes les manières, par le jeu des unions réalisées entre les divers individus.

Supposons, pour simplifier, qu'il y ait *seulement*, dans l'espèce humaine, *deux gènes différentiels :* gène des yeux bruns ou des yeux bleus, gène des cheveux foncés ou des cheveux clairs. Il en pourrait résulter *quatre* combinaisons distinctes de caractères, donnant lieu à la formation de quatre sortes d'individus : à savoir, des individus aux yeux bruns et aux cheveux foncés, des individus aux yeux bruns et aux cheveux clairs, des individus aux

yeux bleus et aux cheveux foncés, des individus aux yeux bleus et aux cheveux clairs.

Admettons maintenant l'existence d'un *troisième* gène différentiel, produisant la raideur ou la frisure des cheveux : c'est alors *huit* sortes d'individus qui deviennent possibles, à savoir, des individus aux yeux bruns, aux cheveux foncés et raides, des individus aux yeux bruns, aux cheveux foncés et frisés, des individus aux yeux bruns, aux cheveux clairs et raides, des individus aux yeux bruns, aux cheveux clairs et frisés, etc.

Pour *n* gènes différentiels, il y aurait $2n$, sortes de combinaisons de caractères et, partant, $2n$ sortes d'individus différents.

Dès lors qu'il y a dans l'espèce humaine des centaines, voire des milliers de gènes différentiels, on voit que le nombre des combinaisons possibles passe l'imaginable !

Sans doute, l'union de *deux* individus déterminés ne met pas en présence la totalité des gènes différentiels. Mais il serait facile, en appliquant les lois de la mécanique chromosomique, de montrer que, de n'importe quelle union, peut résulter un nombre extraordinairement élevé de combinaisons de gènes, un nombre qui, de l'ordre du trillion, excède de beaucoup le nombre des humains qui peuplent la planète.

D'où il est permis de conclure que la probabilité est pratiquement *nulle* pour que le hasard des rencontres de gènes aboutisse à former deux combinaisons strictement identiques. A la loterie de la naissance, le même numéro ne sort jamais deux fois.

Ainsi voyons-nous que, dès le départ, tout être humain reçoit un héritage génétique qui n'appartient qu'à lui. Et c'est pourquoi il possède, dès le départ, son individualité biologique, sa singularité, son *unicité.*

Tout être est originellement, constitutionnellement unique ; et la biologie confirme puissamment à cet égard le mot du philosophe Max Stirner, auteur de *L'Unique et sa propriété :* « *Personne n'est mon semblable.* »

Cette unicité de chacun, elle tient à une combinaison non pareille de gènes, dont certains peuvent être plus ou moins répandus, plus ou moins rares, mais dont aucun n'appartient en propre à personne. L'originalité essentielle de l'individu humain est due *à un effet d'ensemble,* à une association originale d'éléments communs. De même qu'avec les notes de la gamme on peut composer toutes les symphonies, et avec les lettres de l'alphabet toutes les œuvres littéraires, de même, avec la collection de gènes variables dont dispose l'humanité, elle peut se renouveler, et, de fait, elle se renouvelle sans trêve, en faisant du nouveau avec de l'ancien, à la manière du kaléidoscope.

Ses possibilités de renouvellement et d'innovation sont telles que, même si elle devait durer encore des billions d'années,

elle ne se répéterait jamais en composant, à deux reprises, le même homme.

Est-il besoin d'insister sur le rôle que joue l'individualité, l'unicité humaine dans les relations affectives et sociales ?

« *Parce que c'était lui, parce que c'était moi,* » disait Montaigne en parlant de La Boëtie.

Et Schopenhauer : « *La profonde douleur que nous fait éprouver la mort d'un ami provient du sentiment qu'en chaque individu il y a quelque chose d'indéfinissable, de propre à lui seul, et par conséquent d'absolument irréparable. Omne individum irreparabile...* »

La notion, capitale, de l'unicité humaine rejoint ici l'intuition courante. Nul n'a de véritable sosie, à moins d'avoir un jumeau, un *vrai-jumeau,* c'est-à-dire un frère (ou une sœur) né d'un même œuf que lui-même. Les vrais jumeaux, en effet, se ressemblent d'une façon stupéfiante, jusque dans le moindre détail de la morphologie et de la physiologie. Ils sont « *le même individu tiré à deux exemplaires* », selon l'heureuse formule du docteur Apert ; et c'est sûrement en songeant à des vrais-jumeaux que Pascal a écrit : « *Deux visages semblables, dont aucun ne fait rire en particulier, font rire ensemble par leur ressemblance.* »

Cette exception à l'unicité originelle de l'individu ne fait qu'en confirmer la règle : les deux êtres tout pareils ne sont nullement l'œuvre de deux hasards indépendants, mais *d'un même coup de hasard,* puisque, issu d'un même œuf, ils résultent d'une même combinaison fortuite de gènes.

Le fait qu'ils sont deux à posséder le même moi biologique nous rappelle que nous sommes seul à posséder le nôtre, que nous ne sommes qu'un à être nous. Et si le thème des jumeaux, qui touche à celui du « *double* », a été si largement utilisé par les écrivains, surtout par les auteurs dramatiques — depuis les Grecs Antiphane, Anaxandrie, Aristophon, Xénarque, Alexis, Euphion, Posidippe, Ménandre, jusqu'à Jean Anouilh, en passant par *Les Ménechmes* de Plaute — ce n'est pas seulement, je pense, parce qu'il fournit une source de plaisants quiproquos, capables d'alimenter une intrigue scénique, mais aussi parce qu'il concrétise l'émouvante notion de l'individualité organique.

Maintenant que nous avons pris conscience de l'originalité originelle de chacun, demandons-nous si, dans l'espèce humaine, certains œufs, si certaines combinaisons de gènes sont destinées ou prédisposées à produire des individus inadaptables, ou tout au moins plus difficilement adaptables ?

Pour ce qui est des qualités physiques, la réponse n'est pas douteuse.

Cécités, surdités, fragilité des os, déficience musculaire, anomalies et malformations diverses, trouble de la coagulation du sang... c'est tout un panorama de la génétique médicale qu'il nous fau-

drait passer en revue. Quant aux déficiences mentales, nous en connaissons aussi un bon nombre qui sont franchement héréditaires, inscrites d'avance dans les gènes.

Pour prendre un exemple typique, voici l'idiotie dite *phénylpyruvique*, anomalie qui s'hérite comme un caractère mendélien à mode récessif, ce qui veut dire que deux parents normaux peuvent enfanter un idiot de ce type si l'un et l'autre ils portent le gène à l'état latent, ou masqué.

Cette idiotie, qu'on peut qualifier de « *chimique* », est liée à un trouble du métabolisme cellulaire, qui entraîne quelque affaiblissement des oxydations cérébrales. Elle se caractérise de façon très précise par la présence, dans les urines, d'un certain acide : l'acide *phénylpyruvique*. Heureusement très rare, on la rencontre une fois sur 25 ou 50.000 individus environ.

D'autres sortes d'idioties, diverses déficiences mentales par dégénérescence du tissu nerveux, sont également héréditaires : idiotie amaurotique familiale, elle aussi produite par un gène récessif ; maladie de Wilson, dégénération lenticulaire progressive, atrophie cérébelleuse, hérédo-ataxie cérebelleuse, maladie de Friedreich, neurofibromatose, chorée de Huntington, etc.

Bien que moins nettement définie, l'hérédité ne paraît guère douteuse dans les états cyclothymiques, dans la schizophrénie, dans certaines formes d'épilepsie et de débilité mentale.

Et, en dehors de ces cas manifestes, évidents, qui sont, par bonheur, exceptionnels, il y a tous les cas — et ceux-là, très nombreux — où la détermination génétique n'est pas décisive, *contraignante*, mais constitue seulement une condition adjuvante, prédisposante, comme un « *handicap* », qui rendra plus difficultueuse l'adaptation du sujet, qui tendra à faire pencher la balance du mauvais côté.

Et c'est dès maintenant qu'il sied de marquer ce qu'il y a de relatif et d'équivoque dans la notion d'inadaptation. Tel individu, de par son équipement génétique, se montrera peu adaptable à telles conditions de milieu, et non pas à telles autres.

Assez rares, vraisemblablement, sont les hérédités qui, en toute circonstance, eussent assuré une bonne adaptation ; et, de même, peut-être sont-elles assez rares, celles qui, en toute circonstance, eussent entraîné l'inadaptation.

Nous nous heurtons ici à la redoutable question de l'hérédité des facultés mentales, du caractère, des tendances instinctuelles.

On a affirmé la transmission héréditaire du degré d'intelligence, de la volonté, du pouvoir d'attention, de la persévérance, de la tendance à la colère, de la capacité d'effort, de la témérité, de la maladresse, de l'émotivité, de la cruauté, de l'irritabilité, de la tendance au comportement pervers ou social, etc., etc.

A vrai dire, je suis assez sceptique quant à la réalité d'une

transmission directe de ces facultés, de ces dispositions ou tendances. En revanche, ce dont je ne doute pas, c'est qu'il y a, entre les patrimoines recueillis par les différents individus, de très sensibles différences quant aux virtualités intellectuelles et affectives, sans qu'on puisse d'ailleurs bien séparer les unes des autres, car, souvent, — comme l'ont bien montré les psychanalystes — ce que nous prenons pour un manque d'intelligence résulte simplement d'un blocage de l'affectivité.

Pourquoi sommes-nous convaincus de ces différences psychiques originelles ?

D'abord, parce qu'il est logique et tout naturel de penser que l'individualisation génétique crée une individualisation *psychique* comme elle crée une individualisation *physique*. Ensuite, parce que, chez les animaux — comme les chiens ou les rats —, on peut isoler, par sélection, des lignées qui diffèrent par le comportement inné ; enfin et surtout, parce que l'étude des *vrais-jumeaux* nous enseigne la similitude psychique des sujets ayant même hérédité.

Si nous n'invoquons pas ici l'argument, souvent donné, de la ressemblance psychique entre les parents et les enfants, c'est que, dans ce domaine, le départ nous semble quasiment impossible à faire entre les effets de l'hérédité et ceux qui reviennent à l'imitation, ou, plus généralement, à l'influence du milieu parental.

Un point qui touche directement à notre sujet est celui de la *corrélation* entre certains traits psychiques, certainement héréditaires, et certaines particularités du psychisme.

Madame Léone Bourdel soutient que le type du groupe sanguin est étroitement lié au type du comportement : on trouverait, d'après elle, des différences *statistiques* significatives, quant à la répartition des groupes sanguins, entre les classes *professionnelles.*

On a distingué aussi certains types structuraux : types leptosome, athlétique, pycnique, qui correspondraient, respectivement, à des types psychologiques (schizothyme, visqueux, cyclothyme) ; les disciples de Corman utilisent la distinction entre les types dilaté et rétracté. Tout cela, je l'avoue, me paraît assez vague, et assez contestable. Néanmoins, je pense, en gros, que l'architecture corporelle *ne peut pas ne pas avoir quelque chose à faire* avec le psychisme, ne fût-ce que par l'intermédiaire de la cénesthésie, c'est-à-dire de la sensibilité organique, ou même de l'*image renvoyée par le miroir ;* on conçoit que le moi psychologique se construira différemment chez un individu ou très grand ou très petit, ou très fort ou très faible, ou très laid ou très beau, etc.

En résumé, il ne paraît guère douteux que des différences génétiques originelles ne soient en partie responsables des différences de mentalité et de conduite qui se manifestent chez les humains.

C'est à cette conclusion, du reste, qu'aboutit le professeur Heuyer, grand spécialiste de la psychiatrie infantile :

« *Lorsqu'on recueille avec soin sur chaque enfant les renseignements concernant son hérédité sur deux générations au moins et les conditions du milieu familial et social dans lequel il vit, on n'est satisfait ni par la théorie des constitutions morbides, ni par la théorie psychanalytique du milieu, ni par la prévalence des conditions politiques et économiques. A la lecture des observations, on se rend compte que le climat affectif du milieu familial et l'éducation ont des répercussions indiscutables sur les conduites ; que certaines conditions sociales et la misère facilitent des réactions psychopathiques et antisociales ; mais, toutes conditions étant égales, dans le même milieu, dans la même fratrie, deux enfants ont des conduites différentes, alors que deux jumeaux monozygotes réagissent de façon sensiblement analogue ; le rôle de l'hérédité a une part indiscutable* » (1).

* * *

Si l'enfant apporte, en naissant, des virtualités psychiques particulières qui vont lui rendre plus ou moins facile ou difficile l'adaptation à tel ou tel milieu, devons-nous penser que les circonstances de la vie menée par les parents ont pu retentir sur le patrimoine psychique légué à l'enfant ? Tel est le problème, longuement controversé, de la transmission des *caractères acquis.* Si les partisans de cette transmission sont dans le vrai, des parents ayant mené une vie régulière, ayant acquis de bons réflexes sociaux, ayant réalisé une adaptation correcte au milieu, auraient plus de chances de procréer des enfants adaptables, alors qu'inversement des parents mal adaptés à leur milieu auraient plus de chances de procréer des enfants inadaptables.

Sans entrer ici dans un débat qui ne serait pas de mise, il est permis de dire que la biologie n'autorise nullement à de pareilles affirmations. Ni en bien ni en mal, l'enfant ne saurait subir *le contrecoup de l'existence parentale.* Un parent bien ou mal adapté transmettra peut-être à son enfant les virtualités psychiques qui ont favorisé ou défavorisé sa propre adaptation, mais il ne transmettra rien de la façon dont se sont actualisées ces virtualités. En un mot, il ne peut transmettre à l'enfant que ce que lui-même à reçu de ses parents. Ce qu'il a fait de cet héritage, ce que le milieu en a fait, ne saurait avoir pour l'enfant aucune conséquence.

Cependant, va-t-on dire, les effets de l'*alcoolisme parental* ne sont-ils pas souvent invoqués parmi les causes de l'arriération mentale, de la déficience caractérielle, de la délinquance ?

(1) Introduction à la Psychiatrie infantile. 1952.

Ici, il importe de distinguer.

S'il s'agit de l'action *directe* de l'intoxication alcoolique sur les germes, il sont fort discutés par les spécialistes ; et le seul fait qu'Elderton et Pearson, en 1910, ont pu soutenir que les descendants d'alcooliques sont plutôt supérieurs aux enfants d'abstinents, montre tout au moins que l'affaire est loin d'être claire...

Mais il faut tenir compte de plusieurs facteurs : en premier lieu, l'alcoolique — le vrai alcoolique — est, en général, un psychopathe, un anxieux, et qui, à ce titre, peut léguer à sa descendance une hérédité défectueuse. De plus, on conçoit, sans qu'il y ait beaucoup à insister, que l'alcoolisme paternel peut créer des conditions matériellement défavorables pour le déroulement de la grossesse, et aussi pour l'éducation des enfants. Sans parler de l'*alcoolisme maternel*, qui, lui, provoquera une intoxication directe du foetus par l'intermédiaire du sang, ou du nourrisson par l'intermédiaire du lait.

Et nous voilà amenés à considérer les influences biologiques *propres à la mère :* elles sont forcément *beaucoup plus importantes que celles du père*, dont le rôle, quasi instantané, se borne à doter l'enfant d'un stock de chromosomes.

Voici l'œuf formé par la fécondation, c'est-à-dire l'être futur au stade unicellulaire. Et déjà nous avons vu que, de par son héritage génétique, cet être constitue un sujet particulier, *un individu*, bien différencié de tous les autres. Déjà, à la conception, l'inégalité humaine a commencé de jouer ; déjà, dans ce minuscule fragment de protoplasme qu'est un œuf, la chance ou la malchance est intervenue ; déjà elle pèse sur le destin, pour l'infléchir.

Mais à partir de la conception, le stade des purs déterminismes génétiques est dépassé. Le *milieu extérieur* va entrer en jeu, et, dorénavant, il ne va plus cesser de collaborer avec l'héritage...

Or, le premier milieu est évidemment constitué par l'*organisme maternel*, avec qui l'embryon, puis le foetus, restera en intime connexion durant les neuf mois de son développement intrautérin.

Là encore, des influences différenciatrices vont se faire sentir. Contrairement à ce que j'ai écrit moi-même jadis, toutes les matrices ne se valent pas.

L'âge de la mère, d'abord... Nous savons que le *mongolisme*, qui compte pour l'une des causes de la débilité mentale (d'après Schuttleworth, 5 % des débiles seraient des mongoliens), est beaucoup plus fréquent parmi les descendants des mères ayant atteint au moins *trente-huit ans*.

Un facteur génétique est d'ailleurs également nécessaire pour la genèse du mongolisme ; et il y a là un exemple classique de coopération entre hérédité et milieu.

Nous avons fait allusion, tout à l'heure, à l'intoxication alcoolique de la mère et à son retentissement éventuel sur le fœtus.

D'autres intoxications sont à considérer : tabac, morphine, intoxications professionnelles, intoxications *médicamenteuses,* celles-ci devenant de plus en plus fréquentes, par l'abus des drogues chimiques un peu trop généreusement prescrites, telles que gardénal, phénergan, largactyl, etc.

Si une femme enceinte est soumise à l'effet des rayons X, le fœtus peut en pâtir ; on a attribué à de tels effets l'augmentation de certaines leucémies ; il se pourrait qu'il faille y rapporter aussi certaines altérations du système nerveux.

Mentionnons encore, parmi les facteurs d'origine maternelle qui peuvent plus ou moins endommager le fœtus, les toxémies gravidiques, le diabète, les insuffisances cardiaques et circulatoires qui entraîneront un défaut d'oxygénation du sang, la sécrétion excessive de certaines hormones comme la cortisone, les carences nutritives en protéines ou en vitamines, la compression mécanique par suite de la petitesse du sac amniotique.

Une place à part doit être faite aux *virus.*

Depuis les remarquables observations de Gregg, ophtalmologiste australien, nous savons que la *rubéole,* maladie des plus bénignes, provoque très souvent chez le fœtus des anomalies du cœur, des oreilles, des yeux, quand elle a été contractée par la mère dans les deux premiers mois de la grossesse. D'autres infections à virus, ou à tréponème (syphilis), peuvent déterminer des lésions nerveuses.

Enfin, l'influence du *psychisme maternel* n'est nullement négligeable, dans la mesure où, par l'intermédiaire du système sympathique, il modifiera le milieu humoral, l'appauvrissant ou l'enrichissant en certaines hormones ou en substances spéciales telles que la sérotonine, récemment découverte.

En ces dernières années, divers psychiatres, et notamment Phyllis Greenacre, Françoise Dolto, ont insisté sur les répercussions que peut avoir sur le comportement du fœtus l'état mental de la mère pendant la grossesse.

Certes, on n'en revient pas pour cela à l'idée antique suivant laquelle « *l'imagination des mères* » pouvait produire sur l'enfant des taches ou marques de naissance, appelées « *envies* » parce qu'on croyait qu'elles figuraient l'objet d'un désir maternel, et pas davantage on ne croira — comme l'a raconté récemment je ne sais quel hebdomadaire à gros tirage — que des souvenirs de la mère peuvent s'inscrire dans le cerveau du foetus. Mais de plus en plus on admet que « *des stimuli répétés d'origine maternelle pourraient créer et maintenir un état d'irritabilité et l'hyperactivité, et que, concurremment avec des facteurs constitutionnels, ils pourraient engendrer une certaine typologie* » (1).

(1) *Psychanalyse et Neurobiologie,* par J. de Ajuriaguerra, R. Diatkine et J. Garcia Badaracco. *La Psychanalyse d'aujourd'hui,* tome II, P. U. F. 1956.

Ainsi, un enfant naîtra anxieux, ou tout au moins prédisposé à l'anxiété, à la spasmophilie, parce que sa mère aura mal accepté l'état de grossesse, parce qu'elle aura connu des difficultés, conjugales ou autres.

Enfin, n'oublions pas les incompatibilités sanguines entre la mère et le fœtus.

Quand la mère appartient au type sanguin dit Rhésus *négatif*, et le fœtus au type Rhésus *positif*, un conflit humoral peut opposer les deux organismes communicants, et aboutir à une destruction d'éléments sanguins, avec mise en liberté de substances offensives pour les cellules nerveuses du fœtus.

Sur 100 cas d'*encéphalopathies* infantiles, 14 seraient dus à ce genre d'accidents (Heuyer et Eygqem).

« *Il est possible*, dit Heuyer, *qu'existent des formes frustes, peut-être même des débilités simples dues à cette incompatibilité* ».

* * *

Au moment de l'*accouchement*, la personnalité future de l'enfant va encore affronter de nouveaux risques.

Même dans l'accouchement *à terme*, le nouveau-né peut subir des traumatismes par suite d'un travail trop prolongé, de l'application du forceps, d'une « *circulaire du cordon* ».

Tout retard dans la réanimation, dans l'émission du cri initial, peut déceler quelque atteinte, hémorragique ou asphyxique, des centres cérébro-méningés.

La syphilis maternelle prédispose aux traumatismes obstétricaux, eu égard aux lésions vasculaires qui en résultent.

Il est classique de rattacher la *maladie de Little* aux circonstances de l'accouchement, et il doit y avoir des cas inapparents de fragilité cérébrale, qui ne se révéleront que beaucoup plus tard, à l'occasion d'une maladie infectieuse de l'enfant.

* * *

Voici maintenant l'enfant dans son berceau. Il a déjà un lourd passé derrière lui, une longue histoire chargée d'antécédents... Tout un « *casier biologique* », si l'on peut dire. Même s'il n'est pas franchement marqué par son héritage génétique, même s'il n'a pas été nettement lésé par son *aventure prénatale* ni par le « *traumatisme de la naissance* », il a déjà reçu toute une série d'influences plus ou moins défavorables, plus ou moins malheureuses, qui peut-être l'ont désavantagé, « *infériorisé* », par rapport à d'autres enfants, et contribué à le rendre moins adaptable.

Aussi n'est-il pas surprenant que les nourrissons, comme l'a montré le grand psychologue américain Arnold Gesell, *soient déjà des individus*, et qu'ils manifestent leur personnalité psychologique par l'humeur, la vivacité de réaction, le tempérament solitaire ou social, le degré de sensibilité, la patience ou l'impatience, l'aptitude à sourire, le plus ou moins de confiance en soi, l'agilité et la rapidité motrices, le pouvoir d'attention, etc.

Dans tout cela, il sera extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de faire le départ entre l'*héréditaire* (ou l'inné) et l'*acquis*, puisque, insistons-y, la personnalité du nouveau-né comporte déjà une part considérable d'*acquisitions*.

Cette part d'acquis, elle ne va plus cesser de s'alourdir à mesure que se déroule la vie infantile : allaitement, sevrage, maladies du premier âge, troubles de croissance, accidents divers, intoxications alimentaires, etc.

Parmi les causes qui peuvent modifier directement le moi biologique, il faut mettre en première place les *maladies nerveuses*, telles que les hémiplégies cérébrales, les *encéphalites*, soit qu'il s'agisse d'encéphalites banales, pouvant se déclarer au cours de n'importe quelle infection, ou d'encéphalites épidémiques, à formes variées.

N'oublions pas les troubles endocriniens, notamment ceux qui atteignent la glande thyroïde et l'hypophyse, non plus que l'hépatite juvénile, le diabète, etc. En bien des cas, l'hérédité névropathique aggravera le pronostic pour ce qui est des suites mentales de l'affection organique.

Quant aux influences *psychologiques*, elles vont maintenant jouer leur rôle, depuis l'*influence précoce de la mère* qu'ont mise en évidence les beaux travaux du psychologue Spitz jusqu'aux influences plus tardives du milieu familial, telles que les a décelées et analysées l'école de Freud.

Ce n'est certes pas notre intention de contester ou de minimiser la valeur de l'apport *psychanalytique :* nous sommes, tout au contraire, de ceux qui attribuent une immense portée aux enseignements freudiens, et estiment qu'ils ne sont pas encore, en notre pays du moins, suffisamment entendus et appréciés. Mais il faut se garder de l'erreur grossière qui consisterait à les opposer aux témoignages, non moins irrécusables, de la biologie et de la pathologie organique. On n'insistera jamais assez sur la liaison entre le biologique et le psychologique, sur leur constante interpénétration.

Sans aucun doute, les frustrations, les difficultés, les conflits de l'enfance, les jalousies de frère à frère, l'attitude des parents, etc. jouent un rôle capital dans la genèse de l'inadaptation. Mais, d'une part, ces phénomènes psychiques sont, dans une certaine mesure, conditionnés par la constitution héréditaire, et, d'autre

part, ils agissent eux-mêmes sur le moi biologique, d'où l'impossibilité de jamais isoler un pur fait psychologique, toujours coincé entre un biologique qui le précède et un biologique qui le suit.

Le grand, le génial Freud lui-même n'a jamais méconnu la part des éléments constitutionnels du sujet dans la destinée de la libido et la genèse des troubles névrotiques.

Comme dit M. Bouvet (1), « *Freud, qui fut d'abord un neurologiste ne pouvait pourtant guère édifier un système neurologique cohérent qui ne trouvât quelque part son articulation avec les activités organiques. Des facteurs organiques congénitaux peuvent intervenir, affirme-t-il, dans la fixation de certaines énergies instinctuelles à un stade de leur évolution qui devait être normalement dépassé ; par exemple, une érogénéité particulière congénitale de la zone anale peut être un élément décisif de la fixation libidinale sur cette zone spéciale et dans la forme propre à cette époque de la vie qu'on nomme stade anal du développement* ».

Même point de vue chez Federn, chez Anna Freud, qui poursuit avec fidélité et subtilité la grande œuvre paternelle.

Françoise Dolto, d'une si admirable clairvoyance, estime que les enfants de type sensoriel supportent plus mal que les enfants de type abstrait la frustration maternelle. D'après Heuyer, un enfant ayant subi une très légère atteinte encéphalique pourra, même s'il ne présente pas de séquelles graves, s'en trouver *sensibilisé* à un traumatisme affectif ultérieur.

Il est à peu près certain que des facteurs biologiques de base, soit innés soit acquis, conditionnent la vigueur et la « *résistivité* » du moi psychique, peut-être aussi la puissance et la qualité des pulsions instinctuelles. On peut donc affirmer que le biologique est *partout présent*, qu'il s'insinue partout, que même là où tout semblerait pouvoir s'expliquer sans lui, il tient occultement son rôle.

Autre face du problème : l'action, en retour, du psychique sur le biologique.

Par de magnifiques et émouvantes observations, Spitz a montré que de jeunes enfants privés de mère, ou d'un substitut maternel, étaient profondément atteints (comme mutilés), et non seulement dans leur être moral, mais dans leur être physique, au point d'accuser des troubles de croissance, d'opposer une moindre résistance aux infections. En outre, la psychanalyse — et la médecine *psychosomatique* — nous apprennent qu'un état mental d'anxiété peut créer des symptômes organiques, et même des lésions, comme un ulcère de l'estomac ou des cavernes pulmonaires.

Peut-être commençons-nous maintenant à comprendre l'extraordinaire complexité du problème de l'inadaptation...

(1) La clinique psychanalytique. La relation d'objet. *La Psychanalyse d'aujourd'hui*, P. U. F. 1956,

Voici, pour fixer les idées, quelques schémas, très simples, grossiers, de cette liaison, de cette intrication du physique et du mental.

Un garçon de quinze ans, dont la vision était réduite par suite de cicatrices congénitales de la rétine, s'est signalé par des vols répétés. Les larcins paraissent en relation avec l'infirmité de l'adolescent, qui sera guéri de son anomalie mentale par une franche acceptation de sa déficience organique (cas cité par Langeveld, 1954).

Dira-t-on que c'est l'anomalie physique qui fut directement la cause de l'anomalie mentale ? Si l'on veut, mais ce serait trop simple comme explication, car il est bien certain que tous les enfants n'auraient pas réagi de cette manière à un trouble de la vision. Ce garçon était sans doute en proie à des conflits psychiques, lesquels dépendaient de son milieu et peut-être aussi d'une certaine faiblesse congénitale de son moi.

Voici un autre enfant, devenu infirme à la suite d'une poliomyélite ; il a développé une cruauté névrotique, qui le pousse à vouloir blesser à coups de pierre les autres enfants. De même ici, l'on ne saurait se contenter d'établir une relation causale entre la déficience physique accidentelle et l'inadaptation. Entre les deux, il faut intercaler des mécanismes psychiques, impliquant à la fois une prédisposition biologique et une influence du milieu familial, sans compter qu'il y a peut-être une sensibilité héréditaire à la poliomyélite.

Voici un enfant, morbidement replié sur lui-même, par suite d'échecs scolaires répétés ; il a passé deux ans dans un sanatorium pour une tuberculose pulmonaire ; il finit par faire une fugue avec tentative de suicide. Quel jugement porterons-nous sur l'origine de son inadaptation ? Mettrons-nous l'accent sur les difficultés affectives qu'il a dû rencontrer dans le milieu familial ? sur la constitution héréditaire qui le prédisposait à ressentir plus vivement ces difficultés ? sur tel incident morbide de sa petite enfance qui aurait diminué ses moyens intellectuels ? sur un défaut congénital d'intelligence ? sur l'atteinte de tuberculose pulmonaire qui vint brutalement interrompre ses études, — atteinte qui elle-même pouvait être liée à son état psychique et à son terrain constitutionnel ? Etc... etc.

On pourrait multiplier à l'infini de tels exemples, où se combineraient, de toutes les manières, l'inné avec l'acquis, l'organique avec le psychique, les conséquences organiques de celui-ci avec les effets psychiques de celui-là, l'influence de l'hérédité sur le genre de vie et l'influence du genre de vie sur l'expression de l'hérédité, etc.

En bien des cas d'inadaptation, une analyse un peu soignée nous révélerait un écheveau de causes, une cumulation d'effets

dont chacun isolément n'aurait sans doute point suffi à rendre inadaptable le sujet. En bien des cas, l'on serait fondé à entasser les « *si* », tous également vains et légitimes : si cet enfant n'avait pas hérité tels gènes, si la mère avait été mieux soignée, si l'accouchement avait été plus facile, s'il n'avait pas contracté telle maladie en bas âge, s'il n'avait pas vécu dans tel milieu familial, s'il n'avait pas été *enfant unique*, s'il avait pu « *sublimer* » telle tendance instinctuelle et la mettre au service d'un métier au lieu de la diriger contre la société, etc.

Encore n'avons-nous pas tenu compte de la variété des milieux sociaux et des conditions économiques ! Tel enfant qui eût pu s'adapter correctement à la vie de la campagne ne pourra s'adapter à celle de la ville ; tel enfant qui eût pu s'adapter à une vie d'intellectuel ne pourra s'adapter à une vie de travailleur manuel, et inversement.

D'une façon générale, on doit dire que les mauvaises conditions économiques rendent souvent plus malaisée l'adaptation de l'enfant.

A tel inadapté, l'inadaptation eût peut-être été épargnée s'il était né dans une classe plus favorisée, où il eût pu bénéficier de meilleurs soins, de mesures éducatives privilégiées, d'un plus vigilant contrôle, où les difficultés matérielles ne seraient pas venues s'ajouter aux difficultés affectives et morales, où il n'eût pas subi l'influence déprimante, et parfois hélas pervertissante, du dénuement ou de la misère.

Il n'y a même pas à insister sur de pareilles évidences, car, dans une société comme la nôtre, qui, selon le mot puissant de Charles Richet, « *accorde tout au fœtus du riche* », l'inégalité des conditions de vie et d'éducation est trop criante pour ne pas retentir brutalement sur les destinées individuelles.

Chacun sait que la délinquance — conséquence si fréquente de l'inadaptation — est beaucoup plus répandue dans les couches inférieures de la société. 80 % *des délinquants sont issus de parents misérables* (1). Au point que le Professeur Heuyer peut écrire : « *La délinquance infantile n'a pas des causes morales, mais des causes sociales* ». Et n'est-il pas effrayant de penser que les classes sociales diffèrent non seulement par l'espérance de vie et par « *l'espérance de culture* », mais par ce qu'on pourrait appeler « *l'espérance de crime* » ?

Il faut ajouter que, selon l'origine sociale de l'individu, l'inadaptation peut tourner ou non à la délinquance : tel inadapté qui, né dans un taudis, devint un dangereux malfaiteur, ne serait peut-être devenu, s'il était né dans un « *beau quartier* », qu'un de

(1) « Quel étrange hasard, je vous prie, que presque tous les criminels naissent dans la même classe ! » (Renan, *L'Avenir de la Science*.)

ces vauriens en gants clairs qui hantent les bars ou les salles de casinos !

N'oublions pas, d'ailleurs, qu'il y a, dans les hautes classes, l'*équivalent moral de la délinquance* : hommes sans scrupules, hommes de proie, qui pratiquent la fraude et le vol sous la protection des lois, et qui, aux yeux du psychologue, sont plus proches du cambrioleur que de l'honnête lampiste...

Enfin, dans ce rapide inventaire, nécessairement incomplet, des causes de l'inadaptation, nous n'avons pas tenu compte des causes générales de désaxement et de démoralisation qui peut-être sont de toutes les époques, mais qui sont, en tout cas, *de la nôtre*. Elles ont été fortement évoquées par Monsieur Brauner, dans une belle page que je tiens à citer :

« *Nos enfants voient dans les rues le spectacle de toute la misère humaine, de toutes les dépravations. Les affiches initient à un mode de vie, où, pour gagner, il faut crier plus fort que les autres, frapper, supprimer... Dans les kiosques se vendent des journaux illustrés,* prétendument *composés pour les enfants. L'enfant y trouve l'aventure, des couteaux tirés, des revolvers braqués... Les journaux des adultes ne s'en distinguent guère. On tue à la une, en grands titres que l'enfant voit exposés aux étalages et sur la table familiale... A chaque page, les femmes sont savamment dévêtues, éveillant des curiosités enfantines qui seront le vrai obstacle à une éducation sexuelle normale. Les enfants voient des débris d'avions, les derniers canons atomiques, et la vie leur semble faite pour détruire ce que des cerveaux imaginatifs ont créé, histoire d'inventer quelque chose de nouveau. Mais ils voient aussi les extravagances d'une pin-up girl ou d'un milliardaire, les dernières créations d'une mode absurde, et ils y découvrent le sens de la vie actuelle.*

« *Il y a de quoi devenir inadapté...* »

Oui, il y a de quoi le devenir. Et, à ce tableau sévère, mais non point injuste, on pourrait même ajouter quelques traits : l'insécurité universelle, née des terribles réussites de la science nucléaire, l'effondrement des certitudes traditionnelles, le « *déclin des absolus* », le chancèlement de tout ce qui naguère semblait vénérable ou sacré, la dévaluation de la vie humaine, un scepticisme généralisé à quoi ne résiste guère que l'attrait de la jouissance immédiate, l'envahissement d'un machinisme inhumain, l'accélération ahurissante du rythme vital, l'enflure des programmes scolaires, la culture de l'histrionisme sous toutes ses formes, la complaisance pour le malsain et le sordide, une compréhension si poussée de la perversité qu'on finit par la préférer à la santé, les faciles audaces d'une littérature noire, qui joue avec le mal et va jusqu'à sanctifier le goût du crime, le mauvais exemple venu de partout et surtout d'en haut, le bistrot justifié par le bar, et le bar par les caves, et les caves par la philosophie,

la mollesse d'un régime qui a la conscience trop mauvaise pour oser être fort, en bref la faillite d'une civilisation qui n'a pas su donner un sens à son savoir, un but à sa puissance, un idéal à sa liberté.

On n'oserait affirmer que les inadaptés se font de plus en plus nombreux, car il se pourrait que simplement ils fussent mieux reconnus par les psychologues, ou que la complexité sans cesse accrue des exigences sociales ait haussé le « *seuil* » de l'adaptation ; mais si, réellement, le nombre s'en augmentait, l'on se serait pas embarrassé d'en trouver les raisons... Sans même faire état des progrès de la médecine qui, en contrariant le jeu de la sélection naturelle, en faisant survivre une foule d'invididus qui, sans elle, eussent été éliminés en bas âge, ne peut qu'elle ne cultive, en quelque sorte, l'inadaptation physique et mentale.

Dans la mesure où le problème de l'inadaptation touche de si près à celui de la délinquance juvénile — et même de la délinquance des adultes —, il est impossible d'éluder complètement le troublant sujet de la responsabilité morale et de la liberté.

Nous venons d'énumérer — et sans être complet, loin de là ! — les principales causes génétiques, physiologiques, pathologiques, psychologiques, sociologiques, des conduites anormales. Nous avons vu comment, pour créer l'inadaptation d'un être humain, l'hérédité coopère avec le milieu, et comment l'inégalité naturelle se rend complice de l'injustice humaine.

Au XVIIIe siècle, le philosophe Helvétius affirmait l'identité foncière des humains, leur égale capacité à la vertu ; car autrement, arguait-il, « *comment la justice du ciel, ou même celle de la terre, exigerait-elle les mêmes effets de machines dissemblables ? Dieu peut-il donner à tous la même loi sans leur accorder à tous les mêmes moyens de la pratiquer* » ? (1).

Quelles que soient nos convictions philosophiques ou religieuses, je pense qu'aucun de nous ne penserait, aujourd'hui, que les machines humaines sont toutes semblables, et également aptes à fonctionner dans le sens du bien. Aucun de nous ne contesterait que certains individus ne fussent mis, par leurs gènes, par leurs hormones, par l'état de leur système nerveux, par leur conditionnement précoce, dans la quasi impossibilité d'avoir un comportement socialement correct.

A propos des influences hormonales, le grand physiologiste Robert Courrier écrivait en 1947 (2) : « *La vie psychique peut être grandement influencée par les hormones... Il est des faits précis de crétinisme, de dépression, d'agitation ou de torpeur, d'asthénie ou d'impulsivité, pour lesquels l'origine hormonale ne fait pas de doute :*

(1) *De l'Homme*, 1773.
(2) Discours à la Séance des Cinq Académies, octobre 1947.

on peut y voir intervenir la thyroïde, la surrénale, les gonades et l'hypophyse. Des statistiques américaines assurent que, dans certaines maisons de correction, 20 % des enfants présentent des troubles endocriniens ; ainsi se pose le problème délicat de la responsabilité humaine ».

D'après Caridroit, la suppression des hormones sexuelles aurait parfois un heureux effet sur le comportement criminel (1) ; et quant à Alexis Carrel, qu'on ne suspectera pas de matérialisme abusif, il convient, avec un courageux réalisme moral, que : « *les vertus chrétiennes sont plus difficiles à pratiquer quand les glandes endocrines sont déficientes* ».

Ce qui est vrai des hormones l'est également de toute condition biologique ; qu'il s'agisse d'une substance présente dans le sang, ou d'un gène intra-cellulaire, ou d'une cicatrice cérébrale laissée par une micro-hémorragie ou par une atteinte infectieuse, autant de facteurs qui peuvent influer sur la conduite de l'individu, et le mettre en difficulté avec lui-même ou avec autrui.

Si, assez volontiers, l'on convient que la liberté individuelle puisse être ainsi gênée, restreinte par des viciations organiques, on se montre d'ordinaire beaucoup plus réticent quand il s'agit de reconnaître la valeur causale des traumatismes ou des conditionnements psychiques. Et cependant, leur rôle déterminateur ou inclinateur, pour être moins tangible, pour n'être pas décelable par la chimie ou par le microscope, n'en est pas moins certain. Des réflexes mal éduqués, une affectivité incontrôlée, un inconscient tiraillé par des complexes d'agressivité ou de culpabilité, sont des phénomènes aussi réels que des perturbations du plasma sanguin ou des micro-lésions des tissus cérébraux.

Aussi, quand nous déroulons en pensée, depuis l'heure de la conception jusqu'à l'adolescence, le grand film à épisodes que constitue l'aventure d'un moi humain, quand nous évoquons successivement cette rencontre fortuite de chromosomes parentaux, cette clandestine vie prénatale, ce petit drame de l'accouchement, cette longue période d'enfance, exposée à tant de hasards et de risques, quand nous songeons à tout ce que l'hérédité, la maladie, la malchance, la maladresse, la négligence familiale, l'adversité sociale, ont pu, à tout moment, apporter de contraire à la réussite de cette œuvre éminemment ardue et incertaine qu'est l'adaptation d'un enfant à la vie de l'adulte,.., comment n'en viendrions-nous pas à douter si le terme de *responsabilité* peut garder encore quelque sens ?

J'avoue ne même pas comprendre ce que peut vouloir dire un Jean-Paul Sartre quand il soutient, au nom de sa métaphysique de la liberté, qu'un homme est ce qu'il est, non point parce qu'il

(1) *Psychopathologie des glandes endocrines*, P. U. F. 1946.

a une certaine organisation physiologique, ni même parce qu'il a vécu dans un certain milieu, mais simplement parce qu'il « *s'est construit* » comme tel par ses actes.

Personnellement, je m'entête à croire, tout au rebours, qu'un homme est ce qu'il est *parce qu'il* est né d'un certain germe, et *parce que* ce germe a subi un certain ensemble de circonstances. Sans vouloir, en biologiste outrecuidant, trancher le problème philosophique de la liberté, je maintiens tout simplement que deux êtres nés de deux germes strictement identiques, et ayant reçu exactement les mêmes influences, doivent être exactement pareils, non seulement pour le physique, mais pour le mental, et, partant, avoir exactement la même conduite. S'il y a une théorie de la liberté qui puisse m'accorder cela, et s'y concilier logiquement, je suis tout disposé à la prendre en considération ; mais, jusqu'à nouvel ordre, je dois me ranger — et sans aucun plaisir, car je doute qu'on puisse avoir tout à fait raison à l'abri d'un mot en « *isme* » *!* — dans le camp de ceux qu'on nomme les *déterministes.*

Si, pour ceux-là, la question de la responsabilité et du mérite ne se pose pas, ils ne se priveront certes pas pour cela de formuler des jugements moraux.

Comme disait J. Stuart-Mill, « *la réalité des distinctions morales et la liberté de nos volitions sont des questions indépendantes l'une de l'autre... Un être humain à tendances vertueuses sera un objet d'amour et d'admiration, tandis que celui qui a des tendances contraires est un objet naturel et légitime d'aversion, et cela soit qu'ils jouissent l'un et l'autre de leur liberté, ou non* ».

Le déterministe jugera, en somme, la conduite morale comme on juge une œuvre d'art, qu'on loue ou qu'on rejette sans se demander si l'artiste a eu du mérite à la faire. Il se gardera de contester la nécessité des sanctions sociales, qui font partie elles-mêmes des motifs déterminateurs de la conduite, et auxquelles, sans leur accorder une signification punitive, il attribuera une valeur d'exemple.

*
* *

Mais assez de philosophie...

Et, plutôt que de spéculer un peu vainement sur la responsabilité humaine, mieux vaudrait s'attacher à diminuer autant que possible le nombre des *inadaptés.*

Nous ne parlerons aujourd'hui que des moyens de prophylaxie ou de cure qui nous sont fournis par les sciences biologiques. Leur emploi découle directement de ce qu'on vient d'exposer, touchant les facteurs organiques de l'inadaptation.

Sur les facteurs proprement *génétiques*, c'est-à-dire sur la com-

position des patrimoines germinaux, nous ne pouvons guère prétendre à agir de façon sérieuse, puisque les seuls procédés efficaces pour améliorer ces patrimoines et les épurer des gènes désavantageux comporteraient des mesures coercitives de *sélection eugénique*, qui non seulement ne sont pas inscrites dans nos lois, mais encore soulèvent une vive résistance de la conscience collective.

Il y a bien, pour tout candidat au mariage, l'obligation de présenter un certificat médical à l'officier de l'Etat civil, mais cette disposition est peu efficace, n'étant assortie d'aucune sanction : un médecin peut bien, après examen du candidat, lui déconseiller le mariage, mais il ne peut lui refuser le certificat prénuptial.

L'interdiction des mariages *consanguins* aurait sûrement des conséquences favorables du point de vue eugénique : il est incontestable que, dans la descendance de ce genre d'unions, la proportion des tares physiques et mentales se montre nettement accrue par rapport aux descendances des unions ordinaires. Le danger de la consanguinité tient à ce que des individus proches-parents ont plus de chances de porter à l'état latent les mêmes déficiences génétiques.

Pour ce qui est de la protection du fœtus pendant sa vie prénatale, elle met en jeu toute l'hygiène physique et morale de la grossesse : éviter les carences, les intoxications, les infections, les émotions, les fatigues, etc.

Certains auteurs ont proposé de pratiquer l'avortement médical dans le cas d'une rubéole contractée au cours des deux premiers mois, stade où le fœtus est particulièrement sensible aux effets tératogènes du virus rubéolique. D'autres ont suggéré de communiquer préventivement la rubéole à toutes les jeunes filles ; d'autres, enfin, pensent qu'en cas de rubéole précoce une sérothérapie spécifique peut protéger le fœtus.

La lutte contre l'alcoolisme fait partie de la lutte contre l'inadaptation, puisque, outre l'intoxication de la mère qui peut avoir des suites funestes, celle du père peut agir indirectement sur la formation de l'enfant. Nous touchons ici à un problème capital d'*hygiène sociale*, qui ne soulève d'ailleurs aucune autre difficulté que politique, dès lors qu'il pourrait être résolu à bref délai, n'était l'inexcusable lâcheté des parlementaires, qui, comme chacun sait, achètent, au prix d'une inertie complice, les voix des empoisonneurs du pays.

Les progrès dans les techniques d'accouchement doivent réduire le nombre des phénomènes traumatiques qui, nous l'avons vu, sont à l'origine de certains troubles mentaux ou caractériels.

D'après les obstétriciens de la Russie soviétique, la pratique

de l'*accouchement sans douleur* aurait réduit à 2 % les applications du forceps, et ainsi ramené à une proportion infime les hémorragies méningées du nouveau-né.

Sur l'enfant lui-même, toutes les ressources de la médecine pourront être exploitées afin de prévenir les troubles organiques générateurs d'inadaptation, ou afin d'y remédier quand ils auront apparu.

Mentionnons rapidement les thérapeutiques anti-infectieuses (antibiotiques, sulfamides, etc.), hormonales, chimiques (acide glutamique) et, exceptionnellement, les méthodes de choc, de psychochirurgie, etc.

La greffe a été employée en certains cas d'arriération psychique : May et Huignard, notamment, ont obtenu un beau succès de ce genre en implantant à un jeune garçon un fragment de glande thyroïde prélevée sur un foetus. On sait que, dans notre espèce, les greffes d'organes *embryonnaires* sont les seules qui aient chance de réussir, les greffes d'organes adultes n'étant pas tolérées par l'organisme étranger. Mais des progrès sont à attendre en ce domaine ; de récentes recherches, dues à l'Anglais Medawar et à l'Américain Snell, laissent espérer que l'obstacle de l'individualité organique puisse être tourné grâce à certains artifices.

D'importantes innovations se laissent également prévoir en psycho-biologie, voire en *psycho-chimie.* Toute une chimie de l'intelligence et de la sensibilité est en voie de s'édifier dans les laboratoires, et l'on peut imaginer que, d'ici peu, elle donnera lieu à de fécondes applications dans le champ qui nous occupe.

On peut dire, en gros, — tant est complexe l'étiologie de l'inadaptation — qu'il n'est pas un progrès médical ou biologique qui ne puisse venir en aide aux inadaptés. Et c'est volontairement que je passe sous silence les méthodes de la psychanalyse qui, visant la rectification mentale du sujet, ne concernent qu'indirectement sa personne biologique.

Avant de terminer, je voudrais dire un mot sur le rôle social et humain que peuvent jouer certains inadaptés.

Jusqu'ici, nous avons envisagé seulement l'inadaptation dans sa forme courante, banale, où, n'étant qu'insuffisance, amoindrissement, stérilité, elle est un fardeau pour elle-même et pour autrui.

Mais il y a l'*inadapté supérieur*, celui qui compense certaines insuffisances par un don exceptionnel, voire génial, lequel, s'il n'est peut-être pas lié à l'inadaptation, n'a pas du moins été empêché par elle. Les noms de Kaffka, de van Gogh, nous viennent à l'esprit...

L'existence de ces grands et précieux inadaptés ne doit pas, cela va de soi, nous dissuader de combattre et de tâcher à prévenir

l'inadaptation. Simplement, elle doit nous encourager à tâcher de tirer parti de certaines inadaptations rebelles, quand elles s'accompagnent de hautes qualités intellectuelles ou d'aptitudes spéciales.

Heuyer nous enseigne que des sujets dont la disposition paranoïaque avait fait obstacle, dans leur jeunesse, à la vie familiale et scolaire, ont pu, en fin de compte, mener une vie socialement acceptable grâce aux forces créatrices qu'ils puisaient dans leur orgueil et leur méfiance mêmes.

Enfin, je dois signaler un assez fréquent malentendu, touchant le terme d'adaptation. On a pu soutenir qu'il n'était pas souhaitable d'*adapter* l'individu à une société *aussi imparfaite* que la nôtre. N'allait-on pas lui ôter tout désir de révolte, et, par là, compromettre tout espoir de progrès pour la collectivité ?

A cela, on peut répondre qu'adaptation *ne signifie point adhésion, approbation, consentement*, et aussi que l'adaptation *sociale* visée par les psychologues et les psychiatres ne concerne point le mode de structure politique et économique de la société.

Ce n'est pas parce qu'un homme sera *adapté* aux nécessités fondamentales de l'existence en commun, et de l'existence tout court, parce qu'il saura accepter l'effort, la souffrance, se plier aux disciplines du travail et aux devoirs de la solidarité, regarder en face le réel, ne pas se réfugier dans le mythe ou dans le rêve chaque fois qu'il subit un échec, une déception, une frustration ; ce n'est pas, enfin, parce qu'il aura, devant lui-même, devant autrui, devant le groupe et devant la vie, une attitude sage, honnête et virile, qu'il donnera pour cela son assentiment aux hypocrisies et aux férocités sociales. Je dirais même : bien au contraire ! Mais son indignation, son refus, *sa révolte* seront de bonne qualité, de bon aloi ; elles seront d'un adulte et non pas d'un enfant, d'un homme sain et non pas d'un névrosé.

*
* *

Enfin, il ne faut pas confondre l'adaptation sociale dont nous venons de parler avec l'adaptation *individuelle*, utilitaire. Pour un biologiste darwinien, les individus *les plus aptes* d'une espèce sont ceux qui sont le mieux doués pour leur propre réussite, le mieux armés dans le grand combat qui les oppose à leurs congénères.

Selon cette acception du terme, le mieux adapté des hommes serait alors, trop souvent, hélas, celui qui sait le mieux tricher, le mieux mentir, celui qui ne recule devant aucun moyen pour évincer ses concurrents, celui qui, ayant le moins de « *scrupules* », se sent le moins gêné dans sa démarche, — puisque

vous savez que, selon la définition même du Dictionnaire Littré, le scrupule est « *ce qui embarrasse la conscience, comme une pierre embarrasse celui qui chemine* »...

Le mieux adapté des hommes serait le plus fourbe, le plus rampant, le plus disposé aux bassesses profitables, le plus expert aux « *souplesses dorsales* », l'homme qui « *sait nager* », comme on dit... Ce serait *Topaze* au troisième acte de la comédie, quand il a percé les vilains secrets de la réussite !

Il va de soi que, lorsque nous souhaitons l'adaptation des enfants, ce n'est pas celle-là que nous avons en vue...

Nous en souhaitons une qui, faisant d'eux de véritables humains, capables de songer à autre chose qu'à leur profit immédiat, capables de faire passer un idéal ou un devoir avant leur propre intérêt, les pousse à améliorer la société dont ils font partie, jusqu'à faire en sorte que l'hypocrisie, que la bassesse, que l'égoïsme n'y soient plus honorés et récompensés comme ils le sont trop souvent aujourd'hui.

Optimisme, naïveté, utopie, dira-t-on... Les hommes sont les hommes, et, à moins que la biologie ne les améliore, la société restera ce qu'elle est... Certes, on ne parvient pas à l'âge où je me trouve sans avoir été effleuré par le découragement. Le spectacle de l'humanité présente, de quelque côté qu'on se tourne, n'est guère fait, j'en conviens, pour nous donner du cœur. On dirait que, par le jeu d'une triste loi de complémentarité morale, toute sorte de progrès sur un point dût être payé ailleurs par une régression équivalente, comme s'il fallait que, partout, la somme du mal demeurât constante.

N'importe, nous n'avons pas tout à fait le droit de désespérer parce qu'il y a l'enfant, — cette mystérieuse enfance « toujours recommencée ». Nous n'avons pas le droit de désespérer tant que nous ne serons pas absolument certains d'avoir su tirer du petit d'homme tout ce dont il est capable. C'est dans cet écart possible, dans cette marge inconnue entre le devenir potentiel de l'homme et son devenir réel que tient, à y bien regarder, toute l'espérance humaine.

Souvenons-nous de l'admirable formule de Gœthe : Les enfants ne tiennent pas ce qu'ils promettent.

Si, en effet, trop souvent, ils manquent à leurs promesses, s'ils nous déçoivent en devenant les adultes, si, de l'enfant à l'homme, nous avons trop souvent l'impression d'une déperdition, d'une dégradation, n'est-ce point que nous l'avons, en quelque manière, contaminé, déçu, offensé ?

Au lieu de nous proposer à eux comme des modèles à imiter, au lieu de leur donner en exemple notre maigre savoir, plein d'erreurs et de préjugés, au lieu de leur assener une laide expérience, faite d'échecs et de déceptions, tâchons de respecter en

eux et d'épargner ce *meilleur que nous* qu'ils contiennent peut-être, auquel, de toute façon, nous devons bien faire crédit puisqu'il représente l'unique chance de l'avenir.

JEAN ROSTAND.

Propos sur l'éducation dans ses relations avec l'affectivité et le caractère

Si notre tempérament et notre caractère, en un mot notre personnalité est inséparable de notre hérédité, sans doute l'est-elle aussi des sensations, des impressions, des vicissitudes des premiers mois, des premiers ans.

Au départ tout est nourriture et déjà pointerait la faute. L'enfant arrache au sein maternel ses précieux trésors et, comme s'il se sentait coupable de cette agression, rejetterait ses excréments comme une offrande de pardon. L'acceptation ou le refus des désirs et des obligations serait la génèse de l'amour ou de la haine. A ces hardiesses, on n'ose dire non, on n'ose dire oui, mais quel psychiatre refuserait aux premières semaines, aux premiers semestres, leur subtile importance !

Le lait ou le biberon, les premiers baisers ou leur absence, l'hospitalisme, le contact des lèvres, le sein et sa chaleur et le grain de la peau, la sollicitude ou la négligence, l'ensevelissement sous les caresses ou la froideur, le bercement. les langes souillés ou leur propreté, le premier savon, les premières frictions, l'usage du pot, son obligation ou le bon plaisir laissé à l'enfant d'agir avec ses besoins comme il lui plaira, les sourires et les regards de la mère et la teinte de ses yeux et la peau rêche du père et les poils de la barbe, et les premières interdictions les «*non*» sévères ou les murmures, les prières ou les menaces, le père trop faible ou trop rude, la mère abusive, celle qui n'est jamais là, et les autres, les frères, les sœurs, les grands-parents, la bonne, et les murs de la chambre, l'appartement obscur ou rempli de soleil, voilà d'où nous sommes issus.

C'est cela qui sera notre tempérament et notre caractère, notre honte ou notre élan, nos amours, ou nos transes, nos réussites ou nos échecs. Nous serions neutres sans ces influences, nous ne serons libres qu'en nous en détachant, mais nous ne serons jamais tout à fait nous-même ou alors nous ne serions rien.

Le génie d'un Bach, d'un Beethoven est inséparable des influences qu'il a subies.

De même que sur le plan neurologique, le développement psychomoteur de l'enfant obéit à des lois, le développement psy-

cho-affectif a les siennes — on n'y est que depuis trop peu de temps attentif. Il faut prendre le nourrisson à son premier souffle, à son premier sourire. La moindre anomalie dans son comportement sera observée, analysée. Le psychiatre décidera comment il peut agir pour assurer à l'enfant un avenir harmonieux. Ou, déjà, il saura qu'un trouble est structuré définitivement constitué. Que voit-il au cours des mois et des années ? un refus de téter, des tressaillements, des sursauts pour tout et pour rien, des spasmes ou de l'inertie, l'absence du sourire, des pleurs, des cris, des rages traduisant une diffuse anxiété, le regard vague, l'indifférence à l'entourage, la préférence aux objets, ceux que l'on refuse selon que telle ou telle personne les lui a présentés, le manque d'accrochage à la mère ou son exclusive possession, le refus des aliments solides, le refus de marcher, le refus de la propreté, la constipation, le refus du langage à moins que « *non* » soit le premier mot. L'énurésie persistante, le balancement, la masturbation, les phobies d'animaux, un cérémonial du coucher, l'écholalie en dépit d'un langage constitué, la question entendue répétée mécaniquement dans une indifférence totale, le vide de la pensée, le mutisme et parfois une réflexion stupéfiante pour l'âge, le même geste cent fois refait, il pivote sur lui-même ou se prosterne ou baise sans fin la main et parfois au milieu de baisers, l'impulsion de mordre, de griffer. L'absence du sourire a fait place au sourire de Vinci. Ce n'est pas rassurant.

Si un seul de ces signes nous inquiète, leur ensemble nous désespère. Sont-ce des perturbations éphémères, simples vicissitudes d'un psychisme délicat mais normalement structuré ou le début d'une désintégration, d'une dislocation sans remède ?

Nous sommes à l'affût des causes et nous allons être déçus. Une hérédité sans histoire, une grossesse banale, pas de traumatisme obstétrical, pas d'encéphalite, pas de fièvre éruptive, l'électro-encéphalogramme grossièrement normal, une encéphalographie gazeuse aux images banales. Rien. Rien. Il faut donc nous pencher sur les parents, l'environnement et la mère surtout. N'a-t-elle rien négligé ?

Aime-t-elle ? Aime-t-elle assez ? Pas trop ? Elle ne l'étouffe pas ? non, tout semble normal.

Alors où irons-nous dans nos recherches ?

Partout, nulle part, nous nous interrogeons. Nous allons plus loin encore. Le contact de ces chairs mère-enfant, la chaleur, l'odeur, les lèvres de la mère et les yeux dans les yeux, le goût du lait, le bercement ou son absence.

Le psychisme de l'enfant n'est-il pas l'émanation, le reflet de ces influences ? Et même s'il était préformé ne peut-il en être parachevé ou troublé au contraire ? Sans doute nous ne savons rien, nous ne saisissons rien, nous tâtonnons dans l'ombre. Mais

ces éléments aussi flous, aussi indifférenciés qu'ils soient, ne sont pas indifférents. On a l'impression, que dis-je, l'intuition, que les schizophrènes infantiles dont l'indifférence apparaît si lourde d'aspect et de sensibilité sont l'édifice morbide dont les plans primitifs obéissant à un schéma normal habituel, ont été bouleversés, comme par des secousses sismiques, par des remous instinctivo-affectifs, lors des premiers contacts entre la mère et son enfant. En venant au monde nous ne sommes qu'ébauches. Ainsi serait-il possible à ceux qui nous élèvent d'achever notre statue ou de nous défigurer.

***

Ces considérations montrent une docilité parfaite aux suggestions psychanalytiques. N'y a-t-il pas subtilité ? Le psychisme infantile est-il vraiment l'esclave de cette sensibilité de cristal ? La psychanalyse voudrait nous démontrer que c'est la façon de briser la coquille qui décide de l'avenir de l'enfant. Bien des cas tendraient à prouver le contraire : que c'est dans l'œuf même, à l'intérieur de la coquille, que déjà est inscrit cet avenir. Un exemple :

Bien étrange, bien troublant ce refus vital qui s'exprime dès les premiers mois de la vie par l'anorexie, le refus du sevrage, l'opposition, le « *non* » prononcé avant : « *Maman* ». C'est comme une naissance refusée. Plus tard, ce n'est pas de la dépression, du « *taedium vitae* » le déprimé s'adapte tant bien que mal et il est triste de s'adapter à une vie qui ne lui plaît guère. Mais il évolue dans le monde des sentiments. L'autre recule, se retire, s'enfuit, c'est dans l'instinct qu'il est touché. S'il pouvait, il reviendrait aux éléments qui l'ont formé : même pas le sein maternel, trop palpitant, trop près de la vie, mais la Terre, la vieille Terre.

A ce genre d'enfants s'appliqueraient ces lignes de Jules Renard : « *C'est à croire que les yeux des nouveau-nés, ces yeux qui ne voient pas et où l'on voit à peine, ces yeux sans blanc, profonds et vagues, sont faits avec un peu de l'abîme d'où ils sortent.* »

Que dirions-nous aussi de ces personnalités semblant structurées dès leur apparition sans qu'aucune vicissitude éducative ou affective puisse être retenue à la base ? Paranoïaques, psychasthéniques, pervers, instinctifs, etc.

C'est pourquoi si, scientifiquement, sur le plan de la recherche on ne peut qu'approuver l'apport de la psychanalyse, par contre *pratiquement*, quant aux conséquences éducatives, il y a place pour maintes objections.

On en revient toujours à la notion de caractère. Pour les psychanalystes, il est l'émanation, le résultat du pétrissage instinctivo-affectif des premiers ans. Pour les autres, il est préformé. La vérité, on l'imagine, n'est ni dans un camp ni dans l'autre.

Ce qui est certain en tout cas, c'est que tel laisse passer les complexes et tel les retient au passage. Chez le premier, ils sont sable et eau, chez le second un ciment qui bloque l'expansion de l'être.

Les psychanalystes invoquent à cet effet — et c'est là leur dernière trouvaille — la consistance, la résistance du moi. Quelle est cette nouvelle notion, cette abstraction, cette entité. Ne vaut-il pas mieux appeler les choses par leur nom : terrain, constitution, tendances ? Pourquoi faire à tout prix, du neuf. A quoi bon se mentir à soi-même ? Quel psychiatre ne sait que le schizoide pétrifie les complexes et que le syntone les dissout !

***

Les complexes sont en nous comme la chair de notre chair. Ils sont inhérents à l'être humain. C'est le caractère qui leur donne leur poids, leur visibilité, leur encombrement ou leur fluidité. Le caractère est le prestidigitateur des complexes. Il les escamote ou les multiplie.

Pour les psychanalystes, le caractère n'est que ce que le font les complexes. Pour moi, les complexes ne sont que ce que le caractère en fait.

Au reste, quand bien même la théorie psychanalytique des névroses serait irréfutable, a-t-on le droit de conclure, de généraliser du pathologique au normal ?

Les névroses, les perversions, les dissociations de la pensée, nous ramènent à ces complexes primaires que Freud et son école ont eu le génie de mettre à jour. Les stades évolutifs, pré-génital, oral, anal, génital, œdipien y sont scientifiquement démontrés. Mais ce sont des malades mentaux, leurs rêves, leurs associations, qui ont permis la découverte. Parce que ces complexes affleurent dans le pathologique, a-t-on le droit d'affirmer leur existence et leur participation dans l'évolution de tous les êtres. Est-il certain que nous passions tous par ces stades ? S'il est vrai que les complexes sont entraînés comme une poussière dans le courant d'une vie normale, au point d'être inaperçus et de ne laisser aucune trace, qu'est-ce qui prouve leur existence, même à l'état de virtualités ? Si les complexes n'existaient pas et n'étaient qu'une néoproduction du pathologique ! N'y a-t-il pas une autre vérité, même si nous ne la soupçonnons pas, si elle n'est pas encore trouvée ? Parce que la névrose est complexe et formée d'un nœud de vipères, l'affectivité d'un chacun, l'affectivité quotidienne se doit-elle d'être aussi compliquée. La faute est-elle aussi près de l'instinct, n'est-elle pas notre création plus qu'une fatalité. Notre conscience est-elle si lourde dès la naissance ? Se peut-il qu'à l'âge où nous ne tenons pas sur les jambes, où nous ne sommes

qu'incertitude, tâtonnement, une morale rigoureuse, impitoyable et féroce ait eu le temps de nous déterminer ? Quelle est cette intrusion de la morale dans le psychisme informulé ? Pourquoi faire de la réalité un obstacle menaçant, plutôt qu'un terrain de jeux ouvert à de jeunes forces ?

Se peut-il qu'un enfant ne puisse mordre, refuse d'être propre, sans que ce qui sera conscience n'en puisse être affecté, sans qu'une morale soit accrochée à ces manifestations et qu'un obscur remords s'en souvienne à jamais !

Les psychanalystes essaient, en éducation, d'éliminer la notion de faute et de péché, alors que dans leur thèse du développement ils ne la séparent pas de la notion d'enfant. *Ils s'acharnent autant à charger l'inconscient de péchés qu'à en délivrer le conscient.* Il y a trop d'êtres moralement « *dégagés* » pour admettre, dès l'origine, cette surcharge morale. Et que s'ils rétorquent que la conscience est d'autant plus « *dégagée* » que l'inconscient plus lourd de fautes, c'est clore la discussion par une affirmation péremptoire, mais gratuite.

Il est certain que l'homme est un animal singulier, mais si la femme a croqué la pomme, l'ânesse a pu croquer du foin. Car je ne vois pas que l'animal ne conçoive pas la notion de faute. Trop d'exemples témoignent du contraire. Je sais bien que personne avant les psychanalystes n'avait mis autant de génie à expliquer la génèse de la conscience morale. Nombre de phénomènes pathologiques crient qu'ils ont vu juste. Mais rien n'empêche que le psychisme normal n'obéisse à des phénomènes neurologiques ou chimiques, thymiques ou énergétiques au bout desquels la conscience morale serait une fleur, tandis qu'ils en font une racine et une racine inséparable de son fumier.

J'ai besoin de bien d'autres théories et de bien d'autres thérapeuthiques. C'est une question de dosages. Dans la boutique du psychanalyste on ne trouve que de la psychanalyse. Dans la boutique du psychiatre il y a de tout, sans que la place soit marchandée à la psychanalyse.

***

L'enfant vit, Son élan l'emporte. Il veut vaincre. Ce sont forces en avant. Il aura des obstacles à abattre. Les ordres. Les interdictions. Il y va de la liberté. Etre ou ne pas être. Ces jeunes forces seront par nécessité combattantes. C'est forcer un peu les termes que de les faire agressives. Elles ne l'eussent pas été sans entraves.

Dans le langage courant on n'imagine guère l'agressivité sans hostilité. Le langage psychiatrique est plus doux. Dès que les forces ne sont plus, dans l'être, équilibrées, harmonieuses, on parle

d'agressivité, c'est-à-dire d'une tendance à se délivrer d'une contrainte, d'un malaise, d'une angoisse.

L'agressivité ne s'attaque pas seulement aux autres, souvent elle se retourne contre soi. A l'extérieur, ce peut être la guerre, à l'intérieur, le dégoût, le remords.

L'éducation, jadis, ne dédaignait pas le dressage : elle soufflait donc sur l'agressivité qu'elle voulait éteindre. L'enfant se défendait comme il pouvait, soumission, acceptation, rancune, révolte, fuite. L'éducation contraignait. Elle était formative. Elle brisait ou fortifiait, vidait ou accumulait. Elle connut des désastres. Elle faisait plus souvent des hommes ; c'est-à-dire des caractères.

L'éducateur d'aujourd'hui craint l'agressivité. A ses excès il ne voit que dommages. Loin de la vaincre par la force, il cherche à la détourner, à l'utiliser. Il se fait tendre, persuasif. Il essaie faiblement d'endiguer. S'il échoue, il laisse passer le flot, car ce qu'il redoute par-dessus tout, c'est que l'agressivité ne s'accumule, ne devienne charge de poudre. L'agressivité n'a que faire de timides conseils. Elle se répand où elle peut, comme elle peut : caprices, colères, refus, ou si le potentiel est faible, docilité acquise à peu de frais. L'éducateur moderne estime que l'agressivité libérée s'épuise dans son cours et se perd dans les bonnes actions. C'est croire que l'on vient au monde avec un poids donné de forces vives.

L'éducation se résoudrait en arithmétique. N'est-ce pas une erreur de calcul. Les forces vives de l'enfant, c'est sa personnalité elle-même. Elle ne s'épuise pas, elle se renouvelle. Eduquer, c'est canaliser. Le tort de nos éducateurs c'est de croire que les forces libérées se tarissent. Je ne vois au contraire que torrents, impétuosités, inondations. Je préférais les vieilles écluses éducatives. Selon le conseil d'un fin psychologue : « *Il ne faut pas libérer les instincts de l'homme, il faut libérer l'homme de ses instincts.* »

Si j'osais une autre image, je dirais que les instincts sont de jeunes fauves. L'éducation est une cage. Sans barreaux, je vous promets un beau carnage. L'éducateur qui n'a pas voulu être dompteur sera dévoré. Un autre inconvénient de laisser les tendances de l'enfant s'exprimer sans mesure, c'est de les voir s'enhardir jusqu'à toujours oser plus. Un tel enfant, mal contrôlé, devient aisément vaniteux, arrogant, exigeant. Si rien ne s'oppose à ses désirs, il les considère comme un dû et à la première déception, on l'entendra revendiquer.

Les droits de l'homme ! Les droits de l'enfant ! L'un et l'autre n'y ont gagné qu'à se libérer de leurs devoirs. Que sous un despote, l'homme affirme ses droits, fort bien. En république, c'est la déclaration de ses devoirs qu'il devrait voter à mains levées.

***

Qu'on me permette donc, sur le plan pratique, de regimber contre la psychanalyse. Lorsque quelque chose cloche dans le vie de quelqu'un, le psychanalyste veut chercher — (c'est parfait) et coûte que coûte trouver (c'est moins bien), un choc, un événement, un conflit. Le plus insignifiant lui apparaît déterminant. On nous a flanqué une taloche parce que nous avions fait pipi dans notre culotte, on nous a interdit de lire le soir dans notre lit — ce fut le cas de Kafka — on nous a traité de foutue bête et de crétin. Nous avons maugréé, désobéi, haussé les épaules, pleuré, mais nous n'en avons pas fait une affaire. Nous nous sommes formés, affirmés, nous nous sommes laissé emporter par le courant — car tout de même le cœur de l'enfance et de l'adolescence, çà « *file* », çà évolue, et si d'aventure, nous avons raté notre vie, nous concluons « *oui, mon père avait raison — j'étais bel et bien un crétin* ». Si nous estimons que nous ne le fussions pas devenus s'il ne nous l'avait pas dit, c'est que nous étions bien susceptibles, bien fragiles, d'un épiderme ultra-sensible. Un mot peut blesser. Mais il ne tue que les malades. Les blessures mal cicatrisées irritent, mais n'annihilent pas. Au contraire, souvent, elles stimulent, rendent combattif. Adolescent, je dînais parfois à une table où personne ne pouvait rien dire sans que le père de famille s'emportât. Après le repas, la mère faisait la critique des propos. Ils étaient bien anodins : « *Vos paroles maladroites ont irrité votre père* » disait la malheureuse aveugle. La vérité c'est que le pater familias était un paranoïaque de la plus belle eau et que des roses sans épines l'auraient égratigné.

Alors, la nature, le tempérament, le caractère, ce n'est rien ? Au lieu d'enlever les pierres du chemin, apprenons à marcher pieds nus. Si une peccadille nous écorche, c'est que nous sommes mal trempés. Une éducation trop prudente finit par ne plus oser. Ce n'est plus de l'éducation, c'est du laisser faire. Tonifier le tempérament, fortifier le caractère c'est encore la meilleure façon de s'opposer à la nocivité des complexes. Car, pour empêcher les complexes, on ne peut pas tout stériliser. Ce n'est pas la rigueur qui crée les névroses. Mais bien plutôt la mollesse, le relâchement, la facilité des mœurs. Les névroses, ce sont les soupirs des sociétés décadentes. La psychanalyse, en prétant l'oreille aux doléances du cœur, les favorise. A force d'être compris, on se croit intéressant. A force d'être plaint, on se croit malheureux.

Ces distinctions sont d'importance.

La psychanalyse qui croit la nature si fragile, le caractère si vulnérable, oblige les parents à une circonspection voisine de la lâcheté, à des précautions de Sioux. Pour éviter à l'enfant toute peine, même légère, ils cèdent à tous ses désirs, préviennent ses moindres caprices. Ainsi s'aiguisent les désirs, s'allument les colères. A force de sollicitude et de tendresse, ils débilitent.

Vaincus d'avance, ils acceptent toutes les conditions. C'est un saccage. La paix coûte cher. J'entends que les psychanalystes ne préconisent pas un tel comportement, mais ils le provoquent malgré eux en multipliant les responsabilités éducatives. A force de recommander la prudence, ils inhibent l'éducateur. Ils désarticulent l'éducation et la réduisent à un acquiescement passif devant les manifestations les plus saugrenues de l'enfant.

Ce sont les excès inhérents aux révolutions. D'excellents principes surnagent. Les besoins naturels de l'enfant auront été reconnus et cesseront d'être contraints. La psychanalyse aura montré du doigt les fautes qu'il ne faut pas commettre. Les généticiens feront œuvre vraiment constructive en exigeant une hérédité impeccable, un terrain déblayé, en assurant des fondations stables, en fortifiant un caractère, en harmonisant un tempérament.

Prophylaxie, éducation, thérapeutique concourent à cette œuvre. Un caractère se passe à la rigueur d'éducateur. Une absence de caractère a besoin de tuteur. Ce n'est pas la psychogénèse qui fait un caractère. C'est le caractère qui autorise ou refuse la psychogénèse selon sa personnalité ou son durcissement sous le choc.

En éducation, la rigueur des idées est aussi dangereuse que la libération des tendances. L'inconscient ne fait pas de meilleure besogne que le rationalisme. Ne nous donnez pas à choisir entre la raideur et le visqueux.

Docteur GILBERT ROBIN.

Des villages qui sauvent

Qu'elle soit capitaliste, socialiste ou communiste, la civilisation bourgeoise propose à toute la planète le même idéal de bonheur humain. Il s'agit, pour chacun, d'accéder au maximum de satisfaction matérielle et morale. Matériellement, être honorablement installé et équipé (chauffage central, cuisine mécanisée, frigidaire, voiture). Moyennant quoi, pouvoir se goberger s'alcooliser, fumer, forniquer à discrétion. A discrétion, c'est-à-dire selon les règles d'une morale bourgeoise qui consiste à n'empêcher en rien le voisin d'en faire autant, « ni tuer ni voler » étant la définition de l'honnête homme. Quant à la satisfaction morale, qui intéresse surtout l'amour-propre, elle est faite du prestige de dominer, diriger, commander ne fût-ce qu'à des enfants, afin d'éprouver son importance et son autorité. La sécurité de ce confort matériel et de ce prestige est inséparable du bonheur bourgeois. Pour y atteindre une seule vertu est nécessaire : le travail. Ce devoir commence sur les bancs de l'école. Je me rappelle cette lettre qu'écrivait sa mère à un garçon de 15 ans, échoué dans un centre d'apprentissage : « *Je ne m'étonne pas de ce que tu me dis de l'état de tes ongles et de tes mains. Je t'ai assez dit, quand tu étais petit : Instruis-toi, instruis-toi, si tu ne veux pas travailler plus tard. Tu n'as pas voulu m'écouter, tu n'as que ce que tu mérites.* » Ou bien cette autre mère qui m'écrivait personnellement : « *Mon pauvre enfant ayant le malheur de n'être pas assez intelligent pour se faire un jour une situation, pourriez-vous lui apprendre un métier ?* » Pour ces gens simples, les mots travail et métier signifient encore la peine corporelle. Pour eux, les gens aux mains blanches ne travaillent pas. Mais, parmi les gens aux mains blanches, quand leurs enfants en feront partie, ils apprendront vite que tout le monde sans exception, et quoi qu'il fasse, revendique l'honneur de faire partie des travailleurs, au même titre que le dernier des terrassiers. A tous les degrés de l'échelle, ceux qui ne réussissent pas en classe ou dont le rendement est insuffisant, à l'atelier ou au bureau, ne peuvent espérer le bonheur en question. Pour eux, ni sécurité matérielle ni sécurité morale n'est possible. Ils seront à la charge de la société. Ce sont

les inadaptés. Malheureusement pour cette société, leur nombre va croissant dans des proportions de plus en plus alarmantes. On les compte par centaines de mille en France, par millions dans le monde entier, et même par centaines de millions si l'on y comprend les masses asiatiques, africaines ou sud-américaines, insuffisamment évoluées pour être encore « *adaptables* ».

Qu'elle soit capitaliste, socialiste ou communiste, la civilisation bourgeoise défend sa bonne conscience comme elle peut contre le permanent reproche de cette insondable misère. La vie normale étant, à ses yeux, cette satisfaction matérielle et morale méritée par la sagacité et le travail des plus aptes, il est également normal que les inadaptés restent, par définition, en dehors de cette vie normale. Comme on l'a dit plus haut, ils se montrent, par définition, « *incapables de s'adapter aux règles d'une vie normale, sans le secours de mesures particulières, qu'elles soient d'ordre médical, éducatif ou social* » (1). Cette inadaptation à la vie normale telle qu'elle a été définie plus haut ne saurait provenir, pour la bonne conscience des normaux, que de quelque irrégularité physique ou mentale. Ces irrégularités mentales ne peuvent être que « *l'insuffisance des aptitudes, ou les troubles du caractère et du comportement, quelquefois l'association des deux causes, d'origine héréditaire ou acquise, etc...* » Il va sans dire qu'on ne saurait mettre en cause les règles de la vie normale qui sont l'éthique bourgeoise et le régime économique qu'elle impose. Il faut seulement venir au secours des inadaptés par des mesures particulières. Quelles seront-elles donc au juste ?

En régime capitaliste, si les parents ont des revenus suffisants, la psychanalyse y pourvoira. S'ils n'y peuvent suffire, la Sécurité Sociale y peut contribuer pour une part. A la vérité non sans contrevenir en partie à l'orthodoxie freudienne pour qui le paiement de la psychanalyse fait partie intégrale du traitement. Si l'enfant n'a pas de parents pour payer une psychanalyse, reste l'internat de rééducation. Quel que soit le régime, l'enfant tombe à la charge de l'Etat, qui le confie à des éducateurs formés et payés par lui. Ceux-ci sont chargés d'inculquer à l'enfant la morale du travail qui, seul, permet d'accéder au confort, au prestige et à la sécurité, par qui, en un mot, tout prolétaire peut devenir, s'il veut s'en donner la peine, un petit bourgeois comme les autres. Tout ainsi sera pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Mais il est évident que nous n'y sommes pas encore. En attendant, les difficultés sont sérieuses. Il est prudent de ne pas les regarder de trop près, sinon elles risquent d'ébranler tout le système, de mettre sa logique en défaut et de compromettre

Cf plus haut Jean Rostand. *Biologie et enfance inadaptée*, p. 11.

la tranquillité de la bonne conscience « *sociale* » des uns et des autres.

Il se trouve, en effet, que les facteurs héréditaires (ou génétiques) et les facteurs extérieurs constituant le milieu sont beaucoup moins indépendants qu'on aimerait le croire du régime économique, et celui-ci de cette morale tacite et couramment admise qu'on appelle « *les règles d'une vie normale* ».

Malgré l'heureuse tendance de la nature à refaire continuellement ses brèches, ni le patrimoine héréditaire, ni les conditions de gestation ne sont indépendants de la misère d'une classe. Ce n'est pas par hasard que les jeunes inadaptés se recrutent en majorité dans le milieu prolétarien ou sous-prolétarien. Il ne s'agit pas, en pareille matière, de se payer de mots ou d'adopter un vocabulaire de partisan politique. J'appelle prolétaire tout être condamné, pour assurer seulement sa subsistance, à l'inéducation, à l'inculture et aux conditions de vie les plus précaires. Etant donné la manière dont ceux-là sont logés, leur absence presque continuelle du foyer, rendue obligatoire par le travail du père et de la mère, par les heures ou les distances de leur emploi, comment veut-on qu'ils élèvent des enfants ?

Les enfants qu'on appelle inadaptés sont avant tout des enfants inéduqués, parce que leurs parents ne peuvent pas les élever. Ils sont inéduqués civilement, affectivement, moralement, totalement. Et c'est en quoi consiste leur inadaptation.

Veut-on des chiffres ? « Au Centre d'observation de Vitry, le Directeur a eu la curiosité d'étudier les ressources dont disposent les familles des enfants qui y sont amenés par les Dispensaires de l'Office Public d'Hygiène Sociale ou par les consultations de psychiatrie infantile des hôpitaux.

16 % ont un revenu individuel inférieur à 6.000 francs par mois,

66 % ont un revenu individuel de 6.000 à 13.000 francs,

18 % seulement ont un revenu individuel supérieur à 13.000 francs.

Les logements sont, la plupart du temps, insuffisants, voire misérables et la densité par pièce allant de 0,6 à 14 personnes.

Pour 6 % seulement des familles, la densité est inférieure à 1 par pièce.

Pour 50 %, elle est de 1 à 3 personnes.

Pour 25 %, elle est de 3 à 5 personnes.

Pour 10 %, elle est de plus de 5 personnes.

Il apparaît ainsi que :

13 % seulement des enfants couchent seuls dans une pièce.

38 % seulement couchent seuls dans un lit.

L'étude de la répartition géographique des familles a montré que près de 40 % d'entre elles habitent dans les quartiers de

Paris où le confort du logement est connu comme étant le plus insuffisant (îlots insalubres, taudis).

Pour la moitié des enfants, le père est ouvrier manuel.

Pour un quart, il s'agit d'employés (commerce, industrie, Services publics, petits fonctionnaires) ou de gens de maison.

Le dernier quart se répartit entre les « petits cadres » (agents de maîtrise, petits commerçants et artisans) et les professions libérales.

Le tiers des femmes travaille, et la proportion des femmes restant au foyer s'accroît suivant l'augmentation numérique de la famille, qui correspond aussi au surpeuplement du logement.

Notons enfin que, outre leurs ressources insuffisantes et leur logement trop étroit, inconfortable et souvent malsain, les parents se plaignent des conditions de leur travail à un rythme excessif souvent dans la chaleur et le bruit, et aussi de l'éloignement du lieu de leur travail, ce qui les oblige à prendre le métro pendant une durée d'une heure et demie par jour en moyenne. »

« Les conditions morales défectueuses vont de pair. Dissociation familiale : Chez ces enfants, elle existe dans la proportion de plus de 75 % des cas et revêt toutes les variétés : décès ou abandon d'un ou des deux parents, filles-mères, ménages illégaux, divorces, remariages, etc...

« *Les causes de ces situations morales sont multiples et ne peuvent être dissociées des causes matérielles. En effet, le déséquilibre, la névrose, la désadaptation des parents, comme l'alcoolisme, la tuberculose et les autres maladies sociales, voire dans une certaine mesure la psychose ou la délinquance ne sont, dans nombre de cas, que l'aboutissement de conditions pratiques et sociales trop dures pour être supportées sans dommage par des personnalités peut-être peu solides, peut-être prédisposées, mais elles-mêmes déjà en état de moindre résistance depuis une enfance également difficile. Là encore la notion d'hérédité, scientifiquement exacte, se transforme vite en préjugé facile si on l'étend au-delà des limites de certitude, qui sont étroites.* » (1).

Peut-on croire qu'il en va tout autrement en démocratie populaire et que, de l'autre côté du rideau de fer, le problème est résolu ? Le moins qu'on puisse dire est qu'il est permis d'en douter.

Au procès des insurgés de Postnam, un des accusés s'écrie : « *Je gagnais 450 zlotys par mois, le prix d'une paire de chaussures !* » Il est vrai qu'une hirondelle ne fait pas le printemps. Mais nous pouvons nous reporter à certain arrêté du Conseil des Ministres de l'U. R. S. S. assisté par le Comité Central du P. C. et le Conseil Central des Syndicats « *sur le relèvement des bas salaires des ouvriers et des employés en Union Soviétique* ». A partir du 1er janvier 1957,

(1) Docteur Amado : *Les enfants difficiles.*

les salaires des ouvriers et employés occupés directement dans les entreprises industrielles, chantiers de construction, entreprises de transport et de transmission, sont portés à la somme de 350 roubles par mois. Or, le pouvoir d'achat réel du rouble est, sauf erreur de ma part, d'environ 30 francs français. Ce qui signifie qu'il y a, dans les villes russes, des travailleurs payés de 9.000 à 10.500 francs français par mois, et dans les campagnes 8.100 francs par mois (270 roubles), cela depuis la dernière augmentation. En 1956, ils étaient encore payés de 6.000 à 8.100 francs par mois. D'après la somme consacrée à l'augmentation des bas salaires en 1957 (8 milliards de roubles) on peut évaluer à 8 millions de travailleurs ceux qui en bénéficient cette année. Le bonheur petit bourgeois promis à tous n'est pas encore pour ceux-là, et on peut, en attendant, se demander comment ils font pour nourrir et élever décemment leurs enfants. On peut se demander quel est, parmi eux, le chiffre de la mortalité infantile, comparé à celui des catégories de techniciens mieux payés. On peut aussi se demander si le niveau mental, les aptitudes au rendement ne sont pas en conséquence.

En France, nous savons qu'un enfant qui naît dans une famille d'ingénieur, de patron ou d'employé, a deux fois plus de chances de vivre au-delà d'un an que s'il naît dans une famille de manœuvre. Nous savons aussi que, parmi les étudiants de Facultés, les élèves des grandes Ecoles destinées à former les dirigeants du monde politique, économique et financier, 2 à 3 % seulement sont issus de familles ouvrières ou paysannes. Autrement dit, en raison du niveau mental qui est fonction lui-même des conditions sociales, un enfant d'ouvrier ou de paysan a, au départ, 30 à 50 fois moins de chances de parvenir à des responsabilités dans le pays qu'un enfant né dans d'autres catégories sociales. Si l'idéal démocratique, qu'il s'affirme populaire ou non, consiste en l'égalité des chances au départ, le seul mot de démocratie, d'où qu'il vienne, ne peut que laisser rêveur.

En France, pour la même année 1956, sur 6.535.000 salariés :

1.535.000 ouvriers
278.000 employés
soit : 1.813.000 salariés

ont gagné, en 1956, moins de 25.000 francs par mois.

Parmi eux, 826.000 ont gagné moins de 20.000 francs par mois.

En dépit des Allocations familiales, on peut se demander dans quelles conditions matérielles vivent leurs enfants, et surtout dans quelles conditions de logement, compte tenu du prix courant des loyers.

879.000 ouvriers et 180.000 employés ont gagné de 25.000 à 30.000 francs.

En résumé : 46 % des ouvriers
33,7 % des employés
ont gagné moins de 30.000 francs par mois.

Ces chiffres sont fournis par l'Institut National de la Statistique. Ils peuvent être considérés comme pratiquement aussi sûrs que ceux fournis plus haut par l'arrêté du Conseil des Ministres de l'U. R. S. S.

Pour remédier à de telles pénuries, qui fabriquent en masse des inadaptés, il y a, nous l'avons vu, à la charge de l'Etat, les secours qui consistent en mesures médicales, affectives et sociales. Hâtons-nous d'ajouter que si la psychanalyse est répudiée en U. R. S. S. comme bourgeoise, elle ne saurait non plus être appliquée en France à cette catégorie de jeunes inadaptés. Elle coûterait trop cher et les mesures adoptées sont déjà assez coûteuses pour qu'on ne puisse songer à pareil luxe. Quand elles ne sont que « *sociales* », ces mesures consistent à enlever le plus possible l'enfant à la famille trop peu payée, trop mal nourrie et trop mal logée pour pouvoir l'élever décemment.

Au défaut de nourriture ou à son risque, à l'impossibilité pour la mère qui travaille au-dehors de faire la cuisine, remédient les cantines scolaires.

Dans le XIe arrondissement de Paris, par exemple, sur une population scolaire d'environ 13 à 14.000 enfants :

4.360 enfants prennent leurs repas dans les cantines (1.000 de plus en 1956 qu'en 1955) ;

2.680 bénéficient de réductions allant de 20 francs à la gratuité entière.

Les réductions ou gratuité sont accordées selon le quotient familial.

370 mangent gratuitement, parce que leur famille est un cas social (femme seule, parents malades, chômeurs, mobilisés en Algérie, etc...)

450 paient 20 francs parce que leur quotient familial ne dépasse pas 8.000 francs ;

680 paient 50 francs, le quotient ne dépassant pas 10.000 francs ;

580 paient 80 francs, le quotient ne dépassant pas 13.000 francs ;

600 paient 100 francs, le quotient ne dépassant pas 15.000 francs.

Dans le IIIe arrondissement, sur 1.748 rationnaires : 532 bénéficient, pour les mêmes raisons, de quotients allant du quart aux 3/4 du prix.

Voilà pour la nourriture.

Pour le logement, lorsque les parents ne savent où coucher leurs enfants, parce qu'ils n'ont absolument pas de place, ils sont obligés de les confier à l'Assistance Publique. Cela, sans aucune intention d'abandon et à leur corps et leur cœur défendant, on peut le croire.

De 8.832 enfants recueillis ainsi temporairement en 1947, on est passé à 13.000 en 1955.

S'il fallait dénombrer les enfants pour qui le cubage d'air est insuffisant et qui grandissent dans des conditions proprement inhumaines, c'est par centaines de mille qu'il faudrait compter.

Restent les mesures éducatives. Après examen neuro-psychiatrique de chaque enfant, elles consistent principalement en internement ou, si l'on préfère un mot moins dur, en « placement en internat ». L'internat est censé réadapter l'enfant à la vie normale. Mais peut-il y réussir ?

Quoi qu'on fasse, un internat est toujours le contraire d'un foyer. D'avoir grandi dans l'insécurité matérielle, l'exaspération causée par l'exiguïté des locaux, les troubles du caractère, les dissensions ou dissociations qui s'ensuivent entre les parents, ces enfants sont tous des anxieux. On peut croire que l'internat, même le plus riant d'apparence, n'est guère propre à délivrer de cette anxiété.

Le fait même d'être en internat est obscurément tenu par l'enfant comme un châtiment, un refus d'amour de la part de ses parents ou d'une manière plus vague de la part du destin, de Dieu, de la fatalité, de la vie. Ce sentiment de culpabilité ne fait qu'un avec le fonds d'anxiété de ces enfants. En même temps qu'ils espèrent en sortir, ils s'attendent au pire. A tout changement en perspective, ils se demandent : « *Que va-t-il m'arriver ?* »

Leur avidité affective n'est généralement pas éprouvée comme un désir précis d'aimer quelqu'un ou d'être aimé de telle ou telle personne, mais comme un vide indéfinissable, alternativement déprimant et exaspérant. L'enfant est coupé d'avec son contexte familial et social, déraciné de son milieu, inséré bon gré mal gré parmi des enfants appartenant à des milieux divers et toujours plus ou moins différents du sien. Cet isolement renforce son sentiment de bannissement, d'exclusion, d'où souvent l'apparition de tendances auto-punitrices dont la bouderie est la plus courante et la plus bénigne, et qui peuvent revêtir des formes plus graves : refus de nourriture, cruauté sur soi-même ; tendances à se montrer cruel envers les autres comme il lui semble qu'on l'a été pour lui.

Loin d'être apaisée, cette anxiété se trouve renforcée dès qu'il s'attache à une personne. Le caractère informe de son affectivité lui rend impossible le réconfort durable d'une présence intérieure. Il lui faut, comme aux bébés, une présence extérieure. D'où insécurité constante, anxiété renouvelée à chaque départ de la personne aimée, même pour un temps très court.

Cette anxiété peut aller s'apaisant à mesure qu'une affection s'approfondit et s'enracine. Chaque changement de maison la

ramène au pire. Elle est seulement renouvelée et aggravée par les changements de cadres à l'intérieur de la même maison ou seulement par les changements de section, de division, de groupe, de classe, d'instituteurs. Tous ces changements ravivent les traumatismes anciens des plus anciennes séparations. Les blessures se rouvrent et risquent parfois de se réenvenimer. D'autant plus que l'air qui les enveloppe est rarement sain.

Les variations dans les méthodes d'éducation, les diversités de point de vue des éducateurs, le manque d'unité presque fatal entre les divers membres du personnel contribuent à renforcer cette instabilité et à réveiller l'anxiété, à tout propos. On n'est jamais très sûr de ce qui va provoquer un mécontentement, attirer une semonce ou une punition.

Mais cette anxiété ne tient pas seulement à l'insécurité affective. Elle tient surtout au sentiment d'infériorité que tout contribue à aggraver, à mesure que l'enfant grandit, jusqu'au jour où il pourra constater, à la sortie, que c'est définitivement qu'il n'est pas comme les autres.

Dans tous les internats, les enfants comparent sans cesse entre eux taille, poids, beauté, avantages physiques divers (cheveux, dents, etc...), intelligence, cadeaux reçus, relations avec le dehors. Chez les adolescents, comparaisons de la force et, à l'occasion, des attributs sexuels.

Comparaison des costumes, que tendait autrefois à supprimer l'uniforme. L'uniforme avait d'autres inconvénients : suppression totale de l'art subtil de s'habiller qui, surtout chez la femme, exige une longue formation et peut être, pour les mœurs, d'une conséquence qu'on ne saurait sous-estimer.

Comparaison aussi des degrés de confiance accordés à chacun par les adultes. Celui à qui est confiée telle ou telle charge ou responsabilité en est souvent démesurément exalté dans son orgueil, et d'autant plus que les autres se sentent rabaissés ou seulement maintenus au niveau commun d'infériorité dont ils souffrent.

Les comparaisons portant sur l'intelligence sont celles qui entretiennent les sentiments de jalousie les plus ravageants.

Les débiles légers et surtout les faux-débiles, les grands timides, les arriérés affectifs, les retardés scolaires, les enfants à manières gauches et vulgaires, à vocabulaire pauvre et grossier, issus de milieux peu évolués, éprouvent atrocement leur infériorité devant ceux qui, mieux pourvus, ne manquent pas de faire un étalage généralement indiscret de leurs avantages. D'où jalousie dévastante, refoulée, rentrée par un effort constant, épuisant, et qui, de loin en loin, jaillit en éclats de fureur, de brutalité ou de méchanceté raffinée.

C'est la principale manière qui leur reste d'affirmer leur personnalité.

En effet, l'internat, avec sa vie collective, ne peut qu'exaspérer ou annihiler la personnalité de l'enfant. Chaque sujet est mis dans l'alternative, ou de ne pas se faire remarquer, afin de n'avoir pas d'histoires et de couler comme de l'eau dans tous les canaux prévus, ou, pour émerger coûte que coûte, de jouer un faux personnage, de s'affubler d'une personnalité plus ou moins improvisée ou plus ou moins fixée prématurément par les incidents antérieurs qui ont fait sa réputation.

Certains enfants vont jusqu'à recevoir très tôt, de la collectivité, une étiquette. Leur personnage est, en quelque sorte, imposé par la masse des autres qui les qualifient : le dur, la forte tête, la princesse, le rouspéteur, Zoro l'intrépide, Tarzan, etc... Souvent, le hasard en décide : une attitude inopinée prend tout à coup un éclat légendaire. Le docteur Parrot cite le cas d'un garçon qui s'écrie, en se dressant avec arrogance devant un moniteur : « *On ne me la fera pas ! J'en ai cassé de plus grands que vous !* » *Ce qui remplit toute l'assistance d'admiration. Le voilà tenu pour un héros. En fait, c'est un grand timide à puberté retardée, que ravage son sentiment d'infériorité. Des films de gangsters, des romans noirs l'ont nourri d'un style qui fait compensation. Le soir, il se cache des autres pour avoir le droit, dans un coin ou dans son lit, de sangloter comme un petit enfant qu'il n'a jamais cessé d'être et que sa solitude désespère.* » (1).

Le pitre, l'indiscipliné, le non-conformiste, le perpétuel amuseur de la galerie, se pique au jeu et a tant de succès auprès des autres qu'il finit par se sentir investi d'une sorte de mission, celle de distraire l'entourage de l'affreuse monotonie de l'internat. Sans ses incartades et les scènes qu'elles provoquent, la vie du groupe serait d'une monotonie désespérante. Je sais des moniteurs de caractériels qui s'ennuieraient dans un internat d'enfants faciles au point de ne pouvoir s'y supporter.

Mais chez la plupart, au contraire, la dépendance du groupe est extrême, elle étouffe la personnalité, ne lui permet de se frayer que des chemins sournois, dans des directions clandestines et le plus souvent aberrantes. Immaturité provenant de la pauvreté du vocabulaire : rien que des conversations entre enfants et des adultes qui ont toujours les mêmes choses à dire : instructions, remontrances, monologues, adresses collectives.

Insuffisance du jugement sur le monde des adultes, l'autre sexe, l'argent, inaptitude à renoncer à une satisfaction immédiate, manque de contrôle émotionnel, manque d'auto-critique, impossibilité d'utiliser, à titre personnel, les expériences passées.

« *Les perpétuels internes restent de perpétuels enfants* » dit, en

(1) Docteur Parrot. *Sauvegarde de l'enfance.* 9-10 novembre-décembre 1955. « Les petits troubles du comportement en internat », p. 604. Toutes les observations précédentes se retrouvent dans cette excellente étude.

propres termes, le docteur Parrot (1). Après une expérience de quatre années dans des Centres de rééducation du Sud-Ouest, n'affirme-t-il pas qu'il existe des internats où toutes les personnalités sont brisées (2).

Celui qui a vécu, de 6 à 21 ans, en internat, est saturé et sursaturé d'internat. Il n'en peut plus et il est le plus sûrement inadapté des inadaptés.

A noter que les notions d'adaptation et d'inadaption sont ici intactes. Le biologiste peut dormir tranquille. Mais, si l'on ne se paie pas de mots, à quoi veut-on que l'enfant s'adapte ? Au taudis ? A l'absence de père ? A la privation de soins et d'affection d'une mère ? A l'abandon à tous les dangers de la rue ? Ou à toutes les misères morales de l'internat dit de rééducation ? Le malheur d'être né et d'avoir grandi en dehors des « *règles de la vie normale* » ne laisse guère le choix qu'entre deux attitudes possibles : Ou s'adapter aux conditions anormales dans lesquelles on grandit et l'on devient, par le fait même, un inadapté pour le reste de la société ; ou se révolter contre une société qui engendre de telles anomalies, et l'on est alors une autre sorte d'inadapté seulement plus agressif et plus dangereux. Entre les deux choix, il y a place pour bien des oscillations entre l'abrutissement résigné et la rage de trouver tout cela insupportable. (La plupart des enfants insupportables ont une vie qu'ils ne peuvent supporter). En pareil cas, ce n'est pas à l'enfant qu'il faut reprocher d'être un inadapté, ni qu'il faut stigmatiser par cette appellation hypocrite parce que sournoisement excusante. C'est la prétendue société, dont les règles de vie normale engendrent, par centaines de mille, de pareilles inadaptations.

Que faire ? Aux grands maux les grands remèdes. A moins de minimiser les maux pour se contenter de dérisoires remèdes « *d'ordre médical, éducatif et social* » qui n'empêchent aucunement le mal d'aller croissant. Ils ne sont pas à la même échelle de grandeur et leurs petits succès partiels sont vite débordés par l'ampleur du fléau. On en peut juger par ce qui se passe en Amérique. Les Américains ont été les premiers à nous donner l'exemple des tribunaux spéciaux pour enfants, des cliniques psychologiques, de la psychanalyse à larges doses, des « *child guidance* » et autres pansements ingénieux pour cancers sociaux et incurables. Le mal a pris des proportions qui laissent psychiatres et psychologues aussi pantois qu'impuissants. Les mêmes mitrailleuses policières qu'on reprochait aux Soviets, au lendemain de leur révolution, continuent, outre-Atlantique, d'abattre des adolescents dont les adultes ne voient plus comment se

(1) Op. cit. p. 605.
(2) Op. cit. p. 601.

protéger autrement. Avec plus ou moins d'avance ou de retard, toute notre prétendue civilisation glisse sur la même pente et pousse ses enfants devant elle. L'ancien régime partageait les sujets entre gens bien nés ou mal nés. Mieux avertis par notre biologie et notre psychosociologie, nous savons aujourd'hui qu'ils sont plus ou moins bien ou plus ou moins mal conditionnés par le milieu dans lequel ils grandissent, et que ce milieu c'est notre civilisation qui le constitue. De quoi nous plaignons-nous ? Et si nous voulons que le remède soit à l'échelle de grandeur du mal, ayons le courage de prendre le recul nécessaire pour que quelques arbres trop proches, trop voyants, ne nous cachent pas la forêt : 8 à 10.000 délinquants mineurs contre plusieurs centaines de milliers d'enfants sans foyer normal et dont les délinquants ne sont pas même la fleur. Pas même les plus représentatifs. Si chaque cas est étudié de manière moins superficielle que celle dont on se contente d'ordinaire, accablé qu'on est par leur nombre, on s'aperçoit que tous ces enfants, sans exception, ont été lésés dans leurs droits les plus élémentaires.

Biologiquement, ils avaient droit à la chaleur. Il y a encore trop d'enfants qui ont froid. Ils avaient le droit de respirer à la capacité de leurs poumons ; le cubage d'air était le plus souvent insuffisant, chargé de miasmes ou d'odeurs immondes. Ils avaient droit au sommeil indispensable à l'enfant tant en qualité qu'en quantité. Ni le quartier bruyant de jour comme de nuit, ni la vie désaxée de leurs parents n'ont pu le leur assurer. Ils avaient droit à une nourriture saine, équilibrée, à des repas à heures régulières. Ni le salaire de leurs parents, ni leurs conditions de travail ne l'ont permis. Ils avaient droit à l'eau courante, à l'hygiène. Mais les progrès de cette civilisation commenceront par irriguer le Sahara avant d'assurer à tous, en pleine métropole, l'eau nécessaire à la vie. Ils avaient droit à la chaleur, à la paix d'un foyer. Les conditions dissociantes, dissolvantes, exaspérantes pour les nerfs, exténuantes pour les courages, auxquelles leurs parents ont été condamnés par ce qu'on a fait de « *la vie* », ont rendu ce foyer impossible. Ils avaient droit à l'amour désintéressé que tout enfant mérite et dont il a besoin pour grandir, pour s'élever, et on a dû payer des gens pour les garder, les surveiller, les : *rééduquer* », les soumettre à des psychothérapies, parce qu'ils n'avaient personne chez eux pour simplement les aimer.

Tant de palliatifs et de littérature psychiatrique et psychopédagogique accumulés devant des yeux auxquels la lumière fait mal n'empêcheront pas celle-ci de filtrer et de finir par nous dominer de si haut qu'elle pleuvra sur tous, indistinctement. Pour sauver l'enfance malheureuse, il n'y a qu'un remède radical,

c'est de fonder une civilisation nouvelle sur le respect des droits de l'enfant.

Nous n'avons pas de Code de l'enfance. Il suffirait, dans ce domaine, de réunir toutes nos lois pour s'apercevoir qu'elles ne sont qu'un manteau d'arlequin, non seulement cousu de pièces et de morceaux, mais ou baillent d'énormes trous par lesquels trop d'injustices peuvent passer à flots. Nulle part l'enfant en chair et en os n'y est considéré comme une personne humaine dont l'intégrité de développement aurait avant tout préoccupé le législateur. Le Code civil a en vue l'héritier ; la Santé, l'enfant malade ; l'Assistance Publique, l'abandonné ; l'Education Nationale, l'écolier ; la Justice, le délinquant. Mais l'enfant concret, l'enfant en chair et en os, qui peut être à la fois abandonné, malade, écolier, etc... par un comble d'inconséquence, c'est lui qui est devenu l'abstraction, c'est lui qui demeure en dehors, livré à tout ce que notre monde humain implique encore d'inhumain.

L'enfant, en tant que tel, n'est pas encore, à nos yeux, un sujet de droit. Même s'il l'est en principe, (s'il l'est autrement dit « *à la réflexion* »), en fait et le plus souvent il ne l'est pas. Le fonctionnaire d'un service public de quelque organisme anonyme, comme la Sécurité Sociale, peut disposer de lui à son gré pour de simples motifs budgétaires, en brisant sur l'heure tous les liens affectifs qu'il s'est recréé ici ou là, pour le catapulter ailleurs. Sur la foi d'une masse de ragots recueillis par des assistantes sociales, un enfant peut être arraché à sa famille, et ses parents se voir déchus de leurs droits. L'insuffisance de leurs moyens moraux, mentaux et matériels ne leur laisse pratiquement aucun recours. Seuls, les parents qui sont les plus indésirables, étant aussi les plus dangereux pour leurs voisins, n'ont rien à craindre de ce genre d' « *enquête sociale* » et peuvent rester dans l'impunité jusqu'aux horreurs qu'étalent de temps en temps les journaux.

L'enfant doit être avant tout protégé. C'est le premier article de la Déclaration des droits de l'enfant promulguée à Genève, dès 1923. Il doit être protégé, dans certains cas, contre ses parents, contre les ennemis de ses parents, contre les employeurs de ses parents, contre des systèmes d'assistance ou de rééducation qui achèvent d'en faire un inadapté. Cette protection ne peut être assurée que par un Code de l'enfance dont les exigences puissent gagner peu à peu le reste du Code (famille, travail, santé, etc...). Car, comme disait Péguy : « *Pour qui est-ce, sinon pour l'enfant, que l'univers humain travaille ?* » Ce Code de l'enfance qui nous manque, ce n'est pas demain, c'est dès aujourd'hui qu'il faut le mettre en chantier. Mais la lenteur des esprits bien pensants à sortir de leur bonne conscience nous laisse, hélas,

sans illusions. Il y faudra des années de lutte. En attendant, que faire ?

Essayer déjà de déblayer le terrain ; avant tout faire prendre conscience à ceux dont dépend le sort de centaines de milliers d'inadaptés, de ce que M. le professeur Heuyer n'a cessé de proclamer : savoir que l'inadaptation n'est qu'accidentellement un problème médical, et avant tout un problème social. C'est ce que la Sécurité Sociale, par exemple, n'a pas encore compris. Pour elle, si tant est qu'on puisse la traiter comme une personne morale à qui l'on puisse parler un jour comme à quelqu'un, les cas sociaux n'ont rien à voir avec les cas médicaux. Les catégories qu'elle s'est forgées pour voir clair et pour organiser ses mesures d'assistance médicale, éducative et sociale, sont beaucoup plus métaphysiques et scolastiques que celles d'Aristote.

Voici une enfant que sa mère a abandonnée. Je cite un cas qui n'est pas imaginaire. Elle a 6 ans. Elle n'avait jamais quitté sa mère. Et, un matin, au réveil, celle-ci a déserté le foyer pour n'y plus revenir. Le père est désespéré. L'enfant ne mange plus, dort mal, dépérit. Le psychiatre consulté prescrit un placement en établissement spécialisé. Cet établissement est classé, par la Sécurité Sociale, dans la 3e catégorie de l'Ordonnance du 6 mars 1956. Savoir : enfant relevant d'un traitement psychothérapique sous contrôle médical. Pour ne pas abuser des fonds de la Sécurité Sociale, il faut que le traitement soit rapide. Mais à qui s'en prendre s'il ne l'est pas ? En dépit des efforts attentifs d'une monitrice qui se partage entre 8 cas du même genre, l'enfant reste 6 mois sans prononcer une parole. Elle est comme médusée par son chagrin. Elle ne joue plus, ne s'intéresse à rien. La première fois qu'elle revoit son père, au lieu de se réjouir comme on l'espérait, elle éclate en sanglots. Après son départ, elle est plus sombre que jamais. Il faudra des années pour en refaire une petite fille épanouie, heureuse. Encore reste-t-elle d'une fragilité affective extrême. Fragile n'est pas le mot. Vulnérable plutôt et à l'excès. Après plusieurs années de remise en confiance, chaque départ en vacances de sa monitrice la replonge dans une stupeur angoissée. De nouveau, elle ne mange plus, dort mal, est agitée de cauchemars. Avec le temps cependant, de tels symptômes s'atténuent. Elle va de mieux en mieux. C'est alors que survient le médecin-inspecteur de la Sécurité Sociale, pour poser la question au médecin de l'établissement : « Cette enfant est-elle ou non guérie ? Le traitement est-il terminé ? » Ce cas a été médical, la psychothérapie étant considérée par les esprits les plus évolués comme un traitement médical. Dès lors, si l'enfant est guérie, elle redevient un cas social. En conséquence, il n'est plus que d'effectuer un placement familial. Après avoir rompu les nouveaux liens qui conditionnent actuellement son équilibre affectif, on

la placera d'autorité dans une famille inconnue, ce qui achèvera de « l'arranger ». Cette famille sera choisie, — car on n'a pas d'autre choix, — parmi celles qui ont quelque intérêt à demander qu'un enfant leur soit confié (toucher les 8 à 13.000 francs par mois qui sont prévus avec quelquefois l'avantage supplémentaire de pouvoir faire garder les vaches ou les dindons). En cas de non adaptation à ce milieu familial, reste l'orphelinat ordinaire où rien n'est prévu comme « *traitement psychothérapique sous contrôle médical* », puisqu'il s'agit de « *cas simplement sociaux* ». (?)

Autrement dit, on continue de s'imaginer le traitement psychothérapique comme une réparation dans un moteur. La réparation une fois terminée, on remet la voiture sur la route ; elle n'a plus qu'à rouler. Malheureusement, pour la facilité du mécanisme administratif et pour ce qu'on pourrait appeler « *ses économies* », il s'agit d'êtres humains. Or, la personne humaine est une totalité. Elle est prise dans un individu, lequel est pris lui-même dans un contexte social. Ce sont là vérités premières. Tous les troubles du caractère et du comportement sont liés à des anomalies du développement affectif par insuffisance du milieu. L'équilibre affectif résulte lui-même d'un ensemble de liens longs à former, à consolider et de qualité éminemment variable. C'est à ces liens qu'il faut être, avant tout, attentif, et qu'on ne saurait couper, surtout dans l'enfant, sans précisément l'atteindre dans son individualité, sans rendre impossible ou tout au moins sans gravement compromettre l'équilibre en cause. Arracher un enfant à son milieu familial pour le placer dans un internat, parmi des inconnus qui, avec la meilleure volonté du monde et toutes les techniques possibles, n'arriveront jamais à recréer des liens aussi solides, aussi puissants que ceux qui sont authentiquement paternels et maternels, c'est le diminuer irrémédiablement dans son affectivité, c'est-à-dire, pour parler plus simplement et plus clairement français, dans son aptitude à aimer. Or, ce que les psychotechniciens d'Amérique appellent le facteur G., cette énergie à vouloir comprendre et à vouloir réaliser coûte que coûte sans laquelle aucun être humain n'est efficace, est précisément cette aptitude à aimer. Celui qui n'aime rien ne s'intéresse à rien. Celui qui aime peu s'intéresse peu. Il faut aimer ou détester pour que l'intelligence soit stimulée et l'action encouragée à ne pas lâcher avant d'aboutir. Le débile mental perdu parmi d'autres débiles mentaux, le caractériel survolté et surexcité par la présence d'autres caractériels, dans un établissement spécial, assurent au moins la satisfaction d'entrer et de rester dans les cadres prévus. Mais il est permis de se demander si les conditions qu'on leur crée ainsi sont les plus favorables à l'intégrité de leur développement. Une cellule malade est autrement curable parmi des cellules saines que perdue dans un amas d'autres

cellules malsaines. Au lieu de les ramasser toutes au même endroit, il faudrait pouvoir bien plutôt les clairsemer dans du tissu sain. Mais où est le tissu sain ? Lorsque plusieurs frères et sœurs se trouvent du jour au lendemain sans foyer (mise en sana ou en institut psychiatrique, mort ou abandon par un des parents ou par les deux), au lieu de maintenir coûte que coûte les liens de fraternité qui restent, et qui sont d'autant plus sacrés qu'ils sont les seuls, les enfants sont dispersés selon leur sexe, leur âge et leur cas entre les catégories prévues. Celui qui a la chance d'être débile va dans un établissement de débiles. Il aura des spécialistes pour s'occuper de lui. Le caractériel ira dans un établissement pour caractériels où il trouvera des éducateurs spécialisés. Pour celui qui ne présente, hélas !, aucune difficulté, celui qui constitue le tissu sain pour pourrait aider à guérir les autres, reste l'orphelinat ou le placement familial décrit plus haut. En orphelinat, dans les conditions également décrites plus haut, il y en a actuellement près d'une centaine de mille.

S'il est vrai qu'un foyer soit nécessaire pour réunir les conditions indispensables à l'intégrité du développement d'un être humain, ceux-là en sont à jamais privés. Pour eux, la Sécurité Sociale ne fait aucun frais. Ils sont abandonnés au bon vouloir, à la libre générosité de l'Aide sociale, des Caisses d'Allocations Familiales ou de la bienfaisance privée. Ils sont le plus souvent privés de presque tout ce qui fait une enfance normale, une enfance heureuse.

Cependant, il y a, en France, près de 2 millions de couples sans enfant. Tous, il est vrai, n'en sont pas désespérés, mais beaucoup d'entre eux le déplorent. Ils ont demandé à adopter un enfant ; on les a vite découragés. Le nombre des enfants adoptables, c'est-à-dire abandonnés totalement de très bonne heure, est dérisoire en regard du nombre des couples qui souhaiteraient en adopter. Ceux qui ont passé l'âge d'être adoptables ne peuvent plus qu'être pris en charge, avec le lourd handicap de leur passé, aux risques et périls de ceux qui auraient le courage de les accueillir. On peut penser qu'ils ne sont pas nombreux. Les nourriciers de l'Assistance Publique sont souvent de très braves gens. Beaucoup d'entre eux font tout ce qu'ils peuvent et bien des enfances authentiquement heureuses réussissent à fleurir ainsi parmi tant de misères. Mais il faut aussi reconnaître que l'extrême complexité des problèmes posés par la plupart de ces enfants abandonnés trop tard, après une enfance tragique, dépasse de loin la psychologie moyenne de l'honnête ménage de paysans à qui de tels enfants sont habituellement confiés. Il faudrait, dans la plupart des cas, avoir affaire à des couples d'un tout autre niveau de culture et d'éducation.

Que fait-on pour les intéresser à ces inadaptables, pour les

engager à s'intéresser à tel ou tel enfant perdu parmi 60 autres, dans un orphelinat, sous le dévouement débordé de 3 ou 4 religieuses ? A qui demande-t-on de prendre l'un de ces enfants, pour un dimanche ? Pour des vacances de Pâques ou de Noël ? De nouveaux liens pourraient se créer ainsi. Ils pourraient devenir assez forts pour vaincre toutes les difficultés. Des prises en charge deviendraient possibles. Les meilleurs amis de l'enfant abandonné, ceux qui lui auraient ouvert leur cœur et leur foyer, pourraient entrer dans le conseil de famille, trop souvent insouciant et inopérant, et prendre la place de quelque tuteur ou subrogétuteur qui n'a compté jusqu'ici que pour du beurre. Plus tard, le temps ayant consolidé les liens, l'amour fait son œuvre, une légitimation adoptive serait encore possible. Ce que l'affection paternelle et maternelle aurait commencé n'aurait plus qu'à s'achever sur le plan légal. Mais si les pires tentations pullulent, où sont les invites, les sollicitations à ce genre de « *mesures sociales* » ? Même au nom de la charité aucun curé n'en parle en chaire, aucune assistante sociale ne le propose. Pour réussir à placer des enfants en quête d'un foyer, il est fait mille fois moins que pour placer des polices d'assurance. Le placement des polices d'assurance rapporte à quelqu'un. Le placement des enfants ne rapporte à personne.

Il arrive aussi qu'on rencontre des couples sans enfant qui vous disent : « *Un enfant, plusieurs enfants même, pour nous qui ne pouvons pas en avoir, c'est notre rêve de toujours. Nous sommes toujours et plus que jamais décidés à le réaliser, mais à deux conditions : avoir la place et être aidés. Nous n'avons qu'un appartement de deux ou trois pièces. Nous n'avons aussi que notre bonne volonté. Les problèmes posés par ces enfants nous dépassent. Il nous faudrait être aidés en permanence par des personnes compétentes, par des spécialistes. Il faudrait pouvoir recourir à eux autant qu'il en serait besoin. Il faudrait les avoir pour ainsi dire sous la main* ».

C'est à ce double postulat que répond l'idée du Village d'enfants. Nous sommes encore très peu en France à en être obsédés. Dorénavant plus qu'un rêve et plus qu'un projet : c'est déjà un but.

Pas de foyer possible sans maison. Pas de maison humainement habitable sans village. Même les grandes cités les plus inhumaines retiennent encore, comme par instinct de conservation, quelque chose du village dans ce que chaque quartier garde encore d'unité géographique et morale. C'est comme si l'on disait pas de cellule sans tissu vivant, pas de tissu vivant sans organe, pas de vie d'organe sans organisme, etc...

Mais quand il s'agit de réadapter aux « *règles de la vie normale* » un inadapté, on choisit le mode d'habitat le plus anachronique, le plus inadaptable à la vie contemporaine qu'il soit possible d'imaginer. A grands frais on remet en état quelque château séculaire, plus ou moins isolé de tout. Rien n'y est à l'échelle

des enfants, ni même de la famille contemporaine. De cette promiscuité de lapinière où l'étroit taudis les confinait, c'est le passage sans transition à l'escalier monumental, aux corridors interminables, aux plafonds d'une élévation à tout rendre l'hiver inchauffable, etc... Soupçonne-t-on ce que ces dimensions insolites ont d'aggravant pour l'angoisse qui ne cesse de hanter déjà le cœur des jeunes pensionnaires ? « *Chaque fois que je m'ennuie jusqu'à reprendre peur de la vie*, écrit plus tard l'une d'entre elles, *je revois ce grand escalier, ce hall, ces grands couloirs, ces grands dortoirs, où, quand maman me laissait, je me sentais perdue* ». Et un autre : « *La nuit surtout, quand il fallait se relever, s'aventurer dans le silence jusqu'au couloir éclairé par une veilleuse, je préférais fermer les yeux et avancer à tâtons que de regarder jusqu'où allait l'ombre. Tout était si grand que j'avais peur* ». Il est plus que probable qu'un facteur méconnu, voire insoupçonné de l'énurésie nocturne est cette peur de l'ombre qui remplit de son silence un espace angoissant parce que disproportionné à l'âge.

C'est ainsi, qu'on le veuille ou non : Pour l'adulte comme pour l'enfant, il y a des conditions architecturales du bonheur. L'atmosphère d'un endroit où vivre dépend d'abord des proportions de tout : plafonds, murs, portes, fenêtres, meubles, et jusqu'aux dessins d'un tapis. Il n'est rien de regardable qui ne puisse, à sa manière, inquiéter ou rassurer. Ce qu'il y a de connu ou d'inconnu, d'hostile ou favorable de l'autre côté du mur a aussi son importance pour l'enfant. Le temps qui précède la chute dans le sommeil, l'instant où l'on émerge de l'inconscience pour retrouver la vie, sa vie, soit dans l'insomnie, soit pour une nouvelle journée aussi peu souhaitée que les précédentes, sont, pour les retours d'angoisse, moments privilégiés. Se peut-il qu'aucun architecte n'ait étudié la maison de l'homme en fonction de la paix des nerfs et de ses exigences, chez l'enfant, chez la jeune mère, chez l'adolescente, compte tenu de l'âge et des préoccupations et sensibilités, propres à chacun ? Au lieu de partir de considérations économiques (proportion des investissements et revenus de la construction), qui saura donc nous imposer de partir aussi des besoins de l'homme, de la femme, de l'enfant, pour tout prévoir, combiner et réaliser en conséquence? Même politiquement!

D'abord la chambre du couple, accessible à la détente heureuse, accessible en tous sens aux commodités et aux vigilances nécessaires, et isolable à volonté pour le conseil secret, l'intimité, le repos. Contiguë la chambre des petits, d'où l'on puisse, selon le besoin, tout entendre ou ne rien entendre. De l'autre côté de la chambre des petits, mais également contiguë, celle d'une auxiliaire possible et, le cas échéant, indispensable : sœur aînée, sage-femme ou aide familiale. Au-delà, pour les moyens et les grands, chambre des filles, chambre des garçons. Toilettes en conséquence.

Pour les parents, possibilités de *veiller* sur toute la maisonnée sans avoir à *surveiller*. Chambres individuelles assurant à l'adolescent, à l'adolescente, cette solitude où se recueillent les forces, où se fonde la paix, et où l'essentiel se prépare. De quoi vivre enfin en famille, même nombreuse, sans que la présence des autres soit l'apprentissage de l'enfer.

Le problème de la maison pour enfants privés de foyer est le même que celui qui se pose en permanence pour toute famille nombreuse. Car on a beau l'écarter à priori des perspectives pratiques et rentables de l'Urbanisme, il y a un problème de l'habitat des familles nombreuses. En dépit des postulats et des règles de la vie normale, il y a encore, c'est un fait, des gens qui, sans être idiots, ivrognes ou milliardaires, ont le front d'aller jusqu'à huit ou neuf et dix enfants. Si les statistiques de niveau mental comparé semblent indiquer que les enfants y sont plus souvent moins bien venus que les enfants uniques, on oublie de tenir compte des conditions généralement déplorables qui leur sont imposées précisément pour l'habitat et tout ce qui découle de son exiguïté et de son inconfort.

Un village orthogénique grouperait les maisons pour familles nombreuses et celles qu'on destinerait à ces familles de salut où les liens du cœur et de l'esprit l'emporteraient par libre choix sur ceux de la chair et du sang. De cette façon, on éviterait le ghetto pour familles adoptives. On arriverait peut-être même à réaliser du plus normal que ce que l'on voit couramment, l'homme normal en définitive étant peut-être beaucoup plus éloigné qu'on ne le pense de l'homme courant. La famille normale aussi. La maison familiale en village d'enfants est enfin le seul moyen de garder ensemble frères et sœurs privés de parents.

Au centre de ce village, créé non pour l'affrontement des intérêts d'adultes, mais avant tout dans l'intérêt de l'enfant, l'ancien château s'il s'en trouvait, et à défaut quelque construction neuve, exactement adaptée, formerait le centre « *d'Orthogénie* ».

Pour les cas difficiles, et au besoin pour les difficultés passagères des cas faciles, on y trouverait disponibles en permanence des spécialistes : médecin pédiatre ou neuro-psychiatre, psychologues d'enfants, assistantes sociales, infirmières spécialisées, sages-femmes, puéricultrices, jardinières d'enfants, techniciennes du langage (orthophonie), des difficultés de lecture (dyslexies), de l'enseignement du calcul, du dessin, de la gymnastique corrective et respiratoire, de la rythmique, du jeu scénique, du chant choral, de l'art ménager pour les filles et quelques métiers de base pour les garçons. Dispensaire et bloc sanitaire, clinique psychologique et terrains de jeux, cinéma, théâtre, musée, bibliothèque, ateliers et laboratoires d'apprentissage y seraient groupés dans ce qui serait ainsi exactement le contraire d'une école :

un centre de culture physique et d'éducation manuelle et mentale.

Les haussements d'épaules ne sauraient manquer. Qui viendra habiter ce village d'Utopie ? A nous alors tous les hardis proverbes: « *Pour agir juste, il faut voir grand* ». « *Utopie d'aujourd'hui, réalité de demain* ». Si, en bordure de chaque grande cité, là où commence la campagne, trente à quarante maisons ainsi conçues, avec chacune leur jardin, étaient groupées autour d'un tel centre, est-il donc certain qu'on ne trouverait personne pour y vouloir vivre ? Serait-il absurde de penser que les candidats afflueraient, qu'on aurait l'embarras du choix ? Avoir à sa portée, tout réuni, pour élever des enfants dans les meilleures conditions possibles, ne pourrait-il tenter personne ou seulement de rares amateurs ? Ne parlons pas des éducateurs de profession. Ils sont, m'assure-t-on, beaucoup plus nombreux qu'il ne paraît. Ils ont, sinon toutes les vertus qu'un tel titre impliquerait (ce qui serait vraiment trop demander) du moins toutes les qualités requises : ordre, propreté, tenue, ton juste, discrétion, courtoisie, éducation soignée, correction et distinction du langage. Ce sont réellement des gens très bien élevés, qui peuvent oser reprendre en main ces enfants par trop mal élevés, et l'on aurait mauvaise grâce à les critiquer dans l'exercice d'une aussi héroïque fonction. Comment ne pas se réjouir, au contraire, qu'une espèce que, trop tôt sans doute, j'ai connue et proclamée rare, soit devenue commune. Mais alors, pourquoi s'obstiner à faire d'eux, du matin au soir, des animateurs ou modérateurs d'enfants, des gens qui ne seraient payés que pour cela ? Les enfants supportent mal d'avoir constamment des adultes « *sur le dos* ». Rien ne contribue plus sûrement à les rendre insupportables quand ils sont normaux, et encore plus insupportables quand ils sont déjà « *inadaptés* ». Puisqu'aussi bien, il s'agit de ramener ces inadaptés aux règles de la vie normale, pourquoi l'homme qui assume auprès d'eux le rôle de père, ne serait-il pas d'abord un père comme en ont les autres enfants, qui va du matin au soir au-dehors à son ouvrage et qui gagne la vie de ses enfants, au lieu que les enfants lui assurent la sienne ? Puisqu'il s'agit de restaurer une affectivité dévastée et que celle-ci est toujours affaire de liens, croit-on que la qualité de ces liens ne s'en ressentirait pas ? C'est en se modelant sur un père que s'élèvent des fils. Que vaut comme modèle offert à des fils l'homme qui n'est d'aucun métier ? qui n'a pas sa part extérieure, mystérieuse à l'enfant et attirante à proportion, du labeur des hommes ? Une sorte de grand frère inaffecté, d'adolescent prolongé qui continue, genoux nus et col ouvert, de claquer dans ses mains, de donner des coups de sifflet et d'« *organiser des jeux* ». Est-ce là, pour des enfants, un homme à rêver d'être ? Par contre, une femme rompue de bonne heure à l'intelligence et à la conduite des enfants, à la parfaite

tenue de soi-même et de son intérieur, peut être le modèle permanent de ses filles et inspirer aux garçons toutes ces formes du respect qui servent à élever un homme. C'est dans de tels foyers, où l'homme travaille au-dehors, apparaît aux repas, aux détentes du soir ou du dimanche, et ponctue, sanctionne, illumine de sa présence l'œuvre éducatrice que sa femme accomplit de sa part, en personne interposée et véritablement en son nom tant l'autorité parentale quand elle est vraie est indissociable, c'est dans de tels foyers que de grandes sœurs maternelles pourraient se former elles-mêmes à devenir des « *éducatrices* ». Ni cours, ni conférences, ni stages en internat ne sauraient tenir lieu d'une telle initiation. La première chose qu'on y apprendrait c'est qu'auprès d'enfants délaissés des leurs, il est aussi indécent qu'inefficace de jouer au père et la mère. Il n'y a pas de maternage ou de paternage possible qui seraient des méthodes de traitement, des formules éducatives, des psychothérapies. Père et mère ensemble et indissolublement, il faut l'être, il faut en assumer à titre définitif, pour chaque enfant accueilli à ce titre, toutes les charges et toutes les fonctions. C'est la condition *sine qua non* de cette « *génération continuée* » qu'est une véritable éducation. De ce père et de cette mère, naturels ou adoptifs, dans la plénitude indispensable de leur rôle, les autres éducateurs ou éducatrices ne peuvent être, par profession, que *des auxiliaires.*

Sans doute, il serait normal et juste que des foyers qui intégreraient ces enfants inéduqués voient leurs allocations familiales majorées à proportion de la charge assumée. Ce qu'on trouve normal de faire pour les nourrices de l'Assistance publique, sans compétence particulière, pourquoi ne le ferait-on pas aussi bien, compte tenu d'une tout autre importance de services rendus ? Ces avantages, associés à ceux de l'habitat et du cadre culturel de vie, ne s'ajouteraient pas sans effet au simple attrait de la « *vocation* ». Comparés à l'apport personnel et principal du chef de famille, ils ne devraient d'ailleurs constituer qu'un appoint.

Mais, dira-t-on encore (car la source des objections est, du même côté, inépuisable), à supposer qu'il se trouve assez de couples sans enfants, ou avec enfants, et susceptibles d'en accueillir d'autres, assez de couples d'un tel niveau de culture et d'éducation qu'ils soient capables de mener à bien pareille tâche, est-il certain que tous les enfants inadaptés pourront précisément « *s'adapter* » à cette vie de famille en milieu inattendu et, pour le moins, dépaysant, déroutant pour eux ?

Il est évident que les contr'indications ne manquent pas. Non seulement il se révélera ainsi des cas cliniques, mais il y aura couramment des enfants auxquels il ne faudra même pas songer à cette intégration en nouveau milieu familial. C'est à jamais que certains enfants sont attachés de tout leur être à un

foyer en partie brisé, mais qui continue de vivre en eux et même au-dehors et tant bien que mal, à leur sujet. Mettre ce père inéduqué et inéducant, cette mère lointaine, ces prestigieux et obsédants parents du dehors en concurrence avec des parents adoptifs, serait de la dernière maladresse.

Il y aura toujours des cas nombreux où l'enfant, déchiré entre une mère enfuie ou internée et un père désemparé, ou l'inverse, est à traiter à part. Le premier avantage serait déjà de pouvoir séparer de tels cas des autres, de ne pas les mêler, comme dans les internats du type actuel, de manière aussi inconsidérée que désastreuse. Ce qui s'imposera pour ces inintégrables à un nouveau foyer, c'est ce que les techniciens de langue anglaise appellent une « *guidance* », « *Child guidance* ». Des grandes sœurs maternelles, des grands frères paternels peuvent seuls en tenir le rôle, infiniment délicat. Là, il s'agirait moins d'une fonction, d'un emploi, ou même d'un métier à proprement parler, que d'un véritable ministère. J'avoue que je ne peux guère l'imaginer en corps constitué, avec la formation et le dévouement requis, que comme une sorte nouvelle d'ordre religieux. Il y faudrait des hommes, des femmes, non « *payés pour* », mais *consacrés*, afin que les liens de salut qu'ils créeraient ne soient pas au-dessous des liens de famille, mais au-dessus.

Le demander au Christianisme serait-il encore une utopie ? Dans le seul Occident, il en a fait bien d'autres. Avant de crier à l'inadaptation des gens, un christianisme authentique commence par adapter à leur misère et au foisonnement de leurs besoins, les techniques de sa charité.

Et qui sait ? Si, quelque nom qu'on lui donne : cité, paroisse, commune, quartier, le village est l'unité biologique de la vie sociale, s'il en est vraiment la cellule ou l'organisme élémentaire, combien tentante, ne serait-ce qu'à titre d'expérience, combien moins coûteuse que celles qu'on multiplie pour la meilleure bombe atomique, la réalisation d'un village type, la réussite d'un milieu de vie vraiment orthogénique, éducatif ! Un coup de diapason qui ferait dresser l'oreille, qui donnerait le la. Ce ne serait pas la première fois qu'en travaillant à guérir des malades, on découvre les lois de la vie saine, les conditions mêmes de la santé. Cherchant ainsi à remédier vraiment à ce mal avant tout social qu'est l'inéducation des enfants, leur abandon matériel, affectif et moral, beaucoup plus sûrement qu'en lisant les économistes ou en écoutant les harangues politiques, se découvriraient les principes, les règles, les véritables lois scientifiques d'une civilisation qui serait enfin humaine.

JEAN PLAQUEVENT.
Beuzeville - Avril 1957

L'enfance en danger physique ou moral et la justice

Le Saint-Père, dans son message pascal, a déclaré (cf. *Figaro* du 22 avril 1957) :

« *...Les mauvaises mœurs de tout genre ont atteint un degré de précocité, d'impudence, d'universalité, qui préoccupe sérieusement ceux qui pensent au sort du Monde...* »

Claude Julien, dans un article du *Monde* d'il y a plusieurs mois, à propos des conclusions du rapport de la Commission Kefauver, écrivait :

« *La délinquance juvénile est-elle vraiment la « honte de l'Amérique ?... » Comment se fait-il que le nombre d'infractions à la loi, commises par des enfants ou des adolescents, ait augmenté de 45 % de 1949 à 1954 ?...* »

Jean Rostand estime le nombre des « inadaptés » en France à environ 500.000. D'autres savants avancent que le nombre des enfants en danger physique ou moral est de l'ordre de 1 million.

Dieu merci, le danger — actuel du moins — de la délinquance juvénile en France est d'une infiniment moindre portée.

En 1946, année où la criminalité des mineurs s'est montrée la plus dense (la guerre et ses suites sont des facteurs criminogènes d'une évidence telle qu'il nous paraît inutile de nous appesantir), 28.000 enfants et adolescents ont comparu tant devant le juge des enfants, que devant le Tribunal pour enfants, ou la Cour d'Assises spéciale.

Actuellement les agissements associaux des moins de 18 ans sont en décrudescence très nette, non seulement par rapport à 1946, mais même par rapport à 1850. Ce progrès qui ne peut que surprendre agréablement est dû non seulement à l'avancement des lois sociales, mais encore au fait que la Société a enfin compris et admis que si elle ne voulait pas faire de l'enfant délinquant un récidiviste fatal, elle devait — pour employer une formule de Schopenhauer — « *comprendre et non s'indigner* », plutôt guérir que châtier.

Toutefois la France qui est aujourd'hui, avec la Hollande, à l'avant-garde des nations du monde entier pour le traitement de l'enfance délinquante, est encore très timide dans le domaine de la prévention, et n'a pas même, à ce jour, édicté de code de l'enfance.

Sauf la Charte de 1945, qui règle d'une manière presque parfaite le sort des enfants vagabonds, délinquants, ou qui font l'objet d'une mesure de correction paternelle, tous les autres enfants en danger physique ou moral tombent sous le coup d'une poussière de lois, et voient leur destin réglé non par le Juge des enfants, ou le Tribunal pour enfants, mais par des juridictions diverses, quand du moins ils sont protégés par une loi, car beaucoup d'entre eux échappent à toute législation.

C'est bien pourquoi la question de la délinquance juvénile est essentielle, car les « inadaptés », comme les déficients, sont voués soit à tomber dans la criminalité, soit à aboutir à l'orphelinat, à l'hospice ou à l'asile.

La législation sur l'enfance en danger physique ou moral est toujours fonction de l'humanisme, de l'alerte de l'opinion publique et de l'avancement culturel dans un pays donné à un moment donné.

C'est dire que si de gros progrès ont été réalisés, il reste d'énormes lacunes à combler et de lourdes erreurs à redresser.

Voici une navrante histoire qui vous permettra de mesurer combien l'hypocrisie sociale est encore puissante, au mépris de l'intérêt de l'enfant qui est, théoriquement, érigé en principe intangible.

Nous sommes en Seine-et-Oise, il y a quelques mois, dans une petite ville. Une femme vit depuis plusieurs années en concubinage avec son fils aîné. Ils ont eu ensemble trois enfants, tous déclarés à la Mairie.

Personne, apparemment, ne s'est ému de ce scandale jusqu'au jour où le père des enfants incestueux a été mobilisé en Algérie. Désormais la mère incestueuse est seule avec ses petits ; les langues se déchaînent ; une enquête est ouverte. La malheureuse est citée devant le Tribunal correctionnel et s'entend retirer la garde de ses enfants.

Quel est le réel profit pour la Société de cette solution absurde ?

Les enfants n'en demeurent pas moins des enfants incestueux, et l'on en a fait, de surcroît, des orphelins légaux...

Si j'ai voulu vous exposer ce cas, ce n'est pas seulement pour attaquer certaines prises de position légales ou judiciaires actuelles, mais davantage pour vous montrer que les enfants qui relèvent de la justice ne sont pas seulement les enfants délinquants, mais aussi, certains du moins, des enfants en danger physique ou moral.

Dans l'acception stricte, dans l'acception juridique du terme, les enfants dits « inadaptés » ne sont que ceux que vise l'ordonnance de 1945 : nous le répétons : les enfants délinquants, les enfants vagabonds et les enfants qui font l'objet d'une mesure de correction paternelle, c'est-à-dire qui donnent de si graves sujets d'inquiétude à leurs parents que ceux-ci sollicitent du

Juge des enfants qu'une mesure soit prise à leur égard, mesure qui peut être soit un placement dans une maison d'Education surveillée, soit un placement dans une Maison privée fermée ou de semi-liberté, soit une mise en liberté surveillée.

Il est extrêmement difficile de tenter de donner une définition non juridique de l'enfant « inadapté ».

Jean Rostand cite la définition du professeur Heuyer : « Tout enfant ou adolescent que l'insuffisance de ses aptitudes ou les troubles de son caractère et de son comportement, et quelquefois l'association des deux causes, d'origine héréditaire ou acquise, mettent en difficulté prolongée avec les exigences conformes à l'âge et au milieu social de l'enfant. »

Jean Rostand nous donne aussi sa propre définition : « *Un enfant est dit inadapté quand, du fait d'irrégularités physiques ou mentales, il se montre incapable « de s'adapter » aux règles d'une vie normale, sans le secours de mesures particulières, qu'elles soient d'ordre médical, éducatif ou social.* »

Ces deux définitions sont excellentes dans la mesure où elles précisent les causes de « l'inadaptation » : causes biologiques ou endogènes, causes mésologiques ou exogènes.

Elles sont moins parfaites dans la mesure où elles essayent de préciser ce qu'est « l'inadaptation ».

A vrai dire, le terme même d'inadaptation n'est qu'une approche.

Jean Rostand en est pleinement conscient puisqu'il fait allusion aux suradaptés, c'est-à-dire à ceux qui profitent des normes mêmes de leur milieu pour commettre par exemple des escroqueries ou des abus de confiance.

Peut-on chercher une autre définition ?

Elle est fort difficile à trouver. On peut tenter de substituer au terme « inadapté » la formule :

« *Les enfants ou les adolescents dont le comportement est dangereux pour les autres ou pour eux-mêmes.* »

Mais cette formule n'est guère satisfaisante puisqu'elle range aux côtés des délinquants les héros et les recordmen.

Il me semble que l'on pourrait employer avec un certain bonheur une formule plus complète :

« *Les enfants et les adolescents dont le comportement, sans qu'il soit dirigé par un idéal, ou par un véritable altruisme, est dangereux pour les autres ou pour eux-mêmes.* » (L'inauthentique altruisme est fréquent. Combien d'enfants volent des jouets ou des friandises, ou même de l'argent, pour les distribuer à des camarades.)

***

Si les définitions sont utiles pour cerner la vérité, les exemples, eux, sont indispensables pour la saisir.

Voici quelques dossiers choisis parmi les plus fréquents, les plus quotidiens, de ceux qui sont soumis aux Juges et aux Tribunaux pour enfants.

— Famille A...

Le père musulman, non pratiquant, la mère alsacienne, catholique. Logement d'une seule pièce, une cuisine ; les w.-c. sur le palier. Dans la pièce couchent 12 personnes : le père, la mère, 9 enfants, plus une ancienne Afat, ramassée à la sortie d'un bal.

Comme le Juge demande à la mère si, vraiment, elle n'avait pas assez de 11 personnes dans sa pièce unique, celle-ci répond : « On ne pouvait pas laisser cette petite à la rue. »

Impossible de prendre les repas tous assis : les vieux sont à table, les plus jeunes debout dans un coin.

Il y a quatre sièges, des lits superposés et deux armoires, dont on a supprimé les portes, que l'on n'aurait pu ouvrir.

Les filles sont très belles ; elles ont un air de pureté extraordinaire ; elles commettent de petits vols et de surcroît se dirigent progressivement vers la prostitution, ce qui apparaît comme à peu près fatal.

L'une d'entre elles, qui a eu la chance extraordinaire d'être engagée comme mannequin chez Dior, grâce à l'intervention de la Déléguée à la liberté surveillée, vient de perdre son emploi car son père, qui partait en vacances, l'a contrainte à partir avec lui. Quinze jours plus tard, elle a été retrouvée dans une caserne avec un légionnaire. Elle a 17 ans.

Je n'ai pas vu le père, mais seulement la mère et trois des filles. Ce qui est inouï, c'est que tout ce monde a l'air fort heureux, et est en tout cas largement hilare.

Le Juge des enfants se borne à prendre une mesure collective de semi-liberté, c'est-à-dire que la famille sera suivie par une Déléguée à la liberté surveillée qui fera ce qu'elle pourra...

— Louise 17 ans 1/2 :

Le père de Louise, ouvrier retraité, est alcoolique et muet. La mère depuis de nombreuses années est internée pour folie.

L'enfant a été élevée de bric et de broc, tantôt chez la grand-mère paternelle, tantôt chez la grand'mère maternelle, tantôt dans des foyers.

Aux dernières nouvelles, elle travaillait comme couturière. Elle gagnait sa vie ; elle était sage. Puis brusquement, elle s'est mise à entretenir avec un de ses oncles des relations très intimes.

Le père a alors écrit au Parquet pour demander une mesure de correction paternelle. Le Juge des enfants a placé Louise à Chevilly, qui est un centre d'observation.

Après quelques semaines, Chevilly conseille de placer Louise dans un foyer de semi-liberté.

Louise est ravissante. Elle a l'air d'une statue de Chartres. Le Juge lui dit qu'il va la placer dans un foyer de semi-liberté et lui demande si elle est d'accord. Louise répond oui.

Le Juge doit intervenir chaleureusement pour qu'avant la séparation le père embrasse sa fille.

— Nous l'appellerons Philippe.

Il a 15 ans. Il a été arrêté pour tentatives répétées de viol.

L'enquête du Commissaire de police, vérifiée et complétée par l'enquête faite par les Assistantes sociales, révèle que Philippe s'attaque de préférence aux femmes qui ressemblent à sa mère, et qui ont à peu près le même âge. Elles nous apprennent aussi et surtout que la grand-mère de Philippe, qui voulait entrer au couvent, et que l'on a mariée de force à 17 ans, a toujours refusé du plus profond d'elle-même ce qu'il y a de normal, de sain et d'exaltant dans la vie sexuelle d'un couple marié. Elle a eu cependant un fils : le père de Philippe, et a transmis à ce fils sa tradition personnelle, sa déformation sexuelle, que la mère de Philippe a vainement tenté de combattre.

Philippe, après une journée au Commissariat de police, et hélas ! une nuit au dépôt, a été interrogé par le Juge des enfants. Le juge, après une conversation sérieuse certes, mais qui n'a pas cessé une seconde de se vouloir amicale de sa part, a provisoirement rendu Philippe à ses parents, en ordonnant l'observation de l'enfant par « *l'orientation éducative* ».

L'orientation éducative est une association de la loi de 1901. L'initiative privée est encore de nos jours, et fort heureusement, mise à contribution pour le traitement et l'observation des enfants « inadaptés ».

Philippe a été convoqué à plusieurs reprises à l'orientation éducative. Il a été vu par un médecin neuro-psychiatre chargé essentiellement du bilan négatif, c'est-à-dire de signaler ce qui, chez l'enfant, « *ne va pas* ». Philippe a été vu ensuite à deux reprises par un psychologue, chargé essentiellement du bilan positif, c'est-à-dire de signaler, compte tenu de l'âge intellectuel, scolaire et moral réel de l'enfant, et compte tenu de ses réactions à ses actes et à son milieu familial, de proposer la mesure ou le traitement qui pourrait faire que « *cela aille mieux, que cela aille bien* ».

Philippe n'a pas été reconvoqué aux fins d'un examen d'orientation professionnelle, car il est au lycée en troisième, c'est-à-dire à peine en retard pour son âge, et suit convenablement ses classes.

Puis a eu lieu au siège de l'orientation éducative, rue de l'Arbre-Sec, ce que l'on appelle la réunion de synthèse ; le psychiatre et le psychologue, en présence du Juge des enfants, ont confronté leurs points de vue.

Ils nous ont appris encore que Philippe, littéralement traumatisé par les interdits posés par son père et sa grand-mère, avait honte de son corps au point de ne pouvoir se déshabiller que dans l'obscurité, et au point de ne pouvoir se laver que dans une solitude totale, c'est-à-dire après avoir bouché jusqu'au trou de serrure de la salle de bains.

Néanmoins le rapport de synthèse a conclu que Philippe était en deçà des limites du psychiatrique, et le père de Philippe ayant solennellement promis au Juge des enfants qu'il conduirait l'enfant à un psychanalyste et se ferait psychanalyser lui-même, le Juge des enfants a pris la décision de maintenir l'enfant dans sa famille, sous la condition expresse que les promesses du père seraient tenues. Pour en être certain, et surtout pour en être informé, il a ordonné une mesure de liberté surveillée.

— Charlie, 13 ans.

Charlie a perdu son père quand il avait quelques mois. Quand il a eu trois ans, sa mère s'est remariée avec un employé de la S. N. C. F., dont elle a eu deux petites filles. Quand Charlie a eu 8 ans, sa mère est morte. Depuis il vit dans un logement très convenable de trois pièces. Dans une des pièces, Charlie couche dans un grand lit avec son beau-père. Dans une seconde pièce, couchent la mère du beau-père, c'est-à-dire la fausse grand-mère de Charlie et ses deux demi-sœurs. La troisième pièce est la salle à manger-cuisine.

Le beau-père a une maîtresse, mais ne vit avec elle que l'été quand la famille est en vacances.

Charlie est un beau petit garçon, un peu trop menu pour son âge, avec de jolis yeux, mais il est dissimulé, menteur, et manque de curiosité à un point excessif, puisqu'il n'a pratiquement jamais posé de questions, même à l'âge des « pourquoi ».

Il se dit heureux dans sa belle-famille et se plaint seulement que l'on ne le laisse pas sortir avec des garçons de son âge, ni aller à la piscine.

Il est à l'école communale dans la classe du certificat d'études, mais ne sait pas épeler : « *les fleurs que j'ai cueillies* ».

En juin, ayant sous un prétexte quelconque pu obtenir la disposition du carnet de transport de son beau-père (employé de la S. N. C. F.), il part avec un ami pour Cannes.

C'est la fugue caractérisée. Charlie ne peut donner aucune autre explication à son acte que son désir soudain de voir la mer et la montagne.

Après interrogatoire de toute la famille, qui paraît convenable, le Juge, non seulement ne prend aucune mesure à l'égard de l'enfant, mais confie la garde juridique de Charlie à son beau-père, car après la mort de la mère, on avait négligé d'organiser la tutelle.

— Guy, 17 ans.

Il est d'une famille normande de 12 enfants, dont 9 vivants. Il vit avec un de ses frères dans un hôtel sordide de Paris, qui lui coûte 15.000 francs par mois, alors qu'il en gagne 27.000 en faisant des heures supplémentaires.

Il a volé un scooter.

Il a encore à Paris une sœur, blonde, placide, qui travaille dans un restaurant, et qui habite rue des Ecoles dans un hôtel possible.

La mère, grosse fermière normande, qui a répondu à la convocation du Juge des enfants, se présente très bien. Elle pleure.

Le Juge décide la mise en liberté surveillée et demande à la Déléguée, avant toute chose, de trouver au garçon un hôtel qui lui coûtera un peu moins cher, et où il pourra éviter les mauvaises fréquentations qui sont son seul mauvais penchant, car Guy est sérieux et travailleur.

— Yvonne, 15 ans. Raide, maigre et dissimulée.

Elle a eu une enfance tragique. Le père et la mère se sont séparés quand les deux petites filles (Yvonne a une sœur, avec laquelle elle s'entend mal, par surcroît) étaient toutes petites.

La mère s'est mise à vivre successivement avec des amants qui presque tous, ont fini en prison. Elle-même a été arrêtée deux fois, la dernière fois pour trafic d'appartement.

Yvonne a été plusieurs fois à l'Assistance publique. Elle a même, lors d'une incarcération de sa mère, vécu pendant des semaines, à 8 ans, toute seule dans une mansarde.

Yvonne est inculpée d'outrage public à la pudeur : elle a été trouvée s'exhibant dans un square avec plusieurs garçons !

Le soir du drame, l'actuel amant de la mère n'a rien trouvé de mieux que de raser complètement la tête d'Yvonne.

Il faut à tout prix arracher Yvonne à son milieu. On décide une mise en Maison d'Education surveillée.

— Cette fois, nous sommes dans le 16e arrondissement, en plein Passy. Il s'agit d'une famille bourgeoise, mais d'un foyer où l'on s'entend mal.

Geneviève, à l'âge de 9 ans, a été violée par un facteur. A présent, elle a 15 ans, elle est au lycée, s'y comporte parfaitement.

Puis un jeudi après-midi, sous prétexte d'amener une de ses amies de 13 ans au Musée du Louvre, elle l'entraîne prendre un verre dans un café du boulevard Saint-Michel.

Jusqu'à présent, cela n'est pas bien grave. Mais dans ce café, les deux petites ont fait connaissance d'un garçon qui amenant un ami les a entraînées chez lui, dans une petite chambre du boulevard Saint-Germain.

Arrivés là, on s'est mis à jouer au « strip-pocker ». Au bout de

quelques heures, on était nu et il s'est passé ce qu'il devait se passer.

Le lendemain matin, les deux garçons, sous prétexte d'aller chercher des croissants et du lait, ont, en fait, ramené quelques-uns de leurs camarades pour profiter de l'aubaine.

Au bout de quelques heures, tout de même la plus petite des deux filles s'est mise à pleurer violemment. La concierge alertée par le bruit a fait venir la police.

Geneviève a été inculpée d'incitation de mineure à la débauche.

En fait, après une observation en cure libre, Geneviève a été purement et simplement rendue à ses parents, après que le Tribunal pour enfants eut fait à ceux-ci, hors de la présence de leur fille, de justes et sévères observations.

— Marcel, 17 ans. Auteur de menus larcins.

« A la limite de la débilité mentale », dit le professeur Heuyer, qui propose un placement à la campagne.

Age mental : 10 ans. Pas de père. La mère, qui a été pendant quatre ans déchue de la puissance maternelle pour alcoolisme, a suivi une cure de désintoxication en 1944, à la suite de laquelle on lui a rendu ses deux enfants, Marcel et son frère aîné.

L'Assistante sociale propose que Marcel soit rendu à sa mère et à son frère aîné, dès que son retour à la maison sera préparé, lit acheté, travail trouvé, etc...

Le frère aîné promet de s'occuper de Marcel. Le Juge des enfants décide que Marcel passera un examen d'orientation professionnelle et sera rendu à sa famille.

***

Voici l'ordinaire du Juge des enfants : de petits vols, des fugues, des violences, des attentats publics à la pudeur.

Il suffit de parcourir les dossiers que j'ai ouverts pour vous pour conclure que le comportement associal de l'enfant est toujours dû, au moins dans les cas classiques, à une absence de foyer réel, à une absence de sécurité matérielle, à une absence de chaleur familiale.

Les enfants délinquants, sauf les cas biologiques graves, sont toujours ceux qui n'ont pas été aimés ou qui ont été mal aimés.

Voulez-vous quelques chiffres ?

Dès 1925-1926, « *the Catholic Charities Probation Bureau* », de New-York, constatait que sur 3.000 jeunes délinquants, 47 % provenaient de ménages dissociés. Healy estime ce taux à 34 %. Le docteur Heuyer, dans son enquête sur la délinquance juvénile, faite entre 1936 et 1940, examine 400 cas de petits Parisiens et en trouve plus de 80 % venant de familles dissociées.

Vervaeck, criminologue belge, pour 450 exemples de vagabondage, relève 70 % de familles anormales.

Cochery, pour l'Italie, sur 2.200 enfants délinquants, trouve plus de 50 % de familles irrégulières.

La Commission Kefauwer dont les travaux ne sont pas encore officiellement publiés, s'est trouvée aboutir à des chiffres équivalents.

Christian Debruyst publie, en 1956, que sur 32 jeunes détenus, il a constaté que 84 % d'entre eux avaient souffert de troubles familiaux.

***

Il nous faut à présent nous poser la question de la responsabilité pénale et surtout de la responsabilité morale de tous ces enfants.

Nous lisons dans *La mort pour Nick Romano*, de Willard Motley : « *Il n'y a pas eu de joie dans la jeunesse de Nick.* » *Il fit un temps d'arrêt, puis reprit :* « *Suivons-le au cours des années. Nous dirons peut-être que Nick est coupable : il est coupable d'avoir grandi parmi un dénuement pitoyable dans les taudis d'une grande ville. Il est coupable d'avoir eu l'ambiance qu'il n'eût pas fallu et de mauvais compagnons. Il est coupable qu'on lui ait ouvert les portes des maisons de jeu et des bistrots dès l'âge de quinze ans. Il est coupable d'avoir reçu son éducation sexuelle au coin des rues, de garçons plus vieux que lui et, derrière les bâtiments de l'école, de filles plus âgées. Il est coupable d'avoir appris les façons de faire de la police pour avoir été ramassé et maltraité par elle avec plus ou moins de raison. Il est coupable des mauvais traitements qu'il a subis dans un centre de redressement.* » *Morton fronça les sourcils.* « *Pénétrez avec moi au-dedans des murs séduisants du Centre de redressement où il a été détenu de longs mois, où on l'a dépouillé de ses vêtements pour le fouetter, où il a dû se plier à des règles dignes de gangsters : manger, travailler, se coucher, se lever au sifflet, avec accompagnements d'injures et de coups de poing ! Suivez-nous dans la salle de spectacle où tous les pensionnaires du Centre ont été réunis par leurs geôliers pour assister à la réhabilitation à coup de schlague de l'enfance délinquante. Voyez avec nous comment ces hommes ou prétendus tels, entendent faire à coups de fouet respecter le règlement intérieur. Ecoutez les injures et les grossièretés des gardiens. Sentez la morsure du fouet dans votre propre chair. Partez, comme Nick, sans illusion sur la manière dont nous redressons notre jeunesse ! C'est là que nous avons dépouillé Nick de sa robe d'enfant de chœur ! Mais nous n'en avons pas encore terminé avec lui ! Accompagnez-nous Maxwell Street où les receleurs achètent à des enfants n'importe quel objet, sans leur poser de questions. Ecoutez, avec lui, les conversations des voleurs. Regardez avec lui les femmes qui font le trottoir. Suivez-le*

dans les passages et aux carrefours, sous les réverbères où de plus grands lui apprennent à jeter les dés. Flânez un an dans ces rues en vous imprégnant de leurs miasmes ; puis suivez-nous sous les enseignes au néon des brasseries, au-dedans des maisons de billard en nous faufilant au travers des ivrognes et des mendiants. Asseyez-vous sur une banquette et écoutez les conversations, les conversations des escarpes et des cambrioleurs. Ecoutez-les et pénétrez-vous de leurs idées. Faites-vous accepter en égal par ces hommes et ces jeunes gens. A la maison, un père incompréhensif qui, à coups de canne ou de matraque, vous rejette dans la rue. Suivez Nick la nuit au long de West Madison Street où le flic de service s'amène menaçant, sentez sa poigne sur votre épaule et allez avec Nick au poste de police. Demeurez-y deux nuits en cellule sans autre raison que de vous être trouvé passant par la rue. Laissez-vous gifler, donner des coups de poing, des coups de pied, si vous manifestez la moindre velléité de vous débattre contre la loi ! Laissez-vous emmener aux identifications de police où les volés viennent pour tenter de reconnaître leurs voleurs. Montez sur l'estrade, en tremblant de vous voir accusé au petit bonheur par les doigts des truands. Et si vous arrivez à vous en tirer, repartez libre. Comme Nick, en ayant perdu toute illusion... »

Sauf les allusions à la police, et plus encore aux Maisons de Redressement, qui sont devenues à présent des écoles avenantes, claires, ouvertes et chaudes, si bien que l'on peut considérer que c'est une chance pour un enfant en danger physique ou moral d'être tombé dans la délinquance, tout le reste est encore vrai.

***

Si pour le traitement des enfants délinquants, le monde entier est en progrès, rien ou presque n'est fait dans le domaine de la prévention.

L'on a créé des Commissions en vue d'améliorer la qualité de la presse enfantine, c'est vrai.

L'on interdit symboliquement certains films aux moins de 16 ans. Cette interdiction, sans sanction, n'aboutit qu'à faire à des productions, le plus souvent médiocres et nocives, une publicité aussi gratuite que de mauvais aloi.

C'est tellement exact, que très récemment quelques discaires ont inventé d'apposer sur l'enveloppe de certains disques la mention, sans aucune base légale : « *Interdit aux moins de 16 ans.* »

On fait peu pour la lutte contre le taudis et les hôteliers trop âpres.

L'on ne fait rien pour la lutte contre l'alcoolisme.

Jean Rostand, dans son article, cite la phrase de Max Stirner : « *Personne n'est mon semblable.* » Tout ne sera vraiment changé

que quand nous aurons tous compris que chacun est notre prochain.

⁂

Jadis, il n'était pas question de traiter l'enfant délinquant. Il n'était question que de le punir et pourtant, dès 1814, comme vers 1850, des efforts louables avaient été faits vers la compréhension du problème.

Dès le 18 août 1814, on lit sous la plume de Louis XVIII : « *Nous... étant fait rendre compte de la situation des jeunes condamnés et sachant que, répartis dans plusieurs prisons, ils y sont confondus avec des coupables vieillis dans le crime... que ces jeunes condamnés, plus susceptibles que les autres de reconnaître leur erreur et de mériter de rentrer dans la Société, non seulement sans danger, mais en étant dignes de reprendre un rang, doivent faire l'objet de notre sollicitude.* »

Dans une circulaire ministérielle du 6 avril 1842, nous lisons :

« *Il suit de là qu'on méconnaîtrait les intentions du législateur et des Tribunaux, qui n'ont en vue que le bien des enfants, si l'on maintenait la détention, quand les circonstances qui l'avaient rendue nécessaire n'existent plus, ou bien quand on trouve à placer les jeunes détenus dans une situation qui assure mieux leur avenir que la Maison de Correction.* »

Pourquoi les réformes tentées sous la Restauration et le Second Empire n'ont-elles abouti en réalité qu'en 1945 ?

Parce que nous sommes encore très empreints de la notion ancestrale du talion.

Parce qu'aujourd'hui, même pour beaucoup d'entre nous, l'infirme est montré du doigt, le débile fait rire, le délinquant est à mettre au pilori.

Longtemps encore, il faudra aux sociétés instinctives des boucs émissaires.

Même pour ceux qui se croient évolués, l'instinctif désir de vengeance privée se réveille à chaque alerte.

Sans doute vous rappelez-vous le procès des bois de Malnoue, le procès Panconi, improprement appelé le procès des J 3, puisque les accusés avaient plus de 18 ans au moment des faits.

Je vous rappelle le drame en deux mots : Panconi, Guyader et leur camarade, avaient créé un roman policier imaginaire, puis selon la belle expression de Dupré, pris à leur jeu, ils sont devenus des « fables en marche », et dans les bois de Malnoue, à quelques pas du paysage où s'était déroulé le drame du courrier de Lyon — il y a décidément des lieux qui appellent les batailles et qui appellent les crimes — Panconi a tué Guyader...

Le père de Guyader, qui s'était porté partie civile au procès, ce qui est tout à fait normal, s'est particulièrement acharné

contre la défense. Il a même envoyé des copies de l'acte d'accusation à la famille et aux voisins de Panconi.

Ne nous indignons pas : nous sommes tous des Guyader.

L'une de mes confrères, qui s'est toujours intéressée à l'enfance délinquante, avec générosité et charité, vient de changer du tout au tout parce qu'un soir, comme elle rentrait chez elle, deux gamins lui ont arraché son sac à main.

Il est facile d'être indulgent quand on n'est pas soi-même en cause. Mais il ne suffit pas de devenir indulgent. Il ne faut pas même être indulgent. Il faut comprendre, redresser, guérir et surtout prévenir.

***

Un dernier mot concernant le problème philosophique de la responsabilité : la position de Jean Rostand, résolument déterministe, et qui souhaite cependant le maintien, à titre d'exemple, de la sanction pénale, nous paraît entachée d'une contradiction profonde.

Ou le délinquant n'est en rien responsable de ses irrégularités physiques ou mentales, et alors il semble à la fois absurde et odieux de le châtier ; ou bien, nous estimons, comme les Humanistes du XVIIIe siècle, auteurs de la déclaration des droits de l'homme, que tous les hommes sont égaux en possibilité comme en devoir, et il faut châtier à tout prix et à tout coup, même les enfants.

La vérité nous apparaît éloignée de chacun de ces deux absolus.

Nous croyons que tout être vivant a une marge si faible soit-elle de choix et de libre arbitre.

Cette marge est particulièrement faible pour les « *inadaptés* », et par notre faute, par la faute de la Société.

Les conditions mésologiques, c'est la Société qui permet qu'elles existent.

Les causes endogènes, comme l'explique si bien M. l'abbé Plaquevent, ne sont souvent qu'un résultat des conditions de vie.

Si nous nous souvenons de surcroît que Celui qui a voulu mourir en croix, entre deux délinquants, a dit : « *Ne jugez pas* », nous ne pouvons pas ne pas conclure que la solution du traitement et de la prévention est la seule qui puisse satisfaire à la fois positivistes et chrétiens.

LUCIENNE SCHEID,
Avocat à la Cour d'appel.

Et la Psychanalyse ? qu'a-t-elle apporté à la compréhension de l'enfance ?

Depuis les origines de l'humanité, l'enfance a été regardée par les adultes comme un âge d'or et d'innocence, âge auquel les adultes rêvaient de revenir chaque fois que la vie leur semblait difficile. Dans les mythes revient souvent la notion de l'enfant pur auquel est permis l'accès au sacré interdit aux adultes (Siegfried, Parsifal). La rédemption par l'enfance retrouvée est un mythe commun à toutes les civilisations.

L'enfance pure des tentations et des fautes qui chargent d'angoisse de culpabilité la conscience morale des adultes, de ceux-là capables, douloureusement capables du sentiment clair de la responsabilité vis-à-vis du groupe, cette enfance révolue a toujours été la nostalgie des adultes malheureux. Or tous les adultes sont malheureux et tous les adultes se sont muettement ligués pour ignorer les souffrances des enfants. Les « gros chagrins » d'enfants ont toujours fait sourire les adultes, « garde tes larmes pour plus tard, quand tu en auras vraiment besoin », entend-t-on dire à ces adultes, sans vraie pitié, semblant ainsi aggraver une épreuve vécue par l'enfant, par l'interdiction qui lui est faite de la manifester.

Les manifestations de la douleur physique, mais surtout morale, chez l'enfant, ont toujours paru si *angoissantes* aux adultes que l'humanité s'est toujours liguée pour ignorer cette longue période de la naissance à l'adolescence qui précède l'éclosion de l'adulte, de cet adulte doué d'instincts nouveaux, la recherche de l'accomplissement sexuel génital qui semble être pour les adultes l'origine et la cause de tous leurs troubles et de toute leur culpabilité.

Avec Freud et sa découverte sensationnelle de l'évolution de la libido, s'est écroulé le mythe si cher à l'humanité de l'enfance innocente, parce qu'ignorante des réalités sexuelles génitales vécues. L'enracinement des névroses dans l'enfance des malades qu'il soignait, était-il à son tour le mythe d'un médecin pervers ? ou bien les gens — dont il parlait étaient-ils des exceptions ? Certaines enfances exceptionnellement perturbées, avaient bien été remarquées ; mais pour que l'exception confirmât l'existence

de la règle, tous criaient à l'enfant vicieux, on lui reconnaissait parfois il est vrai des circonstances atténuantes, tel J. J. Rousseau donnant la responsabilité aux adultes méchants des anomalies sensuellement sentimentales des enfants. Mais on voulait pour la majorité de l'humanité nier toute notion sexuelle chez l'enfant, tout au plus s'attendrissait-on sur l'instinct soi-disant maternel si précocement développé chez la petite fille s'occupant de ses poupées, et Fénelon sur les dons, un peu pervers, de comédiennes que les fillettes présentent à l'égal de leurs aînées, les femmes faites. D'où vient donc cet aveuglement des adultes pensant, et écrivant, car dans le milieu populaire, et dans les chambres d'enfants riches, le personnel subalterne et inculte en savait plus sur la sexualité et l'angoisse des touts petits, sur les agressivités meurtrières des petits et des grands enfants, que ces messieurs philosophes et médecins n'osaient en connaître. Freud a interprété cet aveuglement et cette ignorance des adultes, comme la rançon de la structure caractérielle solide de l'adulte, l'oubli des premières années, et l'angoisse que provoque le retour de ces souvenirs engloutis quand le sujet n'est pas dans la situation psychanalytique de transfert, situation grâce à laquelle ce travail de ressurgescence historique peut se faire sans dommage émotionnel.

Après s'être penché sur les troubles des adultes, dont les rêves et les associations libres obligeaient le médecin et son malade à retrouver dans l'enfance de ce dernier la clef de ses troubles actuels, Freud obtint confirmation de son hypothèse par le traitement d'un enfant phobique de 4 ans le petit Hans, vivant au moment même, les conflits émotionnels et sexuels que ses malades adultes manifestaient avoir en effet vécus vers 4 et 5 ans.

La méthode des associations libres s'appliquait à l'enfant autant qu'à l'adulte, la verbalisation claire du conflit avec le médecin guérissait l'enfant des troubles émotionnels que sa conduite perturbée traduisait à son insu.

La psychanalyse d'enfant était née. La psychanalyse de l'être humain quel que soit son âge, était la voie royale de traitement des troubles névrotiques, des troubles émotionnels apparaissant dans la conduite sans la participation de la conscience claire, et disparaissant quand celles-ci peut être assumée.

On a pensé alors que le médecin agissait en suggestionnant, et que ces conclusions n'étaient pas valables. Cependant la réponse était là, si l'interprétation du médecin était erronnée c'est-à-dire s'il croyait avoir compris, mais s'était trompé, le trouble ne disparaissait pas après l'interprétation, et s'il n'avait pas tout compris, dans l'expression que l'enfant lui donnait indirectement, le trouble réapparaissait après un temps. L'intervention à côté, n'était même pas enregistrée par l'enfant, l'enfant comme l'adulte

possède une vie inconsciente sûre, on ne peut pas le tromper, on ne peut pas le duper. Il sait ce qu'il cherche à exprimer, il sait confusément ce qu'il souffre, il n'en est libéré, c'est-à-dire il ne peut dépasser le conflit de tensions dont il est à la fois le théâtre et la victime inconsciente que si l'expression en a été claire et totale. Il faut que l'expression symbolique soit bien l'accomplissement d'une tension qui demande à s'extérioriser pour que l'équilibre du sujet se rétablisse. Il n'est pas dans mon intention de relater ici l'évolution de la Psychanalyse des enfants. Elle a suivi partout l'évolution de la psychanalyse des adultes.

On sait l'effort d'Adler pour centrer l'intérêt des troubles de l'affectivité sur les conflits d'agressivité, les sentiments d'infériorité, les soi-disant complexes de Caïn, et de supériorité. Toutes ces observations peuvent être considérées comme l'étude juste mais parcellaire des émotions composantes des deux grands conflits vécus dans l'enfance ; mais détachées des points de vue freudiens elles restent insuffisantes à comprendre les très graves perturbations émotionnelles génitales de l'humanité névrosée. Ce sont les deux grands conflits vécus que Freud a nommés complexe de «castration» (1) et complexe «d'œdipe», qui sont encore aujourd'hui, aussi loin qu'on pousse l'observation clinique, la clef de voûte des structures saines et des structures perturbées de la sexualité des adultes. De même les études de Jung principalement centrées sur les métamorphoses de la libido et ses cures sur la valorisation des sublimations chez ses patients ont leur valeur. D'abord elles ont rassuré bien des personnes que Freud inquiète, car disent-ils, Jung est «positif», il ne pêche pas en eau trouble. Il permet en effet aux gens honnêtes de s'esti-

(1) Il faut entendre par le mot castration dans le langage des psychanalystes freudiens, la séparation mortifère d'une zone érogène corporelle indispensable à la complète sensation dynamogénique de soi par rapport à autrui. Cette zone érogène n'est pas seulement la région génitale comme on pourrait le croire. En effet aux stades précoces de la libido tels que les a décrit Freud, la zone érogène (associée à l'évolution ultérieure d'une saine génitalité après la puberté) n'est pas la zone génitale. La zone menacée de mutilation (ou l'éprouvant émotionnellement alors que, dans sa matérialité même elle n'est pas touchée) peut être la bouche, le carrefour aéro-digestif ou la partie terminale du tube digestif ou au contraire le corps kynétique. Les travaux actuels sur l'aliénation affective du nourrisson abandonné par sa mère nourrice, l'apathie aboulie véritable impuissance psycho-motrice de la 2e enfance, l'impuissance sociale et la passivité des garçons élevés sans père sont les conséquences d'angoisses de castration vécues imaginairement sur le corps du sujet bien avant l'âge du complexe d'Œdipe: On dit qu'il s'agit de complexes de castration préœdipiens.

L'angoisse de castration liée au complexe d'Œdipe (amour-identification au parent du même sexe qui est en même temps rival génital) définit à l'âge de 7 ans jusque dans la vie imaginaire, une structure corporelle intègre et une structure affective socialisée. Cette structuration découle du renoncement définitif à l'acte fécondateur de sa personne avec une seule personne au monde, celle de son géniteur de l'autre sexe, renoncement éprouvant, mais qui lui confère, dès qu'il est surmonté, son intégrité d'énergie et son intégrité corporelle génitale déculpabilisée.

mer « malgré » leur libido, en donnant à leurs conflits une expression confuse mais esthétique, sans toucher à ses racines et sans analyser le vécu transféré sur la personne de l'analyste sous tous ses aspects émotionnels comme on le fait par la méthode de Freud.

Les Adlériens et les Jungiens sont en effet des « psychanalystes pédagogisants », ce sont des psychothérapeutes souvent efficaces. Leur action est réservée pour Jung au cas des adultes âgés, et pour Adler, au cas des grands enfants et des adolescents, et parmi ceux-ci, on peut compter certains adultes retardés dans leur évolution socio-physiologique. Leurs résultats, appréciables sont la réadaptation sociale de ces sujets dans un groupe social donné et stable.

La Psychanalyse freudienne a ses possibilités autres et beaucoup plus grandes. Elle permet de soigner des sujets depuis les premières années de leur vie... On sait maintenant que la thérapeutique par la psychothérapie d'inspiration freudienne s'applique à des troubles d'hospitalisme, c'est-à-dire des troubles graves de la personnalité des tous petits, orphelins, abandonnés au cours de la première année, et devenus incapables d'échanges avec l'entourage, enfants autrefois classés dans les arriérations mentales incurables. Sans les découvertes de Freud qui a exprimé par les mots de stade oral, stade anal, stade génital, les diverses époques de l'organisation de la libido au cours de la croissance de l'être humain, et qui en a amorcé une étude qui se poursuit encore sur les bases qu'il a lancées, nous ne comprendrions rien au sens expressif fondamental, au langage des troubles psychosomatiques tant des enfants que des adultes. Nous n'établirions pas un lien entre les conséquences qu'entrainent dans la vie génitale des adultes les conflits émotionnels non entièrement résolus à l'époque de leur enfance, conflits refoulés au lieu d'avoir été dépassés.

Par ailleurs, nous ne comprendrions rien à certaines perturbations caractérielles graves du comportement d'enfants qui n'ont rien que d'apparemment normal dans leur histoire personnelle, mais dont la mère nous apprend qu'elle a de gros conflits dans sa vie actuelle génitale ou émotionnelle ignorés de son conjoint, lequel conjoint nous apprend de son côté toutes les difficultés obsessionnelles qu'il arrive héroïquement à surmonter pour faire face à ses obligations familiales — nous ne comprendrions rien au fait que l'enfant est contagionné, non pas par l'exemple de comportement normal adapté qu'il reçoit consciemment de ses parents, mais qu'il l'est au contraire par ce qui est caché, par l'angoisse inconsciente compensée et surmontée par ses deux parents, angoisse actuelle mais dont la cause est rejetée dans un passé historique de leur enfance à laquelle leur propre enfant restitue l'actualité d'expression. Sans la clef de Freud, nous ne

comprendrions rien à la guérison rapide des troubles de la conduite d'un tel enfant, par le fait seul de la verbalisation par ses parents de leurs souffrances et de leur culpabilité ressentie, verbalisation qui s'effectue hors de la présence de l'enfant avec le médecin psychanalyste, verbalisation qui ne change rien aux événements mais modifie complètement l'angoisse des parents, apaisé par le fait de l'avoir exprimé.

En effet bien des difficultés, même dramatiques vécues dans l'enfance « s'arrangent » avec l'âge, comme disent les éducateurs. Bien des énurésies de garçons, quoique non soignées, s'arrangent avec la puberté, et le médecin et l'entourage de dire que la psychothérapie eût donc été tout à fait inutile. Actuellement on sait que ces troubles « arrangés » ont fait place à des difficultés différentes et dont on ne reconnaît pas à première vue et sans la clef psychanalytique, la relation avec le trouble précédent. L'application de la méthode des associations libres, étendue de l'analyse de l'expression verbale découverte en premier par Freud, à l'analyse de toutes les expressions libres, posturales, mimiques, plastiques et graphiques est employée en psychanalyse d'enfants. Cette étude du langage expressif, au large sens du terme, a permis d'approfondir le vécu des enfants, tel qu'il a été ressenti par eux aux diverses étapes de leur vie libidinale. Je donnerai l'exemple d'une petite anorexie mentale de 5 ans. La perte d'appétit est apparue après le sevrage du dernier biberon vers 2 ans, s'est accompagnée de vomissements alimentaires angoissants pour la mère et qui duraient depuis 3 ans quand je vis l'enfant, bien que l'état général de cette enfant restât assez prospère. Comment comprendre que cette même enfant alors qu'elle mange enfin seule et normalement, devient vers 7 ans d'une lenteur extrême à s'habiller, à se mouvoir, toujours en retard pour aller en classe et avec des zéros pour ses leçons surtout pour celles qu'elle a récitées à sa maman en lui prouvant ainsi qu'elle les a bien apprises. Cette « anorexie scolaire », en filiation directe avec l'ancienne anorexie mentale, et cette apathie kynétique sont exactement le même trouble de relation à une mère obsédée, mais exprimé par un sujet dont le « MOI », pour parler en termes psychanalytiques, se sert de moyens corporels différents. Il s'agit de l'image vécue du corps digestif pour la période des troubles de l'appétit, et pour la période d'apathie auboulie de l'image vécue du corps squeletto-musculaire. Ce n'est plus le tube digestif, c'est la tête qui sert à penser, acquiescer ou refuser les consignes imposées par l'adulte, c'est le corps sthénique ou non qui sert l'exécution ou la non exécution des consignes et qui va devenir le centre expressif de la relation perturbée mère-enfant, milieu social-enfant.

Aussi cette même enfant guérie en quelques jours de son ano-

rexie mentale à 5 ans quand la mère eut été préparée à supporter l'angoisse de sa culpabilité, à respecter l'autonomie digestive de la fillette et à la laisser, telle une soi disant « mauvaise mère » «risquer» de pâtir en ne la forçant plus à manger plus que sa faim, fut-elle guérie aussi à 8 ans en quelques séances au cours desquelles la mère fut aidée à accepter de laisser son enfant courir les risques d'avoir toujours des retards en classe et peut-être toujours des zéros, en ne contrôlant pas l'apprentissage de la leçon par la récitation, équivalant pour l'enfant à la lui restituer, comme autrefois son repas (1). Je donne cet exemple parce qu'il est très simple. Cette enfant fit donc un développement très facile tant digestif que social et scolaire. Mais avec de tels incidents d'enfance que se passe-t-il à la puberté ? c'est-à-dire quand le corps évoluant, le « moi » se situe dans un corps génital. La mère revient vers ses 16 ans, inquiète de la tournure que prenait le caractère de sa fille. Etudes faciles, contact social facile jusqu'à ces derniers mois où l'enfant était devenue ombrageuse, semblant assez précoce émotionnellement et sexuellement, et entichée d'un jeune homme de leur entourage de milieu social inférieur au leur. La jeune fille prétendait avoir l'autorisation de l'aimer et de l'épouser, ou bien, disait-elle, soit elle partirait de la maison, soit elle entrerait au couvent. Tout cela éclatait dans un ciel familial calme sans avoir été précédé de manifestations de révolte, après une adolescence sans conflit avec les parents, mais aussi sans confidence. La mère était anxieuse et venait demander que faire au médecin qui l'avait déjà aidée. Rappelons les deux époques passées où cette enfant avait manifesté par des comportements qui lui étaient nuisibles sa relation d'opposition à sa mère anxieuse. Cette fois ce fut au père, la puberté de sa fille étant acquise, de saisir lui aussi le rôle qu'il jouait dans le blocage de sa fille. Il convint qu'en effet il ne voulait pas entendre parler de relations masculines pour sa fille, convenablement élevée au couvent. Lui-même ne lui parlait jamais de la vie conjugale possible autrement que sous l'angle devoir et obligations de rang social à tenir, c'est-à-dire sous l'angle pécuniaire. Individuellement chacun des deux parents se sentait coupable de ses infidélités assez nombreuses mais ignorées de son conjoint et aucun d'eux n'osait aborder le vrai problème d'un choix valable, sentant le leur si fréquemment ressenti non valable quoique aucune de leurs liai-

(1) Ces attitudes de la mère devaient évidemment se comprendre non en désintérêt de la mère vis-à-vis de l'enfant mais en plus grande cohésion de leurs vies, activités partagées, conversations, larges autorisations de toutes les occupations qui intéressaient l'enfant à 4 ans, jouer au lieu de venir à table, regarder au cours de la journée des images ensemble, à 8 ans occuper son temps de passivité à ce que l'enfant voulait sans la gronder, regarder par la fenêtre, rêvasser, lire, bref sans représailles, donner plus de présence affective et plus de libertés.

sons ne leur ait paru plus valable en face du temps. Bref, retarder l'évolution émotionnelle de leur fille devenue presque adulte était le seul remède envisagé pour temporiser à la fatalité d'une union que seul l'argent rendait supportable dans sa continuité. L'important était que chacun d'eux prenant conscience de sa carence, de son insatisfaction camouflée et de ses sentiments de culpabilité comprenne la nécessité de permettre à leur fille une expérience sentimentale où il leur semblait, pour des raisons d'angoisse qu'elle courait un grand risque, celui de se déclasser quoique le garçon choisi fût honorable et travailleur. Ces deux adultes avaient en effet été tenus dans leur jeunesse par des parents étouffants dans la tutelle la plus serrée. Le mariage avait été pour la femme l'autorisation d'accéder aux connaissances jusque-là interdites et au jeune homme à la participation aux affaires d'argent en responsabilité personnelle.

Le père permit à sa fille de voir le jeune homme, de l'inviter à la maison, lui permit éventuellement de l'épouser dans 3 ou 4 ans s'ils se convenaient vraiment, et lorsqu'ils seraient tous deux bien décidés. J'appris seulement cinq ans plus tard, à l'occasion du mariage de cette jeune fille, que l'épisode de l'amour adolescent dramatique s'était éteint en deux semaines, à partir de l'autorisation de se sentir jeune fille d'âge à aimer un jeune homme en vue de mariage, libre de déplaire éventuellement à ses parents si elle se sentait sûre d'un amour partagé. On dira après cette petite observation bien banale de difficultés d'éducation que tout éducateur, sans connaissances psychanalytiques agit dans ses conseils aux parents comme le psychanalyste, sans faire de « morale » à l'enfant, et sans appel à la corde sensible de la peine faite à des parents, etc... Je l'accorde volontiers et cette observation a justement pour rôle de montrer que bien des tensions familiales ne sont pas des névroses, bien des troubles d'enfants ne sont que des troubles réactionnels à des difficultés non pas dues aux parents déficients ou fautifs mais à une situation émotionnellement et réellement difficile dans la relation interfamiliale, mais que la non communication verbale et le non échange conduit à des conséquences anxiogènes perturbantes supplémentaires et inutiles. Cette observation a surtout pour but de montrer clairement les modes d'expression divers de ce même problème aux divers stades du développement de la fillette allant vers sa pleine maturité, successivement troubles digestifs, troubles du comportement moteur et de la scolarité, trouble de la sentimentalité féminine socialisée, évolution dans le temps qui confirme la découverte freudienne de l'évolution de la sexualité depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte à travers des sensations corporelles émotionnelles parallèles dérivées les unes des autres et dont la relation de continuité était méconnaissable avant Freud.

A côté des troubles réactionnels, ou à la suite de ceux-ci quand ils deviennent tels que les actes qu'ils entraînent faussent à jamais la saine prise de conscience du sujet en face de ses propres exigences contradictoires, (et cela peut survenir indépendamment de toute influence particulièrement perturbante du milieu éducatif), à côté donc des troubles réactionnels, existent chez les enfants de vraies névroses constituées, et aussi des psychoses. Les unes et les autres proviennent de souffrances physiques ou émotionnelles, parfois les deux, si intensément éprouvées à une époque précoce de l'enfance ou même précocissime au cours de la vie prénatale que des perturbations profondes dans la relation symbolique du sujet à son propre corps et à son entourage se sont définitivement fixées. La psychothérapie psychanalytique doit alors être tentée. C'est un travail long avec l'enfant consentant lui-même, avec une participation émotionnelle des parents se réduisant à la persévérance patiente pour de fréquents et plus ou moins coûteux dérangements. Tels sont les anorexies dès la première enfance, la plupart des troubles qualifiés « instabilités » dépassés 3 ans, et qui camouflent des névroses d'angoisse ou des névroses obsessionnelles, les bégaiements prolongés où apparaissant après 3 ans, les tics durables masquant presque toujours une névrose obsessionnelle, l'énurésie (perte nocturne des urines) et l'encoprésie (perte des matières) se prolongeant ou réapparaissant au-delà de 3 ans, les troubles de la motricité, tels que l'attitude figée, la maladresse corporelle, tous ces troubles appelés retard psycho moteurs qui sont parfois dus à des causes organiques mais toujours compliqués de participation émotionnelle dépressive, les troubles de l'adaptation sociale, vols, mythomanies, fugues, cruautés, tous symptômes sérieux de retard affectif lorsqu'ils dépassent l'âge de 7 ans et nécessitant l'examen d'un spécialiste sans tarder.

La définition de la névrose est difficile, on peut dire qu'elle consiste en troubles dans un déphasage dans le temps des manifestations d'une des composantes de la personnalité, ses besoins instinctifs, ses possibilités sociales actuelles par rapport à ses interdits moraux et par rapport à l'idéal de la réalisation de lui-même que tout être humain brigue confusément mais consciemment. Dans la théorie freudienne, ces différentes instances de la personnalité sont nommées *ça*, *moi*, *sur moi* (inhibiteur né des expériences antérieurement vécues) et *idéal du moi* découlant de facteurs à la fois génétiques et sociaux. On peut schématiser le *ça* par les besoins et appétits de toutes sortes, le *moi* comme la conscience d'un corps doué de moyens expérimentés, le *sur moi* comme une tutelle imaginaire à laquelle on doit plaire pour posséder la sécurité vitale, et *l'idéal du moi*, l'aspiration éthique et biologique vers un but lointain : le « quand je serai grand »

des enfants le « Si je peux un jour » des adolescents, le « Si j'avais le temps ou le courage » des adultes.

Tandis que les troubles réactionnels sont réversibles rapidement comme je l'ai montré dans l'exemple de l'enfant anorexique, une névrose, degré plus profond de la perturbation ne sera pas réversible même si le milieu modifie son emprise, même si les forces du sujet sont soutenues, même si le moi est déculpabilisé pour son échec actuel. La perturbation est constituée et continuera. Le sentiment d'angoisse est devenu nécessaire au sentiment de sécurité biologique vitale. Le voleur par névrose obsessionnelle, par exemple, a besoin de se sentir risquer la punition et c'est dans la provocation de la répression qu'il a mué son besoin d'accomplissement sexuel déphasé. Le bénéfice secondaire de cette situation intolérable est la satisfaction du profit non en tant que tel, mais en tant qu'illicite par le sentiment de puissance éprouvé hors du contrôle d'autrui c'est-à-dire sans être soumis aux obligations d'une société dont il n'attend pas la joie de coopération créative mais seulement une joie émotionnelle d'en être un élément valable, joie non éprouvée dans sa plénitude avec ses parents. Les enfants voleurs se voient parmi les enfants de milieu social peu solide, et souvent parmi les enfants riches aux poches garnies. Ce sont ceux qui ont été gavés de nourriture alors qu'ils n'en avaient pas besoin, et sans libre choix, ou ceux qui ont été privés d'amour maternel dans leur petite enfance de direction paternelle dans la grande enfance, ou encore ceux qui, livrés à eux-mêmes ou à des domestiques changeants ont été élevés après leurs 5 ans dans une atmosphère familiale en contradiction avec les règles sociales coutumières. C'est dire que le vol peut être une manifestation traduisant une immaturité affective et morale, ou au contraire un gauchissement de l'idéal du moi ou encore une manifestation de provocation masochique au sens érotique du terme, le plaisir corporel et pervers d'éprouver la jouissance « d'être pris », d'être agressé, preuve que l'on compte avec vous, qu'on est important, remarqué, que l'on n'est plus abandonné et sans maître. Ces gauchissements de la recherche du plaisir, ces gauchissements du sens de l'intégration sociale, ce sont des névroses. Dans ces cas sérieux, sans psychanalyse, bien que celle-ci, seule, ne suffise pas non plus, aucune rééducation valable ne peut se faire. Tout au plus pourra-t-on déplacer la composante perverse, vers d'autres manifestations moins inadaptées au groupe, mais le conflit intime demeurera et l'insatisfaction anxieuse s'aggravera même souvent provoquant des manifestations somatiques chez un sujet qui lorsqu'il était délinquant jouissait d'une parfaite santé physique. On peut voir le masochisme demeurer, lié à l'éclosion d'une homosexualité génitale. La plupart des troubles de l'adaptation aux règles de la société, comme la plu-

part des troubles de la sensibilité émotionnelle et érotique génitale se cristallisent autour de la période appelée le complexe d'Œdipe. Freud a eu le mérite, non de l'inventer mais de le circonscrire et de lui donner son rôle de plaque tournante de chaque personnalité humaine. Il s'agit de l'acceptation de n'être que d'un sexe et de n'avoir droit aux joies sensuelles et imaginaires que d'un corps irréversiblement marqué pour un type d'accomplissement érotique génital pénétrant et actif pour l'homme, pénétré et passif pour la femme, alors que jusqu'à l'avènement de ce stade d'achèvement de la structuration de la sexualité, les possibilités de passivité et d'activité de chaque zone érogène étaient aussi accessibles au garçon qu'à la fille et leur permettait à l'un comme à l'autre de se sentir également en accord avec l'image d'adulte futur. De plus, cette fonction monopolaire oblige l'enfant à n'avoir pour seul exemple familial valable que le parent de son sexe et dans son fonctionnement d'accomplissement génital exclusivement valorisé avec le parent de l'autre sexe. Le parent du même sexe que lui devient donc à la fois son modèle vivant et son rival. Un conflit de forces s'installe en lui, conflit salutaire et structurant de sa personnalité d'adulte à condition que les tensions auxquelles il est soumis se résolvent par le renoncement définitif à la satisfaction sexuelle avec cette seule créature humaine qu'est sa mère pour le garçon, et pour la fille le renoncement clair à n'être jamais mère d'un enfant conçu par son père. Cette résolution de conflit permet alors l'épanouissement caractériel adapté social au grand garçon et à la grande fille (7 ans est l'âge le plus précoce pour cette révolution de l'œdipe, 8, 9 est l'âge pratique pour les garçons sains psychiquement dans notre société et 9 à 11 ans pour les filles dans notre société. La résolution non faite ou mal faite conduit les garçons à des désordres névrotiques ou psychotiques de l'équilibre mental et sexuel, la non résolution chez les filles conduit à des désordres aussi profonds mais malheureusement mieux tolérés par la société pour des raisons dues tant à la physiologie génitale des femmes qu'à notre organisation sociale. C'est fort dommage car ces jeunes filles deviennent tout de même des épouses et des mères et c'est alors qu'elles sont pathogènes et nuisent à leur insu et sans pouvoir y remédier à la bonne structure de leurs enfants.

Bien des gens disent, mais alors si tout peut s'expliquer, le criminel n'est plus responsable. Pourtant si, il est responsable de son acte mais il n'en est peut-être pas seul responsable, en tout cas il n'est pas responsable de sa névrose. Mais l'acte, dans ce qu'il a de conscient, peut n'être pas exécuté, la résistance à l'acte coupable n'est pas un signe de non névrose, mais un signe de non utilisation de la névrose dans la direction délinquante. Beaucoup

sont névrosés, tous ne sont pas voleurs, criminels. Il est certain que ce n'est pas la répression qui modifie les intentionnalités délinquantes. L'attitude émotionnellement délinquante peut exister dans des actes qui vus de l'extérieur sont irréprochables. C'est la psychanalyse qui a permis de voir dans l'intérieur des consciences par exemple, le choc en retour, le boomerang destructeur de certains succès légitimes vus de l'extérieur, mais qui, pour le sujet sont névrotiquement ressentis comme coupables et qui l'obligent de l'intérieur, pour la conservation du sentiment de son intégrité psychique à se faire réduire à néant. Je pense par exemple au cas de ce garçon de 11 ans, venu en traitement pour une névrose grave caractérisée par des impulsivités dangereuses asociales, instabilité, nullité scolaire, renvoi de tous les collèges. Amélioré en partie par un début de traitement, il pouvait suivre ses études, être non seulement toléré dans une institution où il était pensionnaire mais encore avoir des billets de satisfaction. Et cependant, ni le psychanalyste, ni la famille ne le savaient. Sa stabilité seule semblait meilleure en famille et la santé de son regard. Et cela ne s'est su que 6 mois après, par un hasard, car le garçon désireux pourtant de faire un traitement pour être soulagé d'une tension nerveuse intolérable, d'une angoisse de se croire fou, ne pouvait supporter les bonnes notes. Il avait falsifié son carnet, ajoutant des notes basses à côté des bonnes notes, déchiré ses billets de satisfaction, laissé croire à ses parents qui le croyaient d'ailleurs sans peine et avec résignation qu'il était menacé de renvoi, et, comme il me le disait quand nous avons étudié cette conduite après qu'elle eut été découverte : « Je veux seulement ne plus être fou, mais je n'ai pas le droit d'être heureux, je ne veux pas et ne peux pas m'aimer, je ne sais pas pourquoi. — C'est dangereux ? — Oui ça me fait peur. Si je suis mal vu je me sens tranquille », et il disait cette extraordinaire et poétique phrase : « Si seulement j'étais collé et puni pour être premier en composition, je le serais tout de suite parce que maintenant l'école m'intéresse, mais je sens que c'est mal. » Pour cet enfant, une société juste aurait tué les bons et conservé les mauvais. Que lui était-il donc arrivé ? probablement beaucoup de choses mais entre autres une qui l'avait marqué, c'est d'être né aussitôt après la mort d'un grand aîné chéri par des parents qui ne s'étaient jamais remis de leur deuil. Il en portait le prénom. Il vivait entouré de photos d'un disparu réifié et déifié à la fois; je dis qu'il lui était arrivé beaucoup de choses sans doute et surtout d'avoir des parents si particuliers Mais sans doute c'était ce frère mort avant lui, ce choc reçu par sa mère au cours de sa gestation qui l'avait déterminé dans cette inversion éthique, car c'est l'expression fortement émotionnelle de cette culpabilité de devenir «un bon» qui a permis d'analyser le pro blème de sa relation

obsédante au frère mort dont il voulait coupablement dans son enfance tuer le souvenir dans la mémoire de ses parents, par jalousie, c'est l'analyse de ce conflit insoluble et devenu inconscient qui l'a libéré de son drame parადémentiel. (1) Cette petite observation permet de comprendre que si le criminel malfaiteur n'est pas responsable, le saint bienfaiteur non plus ne l'est pas et cependant nous continuons valablement du point de vue social, d'avoir en nous (du moins la grande majorité des gens) le respect du saint et le mépris du malfaiteur. C'est nécessaire à la vitalité des plantes de trouver plus désirable de monter vers la lumière que de descendre sous terre. Ce garç on voulait s'enraciner tout seul dans le cœur de sa mère, et être rejeté de partout peut-être comme le grand frère qu'il n'avait jamais connu, mais aussi ne pas perdre son droit à l'existence. La mère en effet avait été si traumatisée de la mort de son fils aîné que le choc lui avait fait oublier sa grossesse, on avait craint pour sa santé mentale. Le père lui aussi, disait l'entourage, n'avait jamais récupéré sa vitalité antérieure. Bref, cet enfant présentait de très graves perturbations qui l'eussent entraîné vers la démence ou la délinquance. C'était une névrose masochique, due au conflit d'un « *sur-moi* » nécrophile, pervers et resté fixé aux émois interhumains du stade oral, avec un *idéal du moi* créatif humain mais sans image masculine vivante valable. Lorsqu'il parlait de « Quand je serai grand » il disait « je voudrais inventer la surbombe atomique qui fasse éclater le monde et moi, je serais devenu invisible. Je voudrais faire du malheur et qu'on ne puisse pas me voir, disait-il sur un ton extasié et calme, je ne serais pas méchant, je sentirais que c'est bien. »

Si je dis que la Psychanalyse vraie est nécessaire pour les névroses des enfants, et souvent efficace non seulement pour leur avenir mais pour leur équilibre ultérieur dans de nouvelles phases de leur vie, je souligne ainsi le rôle de récupération de santé autonome du sujet et de récupération de la fonction d'adaptabilité créatrice qui signifie le véritable état de santé. Mais la psychanalyse ne vise pas l'adaptation du sujet à son milieu. Il se trouve qu'elle l'obtient parfois, mais parfois non, le sujet retrouve des possibilités d'adaptabilité mais le milieu dans lequel il se trouve, ne lui convient parfois plus et il désire en changer. Là, le psychanalyste freudien n'intervient ni par ses conseils, ni par ses suggestions. Il se contente de rendre le sujet lucide dans les motivations de sa conduite. Là aussi l'entourage s'inquiète parfois et crie au scandale parce qu'un homme ou une femme prend des responsabilités non conformes à son entourage, quoique

(1) En effet il s'était presque « aliéné » dans une aspiration éthique à un « mieux mort » mieux « caca », mieux « faisant de la peine » mieux « rejetable », mieux « néantisant », mieux « pourri », pourrait-on dire, ce qui, vécu avec une extraordinaire intelligence et une grande vitalité, en faisait un enfant insupportablement angoissé.

conformes aux lois de la société. Pour le cas d'un enfant, c'est plus complexe, l'enfant qu'une psychanalyse guérit des séquelles des périodes passées de sa vie, reste encore en formation et son achèvement social et moral exige un milieu éducatif vrai, c'est-à-dire conséquent et consciemment en accord avec les lois de la société qui l'entoure ; je veux dire un milieu où il reçoit l'exemple de la coopération de tous au travail et de l'acceptation des règles fondamentales de la vie en société.

Bien des parents pensent avec erreur que le psychanalyste remplace un éducateur. Son rôle est totalement différent. L'enfant ne peut se passer du rôle ni des éducateurs ni des parents ou de leurs substituts représentant la réalité sociale structurée autour de lui. Le plus grand danger que puisse courir un enfant en traitement psychanalytique, c'est l'abandon de poste de ses parents ou de ses maîtres sous prétexte que puisqu'il s'agit de troubles névrotiques l'enfant n'est plus tenu responsable de ses manquements. Ils n'appliquent plus de sanctions — ils ne guident plus l'effort. Une psychanalyse, qu'est-ce donc ? (1)

C'est une suite de contacts émotionnels à intervalles réguliers, acceptés en vue de faire un travail à deux ; la recherche de motivations non connues du sujet, affectives ou passionnelles qui le détournent de réalisations actuellement désirées par lui mais non accessibles malgré son désir profond. Le travail consiste pour le sujet en analyse à revivre émotionnellement et exprimer symboliquement, les situations vraies de son histoire, en remontant peu à peu dans le temps et à tirer enfin le profit des chocs, des échecs, des frustrations ou des souffrances qui, oubliées dans le fait sont encore exprimées à travers le contenu clinique apporté au thérapeute, et à travers la relation émotionnelle particulière éprouvée à l'égard du thérapeute et étudiée comme une attitude revécue. Le rôle de celui-ci n'est jamais de culpabiliser directement, de rassurer directement, de moraliser, mais de faire sortir jusqu'à son complet achèvement l'expression symbolique de ce drame vécu en le remettant à ses justes proportions, ses justes conséquences. La guérison n'a de valeur qu'après la séparation du thérapeute et quand le sujet est entièrement détaché du besoin de la personne de celui-ci.

Il se peut que l'enfant arrivé à un certain équilibre difficile à conserver en famille soit tout à fait adapté au groupe social ambiant de la société de son âge (intérêts scolaires et jeux collectifs) mais qu'il éprouve alors le besoin d'être séparé du groupe familial. Le traitement au sein même de la famille, même trau-

(1) Une psychalnayse peut être entreprise sans motivation de santé physique ou mentale. Certains adultes s'y soumettent par culture personnelle. On sait aussi que tout psychanalyste doit avoir été psychanalysé lui-même. Chez les enfants, nous n'avons que des psychanalyses à fins thérapeutiques.

matisante est toujours préférable au début, avant que l'enfant ait en effet constaté sa souffrance en milieu familial et demandé à s'en éloigner de lui-même par renoncement aux satisfactions régressives, non compatibles avec la continuation de son adaptation au groupe. L'évitement des conflits névrotiques par la séparation du milieu perturbant n'est jamais une solution en cas de névrose constituée (je parle évidemment en général, il y a toujours et en toute chose des cas particuliers). Le bilan énergétique d'une situation interfamiliale doit être envisagé en fonction tant du sujet que des personnes de son entourage. Les conflits familiaux habituellement surmontés, le sujet peut alors être séparé sans dommage pour lui tant dans le présent que dans l'avenir.

Les parents eux-mêmes rassurés supportent cette émancipation vers la vie extra-familiale, conscients qu'ils sont devenus que leur influence perturbante pour cet enfant particulier n'est pas répréhensible, c'est-à-dire coupable, mais un fait réel, regrettable comme beaucoup de réalités mais non pour cela blâmable. Devant un fait réel et clairement compris l'acceptation de ses conséquences est une libération d'énergies pour tous les membres du groupe intéressé.

J'ai dit tout à l'heure un mot des psychoses, perturbations très profondes du jugement et de la conduite sans la composante logiquement valorisée de sentiments de culpabilité toujours présents au contraire dans les névroses.

Les recherches psychanalytiques avancent vers la compréhension de ces cas, sans que l'on puisse encore inférer des suites de ces recherches, encore moins de leur utilisation pratique.

En conclusion de ce bref aperçu de psychanalyse je voudrais souligner le fait capital qui en découle.

L'apport extraordinaire des découvertes de Freud à la compréhension de la construction dynamique et symbolique de la personne humaine au cours des premières années, de ses perturbations dynamiques, et sociales tout au long de sa vie. Sa méthode de recherches conduit plus loin que sa théorie elle-même, et entraîne peu à peu une évolution des idées concernant la prophylaxie et l'hygiène mentale dans l'éducation, l'instruction et la rééducation grâce aux travaux de tous ceux formés à la rigueur de sa méthode. En éducation, non seulement, comme on le savait déjà, l'exemple fait plus que les conseils, mais les motivations profondes des adultes sont plus agissantes que leurs gestes. En thérapeutique enfin, les travaux de Freud et ceux de ses successeurs apportent la confirmation de ceci : l'expression par un être humain de ce qu'il éprouve authentiquement, quand elle peut être comprise par un autre être humain qui le respecte, ne le juge pas, et lui permet d'intégrer cette expression à son histoire vécue, une telle expression est un acte libératoire et créateur

qui redonne le droit à l'existence pleinement humaine et responsable à celui qui l'avait perdu.

Tel est l'apport de la psychanalyse aux êtres humains en général et tout particulièrement à ceux qui sont en cours de croissance.

Avant ce siècle l'enfance était chantée par les poètes, elle peut l'être plus encore maintenant et pour des raisons plus émouvantes encore que ne l'étaient l'innocence et la pureté dues à l'ignorance.

La psychanalyse nous montre chaque jour expérimentalement le poids intense de souffrances que l'enfance d'une société porte en soulagement de celles des adultes et à l'insu de ceux-ci.

Elle nous montre expérimentalement aussi l'authentique unité d'une personne humaine à travers ses métamorphoses corporelles et sensori-motrices de croissance, la beaucoup plus grande richesse de sensibilité dans les rapports interhumains que présentent les enfants en comparaison des adultes qu'ils deviennent ensuite.

La finesse et la différenciation de la sensibilité est d'autant plus aiguë qu'ils n'ont pas encore de mots médiateurs symboliques enseignés par l'entourage pour servir de support à l'expression de leurs émois.

Les blessures non pansées des souffrances éprouvées au contact émotionnel avec l'entourage, les culpabilités non exprimables, solitaires ou complices d'autres culpabilités non exprimées elles aussi, dans l'entourage, marquent l'enfant d'une indignité et d'une impuissance avec laquelle il composerait s'il n'était pas enfant — infans. Car c'est « composer avec » que d'exprimer symboliquement, c'est survivre à la douleur d'aimer, d'aimer mal, dont nous sommes tous marqués et tous coupables, et tous pardonnables.

FRANÇOISE DOLTO.

L'énigme de l'enfance

I

L'enfance se conçoit difficilement en dehors du rapport entre parents et enfants. Père — fils, père — fille, mère — fils, mère — fille, enfant et lignées des ascendants, parents et lignées des descendants. Adam et Eve n'ont jamais été enfants. Ils sont entrés dans l'être comme adultes, physiquement et mentalement formés (1). A peine se furent-ils aperçus, après la scission de l'hermaphrodite où ils avaient été primordialement soudés (2) qu'ils se sont unis amoureusement (3). Et même avant d'être détachés l'un de l'autre, ils ont identifié les noms de tous les animaux dans le langage originel, hiéroglyphique, activement symbolique (Genèse II, 19) (4), opération qui a exigé un niveau des facultés mentales auquel aucun de nos contemporains humains ne pourrait prétendre, à la seule exception, croirions-nous, du prophète Elie qui est aussi l'unique représentant terrestre du genre humain, pris en sa totalité, à notre époque (5).

Adam et Eve ont été « enfants de Dieu » — par rapport à l'Etre Infini ils sont dans un état d'enfance : leur comportement : le choix de l'histoire conflictuelle à la place du maintien de

(1) Nous attribuons au Pentateuque le rang d'un texte intégralement révélé par Dieu, donc intégralement vrai, mais ne saurions entreprendre dans le cadre de cette étude la justification de notre conviction.

(2) Selon Rachi (XI[e] siècle), exégète juif classique, grand connaisseur de la tradition, Adam-Eve fut, au début, un être unique possédant deux visages.

(3) Selon Rachi et le *Midrache* (on appelle ainsi des recueils d'éléments de la tradition juive orale, recueils dont certains jouissent d'une très grande autorité), le péché originel n'a pas été l'acte sexuel, mais vraiment, la consommation d'un fruit. Seulement ce fruit avait des vertus transformatrices très spéciales.

(4) Cette indication de leurs noms *situe* les animaux par rapport à l'Homme, dans le domaine cosmologique et dans le domaine anthropologique.

(5) Elie est, selon la tradition juive, soustrait à la condition normale de l'individu humain, en ce qu'il n'a pas à subir la mort, égal, à cet égard, à l'Homme céleste. Il connaît toutes les généalogies (cf. Malachie III, 24). Certaines sources l'identifient avec Pinéas, fils d'Elasar, fils d'Aron — dans ce cas, il a été, pendant un temps, Grand-Prêtre ; or le Grand-Prêtre est, pour sa génération, Représentant du Genre Humain et, au regard de cette fonction, successeur d'Adam.

l'Harmonie originelle (1), l'a démontré rapidement. S'opposer au père, vouloir être plus malin que le père, puis, en s'engageant dans cette voie, risquer et peut-être perdre tout — c'est bien un comportement infantile prototypique dont les rivalités œdipiennes décrites par Freud et ses élèves et maintes manifestations de la délinquance juvénile ne sont qu'un écho lointain, affaibli. Mais dans le contexte humain, Adam et Eve sont les ancêtres, les patriarche et matriarche par excellence.

Ils n'ont pas été engendrés, ils ne sont sortis d'aucun ventre fait de chairs chaudes. Mais le Verbe divin, ayant fait jaillir une constellation hiéroglyphique et constitué ainsi un champ énergétique, a remué et organisé la matière, subtile d'abord, grossière plus tard (mieux qu'un champ magnétique qui impose ses arabesques à un tas d'éclats de ferraille) (2) — pour que l'Homme-Femme fût actuel, réel — d'un bloc, d'un coup, sans recours préalable à quelque lent processus évolutif à partir de la cellule, comme le prétendent les inventeurs modernes de mythes pour enfants crédules, y compris eux-mêmes. La constellation hiéroglyphique qui, tournée vers l'Espace-Temps et vers la Matière informable, assume la fonction d'un patron, d'un sceau, c'est l'aspect concret de la notion de cause première. Le couple mis en place par la cause première commence une série, virtuellement sans fin, de déroulements sur le plan des causes secondes.

Qui fut d'abord : l'œuf ou la poule ? Ni l'œuf, ni la poule, mais la Gallinité incarnée, constituant, au moment de son incarnation, avec l'ensemble des organes, aussi l'ovaire et tous les autres éléments de l'appareil reproducteur (3). La création des espèces fut pygmalionique.

II

La filiation, résultat de la génération, de la nidation, de l'embryonogenèse et de la naissance, peut, ainsi, avoir lieu. Mais que signifie-t-elle ? L'enfant continue-t-il le père et la mère,

(1) L'Arbre de la Connaissance du Bien (de la Positivité) et du Mal (de la Négativité) — cf. l'exégèse d'Oskar Goldberg dans l'ouvrage *Die Wirklichkeit der Hebräer (La Réalité hébraïque)* contient la drogue qui précipite ceux qui en mangent dans la Conflictualité, hors la Complémentarité harmonieuse, et introduit en eux le germe de la mort physique. Eve en a fait manger non pas seulement à Adam, mais aussi à tous les animaux.

(2) Cf. plus bas, page 93, note 3.

(3) En vérité, c'est encore plus compliqué : la formation des organes est due également à l'action d'*idées* qui leur correspondent. Ces idées sont des universaux réels et, en même temps, des constellations hiéroglyphiques. Ces universaux-là (p. ex. la Pulmonité, la Stomacité... l'Ovarité...) collaborent avec les idées des espèces animales (p. ex. la Gallinité, la Chevalinité, la Bovinité...) toutes les fois que se forme le premier exemplaire ou le premier couple d'une espèce animale.

ou de préférence soit le père soit la mère, ou bien la tribu, ou le peuple, ou la race, ou la classe sociale, ou bien enfin, l'humanité une et indivisible ? Dans quelle mesure suis-je plus proche de mes parents que de n'importe quel homme et de n'importe quelle femme ?

III

Reprenons l'analyse métaphysique des faits.

Une première distinction s'impose : la paternité-maternité n'est pas à l'égal de la patriarchalité-matriarchalité. Selon la tradition juive, prolongeant la tradition primordiale, toutes les âmes humaines ont habité ensemble dans Adam-Eve (1). Nous sommes donc issus du premier couple non pas seulement sur le plan physique : nous sommes vraiment, tous, frères et sœurs aussi sur le plan de l'esprit et de l'âme. Nous sommes, ensuite, frères et sœurs, non pas uniquement comme enfants de Dieu, comme étincelles divines, individuellement réels comme l'est un point dans une surface, ou une surface dans un volume, et, comme telles, en principe co-éternelles à Dieu, durant même au-delà d'un cycle cosmique, au-delà des créations et des destructions d'univers successifs, mais nous sommes frères et sœurs aussi du fait que nous nous trouvons engagés ensemble dans l'Histoire d'un univers déterminé, d'une création cosmique, présente *hic et nunc*, dans une aventure commune, et consubstantiels à l'âme collective de l'espèce Humaine. De cela témoigne le verset 7 du IIe chapitre de la Genèse : « *Et Dieu-Sur-Etre* (2), *Dieu-Forces-Multiples* (3), *créa la Forme* (4) *de l'Homme* (l'Homme Céleste (5), et l'incarna) *dans de la poussière* (d'ordre subtil), *prélevée sur la terre, et Il insuffla dans ses narines l'Ame de Vies*

(1) Cf. Oskar Goldberg, op. cit.

(2) Les caractères qui composent le Nom Tétragrammatique de Dieu (dont on ignore de nos jours la prononciation) sont ceux-mêmes qui forment le radical du verbe *être*.

(3) Le nom divin Elohim désigne, d'une part, Dieu sous son aspect de source et point de départ de forces multiples, mais le même mot désigne, d'autre part, les divinités multiples des peuples multiples. Comme Goldberg a prouvé dans son ouvrage cité plus haut, le Pentateuque ne considère ces divinités nullement comme dépourvues de réalité. Seulement : ces divinités ne sont que des créatures de Dieu, du Dieu Unique, ne sont qu'une catégorie d'anges, relativement insoumis, pour parler le langage théologique habituel. Exemple : le « dieu » avec lequel Jacob a lutté nuitamment (Genèse XXXII, 25 à 33, notamment v. 29 et 31) est l'ange protecteur d'Esaü, donc vraiment un adversaire, cf. le commentaire de Rachi.

(4) Le verbe *yâtsôr* veut dire *créer une forme* alors que *bârô* signifie *créer à partir du Néant*, et *assôh : confectionner, faire l'objet, l'être individualisé*.

(5) L'Homme Céleste ou *Adam Qadmôn* se trouve au-delà des étoiles ; c'est le centre du réseau de toutes les âmes humaines. Si un homme meurt d'une façon ou d'une autre, cela se marque et se remarque dans l'*Adam Qadmôn*. Oskar Goldberg nous apprend dans l'op. cit. que cela résulte de Genèse, IX, 6, verset qui se rapporte au meurtre dont Caïn s'est rendu coupable.

Multiples (1), *et l'Homme* (terrestre) (2) *devint corps subtil vivant* (3)» Ce verset confirme et commente donc l'enseignement du verset 27 du chapître Ier : « *Et Dieu-Forces-Multiples créa du Néant l'Homme dans Son lieu de la formation des formes* (4), *dans le lieu de la formation des formes, appartenant aux Forces-Multiples, Il* le *fit sortir du Néant* (5), *mâle* (s) et *femelle* (s) *Il* les *créa à partir du Néant* (6) ». L'oscillation entre le singulier et le pluriel dans le texte est strictement nécessaire pour exprimer son sens véritable (7).

Avoir été placés ensemble par le Créateur dans Adam-Eve, c'est le fondement particulier du lien de solidarité entre tous les hommes et toutes les femmes du cycle actuel, lien plus étroit,

(1) En principe et sauf exceptions, toutes les âmes destinées pendant le cycle présent à la condition humaine, comme un ensemble, y compris l'âme collective du Genre Humain et les autres âmes collectives.

(2) L'Homme terrestre originel ou Adam-Eve, *Adam-Rîchôn*, fut l'analogue terrestre, sous-stellaire, de l'Homme Céleste, *Adam Qadmôn*, supra-stellaire. Depuis sa mort, l'Adam Rîchôn est remplacé dans son rôle de réplique « en bas » de l'Homme Céleste, installé « en haut », par l'ensemble de tous les hommes qui forment, partant, une race unique, issue d'une seule racine, bien que diversifiée dans ses branches.

(3) Il est pourvu du corps grossier ou « vêtement de cuir » seulement après la consommation du fruit de l'arbre interdit.

(4) *Tsêlêm Elôhîm*, dans le texte. Nous suivons l'interprétation d'Oskar Goldberg qui démolit la traduction courante du verset reproduit par des arguments pertinents et syntaxiques, et cosmologiques (cf. op. cit.).

(5) Adam fut d'abord un hermaphrodite à deux visages qui ne pouvaient se regarder l'un l'autre, cf. Rachi et le Midrache.

(6) Les deux *côtés* d'Adam ont été séparés par Dieu (Genèse II, 21 à 22) ; Eve avait été un *côté* de l'hermaphrodite ; il n'est pas exact qu'elle ait été faite d'une *côte* d'Adam, cf. Rachi. Mais le pluriel *les* fait allusion à autre chose. Il ne s'agit pas de la *confection* des deux individualités psycho-physiques qu'ont été Adam et Eve, car dans ce cas le texte aurait dit *'assah*. Mais le texte dit *bârâ*, parle donc de la sortie du Néant, de l'état indifférencié par lequel les âmes ont dû passer, après l'*Emanation* ou, en langage cabalistique, *atsilouth*, accomplie par Dieu en vue de constituer la matière brute de ce qui devait devenir un monde. (En ce qui concerne la doctrine cabalistique relative à la création de l'univers, cf. nos articles dans *La Table Ronde*, Nov. 1956, pp. 106 sqq. et dans *La Tour Saint-Jacques*, mars-avril 1957, pp. 13 sqq.). Or pour sortir de l'état néantiel, les âmes doivent subir une différenciation bipolarisée : dans chaque virtualité d'âme des éléments complémentaires doivent se manifester, se poser en s'opposant, ce qui rend nécessaire la manifestation de la Masculinité et de la Féminité ; le couple et les couples innombrables doivent surgir, à côté de chaque âme une âme-sœur doit apparaître dont elle est, par la-même, séparée, pour, dès lors, la désirer nostalgiquement ; puis toutes ces âmes ont besoin d'être incarnées, mais cela n'est plus couvert par le terme *bârâ* : aussi l'apparition d'Adam-Eve qui coïncide avec leur première incarnation, et l'installation d'Adam-Eve dans le Paradis ou *Gan'Eden* sont-elles relatées dans d'autres passages. Le verset Genèse I, 27 parle de l'apparition dans la différenciation du couple d'âmes jumelées d'Adam et d'Eve et des innombrables couples d'âmes jumelées, masculines et féminines, qui ont co-existé dans Adam-Eve. Le singulier *le* et le pluriel *les* de notre verset sont, par conséquent, rigoureusement conformes à la pensée qu'il s'agissait d'exprimer.

(7) La *Critique de la Bible* est aberrante. Elle juge des textes dont elle ne saisit pas le sens. « Du gleichst dem Geist, den du begreifst ! (Ton esprit est au niveau des limites de ta compréhension de l'être !) » cette critique dont l'Erdgeist (l'Esprit de la Terre) accable Faust chez Gœthe, est immédiatement applicable à la *Critique de la Bible*.

plus intime que celui fondé par l'origine commune dans ce qu'on pourrait appeler les zones marginales de la Divinité Immensurable (1). La formule « *Fils* (au singulier ou au pluriel) *de l'Homme* » (ou « *Fils d'Adam*) prend ainsi un sens précis. Nous sommes et restons placés dans Adam, liés à Adam, enfermés dans l'unité d'Adam — jusqu'à la fin du cycle actuel, voire, peut-être, au-delà de cette « *date* ».

L'Adam terrestre est mort à l'âge de 930 ans (Genèse, V, 5), mais l'Adam Céleste est toujours en place, tel qu'il a été vu et décrit par Ezéchiel (chap. Ier). Le réseau d'âmes qui lui sont attachées afin d'être individuellement incarnées et réincarnées (2) est permanent. Il importe que ce réseau reste intact, protégé contre les pénétrations indues par lesquelles le Salut de l'HOMME serait mis en question, et la ruine du cycle scellée. Certains anges (Fils de Puissances-Multiples) ayant passé outre en engendrant une progéniture avec les Filles de l'Homme (Genèse, VI, 2 et 4) (3), Dieu est obligé de défendre son œuvre par le Déluge (Genèse, VI, 7 à 17). Il y a cependant deux êtres refoulables qui échappent à la catastrophe : les géants Sihôn (4), plus tard roi des Amorréens, et Og (5), plus tard roi de Basan, qui ne périrent qu'à l'époque de Moïse (Nombres XXI, 21 à 35) : Sihôn s'était réfugié sur le sommet de la montagne la plus haute, où l'eau ne le submergea que jusqu'au cou ; Og s'était cramponné au toit de l'Arche de Noé qui, mû par la pitié, a fini par le nourrir à travers un trou qu'il a pratiqué dans le toit de l'Arche (après la cessation des pluies cela ne présentait plus de danger). Mais une autre intrusion, pire, s'est produite, lorsque apparut Amalec, puissance qui sera éliminée seulement à la fin des temps et qui, jusque-là, sera en guerre avec le Créateur du monde (Exode XVII, 14 à 16) (6).

IV

Les enfants de l'homme se sont diversifiés, selon les âmes collectives multiples contenues en Adam et en Noé. Cela s'exprime,

(1) Il s'agit des zones à partir desquelles l'Emanation a lieu.

(2) La possibilité de la réincarnation est couramment admise par la Cabale. La première réincarnation de chacun est sa première apparition comme individu humain, extérieur à Adam et Eve.

(3) Le chap. VI de la Genèse a été magistralement interprété par Oskar Goldberg, cf. op. cit.

(4) Selon le Midrache.

(5) Og est aussi le fuyard qui apprend à Abraham la captivité de Loth, cf. Genèse XIV, 13 — il aurait voulu qu'Abraham pérît en essayant de délivrer son neveu et que Sarah devînt ainsi sa proie, cf. Rachi et le Midrache. En épousant Sarah, il eût empêché la naissance d'Isaac, de Jacob, de Moïse, de David, etc...

(6) Aussi longtemps qu'Amalec sera présent sur la Terre, a puissance de Dieu sera amoindrie, cf. le commentaire de Rachi.

après l'apparition de la série des Patriarches antédiluviens, par celle des Patriarches de l'humanité actuelle, postdiluvienne, qui sont énumérés dans les généalogies inscrites aux chapitres IX et X de la Genèse. Ce livre décrit dans la suite la généalogie et la vie de certains Patriarches sémitiques, notamment de Sem (dont un autre nom est Melchisédec, selon la tradition juive), d'Eber, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, d'Ismaël, et d'Esaü.

Or chez les Patriarches le phénomène adamique de la symbiose d'une foule d'âmes se répète : Un Patriarche n'est pas un simple générateur qui transmet la vie, c'est une âme collective accompagnée d'un faisceau d'âmes marquées d'une certaine façon, et qui sont ensuite distribuées sur des individus de moins en moins *puissants*, jusqu'à ce qu'on arrive aux individus simples où, en principe, une seule âme habite un corps, unité biologique. A ce niveau il n'est plus vrai que l'âme du fils sorte d'un faisceau d'âmes contenues dans le père (ou la mère) ; l'âme du fils sera issue du même faisceau patriarcal dont l'âme du père s'était déjà détachée antérieurement. Des influences de voisinage entre les âmes parentales et l'âme filiale subsistent néanmoins, mais il n'y a plus la même dépendance quasi totale qui relie les âmes à celles du Patriarche de jadis. Cette dépendance est précieuse et est à préserver de toute atteinte destructive, notamment au regard de l'existence posthume de l'âme. La menace de *retranchement de son peuple*, formulée par exemple comme sanction de l'omission de la circoncision lors d'une des alliances conclues entre Dieu et Abraham (Genèse XVII, 14) est particulièrement redoutable.

Nous apercevons, au stade présent de notre recherche, les éléments suivants comme inhérents à la condition de l'enfant :

1. Il est une étincelle relativement détachée du Tréfonds de ce qui est contenu en Dieu ;

2. Il est rattaché à l'Homme céleste et à Adam-Eve, et engagé dans l'aventure du cycle cosmique actuel ;

3. Il est mis dans une relation de « *participation* » avec des âmes patriarcales, matriarcales et ancestrales qui contribuent à le doter d'une mentalité, d'un caractère et d'un tempérament ;

4. Il est mis dans une relation de voisinage intime et d'influences réciproques avec les âmes de ses parents, puis avec celles de ses frères et sœurs.

V

Examinons à présent de plus près quelques questions qui se rattachent au voisinage des générations.

D'après ce que nous avons dit plus haut, il nous paraît, en principe, improbable qu'une âme, ayant été une première fois

après le déluge incarnée comme Chinois(e), revienne sur terre ensuite comme Nègre, une troisième fois comme homme blanc ou femme blanche (sauf s'il y a eu métissage (1). Nous voudrions éviter de nous prononcer sur la possibilité de renaître comme animal ou démon ou divinité ; nous ne disposons pas de critères pour trancher les controverses relatives à ces questions (2). Un homme peut-il renaître comme femme, une femme comme homme ? Certaines sources hindoues l'admettent (3) ; le *Livre des Morts Thibétain*, par contre, enseigne que, les couples humains étant, dans l'amour, entourés de nombreuses âmes désireuses d'entrer dans la matrice et de parvenir à l'incarnation ou à la réincarnation, les âmes mâles sont attirées par la femme, les âmes femelles par l'homme du couple (4). La rivalité œdipienne que Freud fait commencer au moment où l'enfant débute comme nourrisson, prend donc son origine dans des événements antérieurs à la naissance, antérieurs même à la conception (5). Le futur garçon choisit la future mère, il choisit le sein qui l'entourera, cette demeure chaude et humide, sombre et silencieuse, berceau des berceaux, abri des abris, sanctuaire de la tendresse suprême. Et la future fillette choisit son père, choisit la force génétrice, l'élan générateur sans l'intervention desquels, en principe, l'installation dans le sein maternel n'aurait pas lieu. L'intérêt que l'âme de l'enfant porte à toute la personne de ses père et mère, à leurs âmes, à leurs caractères, à leurs tempéraments, à leurs corps et à leur vie sexuelle, est donc une donnée primordiale (6) ; que l'infraconscient de l'enfant en soit profondément marqué, n'a, au fond rien de surprenant. (Il faudrait s'étonner plutôt de l'obnibulation relative du psychisme enfantin à ce propos, de la difficulté de la prise de conscience de tout cela, n'existât cette institution énigmatique qu'est l'amnésie — relative — dont tous

(1) Dans ce cas, l'individu humain participe aux âmes collectives et aux réseaux d'âmes de plusieurs races, et pourra, après la mort, être attiré vers l'un ou l'autre de ces centres de gravitation.

(2) Le *Livre des Morts Thibétain* affirme que ces possibilités existent. Cependant certains exégètes de ce texte soutiennent que la menace d'une renaissance comme animal ne serait que symbolique : il s'agirait d'une renaissance humaine telle que le caractère de la personne renée ressemblerait à celui d'un animal de telle ou telle espèce. Cf. la traduction française du *Livre des Morts Thibétain* de Marguerite La Fuente (c'est une retraduction de la traduction anglaise du Lâma Kasi Dawa Samdup), parue aux Editions Adrien Maisonneuve, Paris.

(3) Cf. Heinrich Zimmer, *La Maya de Vishnu*, dans *Approches de l'Inde*, Cahiers du Sud, 1949, pp. 176 sqq., notamment pp. 178 à 183 (les histoires de Nârada et de Sutapas).

(4) Cf. la traduction citée plus haut, note 2.

(5) Le *Livre des Morts Thibétain* est un document traditionnel des plus sérieux.

(6) Freud n'a rien eu à inventer ; il a, tout simplement, bien observé.

les événements antérieurs à la naissance sont recouverts (1), première amnésie qui est suivie d'une deuxième par laquelle, sauf exceptions, notre prime enfance nous est voilée. Co-utérinité et co-sanguinité prennent ainsi des significations affectives très précises : On avait été attiré par la même femme, par le même homme. On a habité la même chambre, on a été occasionné par une même volonté-pulsion fécondante. La jumellation augmente encore cette intimité. On a habité simultanément la chambre obscure, on est venu à incarnation à la suite du même vertige de la même amante, du même amant. Même la communauté du lait partagé crée un lien affectif. Avec le lait visible arrive le lait subtil qui réalise une certaine pénétration intime par l'être de la donnatrice. Mais tous ces liens n'empêchent pas d'éventuelles divergences profondes sur le plan spirituel, sur le plan intellectuel et sur celui des intérêts ; ils impliquent en même temps le germe des rivalités affectives, avec d'éventuelles tragédies comme corollaires, et le germe de la solidarité la plus tenace, la plus passionnée. *L'ambivalence* (selon Freud) prend ici sa racine ; la simultanéité d'affection et de haine cohabitant un même individu dans ses rapports avec un de ses semblables découle donc très « *naturellement* » ou « *nativement* » des données élémentaires de la condition humaine, non moins « *naturellement* » que les fixations libidinales du garçon sur la mère et la sœur, de la fillette sur le père et le frère, voire les inversions homosexuelles de ces rapports ; combien une âme extérieure à notre famille doit-elle être proche pour nous fixer avec une même intensité, aussi totalement et durablement pour qu'un mariage monogamique parfait en résulte ? Isaac s'est consolé, grâce à Rébecca, de la mort de Sarah (Genèse XXIV, 67) : le cas n'aurait pas été mentionné si il n'avait rien de remarquable, s'il n'était pas un événement rare.

VI

Y a-t-il des souvenirs qui nous révèlent des éléments de notre vie utérine ? Les psychanalystes ont recueilli maints rêves qui s'y rapportent. En voici deux que nous reproduisons selon R. Allendy (2) :

I. *Un homme rêve qu'il se trouve sur un lit, dans un état indescriptible de bien-être. Le lit est en bois et, aux associations, il se*

(1) Il y aurait des Yoghis capables de se souvenir de leurs existences antérieures. Citons aussi ce conte japonais : Un père et son fils se trouvent au bord de la mer. Le père dit : « Oh quel beau clair de Lune ! » Le fils répond : « Exactement comme les deux dernières fois que tu m'as noyé ici ! »

(2) Cf. *Rêves expliqués*, éd. Gallimard, Paris, pp. 219 à 221.

révèle être le lit dans lequel dormaient ses parents et dans lequel il est né. Ce lit flotte sur l'eau. La scène se passe dans une petite pièce voûtée, arrondie, sans fenêtre, sombre et silencieuse.

II. *J'étais couché dans une église, dans un lit de bois disposé en large, près du porche. J'étais pelotonné sur le côté. Tout était sombre, silencieux, solitaire. Au loin, l'abbé R. disait la messe. A propos de ce dernier rêve, quelques associations d'idées ont été révélées : le lit du rêve en rappelle un autre qu'à un moment donné le rêveur avait partagé avec son frère et où, à une autre époque, la mère de ces garçons avait couché. Celle-ci, très pieuse, amenait parfois le rêveur à l'église alors qu'il était tout petit. La messe évoque, dans l'esprit de celui-ci, le* mystère de l'incarnation.

Ajoutons un rêve de naissance pénible qui nous a été confié par le rêveur, âgé, au moment du rêve, d'environ 25 ans :

« Je marche dans la rue où se trouvent de grands tuyaux longs, enduits de goudron, juste assez larges pour permettre le passage d'un homme, comme on en utilise comme conduites du gaz de ville. Ils sont dans la rue en vue d'être installés souterrainement, conformément à leur destination. Je ne sais plus si des fossés avaient été déjà creusés pour recevoir les tuyaux. Subitement je me vois poursuivi par un crocodile aux mâchoires énormes. Epouvanté, je cherche refuge dans un des tuyaux, probablement dans le tuyau le plus proche. J'y rentre, pour arriver à l'autre bout, j'avance très péniblement, remuant bras et jambes ; une grande angoisse m'étreint, je me sais suivi du crocodile, et je fais les plus grands efforts pour arriver à l'autre ouverture où, je le savais, j'allais être sauvé, à condition de ne pas avoir été happé par le crocodile pendant le passage. Je finis par atteindre la sortie du tuyau, une clarté immense, aveuglante m'accueille, une joie intense m'envahit, mais seulement pendant une fraction de seconde. Car alors je me trouve en face d'un deuxième crocodile qui me guette, les mâchoires ouvertes, prêt à me déchirer, à m'engloutir. La frayeur la plus intense que j'aie jamais ressenti me traverse, et je me réveille en sursaut, me réorientant non sans difficulté dans la réalité de la vie éveillée. Malgré les années qui se sont passées depuis que j'ai fait ce rêve, son souvenir est comme d'hier, indélébile. »

De la biographie du rêveur, il résulte qu'il a fallu délivrer sa mère aux forceps après qu'elle eut souffert les douleurs de l'enfantement déjà pendant 24 heures. Nous trouvons dans le rêve rapporté la trace des contractions utérines (le premier crocodile), les vestiges du passage pénible du rêveur, privé d'air, à travers le vagin (ses mouvements, son angoisse), le souvenir de sa première rencontre avec la lumière (l'éblouissement) et l'empreinte mnémique du forceps de l'accoucheur (le second crocodile).

La vie intra-utérine a beaucoup hanté les poètes ; le plus souvent

les rappels de cette époque de leur existence sont teintés de nostalgie.

Voici quelques exemples :

Le sonnet : *Une dentelle s'abolit* de Mallarmé (1) se termine par les tercets célèbres :

Mais chez qui du rêve se dore
Tristement dort une mandore
Au creux néant musicien

Telle que vers quelque fenêtre
Selon nul ventre que le sien
Filial on aurait pu naître.

Syntaxiquement « *au creux néant musicien* » peut ou bien déterminer « *dort* », ou bien « *mandore* ». Dans le premier cas le rêveur héberge en lui, dans son rêve, le creux néant musicien à l'intérieur duquel dort la mandore mystérieuse. Dans le deuxième cas la mandore endormie du rêveur contient le creux néant musicien qui remplit le « *ventre* » de la mandore. Dans les deux cas l'intérieur de la mandore est le point de départ d'une naissance ou deuxième naissance à une existence éclairée par la Lumière (transcendante) dont la source se trouve derrière la « fenêtre ». Le rêveur s'assimile à un enfant aussi peu mûri qu'on l'est au stade prénatal.

Dans *Sagesse II* (n° V), Verlaine a inséré ce poème fascinant :

Un grand sommeil noir
Tombe sur ma vie :
Dormez, tout Espoir,
Dormez, toute Envie !

Je ne vois plus rien.
Je perds la mémoire
Du Mal et du Bien...
O la triste histoire !

Je suis un berceau
Qu'une main balance
Au creux d'un caveau...
Silence, silence !

Rejoindre le berceau au creux d'un caveau, où a lieu l'abolition de la mémoire et l'estompement de tous les bruits violents, où

(1) Œuvres complètes (NRF), p. 74.

l'on jouit d'un balancement rythmique, calmant, consolant, c'est bien le retour au sein maternel (posé en alternative avec l'entrée dans le caveau, dans le repos posthume). Mais si un doute peut subsister ici en ce qui concerne la prise de conscience par le poète de l'évocation de la vie prénatale, que nous trouvons dans ses vers, la nostalgie de l'état fœtal (elle présuppose un souvenir conscient ou extraconscient, de ce que cet état avait été) est avoué, en termes clairs, par Ladislas Hodassievitsch (1886-1939), sans qu'il faille, pour la déceler, recourir à l'herméneutique des psychanalystes. Son poème *D'un journal intime* se termine par ces vers :

C'en est fini d'être et de veiller,
Il est temps d'exister et de dormir
Comme dort l'embryon au front escarpé,
Il est temps de s'envelopper à nouveau
Dans la molle éternité comme dans un ventre (1).

Nous sommes en présence d'un cas non moins net lorsque nous lisons le poème *Minuit* de Gabriela Mistral (2) dont nous traduisons une strophe comme suit :

J'entends
Une mère qui dort
avec deux haleines.
(je dors en elle, moi,
depuis cinq ans.)

Complétons ces citations par un poème de notre contemporain Jean Gaudry (sans titre) (3) :

jeune
à jeun
de jeu
je m'en suis retourné
d'où j'étais tôt parti
de grand homme surmené
redevins tout petit

retournai en ma mère
dans le meilleur des nids
lâchant la vie amère
avant d'être fini.

(1) Rais et Robert, *Anthologie de la Poésie russe* (Bordas, Paris), pp. 124-5.
(2) Cf. *Tala — Poemas* (Ediciones Sur, Buenos-Aires, 1938), p. 45.
(3) Cf. *Gerces* (Collection *Poètes présents*, éd. Grassin, Paris, 1957), p. 41

Nous ne saurions terminer cette incursion dans le domaine littéraire sans parler d'*Igitur ou la Folie d'Elbehnon* de Mallarmé (1) — nous ne connaissons pas de texte qui soit plus intensément intra-utérin — ainsi que son sonnet en-yx (2) qui décrit la même chambre, le même Décor de l'absence que le fragment d'*Igitur* intitulé *le Minuit*. C'est « *une chambre du temps où le mystérieux ameublement arrête un vague frémissement de pensée,... le frémissement amorti, dans de l'oubli, comme une chevelure languissante, autour du visage..., aux yeux nuls pareils au miroir, de l'hôte, dénué de toute signification que de présence. C'est le rêve pur d'un Minuit, en soi disparu... subsiste encore le silence d'une antique parole proférée par lui ... Depuis longtemps morte une antique idée... s'invite... à se rendre... au Chaos de l'ombre avortée...* » ; dans les fragments suivants nous soulignons : « ... *Tandis que... se prolonge le mensonge exploré de l'infini, ténèbres de toutes mes apparitions réunies, à présent que le temps a cessé et ne les divise plus... j'aimerais rentrer en mon Ombre incréée et antérieure et dépouiller par la pensée le travestissement que m'a imposé la nécessité d'habiter le cœur de cette race... je vais m'oublier et me dissoudre en moi... une glace d'ennui où, suffoquant et étouffé, je suppliais de rester une vague figure qui disparaissait complètement dans la glace confondue ; jusqu'à ce qu'enfin... dans une épouvantable sensation d'éternité en laquelle semblait expirer la chambre, elle m'apparût comme l'horreur de cette éternité...* » Enfin, des *Scolies*, nous transcrivons : « *...ce ne pouvait être que les plumes de génies d'une espèce intermédiaire soucieuse de réunir toute poussière dans un lieu spécial afin que ces ombres... apparussent comme des pures ombres portant chacune le volume de leurs destinées, et la pure clarté de leur conscience. Ce qu'il y avait de clair c'est que ce séjour concordait parfaitement avec lui-même ; des deux côtés les myriades d'ombres pareilles, et de leurs deux côtés dans les parois opposées, qui se réfléchissaient, deux trouées d'ombre massive qui devait être nécessairement l'inverse de ces ombres, non leur apparition, mais leur disparition, ombre négative d'eux-mêmes : C'était le lieu de la certitude parfaite...* » La matrice, symbolisée soit par la « *chambre* », soit par la « glace », soit par la « nuit », s'apparente à celle du *Livre des Morts Thibétain*, comme plaque tournante entre les domaines de la Vie et de la Mort, de l'actualité et de la virtualité, et comme endroit où il serait possible de dépasser les dimensions du temps : «... *ombres apparues dans les panneaux* (3) *; soucieux de recueillir toute poussière d'elle (de la Nuit) pour que, parvenue au point de jonction de son*

(1) Cf. Œuvres complètes, pp. 433 sqq.
(2) Cf. Œuvres complètes, pp. 68-9 (état de 1887), p. 1488 (état de 1868).
(3) Ces ombres sont des âmes incarnables.

futur et de son passé devenus identiques (1), *elle se mirât en toutes ses ombres apparues pures avec le volume de leur destinée et la lueur épurée de leur conscience* ».

Dans *Igitur*, le mouvement va dans le sens de la désincarnation. Dans le sonnet en-yx, il y a, à la fin, un revirement : l'incarnation triomphe, la nativité sauve l'espoir :

...sinon que sur la glace encor
De scintillations le septuor se fixe
(état de 1868*) ou*
encor
Que, dans l'oubli fermé par le cadre, se fixe
De scintillations sitôt le septuor
(état de 1887).

VII

Chez Mallarmé la hantise du sein maternel, l'angoisse métaphysique et sa problématique œdipienne ont été intimement intriquées. Le désir inextinguible de retrouver la mère, la sœur et Harriet Smith (2), mortes toutes les trois prématurément, les deux dernières tuées toutes jeunes par la tuberculose pulmonaire, fut le motif dynamique de sa recherche poétique, métaphysique, philosophique, esthétique et quasi religieuse. Son cas est particulièrement instructif en ce qui concerne la dignité de la problématique œdipienne dont on aperçoit tout le contexte métaphysique.

La situation de l'enfant qui est, par l'incarnation, jeté dans le monde dans un état d'impuissance totale et frappé de l'oubli forcé des connaissances antérieurement acquises dont il ne peut se ressouvenir que lentement et à force de travailler dur, détermine tout un cadre, tout un conditionnement affectif auquel il ne saurait échapper. Il doit s'accrocher à ses père et mère comme si son âme n'avait pas préexisté à son corps et ne possédait pas déjà une histoire aussi longue que celles de ses parents. Elle doit donc revivre dans le champ de l'existence et de l'expérience purement humaines la situation éternelle de la créature en face du Créateur. L'enfance est l'école à la fois de l'humilité et de l'espoir,

(1) Il est intéressant d'étudier, à ce propos, la notion du temps en Islam. Cf. à ce sujet Eva Meyerovitch, *Temps et Mystique en Islam*, dans *Mélanges Georges Jamati*, Paris 1956, pp. 211 à 216.

(2) Cf. Charles Mauron, *Mallarmé l'obscur* (Denoël, Paris, 1941) et *Introduction à la Psychanalyse de Mallarmé* (A la Baconnière, Neufchâtel, 1950), Adile Ayda, *Le Drame intérieur de Mallarmé* (Editions « La Turquie Moderne », Istanbul, 1956 ; dans ce livre remarquable le rôle d'Harriet Smith dans la vie du poète nous a été révélé pour la première fois) et Ernest Fraenkel, *Contribution à la Psychanalyse de Mallarmé* (sous presse, au « Cercle du Livre », Paris).

le stimulus renouvelé à chaque naissance pour entreprendre la montée vers la Perfection, l'aiguillon de la non-satisfaction, et pour ne pas s'arrêter avant que soit atteinte l'intégration de soi-même et de toutes les étincelles divines, déléguées au Grand-Œuvre du cycle actuel, dans l'Homme (terme qui recouvre ici l'Homme céleste et l'Homme terrestre), avant que soit atteint le Salut de l'Homme et la joie triomphante de Dieu qui voudrait enfin pouvoir, tant soit peu, se reconnaître dans Son Enfant, dans Ses enfants.

L'impératif catégorique pour l'Enfant, à tous les échelons que ce terme désigne, a été formulé verbalement, une fois pour toutes, par Strindberg, à la fin du « *Jeu de songe* » *: nous devons mûrir - mûrir - mûrir.* Le Zohar avait déjà parlé de l'*affinement* que les âmes doivent subir au cours de leur marche vers Dieu.

Les analyses précédentes nous permettent d'apercevoir encore plusieurs éléments inhérents à la condition de l'enfant :

1. L'enfant est, dès le temps où son incarnation se prépare, préoccupé du sein maternel et de la vie sexuelle parentale ; il entre dans la problématique œdipienne et dans l'ambivalence affective antérieurement à sa naissance, voire antérieurement à la fécondation de sa mère par son père ; il apporte donc précocement un des principaux germes des difficultés qui compliqueront toute sa vie terrestre et, le cas échéant, sa propre vie conjugale ; la lecture de Genèse II, 24 doit s'accompagner de la méditation de Genèse XXIV, 67 ;

2. Les thématismes psychologiques ci-dessus énumérés sont incrustés dans les dernières profondeurs de chaque individualité humaine, ce dont témoignent aussi la vie onirique et les œuvres poétiques ; les données affectives fondamentales de l'enfance sont, partant, fondamentales pour toute la vie humaine ;

3. L'âme individuelle humaine, originellement étincelle divine et enfant de Dieu, est placée par l'Emanation divine dans la situation de la migration et du mûrissement perpétuels ; migration et mûrissement sont les catégories fondamentales de l'existence humaine ; or le mûrissement étant le caractère le plus profond de l'enfance, il appert que nous ne sortons jamais de l'enfance aussi longtemps que nous n'aurons pas atteint à la perfection ; *être enfant* est, par conséquent, un existentiel fondamental de l'*existence ;* il convient de remplacer l'*être jeté* de Heidegger par l'*être enfant ;*

4. Le processus du mûrissement vers une perfection donnée antérieurement à toute Histoire et cette perfection elle-même sont susceptibles d'innombrables variantes ; chacune de ces variantes peut être la conquête d'une individualité humaine et constitue la cause finale d'une individualité humaine ; il en résulte que la perfection originelle, divine, n'est pas statique, mais dynamique,

en train de se recréer continuellement ; l'élan vers la *vie sublime* (c'est une notion centrale de la philosophie de mon maître Etienne Souriau) (1) fait donc appel en même temps à une préréalité originelle, grenier de tous les possibles, et à une créativité éternelle, divinement inexhaustible ;

5. Le but du mûrissement et de l'enfance est, d'une part, de retrouver l'absoluité divine et, d'autre part, la réunion de toutes les étincelles divines dans une structuration harmonieuse, autrement dit, la constitution de la personnalité de l'univers (2) ;

6. De ce qui précède il résulte que l'état d'enfance possède une très haute dignité, car l'enfance est, en dernier ressort, l'*être en marche vers Dieu ;* l'enfance (3) a sans doute droit au plus grand respect, aux plus grands égards, à l'amour le plus chaleureux ; aimer l'enfant, c'est, aimer Dieu et aimer l'Homme dans un seul et même mouvement de l'âme.

ERNEST FRAENKEL.

(1) Cf. notamment son dernier livre *L'Ombre de Dieu*, paru aux Presses Universitaire de France, Paris. Comme exemple d'un tel mûrissement on peut citer la vie de J. K. Huysmans, cf. l'excellente esquisse biographique de Robert Amadou *Cinquante ans après sa mort — Huysmans vivant*, dans *Combat* du 9 mail 1957, p. 7.

(2) Selon Oskar Goldberg, la constitution de la Personne Mondiale est le point culminant de la téléologie de la Cabale, cf. *Maimonides, Kritik der jüdischen Glaubenslehre (Maïmonide - Critique de la théologie juive)*, éd. Glanz, Vienne, 1935, p. 100, en note.

(3) Y compris l'embryonnat ; cf. le poème *1er Novembre* qu'Ariane Villaudry consacre au *Durable souvenir du petit défunt qui n'est pas né !* (dans *De Jade et d'Osier*, éd. Grassin, Paris, 1957).

L'enseignement de la science aux enfants et aux adolescents

L'enseignement de la science n'a pas fini de poser des problèmes à ceux qui en sont responsables. Les projets et les essais se succèdent. Une doctrine d'ensemble ne semble pas encore avoir été élaborée. L'enseignement scolaire de la science garde une certaine apparence d'anarchie. Les programmes, qui se suivent d'une année scolaire à l'autre, comportent des sciences diverses. Mais, entre elles, il ne semble guère y avoir d'autre lien que celui que la fantaisie de leurs créateurs a pu y mettre.

C'est ainsi que les enfants passent de la géologie à la zoologie, de la zoologie à l'anatomie et à la physiologie humaines, de la physiologie à la bactériologie, et ainsi de suite. Or, à chaque passage, il y a une coupure. De telles discontinuités ne sont certainement pas bonnes, psychologiquement. Il est nécessaire que l'enseignement respecte certaines règles de progression et de continuité.

Cela est possible, malgré la multiplicité des sciences qu'il faut enseigner. Mais cela n'est possible que si l'on crée un enseignement qui soit psychologique. Il faut porter plus d'attention aux esprits des adolescents qui ont à apprendre les sciences qu'à ces sciences elles-mêmes.

En effet, dans le développement mental d'un adolescent qui acquiert la science, on peut distinguer plusieurs phases successives. Et c'est en se réglant sur ces phases que l'on pourra donner à l'enseignement scientifique toute son efficacité et lui permettre d'être à la fois synthétique et divers.

Je voudrais rappeler la succession de ces étapes psychologiques, telle que j'ai eu l'occasion de la décrire dans mon livre sur l'*Acquisition de la science*. On verra que, dans cette évolution mentale, il y a une direction générale : la tendance naturelle vers une abstraction progressive.

L'éveil de la curiosité.

La curiosité que l'homme porte aux choses est la cause de toute science.

Cette simple constatation pose déjà aux maîtres des problèmes

difficiles. En effet, la curiosité, en ce qu'elle témoigne d'une activité mentale propre à chaque individu, n'est guère compatible avec un programme qui soit commun à toute une classe d'élèves dissemblables.

Les enfants sont inégalement curieux. Et l'éveil de la curiosité se fait à des âges différents. Et enfin, le jour où la curiosité se sera éveillée, elle choisira les objets les plus divers. Tel enfant se passionnera pour la paléontologie et accumulera les reproductions d'ichtyosaure, tel autre ne s'occupera que d'automobiles et de changements de vitesse. Dans ces conditions psychologiques, l'enseignement idéal devrait être individuel.

Il y a certainement incompatibilité entre ces exigences de la curiosité individuelle et celles d'un enseignement collectif. Celui-ci doit faire respecter certaines règles de discipline générale. Il ne peut suivre dans leurs fluctuations les fantaisies personnelles. Mais, à trop vouloir réduire ces fantaisies, il risque de paraître arbitraire aux enfants. Ceux-ci créent une coupure entre ce qu'ils apprennent librement et ce qu'on leur enseigne livresquement. La science scolaire, et finalement la science, devient pour eux une construction artificielle, étrangère à leur propre vie mentale, une invention d'adultes. Il est donc indispensable, par tous les moyens, en s'aidant de l'histoire de la science, en rappelant la biographie des grands savants, en faisant deviner par les enfants eux-mêmes les problèmes scientifiques, en stimulant l'enthousiasme pour ces problèmes, de maintenir la meilleure liaison possible entre ce que les enfants peuvent chercher d'eux-mêmes dans le monde extérieur et ce qu'on peut avoir à leur enseigner dans les classes.

L'art de percevoir.

Une fois la curiosité éveillée, il va falloir procéder par étapes progressives.

La première tâche de l'enseignement est de mettre les élèves au contact des *faits.*

Il y a là une règle générale, qui est presque une question d'hygiène mentale. On reproche parfois à un enseignement trop strictement littéraire d'apprendre à faire des phrases. Ce défaut peut être corrigé en habituant les enfants à percevoir, d'abord.

Dès leur premier âge, les enfants explorent le monde extérieur. Ils aiment voir, entendre, toucher. Ces merveilleuses qualités devraient être protégées. Elles sont le principe de toute conquête. L'enseignement devrait être le moins possible livresque. Et lorsqu'il doit l'être, il devrait utiliser des livres abondamment illustrés. Et les enfants devraient être habitués, en classe, à dessiner d'après nature. Le dessin scientifique, qui cherche à mettre en

évidence les détails que l'on veut reproduire électivement, diffère du dessin artistique, sans qu'il faille obligatoirement établir entre ces deux manières de dessiner d'absurdes distinctions. S'il ne peut être un artiste, que l'enfant s'habitue en dessinant à être un bon artisan.

Chacun des faits que la science a reconnu dans la nature devant être désigné par un nom particulier, il faut mettre en valeur la précision du langage scientifique. Mais que cette acquisition des faits scientifiques ne se transforme pas en un apprentissage de noms barbares et d'adjectifs dissonants, parenchymes, campylotropes, anthérozoïdes, phytolaccacées... Que les libellules et les pâquerettes gardent leur poésie.

Les adultes ont trop souvent le tort de vouloir faire participer les enfants à leurs propres connaissances. Il serait anormal qu'un enfant comprenne ce que l'humanité a mis des siècles à comprendre, que la terre est un corps sphérique qui gravite autour du soleil. Quel est le père, cependant, qui n'ait cédé à la tentation de faire tourner une pomme autour d'une lampe ? Et combien de livres de géographie élémentaire qui commencent par un exposé du système solaire et un schéma des phases de la lune ? L'enseignement de la géographie doit commencer par faire dessiner le plan de la classe, avec ses murs et ses bancs. Puis, on fera reproduire le plan du quartier ou du village. Puis, on fera concevoir la carte de la région. Puis, on fera deviner, ce que des voyages auront permis de vérifier, que d'autres régions existent. Ensuite, on passera à la carte de la France, puis à celle des continents. Un temps arrivera où la terre deviendra ronde d'elle-même.

Pour la description des animaux et des plantes, on procédera de la même manière. On commencera par faire dessiner des bêtes et des fleurs familières. Plus tard, on fera découvrir, sous la peau, les os et les muscles essentiels, avec la structure d'ensemble de l'animal. Puis on fera comprendre le mécanisme des fonctions principales, la circulation, la respiration, la digestion.

Que de choses on peut découvrir avec une simple loupe ! Et il faut utiliser les possibilités que donnent le cinéma et la télévision pour faire voir ce que les livres ne peuvent montrer.

Il y a un âge pour lequel tout est merveilleux et où l'on aime apprendre pour apprendre. Que l'on profite de ces années de poésie.

L'art de comparer.

Un jour viendra où il faudra aider l'évolution intellectuelle vers une connaissance plus savante. Un sentiment nouveau, celui des analogies, doit être éveillé.

Cette transformation mentale doit être accomplie progressive-

ment. La botanique et la zoologie seront d'une grande utilité pour cela. Après avoir fait constater que le dos d'un chien est bâti sur des vertèbres, on fera constater que cela est vrai aussi pour le chat, et aussi pour l'homme, et aussi pour le lézard, les oiseaux et les poissons. Après avoir fait dessiner les mâchoires d'un homme, on fera remarquer leurs différences et leurs ressemblances avec celles d'un lion et celles d'une vache. Après avoir décrit l'omoplate, l'humérus, le radius, le cubitus et les os de la main d'un homme, on retrouvera les mêmes os dans la patte d'un cheval et l'aile d'un oiseau.

Il sera alors bien curieux d'examiner l'anatomie d'un papillon multicolore, et celle d'un escargot. Et, en même temps que celle du papillon, on examinera celle du scarabée et celle de l'écrevisse ; et, en même temps que celle de l'escargot, celle de l'huître et celle des poulpes.

Cette anatomie comparatives fera percevoir l'existence, dans des animaux d'apparence différente, de *caractères communs.*

La science comparative est donc d'un degré supérieur à celui de la science purement descriptive. Toute leur vie de savant, les hommes auront à développer ce sens des analogies, qui est presque un don.

Cette découverte des caractères communs et des caractères distincts permet de donner une valeur toute nouvelle au langage scientifique. C'est ainsi que l'on classera sous le nom général de Vertébrés tous les animaux dont l'anatomie est comparable, alors que l'on rangera dans d'autres Embranchements, sous les noms de Mollusques, Articulés, Echinodermes... d'autres animaux selon leurs ressemblances anatomiques.

Et ainsi, on fera comprendre l'importance scientifique des *familles* naturelles. Cette *classification naturelle*, dont les cadres sont fixés par la nature même des êtres et des choses, diffère par ses fondements mêmes des classements artificiels tels qu'un examen superficiel pourrait les établir pour la commodité de la description en se servant de caractères arbitrairement choisis, comme les différences de taille ou de couleur.

Par cette seule différence entre la science descriptive et la science comparative, on peut comprendre la valeur d'un enseignement psychologique. Car le passage entre ces deux types de sciences exige une transformation mentale, dont il faudra bien marquer toutes les étapes.

L'on pourra, en effet, pousser de plus en plus loin cette transformation, en faisant apparaître, à l'intérieur d'un même embranchement, celui des Vertébrés, l'existence de plusieurs classes, les Mammifères, les Oiseaux, les Reptiles... et, à l'intérieur de ces diverses classes, de groupes animaux de plus en plus ramifiés.

Cette anatomie supérieure a un très grand intérêt scienti-

fique. C'est elle qui a permis de poser le problème de l'évolution animale, puisque le problème se pose de lui-même de savoir comment des animaux, aussi différents qu'un chien, une vipère, une poule et un saumon, sont apparentés par leur structure profonde.

Il ne faut pas hésiter à donner toute sa valeur à l'art de comparer et à poser devant les élèves l'hypothèse évolutionniste.

L'art d'abstraire.

L'enseignement doit alors franchir une étape nouvelle. Et cette nouvelle transformation mentale a une telle importance qu'il faut la préparer longuement.

Il s'agit de faire acquérir l'idée de *loi naturelle.*

Soit, par exemple, la loi de Galilée : « Dans le vide, tout corps en chute libre a un mouvement uniformément accéléré ». L'analyse de cet énoncé va permettre de mieux comprendre ce qu'est une loi naturelle, donc de faciliter l'enseignement de cette nouvelle forme scientifique.

Le fait qu'énonce la loi est général. L'attention ne se porte plus, comme dans les premiers temps de l'acquisition de la science, sur des faits particuliers. *Tous* les corps, de quelque forme et de quelque matière qu'ils soient, tombent sur la terre de la même manière.

Mais, pour arriver à percevoir ce fait général, il faut atteindre un certain degré dans l'abstraction. Il faut, d'abord, faire abstraction de la résistance de l'air, qui ralentit très inégalement les corps. Il faut, surtout, se représenter mentalement le mouvement d'un corps en chute libre. Cette chute est analysée en fonction du *temps*, qui est choisi comme système de référence. La grandeur dont on analysera les variations par rapport au temps sera la *hauteur* de chute. A partir de ces deux idées abstraites, la durée et la hauteur, on élaborera l'idée de *vitesse.* Il faudra alors comprendre que la vitesse varie elle-même en fonction du temps et qu'elle augmente de plus en plus au cours de la chute. Il faudra donc concevoir une idée encore plus abstraite, celle d'*accélération ;* comprendre que l'accélération, dans le mouvement de la chute libre, est constante ; et parvenir enfin à cette idée que la vitesse augmente d'une manière uniforme.

Les idées de vitesse et d'accélération nous sont devenues familières. Mais l'on risque d'oublier l'effort intellectuel considérable qu'il a fallu à l'humanité pour en prendre conscience. Comme la science n'est pas transmissible héréditairement et que chaque homme nouveau doit l'acquérir intégralement, l'enseignement, qui a la charge de cet enseignement individuel, doit se souvenir des

difficultés que les savants d'autrefois ont eu à surmonter pour résoudre ce problème.

Un siècle avant Galilée, Léonard de Vinci (1452-1519) avait déjà remarqué que « tout ce qui descend en chute libre acquiert une vitesse nouvelle à chaque degré de mouvement ». Mais c'est Galilée (1564-1642) qui transforma cette remarque en un véritable énoncé scientifique. Ayant eu l'idée que la vitesse augmente régulièrement au cours de la chute, Galilée fit une analyse expérimentale de cette chute. Il ralentit le mouvement, ne pouvant l'étudier dans sa rapidité. Et il vérifia que les distances parcourues étaient proportionnelles aux durées des parcours, selon l'équation : $h = 1/2\ g\ t^2$, où h désigne la distance parcourue, t la durée des parcours et g l'accélération. La physique devenait donc mathématique.

Ce qui prouve combien cette question était difficile à résoudre, c'est que Descartes (1596-1650) se trompa, lorsque, après Galilée, il voulut reprendre le même problème. Au lieu d'analyser l'accélération en fonction du temps, il l'analysa en fonction de l'espace, et l'équation devenait fausse.

L'enseignement devrait toujours se rappeler les tâtonnements séculaires des plus grands penseurs devant ce problème de la chute des corps, car les précurseurs de Galilée se perdent dans la nuit des temps. Comment exiger que de jeunes intelligences comprennent facilement la solution qu'on leur présente ? On voit à quel degré d'abstraction il faut parvenir pour faire concevoir ce qu'est une loi naturelle.

Toute une préparation intellectuelle est nécessaire. Avant d'en arriver là, plusieurs années d'enseignement des mathématiques élémentaires auront été indispensables.

En effet, il faut réfléchir sur l'idée générale suivante : en énonçant des lois naturelles, la pensée établit entre les faits des *relations* qu'elle traite comme celles qu'elle démontre dans les théorèmes mathématiques.

Avant d'initier la pensée à la *forme-loi*, il faut donc l'initier à la *forme-théorème*. C'est dire que l'on ne pourra guère commencer à parler de loi naturelle avant la dix-septième année. Auparavant, pendant la période où les élèves auront été instruits dans l'art de percevoir et dans l'art de comparer, les mathématiques élémentaires auront été enseignées.

L'enseignement élémentaire des mathématiques.

La diffusion de la culture mathématique se heurte à un obstacle majeur, qui est psychologique : la fameuse distinction entre les esprits littéraires et les esprits mathématiques. Cette classifi-

cation mentale n'aurait pas d'importance si on ne lui donnait qu'un sens réduit, en reconnaissant que les esprits sont inégalement aptes à l'abstraction. Elle devient grave lorsqu'elle se transforme en un classement par tout ou rien et qu'elle range les cerveaux dans des catégories définitives en persuadant trop d'hommes de leur totale et incurable inaptitude mathématique.

Comme l'éducation mathématique est bien plus austère que l'éducation littéraire, certains esprits cèdent peut-être à la facilité en se déclarant incapables de résoudre les problèmes les plus simples. Bien souvent, ils sont victimes, plus ou moins involontaires, d'un préjugé. On peut aimer la musique sans être Mozart. On peut arriver à se servir des mathématiques sans avoir inventé la géométrie à douze ans et le calcul infinitésimal à seize. Avant de porter un jugement définitif sur ses propres aptitudes intellectuelles, il peut être nécessaire d'attendre avec confiance le moment où apparaîtra le goût de l'abstraction. Toute intelligence normale peut acquérir une culture mathématique. Le premier enseignement a une importance décisive puisque c'est lui qui doit révéler à chacun en particulier le mathématicien qui est en lui.

Les milliers annuels de candidats aux grandes écoles ne sont pas tous des Archimède ni des Laplace. D'ailleurs, l'enseignement n'est pas fait pour les Archimède et les Laplace.

Il est normal que l'on ait à vaincre un mouvement de recul devant les symboles mathématiques. Pour celui qui les voit pour la première fois, de tels symboles n'ont aucun sens. Et il est, psychologiquement, utile de faire remarquer qu'ils ne peuvent en avoir aucun. Ils ont été créés artificiellement pour désigner certaines opérations logiques. Leur sens sera révélé en même temps que ces opérations. Mais il n'y a en eux aucun mystère. Ils ne sont pas le privilège, jalousement gardé, de quelques initiés. L'enseignement des mathématiques doit commencer par mettre les élèves en confiance.

Il devra se soumettre à une autre règle. Il faut toujours penser à l'état d'esprit de ceux à qui les mathématiques sont révélées pour la première fois. Il suffit de se rappeler ses propres difficultés. La présentation d'une nouvelle science doit être faite avec beaucoup de soin.

Cela revient à dire que les transitions entre les théories mathématiques successives doivent être longuement préparées. En général, on lance d'emblée les élèves en pleine algèbre, en pleine trigonométrie, plus tard en pleine analyse, sans faire comprendre pourquoi il est nécessaire de passer d'une science déjà enseignée à une nouvelle science.

Toute discontinuité dans un exposé constitue une rupture pour les novices. Ceux-ci auront beaucoup de mal à faire, si jamais ils la font, la synthèse des détails particuliers qu'ils auront pu apprendre.

Il est indispensable de toujours annoncer ce que l'on va faire. Et, à l'intérieur de chacune des branches de l'enseignement, il faut assurer avec le même soin le passage d'un chapitre à l'autre.

La pratique des mathématiques développera l'art de concevoir des *relations* abstraites. Il ne faudra d'ailleurs pas se contenter des relations déterministes. Un enseignement moderne doit tenir compte des relations aléatoires et faire apprendre les éléments du *calcul des probabilités.*

La connaissance des relations abstraites préparera à la connaissance des lois naturelles, qui énoncent des relations générales entre les faits particuliers.

L'art des synthèses.

On ne saurait trop insister sur l'importance que doit prendre dans l'enseignement psychologique, tel que je l'expose, la loi naturelle. Il y a là une phase décisive, une transformation intellectuelle qui doit être effectuée à la fin de l'enseignement secondaire.

Mais la loi naturelle n'est encore qu'un élément dans la science. Et il faut aller jusqu'aux formes scientifiques supérieures que sont les *théories.*

Dans une même théorie, l'esprit humain essaye de faire une synthèse cohérente de tous les faits particuliers qu'il a pu apprendre dans un domaine particulier de la nature et qu'il a pu ranger dans ses classifications naturelles ou relier par des lois naturelles générales. Les théories scientifiques sont donc de vastes constructions intellectuelles où se mêlent en toutes proportions les données expérimentales et les raisonnements abstraits.

Rien ne peut mieux développer l'enthousiasme pour la science que de faire explorer l'un de ces grands édifices intellectuels, comme l'ensemble de la *Mécanique* ou celui de l'*Electro-Magnétisme*, Optique comprise, ou celui de la *théorie atomique*, ou celui de l'*Hypothèse Evolutionniste*, avec ses divers arguments, d'ordre anatomique, paléontologique et embryologique.

L'exposé de ces grandes théories, qui doivent développer le goût des vastes synthèses intellectuelles, est difficile. Il faudra s'aider de l'histoire de leur création, tout en supprimant de cette histoire toutes les erreurs et les tâtonnements trop maladroits. L'essentiel sera de faire comprendre comment, à force d'observations, de calculs, de raisonnements, l'esprit humain peut arriver à se représenter de plus en plus exactement le monde extérieur.

L'histoire de chacune de ces théories a débuté souvent très tôt et l'on retrouve des fragments d'hypothèses exactes dans des textes anciens. Lentement, la science a su inventer ses méthodes, éliminer ses erreurs d'interprétation et assurer ses hypothèses. Pour le développement de l'esprit scientifique, il n'y a sans doute

pas de meilleure méthode que de suivre l'évolution d'une grande théorie. Il ne sera pas inutile de remarquer que chaque époque a ses modes intellectuelles, comme elle a ses modes artistiques et ses modes vestimentaires. Certains sujets étant plus ou moins épuisés, l'époque suivante change de mode. Et il faudra montrer, au passage, l'influence que les grandes théories scientifiques ont pu avoir sur la structure intellectuelle générale de la civilisation contemporaine. Cette influence n'a fait que grandir au fur et à mesure que la science se développait et manifestait de mieux en mieux sa puissance.

Cette prise de conscience des grandes théories de la science rendra plus clairs bien des problèmes qui se posent à notre monde moderne. La science est devenue l'une des forces les plus agissantes de notre vie.

L'enseignement scientifique trouve son point culminant dans l'exposé des théories. L'enseignement élémentaire de la science risquerait, s'il se limitait à l'enseignement des faits particuliers, de présenter la science comme une accumulation de détails. Il est certain que le goût du fait bien observé est développé par la culture scientifique. Mais il serait grave de croire que la science se satisfait avec des listes de faits. Un livre de science doit être beaucoup plus riche en pensée qu'un dictionnaire. La pratique de la science doit conduire à une véritable culture intellectuelle. L'esprit humain a pour honneur de ne pas se servir de ses seules facultés de mémoire.

L'art de la critique philosophique.

Parvenu jusqu'aux théories scientifiques, l'enseignement de la science est bien près de la philosophie des sciences. Mais il ne peut guère, même dans les classes supérieures de l'enseignement secondaire, pénétrer dans ce nouveau domaine. Car il ne faut y entrer qu'après de longues méditations et une lente fréquentation de sciences très diverses.

Mais si ce domaine est, pratiquement, interdit à l'enseignement secondaire, il est indispensable qu'il soit compris dans l'enseignement supérieur. Il est certain que les savants et les philosophes ont du mal à se comprendre. Leurs préoccupations sont différentes, leur langage n'est pas le même. Mais il est impossible de penser que la science et la philosophie puissent rester étrangères l'une pour l'autre. De siècles en siècles, la science a gagné sur les domaines traditionnels de la philosophie. Les résultats généraux de la science doivent faire partie des méditations des philosophes. Et, peut-être plus encore que ces résultats, ce sont les méthodes générales de la science qui ont de quoi intéresser ou troubler les philosophes.

Même si la philosophie des sciences doit faire partie de l'au-delà de l'enseignement scientifique, il faut savoir que cet au-delà existe.

La fantaisie créatrice.

Bien que le programme que je viens d'exposer soit très vaste, il ne suffit pas encore à remplir toutes les conditions d'un véritable enseignement de la science. Il n'atteint pas encore son objectif essentiel. Et même il risque de le manquer.

Création de l'esprit humain, la science ne peut se développer que par création. Or, tout enseignement risque de donner trop de confiance aux programmes tout faits et de faire croire aux succès scolaires. A force de courir entre des brancards, les candidats perdent toute liberté de mouvements. Les examens et les concours sont anesthésiants. L'esprit y perd sa qualité essentielle, son audace créatrice. A ne travailler que sur programmes, et presque sur commande, on oublie que la science est une grande aventure humaine.

L'enseignement ne peut certainement pas créer le don créateur. Il peut, cependant, le stimuler. Et surtout, il ne doit pas en refouler les premières manifestations. Il n'y a jamais eu de méthode pour créer. Tout ce que l'enseignement peut faire c'est de donner des exemples de création, c'est d'alimenter la création par la culture générale, c'est d'alerter la curiosité. Il faut se méfier des conforts intellectuels, dont le charme agit sournoisement. Le meilleur système pour les éviter, c'est de toujours ramener les intelligences devant les grands problèmes. Une certaine inquiétude intellectuelle est indispensable. La métaphysique a de quoi l'entretenir. Et il est bon de faire vivre les créateurs parmi les créateurs, de mêler les savants aux artistes, écrivains, musiciens, peintres, sculpteurs, architectes. Les créateurs ont vite fait de comprendre qu'ils parlent tous le même langage. L'art moderne est une école d'audace.

Il ne faut pas se lasser de répéter que la création scientifique commence beaucoup plus tôt qu'on ne le croit. On connaît la précocité des mathématiciens. Mais on ignore que, le plus souvent, la création scientifique commence vers 25 ans. L'enseignement doit être organisé de manière à permettre cette éclosion entre 25 et 30 ans. Voici l'âge où les créateurs de l'Energétique ont *publié*, au XIXe siècle, leurs premières découvertes : Carnot et Clausius, 28 ans ; Joule, 26 ans ; Mayer, Helmholtz et W. Thomson, 25 ans. On peut même se demander si un homme qui n'a rien créé à 35 ans a vraiment des chances d'être un jour l'auteur d'une théorie originale. De tels chiffres devraient avoir de l'importance dans les calculs de ceux qui sont chargés d'organiser

l'enseignement, et, après lui, la répartition des places dans les centres de recherche.

L'essentiel est de sauver l'enthousiasme créateur. La difficulté est de concilier cet impératif avec les nécessités d'un enseignement collectif et avec les exigences des applications techniques.

La vraie science est contemplative.

PIERRE VENDRYÈS.

La désadaptation de la personnalité source majeure d'insuccès scolaire

M. F. Joliot-Curie montrait récemment dans une conférence radiophonique que notre science en était encore, quoi que nous en pensions, à ses commencements. Nous aurions tort de croire que le savoir humain approche de ses limites : bien d'autres miracles, qui deviendront à leur tour élémentaires, attendent les générations prochaines.

Vues qu'il est toujours utile, en dépit de leur évidence, de souligner. L'immobilisme du contentement de soi et l'inertie de la pensée — qui gémit si fort dès qu'elle s'efforce d'imaginer l'avenir autrement que dans les formes du présent — tentent trop aisément notre vanité, notre orgueil ou notre paresse.

L'art d'enseigner demeure exposé à ces tentations malheureuses. Et plus encore que les autres. Du Savoir à l'Intelligence, ces deux entités, il nous semble — fallacieusement — que le passage est direct, sans obstacle ni difficulté. De là ces conséquences immédiates, trop immédiates, devant lesquelles notre simplisme n'hésite pas : qui est doué d'Intelligence se trouve de plain-pied avec le Savoir, — l'Intelligence n'a qu'à s'ouvrir pour qu'y pénètre le Savoir, — l'une est faite pour l'autre, — donc, suprême conclusion et suprême erreur, qui n'apprend pas bien n'est pas bien intelligent.

* * *

Les recherches de la psychologie « générale », avide de l'Homme, insouciante des hommes, se sont développées sans que ces principes sommaires soient mis en question. La science et l'art psychotechniques n'ont point, il s'en faut, levé l'ambiguïté. De façon générale, et dans l'usage français du moins, ils tendent même à séparer davantage encore l'intelligence pour l'inventorier plus à l'aise. Prétendant la mesurer en elle-même, on la découpe en tranches, dénommées « aptitudes », qu'on s'efforce d'estimer une à une (mémoire immédiate, mémoire différée, habileté manuelle, attention, jugement, raisonnement, etc...), si même on ne les décompose pas encore en une poussière d'aptitudes littéralement atomisées : imagination visuelle, imagination

motrice, imagination auditive, coordination psychomotrice, aptitude au langage parlé, discrimination esthétique, discrimination sensorielle, plasticité perceptuelle, perception des formes, etc... (1).

Cette conception d'une intelligence transformée en un puzzle de pièces anatomiques successivement passées sous le microscope ne pouvait, heureusement, tenter la pédagogie. Intuitivement conscients de l'unité de l'être et des interfluences profondes dont cette unité est la somme, les enseignants n'ont guère rencontré d'aide du côté de cette psychologie expérimentale. Si celle-ci reconnaît, très rapidement, qu'il « peut y avoir des différences individuelles dans les attitudes mentales vis-à-vis des problèmes », elle se hâte de passer outre et ne consent qu'une note de quatre lignes, chez M. Piéron (2), pour constater qu'il « peut aussi s'exercer des influences caractérielles modifiant l'attitude vis-à-vis de la tâche à accomplir, du problème à résoudre, à la suite d'expériences ayant déclenché des complexes émotionnels, provoqué des inhibitions »...

Les recherches morcelées de la psychologie expérimentale, si elles n'ont guère impressionné ni servi les enseignants, n'ont pas non plus contribué à confirmer et à éclairer leur pressentiment de l'unité psychologique de l'élève. Dans la mesure où, de très loin, elles pouvaient pourtant les influencer, ce ne pouvait être qu'au profit d'une Intelligence encore un peu plus coupée de son contexte humain, un peu plus désincarnée, un peu plus insaisissable.

***

Il fallait bien, cependant, que les réalités irrécusables de l'école se fissent jour et que, présentées de façon statistique, elles finissent par produire quelque impression.

A la fois psychologue et enseignant de longue expérience, M. Prudhommeau (3) a démontré de façon décisive que, *bien souvent, l'échec n'est pas imputable à l'intelligence de l'enfant.* Dans une étude menée sur 639 élèves, il trouve, entre six et huit ans, « très peu d'enfants en difficulté ». Entre huit et dix ans, se manifeste « un net effondrement » (17 %) ; entre dix et douze ans, on passe à 41 % d'enfants en difficulté ».

Si l'on rapproche le très petit nombre des enfants en difficulté dans les deux premières années de scolarité du « chiffre énorme » de 41 % d'inadaptés scolaires à douze ans, on est amené à penser que des causes puissantes, issues de la famille et de l'école —

(1) P. E. Vernon. *La structure des aptitudes humaines,* trad. fse. P. U. F., p. 118.
(2) Henri Piéron. *La psychologie différentielle,* P. U. F., p. 71.
(3) *Inadaptation scolaire et retard intellectuel,* in Cahiers de l'enf. inadaptée, Sudel, n° 15 et 16. Etude reprise et élargie dans l'ouvrage récent de cet auteur : *Les enfants déficients intellectuels* (P. U. F. 1957).

exactement, de la jonction des influences qu'elles dégagent — sont intervenues. « Tout se passe pour certains enfants comme si l'action des milieux scolaire et social avait, dès le début de la scolarité, amené chez eux des insuccès, des sentiments d'insuffisance ou d'insatisfaction, des blocages sous l'influence des reproches qui leur étaient adressés. Un premier trouble dans l'acquisition des mécanismes de base a eu pour conséquence l'impuissance à suivre la progression normale des travaux scolaires. De blocages en insuccès, l'enfant n'a pu progresser et, ou bien a renoncé à l'effort, ou bien a réagi et s'est orienté vers une instabilité, un trouble dans les rapports avec le milieu, graves de toute façon. L'âge augmentant sans que les connaissances progressent, il y a non seulement eu chute des possibilités scolaires mais mauvaise réaction aux épreuves psychologiques ».

Ainsi, il apparaît que *bien des déficients scolaires*, jugés tels d'après leur niveau scolaire et leurs performances psychométriques actuelles, *sont en réalité des élèves intelligents.* Mais leur intelligence s'est perdue par suite de leur inadaptation à l'école, ou plutôt de l'inadaptation de l'école à leur personnalité et à la situation. Comment, dès lors, ne pas souligner la conclusion du même auteur : « C'est une étude psychologique préventive, s'appliquant à tous les débutants qui seule peut convenir et amener à un véritable dépistage précoce ». Dépistage, non pas d'enfants qui seraient d'emblée porteurs de déficiences quelconques, mais d'enfants qui, par leur personnalité et par leur situation socio-scolaire, considérées conjointement, sont prédisposés à l'inadaptation scolaire.

Comment ne pas voir l'importance du facteur socio-familial (et, par voie de conséquence, du facteur scolaire qui devrait pallier les insuffisances du premier) quand M. Prudhommeau, après vingt années d'étude directe, en vient à conclure que « *95 % environ des enfants se présentent à l'école avec d'excellentes dispositions* ». Or, « force est de constater que très rapidement des inadaptations se produisent chez certains » et que « les causes sont pour une part dues à la personnalité de l'enfant, mais d'une façon majeure sont sous la dépendance directe du milieu aussi bien scolaire que social et familial ».

Cette croisée du chemin du succès et du chemin de l'échec se retrouve, une nouvelle fois, au début de la scolarité secondaire. Voici les rescapés de l'aventure primaire soumis à une nouvelle épreuve. On peut nourrir l'espoir — mais c'est une hypothèse relativement optimiste — que la majorité des esprits vraiment bien doués ont pu, malgré tous les obstacles, manifester, ne serait-ce que par intervalles, leur intelligence. Et que — autre hypothèse, plus candide encore — ils ont pu ainsi être, à un moment ou à un autre, repérés, repêchés, redressés. Les voici

conduits, grâce à notre excessif optimisme, aux portes de nos lycées et collèges. Les voici donc libérés de la stricte exigence de l'école primaire, remis pour une large part à eux-mêmes, à leur personnalité véritable, à son sens du travail ou à son goût de la paresse. Et c'est au moment même où l'âge ingrat puis l'adolescence vont, dans bien des cas, investir la personnalité de leurs tentations d'opposition ou de repliement, de libération ou de refus, à l'égard des disciplines familiales comme des disciplines scolaires. A supposer que les premiers seuils, encore éclairés et surveillés par la « conscience professionnelle » héritée de l'école primaire ou par la vigilance familiale, soient franchis sans encombre, de nouveaux ponts, d'accès difficiles, vont s'offrir, au niveau de la classe de quatrième, puis surtout de la classe de seconde, où de plus en plus l'abstraction gagne les enseignements. La dissertation est devenue morale ou littéraire, les mathématiques supplantent le calcul, la physique remplace les sciences d'observation, le travail s'alourdit, tandis que l'approche de l'examen énerve et ébranle les constitutions émotives.

L'ampleur de ces facteurs d'insuccès, la statistique l'établit : *sur 100 élèves qui entrent en 6e une année donnée, 35 seulement reçoivent, sept ans plus tard, la sanction du Baccalauréat.* Les autres ? Ils se sont évanouis en cours de route, trop rarement attirés par l'enseignement technique, happés le plus souvent par on ne sait quel destin de hasard et d'infortune.

Etait-ce l'intelligence qui manquait aux 41 % de laissés pour compte de l'école primaire, aux 65 % de laissés pour compte de l'enseignement secondaire ? La réponse, négative, a été fournie pour les premiers par l'étude de M. Prudhommeau, pour les seconds, pareillement négative dans la plupart des cas, aussi bien par l'observation des professeurs que par celle des spécialistes. Un centre médico-pédagogique ayant été ouvert au Lycée Claude-Bernard à l'intention d'élèves condamnés dans leurs lycées au « redoublement » chronique ou à l'éviction, on y constate que ces élèves « sont tous des enfants intelligents, le plus souvent même très intelligents ».

***

Où donc se situent et en quoi consistent ces failles redoutables où s'engloutissent tant d'élèves qui pourraient être de bons élèves ? La réponse fournie par M. Prudhommeau pour les enfants d'âge primaire reste tragiquement valable tout au long des diverses scolarités. C'est que — comment l'oublie-t-on ? — *l'intelligence n'est qu'une virtualité qu'on actualise ou qu'on abandonne,* une chance qu'on exploite ou qu'on néglige. Et c'est le degré d'adaptation de l'élève à sa vie scolaire, familiale, sociale et personnelle qui, en fin de compte, — l'intelligence étant supposée

présente — conditionne le degré de succès, ou d'insuccès, de l'enfant et de l'adolescent.

Il ne nous est pas possible de présenter dans le cadre de cet article une étude achevée des facteurs de désadaptation personnelle qui sont à la source ignorée de tant de pseudo-inaptitudes scolaires. Elle appellerait une revue des différentes personnalités (1) et une analyse attentive de celles qui s'avèrent le plus fragiles devant les exigences scolaires (2). Bornons-nous donc à quelques indications sommaires touchant trois sources fréquentes de désadaptation, génératrices d'insuccès dits « inexplicables ».



L'ensemble de la personnalité ne poserait-il aucun problème, l'enfant se montrerait-il bien assis dans toutes ses relations familiales, sociales et scolaires, bien à l'aise dans sa vie personnelle, il faudrait d'abord, devant un succès incertain, rechercher si le type d'enseignement qu'on a choisi pour lui convient à la forme de son intelligence.

Les psychologues s'accordent à reconnaître la diversité des formes d'intelligence. Mais cette notion capitale n'a pas encore pénétré vraiment l'enseignement. Elle devrait y tenir pourtant un rôle essentiel pour la recherche des aptitudes, l'adaptation des élèves et la correction de leur insuccès. C'est au niveau du Second degré que la différenciation des formes commence à bien apparaître. C'est là aussi qu'en vue de l'orientation, elle devient nécessaire.

Il est indispensable, et il est possible, de distinguer principalement trois formes d'intelligence dont chacune emporte une vocation et par conséquent une forme d'enseignement singulières.

L'*intelligence concrète-intuitive* se caractérise par la nécessité éprouvée par l'esprit de continuer à raisonner sur des objets, des mouvements, des rapports présents dans son expérience physique immédiate.

Certains esprits restent prisonniers de cette servitude intuitive et concrète. C'est ce défaut de souplesse qui empêche le langage de tenir ici le rôle qu'il jouera pour d'autres formes d'intelligence. Certes, l'enfant d'âge scolaire est capable, quelle que soit sa forme d'esprit, de joindre la série verbale à la série active, de décrire ses actes par ses paroles. Le langage accompagne, et peut-être précise déjà, les opérations successives. Mais, pour bien des esprits, il ne domine pas les opérations. Il les suit pas à pas, acte

(1) Cf. A. Le Gall. *Caractérologie des enfants et des adolescents*, à l'usage des parents et des éducateurs (P. U. F.).

(2) *Les insuccès scolaires, diagnostic et redressement* (P. U. F. coll. Que sais-je ?)

par acte. Il ne donne pas le branle. Il se borne à accomplir, morceau par morceau, une synthèse incomplète et vague de ce qui est acquis, ou à décrire non pas l'ensemble d'un projet mais l'étape la plus prochaine.

Ne laissons pas supposer un instant que cette forme d'esprit sera toujours rivée au maniement concret, incapable de s'élever aux études théoriques. La forme de l'esprit, nous le verrons, doit être considérée en corrélation avec son niveau. Ce n'est que sur le jeu réciproque de ces deux fonctions qu'un pronostic peut être établi. C'est la valeur du niveau qui, ou bien permettra l'adaptation — lente, très progressive — à une intellection abstraite, ou bien confinera décidément l'enfant dans une tâche plus concrète, ou uniquement concrète.

L'*intelligence imaginative* se différencie de l'intelligence concrète par le fait qu'elle opère de préférence, non plus directement au contact des objets, non pas encore par le maniement des notions, mais sur des symboles visuels ou auditifs, sur des images.

Ici encore, il s'agit de la survivance d'un autre stade de l'évolution. Bien entendu, de même que l'intelligence concrète a malgré tout subi, du fait du langage, des modifications essentielles par rapport au stade primitif, de même l'intelligence imaginative a été fortement contaminée par le langage, même si celui-ci n'est pas arrivé à l'investir.

C'est pourquoi, tandis que les images n'ont, pour d'autres esprits, que des formes transitoires et fuyantes, servent seulement de support provisoire à une idéation qui les rend inutiles et les dissout, elles conservent, pour quelques esprits, une remarquable fixité. Ici les raisonnements, s'ils ne suivent plus le détour concret, sont cependant rivés à des représentations figurées qui en font des compositions imagées. Il est vraisemblable qu'un tel type d'esprit ne se rencontre que dans certaines formes de personnalité. Il serait important de les déceler et de ne pas méconnaître la vocation artistique qui en découle. Car il est sûr que, conformément à la loi générale, on ne mobilise pas une intelligence en l'obligeant à se tordre contre elle-même et à se renier. Comme tout à l'heure l'intelligence pratique, qui ne se dépasse — si son niveau le lui permet — qu'en étant d'abord fidèle à elle-même, l'intelligence imaginative pourra sans doute, au terme d'un long progrès, gagner une certaine autonomie par rapport à ses formes préférées. Encore faut-il ne pas, dès l'abord, la vouer à glisser vers l'échec.

L'*intelligence verbo-conceptuelle (ou théorique)* peut être définie brièvement : elle est partout reconnue, au point qu'on la tient souvent — et bien à tort — comme la seule forme de l'intelligence. Son affinité pour le langage, sa cohérence avec le langage, son absorption dans le langage, c'est ce qui la distingue. C'est le langage qui lui ouvre la voie des représentations générales et

abstraites, des concepts. C'est lui, et non plus l'objet ou l'image visuelle ou auditive, qui lui fournit le matériel symbolique dont elle use. Le langage est le substitut privilégié de l'expérience concrète. Lors même que l'esprit verbo-conceptuel imagine ou manipule le cylindre, il laisse assez vite la perception ou l'image pour n'en retenir qu'une définition ou une formule. Les normes à respecter, les vérifications à obtenir sont elles-mêmes d'ordre logique. Très appauvri par rapport au réel ou à l'imaginaire, le thème conceptuel est cependant infiniment plus riche puisqu'il doit contenir tous les possibles. Au milieu d'eux, il se contracte ou se détend, suivant les nécessités ou d'une démonstration ou d'une exploitation.

Notre enseignement est actuellement mal armé pour distinguer et orienter convenablement les intelligences selon leur pente principale. De là, le nombre des fausses orientations, mères des faux échecs. « L'enseignement moyen d'orientation », prévu dans le projet Billères de réforme de l'enseignement (comme il l'était également, avec des variantes, dans le projet Berthoin) a notamment pour intention de reconnaître ces données fondamentales, ce qui, à nos yeux, suffirait à le justifier. Cette recherche des orientations de l'intelligence de l'élève exigera, bien entendu, la mise au point de moyens simples, mais inédits, psychologiques et pédagogiques, de détection, dont nous avons tenté l'analyse ailleurs. Ainsi se préfigure sans doute l'une des voies dans lesquelles notre pédagogie découvrira, en dépit des scepticismes paresseux, une réforme qui la retirera des sentiers qu'elle n'a guère quittés, sur ce point, depuis les Jésuites.

***

Mais l'orientation de l'intelligence, d'ailleurs liée à la personnalité, ne représente qu'un aspect du rôle général, considérable et méconnu de celle-ci. Les observations abondent pourtant, même sur le plan le plus banal. Il est de remarque fréquente que, tandis que certains élèves conservent leur qualité, dans une même matière, à travers des classes successives et des professeurs très différents, d'autres au contraire lient leur succès à la personnalité d'un maître. Tel, bon élève en mathématiques tombe à la médiocrité l'année suivante, puis reprend son rang. L'explication devrait apparaître à tous : certains caractères sont peu sensibles à la personnalité magistrale, d'autres le sont beaucoup. Autrement dit, certaines personnalités ne se laissent pas davantage arrêter par les difficultés de l'adaptation scolaire qu'elles ne seront gênées plus tard par la diversité des rapports humains. Mais les autres ? Combien sont-ils dans nos classes, dont l'intelligence, intrinsèquement suffisante, connaît des périodes d'efficience et

des périodes de sommeil, ou s'enlise longuement et complètement, selon que l'harmonie s'établit ou se détériore entre leur caractère, leur milieu familial et social, l'ambiance scolaire ? Nous ne citerons que trois situations dans lesquelles apparaît cette profonde et décisive liaison entre le degré d'adaptation personnelle et le degré de la réussite scolaire.

Une investigation de cette nature exige qu'on y voie clair dans l'analyse des personnalités. Autrement dit, il y faut un langage assuré, une table de références précise et sûre, rédigée dans les termes ordinaires et établie sur des remarques manifestes, qui tiendront ici leur vertu de leur rassemblement. La classification des caractères, présentée par Heymans, reprise par R. Le Senne (1), enrichie par M. Gaston Berger (2), utilisée par tous les auteurs de l'école caractérologique française (3), nous paraît répondre exactement à ces conditions.

Evidemment, nous ne l'exposerons pas ici. Du moins l'exemple du jeune « nerveux », émotif, inactif et « primaire » montrera, avec l'exemple du jeune « sentimental » et du jeune « nonchalant », la clarté et les secours de l'analyse caractérologique.

*
* *

Le « nerveux », le voici. C'est un enfant ou un adolescent doué d'une forte sensibilité. Mais en même temps, il est peu actif, il n'aime pas agir et n'agit que sous la pression des personnes ou des circonstances. Comme sa sensibilité est exigeante et sa modeste activité incapable de lui fournir les occasions qu'il guette (il n'est pas de ceux qui se livrent à des jeux violents et exaltants, ni plus tard à des entreprises audacieuses ou lointaines, susceptibles de satisfaire ses besoins affectifs), il doit rechercher des secousses émotives faciles ou toutes faites (lectures excitantes, romans noirs ou à thème sado-sexuel, films d'aventures ou sensuels, aventures piquantes, fabulations diverses) qui lui procurent à peu de frais l'aliment émotif nécessaire à son caractère. De surcroît, il est « *primaire* ». Entendons par là que ses émotions sont brèves, ne durent que pendant le *premier* moment d'où la nécessité de les renouveler sans cesse, en cherchant à les pimenter et compliquer de plus en plus. Caractère difficile à fixer, d'une grande insécurité dans les cas extrêmes, toujours instable dans ses désirs, ses intentions, ses recherches, même dans les cas moyens. Elève difficile, très irrégulier dans le temps et par rapport aux diverses disciplines (prédilection pour les

(1) *Traité de caractérologie*, P. U. F.
(2) *Traité pratique d'analyse du caractère*, P. U. F.
(3) Collection « caractères », Presses Universitaires de France.

disciplines « émotives » : français, géographie, certains chapitres d'histoire, dessin, musique, récitation ; désintérêt ou refus pour les disciplines « froides » : mathématiques, sciences physiques, dissertations d'histoire littéraire ou abstraites). Au total, caractère non sans charme, mais d'une assez grande fluidité, au point de vue général et scolaire.

Cet élève porte donc en lui, par nature, un handicap certain, plus ou moins grave bien entendu, selon la valeur des éléments de sa personnalité. Dans les cas accentués, même une éducation attentive parviendra à peine à l'équilibrer et à l'adapter entièrement. Une éducation déficiente, quelles que soient les modalités de cette déficience, conduira au désastre général et scolaire.

Lorsque la fragilité de cet enfant se trouve accentuée par un sentiment d'infériorité ou de révolte issu des conditions de vie, et lorsque le complexe latent ainsi constitué rencontre la difficulté scolaire, l'élève refuse souvent l'effort. Vaguement mais profondément, l'exigence scolaire lui apparaît à la fois comme une nouvelle brimade personnelle qui vient confirmer la brimade sociale dont souffre et se plaint sa famille. Pour peu que le maître s'y prête par de la sévérité ou des vexations, l'hostilité inconsciente — quelquefois consciente — fixée sur l'image du père ou de la mère, tenus pour responsables de la misère, de leur acrimonie ou de leur indifférence forcées, se transfère sur le maître ou la maîtresse. Confusément, le « moi » mal équilibré voit en eux la nouvelle image de l'autorité, de la règle, de l'oppression. La tendance congénitale à l'évasion, au refus, à l'opposition se trouve ainsi décuplée. Elle s'exerce dans le milieu scolaire, mais assez souvent rebondit, aggravée, sur le milieu familial lui-même, injustement et inconsciemment tenu pour responsable à son tour de l'inadaptation soulignée par l'école.

Comment la famille peut-être, le maître en tout cas, peuvent-ils réagir ? S'ils jugent d'après les manifestations extérieures, tout est perdu. S'ils s'emportent et sévissent en fonction de la faute objective, l'élève alimentera là une nouvelle opposition. Son « moi » de plus en plus déséquilibré, laissera fuser les poussées primitives dont les manifestations se feront de plus en plus violentes et négativistes. Il trouvera dans la brutalité (physique ou morale) des sanctions parentales une nouvelle raison d'agressivité aggravée. Qu'au contraire, maîtres et famille opposent d'abord, aussi bien aux ostentations qu'à l'agressivité, un matelas d'indifférence souriante. Elles s'y perdront comme une salve dans un tas de sable. Puis, l'accès passé, qu'une affectueuse et vigoureuse compréhension se manifeste, qui permettra le passage progressif du transfert hostile au transfert affectueux. Ce ne sera pas immédiat ! De l'agressivité vraie, l'enfant passera souvent à l'agressivité théâtrale, à des « comédies » qui rappelleront un peu les

manifestations hystériques et auront un sens démonstratif voisin, jusqu'au moment où famille et maître, à force de patience, d'explications, d'affection, provoqueront sur eux le transfert positif qui donnera à la personnalité un équilibre toujours un peu branlant, mais de plus en plus souvent réussi. N'hésitons pas à dire qu'une telle attitude éducative exige un parfait contrôle de soi chez les parents et chez les maîtres. S'ils portaient eux-mêmes un « moi » mal évolué, ils en seraient peu capables. Ce n'est pas seulement pour les assistantes sociales et les « travailleurs sociaux » que l'étude des cas (« ou case work ») — et d'abord l'étude objective de leur propre cas — sont nécessaires. Il faudrait aussi que parents et maîtres sachent pressentir en eux les difficultés possibles de l'évolution du moi, et qu'ils sachent conquérir eux-mêmes la maturité affective, la force du « moi » qui leur permettraient de se mieux dominer pour mieux trouver le contact de leurs enfants et de leurs élèves. Qu'ils n'écoutent pas trop ceux qui, incomplètement évolués eux-mêmes, leur disent qu'il est « normal » que l'enfant provoque la colère de son père, signe d'amour paternel. C'est surtout un signe de faiblesse et d'immaturité.

Un tel climat exige-t-il que l'école laisse tout faire et tout passer ? La vérité n'est ni dans la sévérité systématique, ni dans la liberté totale. Ni l'éducation ni l'enseignement ne sont affaire de système. La sévérité ne ferait ici que charger la sensibilité d'attitudes alternées de crainte et de revanche, qui perturberaient presque fatalement le comportement scolaire. La liberté absolue serait un contre-sens devant un caractère qui a grand besoin d'être constamment dirigé et sollicité. Tout dépend du ton, du climat d'ensemble dans lequel les sollicitations seront exercées : acerbes, vexantes, déprimantes, elles conduiront à l'échec ; vigilantes mais confiantes, actives mais souriantes, elles seront souvent salvatrices. On le voit, l'éducation et l'instruction de ces enfants demandent aux parents et aux maîtres un grand effort d'analyse et de compréhension de cette personnalité à la fois riche et instable, attachante et décevante. Négliger cet effort, c'est condamner le plus souvent ces enfants à une vie manquée par l'école manquée.

* * *

Venons-en au petit « sentimental » et à sa fragilité. Ce deuxième caractère émotif est bien annoncé par le qualificatif usuel. Sensibilité aussi exigeante, aussi vive que chez le nerveux ; caractère également peu actif. Mais caractère « secondaire » (1) ; la sensi-

(1) C'est-à-dire qui prolonge ses impressions pendant un très long *second* moment, de là la fidélité aux affections et aux aversions, aux gratitudes et aux rancunes...

bilité a donc tendance à demeurer fidèle à elle-même, à ses attachements, et par là à se détourner plus ou moins de l'extérieur, qu'elle tend parfois à mésestimer ou à craindre. Caractère facilement introverti par conséquent, souvent occupé à une conversation avec lui-même, assez ami de la solitude, amateur de ces journaux intimes dont il a presque l'exclusivité. La persistance des impressions, jointe à la sensibilité, introduit ici beaucoup d'honnêteté, de conscience et de désir de bien faire. Ainsi sont nombre d'élèves délicats et discrets, fuyant les bandes bruyantes et la trivialité des camaraderies, consciencieux et fragiles.

Le « nerveux », mal traité dans la vie socio-familiale ou à l'école, s'opposait et se refusait, le « sentimental » se rétracte douloureusement et renonce. Le complexe ainsi engendré n'est plus explosif, il est dépressif. La persistance très prolongée des impressions en est cause. Elle incline constamment l'enfant ou l'adolescent à méditer ses impressions, à les rapprocher, à les prolonger l'une par l'autre. Et, comme son activité, c'est-à-dire son pouvoir de réaction positive, est faible, il s'avoue vite vaincu, enfouit en lui-même ses mécomptes ou ses drames, les ressasse et les remâche avec chagrin. Pour se méditer ainsi elle-même à l'intérieur de la conscience, sa faiblesse délaisse le réel hostile : la désadaptation scolaire découle immédiatement de cette attitude schizoïde.

La simple discipline scolaire, la simple obligation de suivre les rangs, d'obéir à la cloche et de faire comme tout le monde sont des attitudes pénibles pour le jeune sentimental, même lorsque des conflits sérieux n'apparaissent pas, même lorsque l'ambiance est normale. La vie collective lui est, en elle-même, désagréable. La vie scolaire froisse par bien des aspects cette conscience originale et si facilement souffrante, voire angoissée. L'internat en particulier, lui est souvent douloureux : tous les « sentimentaux » gardent de mauvais souvenirs de la pension.

Il y a, certes, bien des « sentimentaux » robustes au point de vue psychologique et physiologique : ceux chez qui l'activité n'est pas trop faible. Ils ne posent guère de graves problèmes. Mais nous traitons ici des sentimentaux difficiles au point de vue général et scolaire. Ce sont ceux dont la très faible activité se joint à une forte émotivité et à une « secondarité » marquée. L'intense sensibilité fournit, à chaque instant, des occasions d'émotion, c'est-à-dire de désadaptation et de rupture ; la secondarité accentuée ajoute ces émotions à celles d'hier et d'avant-hier ; enfin le très faible pouvoir d'action empêche l'effort d'adaptation au réel et interdit le sursaut du « moi » qui serait nécessaire pour assurer la maîtrise de l'ensemble. L'insuccès, les ébranlements affectifs trouvent alors la voie libre devant eux. Le trouble pénètre profondément dans la conscience, il s'y joint dynamique-

ment aux complexes hérités de l'enfance comme aux ébranlements de l'histoire consciente. En fin de compte, la désadaptation générale et scolaire s'établit par les deux extrémités de la chaîne : l'inactivité engendre positivement l'insuccès, celui-ci vient animer encore un peu plus le trouble affectif profond. La conscience qu'en prend l'élève grossit à son tour la tendance à l'inactivité et lui fournit de nouveaux thèmes affectifs et justificatifs : un cercle de désordre et d'impuissance enferme l'élève dans son passé, et tout spécialement dans les fixations maternelles.

Et pourtant, même dans les caractères marqués, ce cercle d'échec personnel et d'échec scolaire n'est pas fatal si l'éducation et l'instruction, conscientes du danger, prennent les précautions nécessaires. La première est du ressort du médecin, la seconde est d'ordre socio-familial, la troisième ressortit au milieu pédagogique.

Au premier point de vue, il faut savoir que l'insuffisance profonde de l'activité est assez fréquemment l'effet d'une insuffisance glandulaire, d'origine hypophysaire (lobe antérieur) ou sexuelle. Elle engendre une ambivalence de la sexualité qui paraît hésiter entre le stade puéril et le stade adulte. D'où résulte à la fois la tendance à la fixation maternelle (chez les garçons) ou paternelle (chez les filles) et toute une suite d'équivoques affectives traumatisantes avec, sur le plan scolaire, un sentiment d'infériorité par rapport aux camarades, de démission par rapport aux exigences de l'enseignement. C'est donc à l'insuffisance physiologique qu'il faut s'attaquer d'abord, et c'est dire l'importance du concours du médecin, lorsque cette insuffisance est confirmée.

Mais les régressions affectives et les inadaptations scolaires corrélatives sont très soulignées par les gênes d'origine sociale ou familiale. De tous, ces élèves sont ceux qui les éprouvent le plus profondément. Ils y réagissent quelquefois par des révoltes violentes à caractère sporadique, plus souvent par une démission généralisée qui se traduit par le refus de l'effort scolaire, accompagné soit d'attitudes d'opposition, soit d'un comportement mélancolique, soit — et c'est fréquent — des deux à la fois. Il n'est pas nécessaire que le désordre familial soit très grave : un niveau économique insuffisant, la pauvreté, la révolte ou la tristesse des parents en face de cette situation, suffisent souvent à paralyser l'élève. De même, le simple sentiment de leur mésentente ou de leur froideur lui inspire facilement un découragement mélancolique qu'il transfère à l'école. Des causes moins dramatiques peuvent handicaper ce type d'enfant. L'enfant de ce type, s'il est trop couvé, trop dorloté, risque fort de rester embarrassé dans des tendances aimables, tendres, un peu féminines chez les garçons, et d'adopter un comportement scolaire sans énergie, sans entrain, fragile. Il n'y a pas de complexe marqué et dévas-

tateur, mais une attitude molle et mélancolique, prédisposée à l'abandon.

L'école elle-même, lorsqu'elle ne pressent pas la fragilité de ce caractère, provoque également l'inadaptation affective et l'insuccès qu'elle constate. Par la force des choses c'est à elle que revient la responsabilité dernière : elle peut encore tout sauver ou tout laisser se perdre.

Le caractère sentimental est le plus sensible aux malfaçons pédagogiques. Cet enfant, s'il est brimé ou vexé, ou s'il croit l'être, plonge presque aussitôt dans la désolation muette, parsemée de révoltes sporadiques ou d'oppositions dont l'origine n'apparaît pas au premier coup d'œil. Qu'au contraire le maître soit compréhensif, qu'il fasse voir au jeune « sentimental » qu'il l'entend, qu'il l'aime et qu'il l'aide, on imagine mal quelle joie profonde et tonique inonde aussitôt cet élève que la misère, l'incompréhension ou le désordre de la famille, ou l'atmosphère scolaire allaient désemparer. Ces enfants sont nombreux parmi les élèves qui, entre 6 et 8 ans, ont, selon le rapport de M. Prudhommeau, laissé glisser une intelligence authentique jusqu'aux apparences de la débilité mentale. Ils n'y seraient pas descendus si l'on avait pu deviner le complexe de démission désolée que les premières difficultés scolaires, jointes à la dureté de leur vie, ont tissé en eux. Sans doute serait-il utile que tous les maîtres en fussent informés, qu'ils enseignent les quatre opérations, la grammaire latine ou la géométrie. Leur curiosité psychologique comme leur générosité ont souvent trouvé là la source de bien des sauvetages.

Ce que nous venons de dire vaut pour les « sentimentaux » accentués, qu'ils soient tels par leur nature ou qu'ils le soient devenus par l'effet de circonstances défavorables. Lorsque celles-ci le sont moins, ou lorsqu'elles sont favorables, le caractère arrondit ses angles, atténue ses tendances à la démission chagrine ou opposante. Pour autant, il ne se dément pas. Les maîtres ont alors affaire à des élèves délicats et sensibles, prompts encore à la déception, au découragement, à la dépression. Il faut, pour eux aussi, être attentif à déceler ces attitudes, et savoir qu'un mot affectueux, un simple regard, suffisent souvent à faire fondre le complexe qui allait s'enfoncer. Si l'école ou le lycée ne sont pas en mesure de s'y employer, c'est le rôle de la famille. Une ambiance familiale vigilante est alors précieuse : non pas qu'on doive interroger sans discrétion, mais plutôt pressentir la difficulté, la faire venir au jour grâce à beaucoup de patience délicate, afin de la dissoudre dans un réconfort serein qui ramène les choses à leur importance, évite l'introversion excessive, rend confiance.

* * *

Enfin, voici le « nonchalant ». Ici c'est l'insuccès général. Les « nonchalants » sont, à raison de 75 %, de « mauvais élèves ». Avec ce type d'insuccès, nous sommes entrés dans la catégorie des inémotifs. De surcroît, il s'agit d'un « primaire ». Ici apparaît une fois encore la nécessité de ne pas parler en général des influences reçues par l'élève : « l'élève » n'existe pas, il n'y a que *des* élèves. Celui-ci, en particulier, est peu sensible aux dépressions d'origine socio-économique et familiale. Les gênes de cette origine glissent alors sur une double carapace : très peu ressenties affectivement, elles sont de surcroît rapidement diluées dans les renouvellements rapides de la primarité. Brimé socialement ou familialement, cet élève s'évade au plus vite. Il tiendra l'école pour un hâvre paisible, plutôt que pour une occasion d'opposition. Opposant, le « nonchalant » l'est aussi peu qu'il est possible. Il est syntone par excès. Et, lorsque le milieu familial est tel qu'il interdit la syntonie, c'est dans la quiétude de l'école ou du lycée qu'elle prend une revanche.

Le besoin d'harmonie psychologique est annoncé par l'allure physiologique, et il ne fait que la transposer. Dans le langage de la morpho-psychologie, le « nonchalant » est un « dilaté » accompli. De même que tout se passe comme si le « nonchalant » traduisait dans le modelé de son visage sans creux, sans relief ou méplat, l'insignifiance de ses réactions devant les faits et devant les êtres, de même il ne possède pas la tension psychologique nécessaire pour conférer à sa vie une visée personnelle. Il est à la remorque de lui-même, des autres, des situations. Il n'en souffre pas : il ne s'en avise pas. Il a l'illusion qu'il vit vraiment.

Ces indications annoncent le trait saillant du caractère : la paresse. Chez les « nonchalants » complets : paresse nue, totale. Ces enfants ont un état préféré : la vacuité, mains vides, tête vide et bras ballants. Le fauteuil, la chaise, le repas, le lit résument leurs visées. Paresse qui s'accompagne souvent, surtout chez les paranerveux, d'une grande tendance — corrélative — à suivre les incitations faciles du milieu. Chez des « nonchalants » moins marqués, moins actifs, la paresse s'avoue beaucoup moins : on s'acquitte docilement, mais sans entrain, du travail imposé si l'autorité familiale ou scolaire est solide. Aucun intérêt véritable, aucune recherche, aucune lecture, aucun rapprochement. La leçon d'hier sera jetée aux oubliettes quand on apprendra celle de demain ; on se borne à être le manœuvre d'une mémoire qui ne fonctionne qu'au jour le jour ; on diffère le travail, on remet au lendemain en s'étirant ou en étouffant le bâillement. Les devoirs donnés huit à quinze jours à l'avance sont faits à la dernière heure, non sans qu'on escompte ainsi le secours d'un camarade plus zélé ou du père apitoyé.

Il ne s'agit pourtant pas d'inaptitude. Evidemment, il est des

nonchalants inintelligents, mais ils ne sont pas plus nombreux que dans les autres caractères. L'insuccès tient, toutes choses égales d'ailleurs, à la non-mobilisation par le caractère d'une intelligence qui peut être parfaitement valable. Elle reste virtuelle. Comment s'attaquer à cette paresse ? Il faut d'abord en bien saisir l'origine.

Cette origine paraît bien devoir être rapportée à la distinction, si lumineuse, de Pierre Janet, entre la *force* et la *tension* psychologiques. La force psychique, c'est le capital dont un esprit dispose. L'action est un phénomène de *haute tension*, « la rêverie, l'agitation motrice ou viscérale peuvent être considérés comme des phénomènes de *basse tension* et correspondent à un niveau mental bien inférieur ». Le « nonchalant » dispose d'une force, d'un capital authentiques. Il le montre par son entrain au jeu — ou au « chahut ». Mais, installé devant une leçon de mathématiques, ou même devant un jeu individuel, le voici incapable de hausser sa force au niveau nécessaire. L'insuffisance est, non pas dans l'énergie disponible, mais dans le bas niveau auquel on la dépense. La fin éducative à poursuivre est donc claire : il s'agit de rechercher les moyens propres à hausser le point d'application de l'énergie disponible.

La vigilance de la famille et du maître constitue la première condition, nécessaire, mais non pas suffisante. Le maître ne laissera pas cet enfant s'installer discrètement au fond de la classe ou à l'ombre d'un recoin pour y attendre béatement que la classe s'achève et que commence le jeu. La famille veillera aux devoirs et aux leçons, avec précision et sans craindre ici que cette vigilance, sévère s'il le faut, détendue s'il se peut, n'engendre opposition ou démission. Cette double attention assure des gestes et des actes extérieurs, elle laisse inerte le caractère profond. La méthode éducative véritable est tout autre. Il s'agit, rappelons-le, de remonter le point d'application de la force disponible, de la tendre davantage. Deux procédés pour cela. D'abord, la révélation verbale ; elle est toujours utile. Montrons donc au jeune « nonchalant », à partir de douze-quatorze ans, ses faiblesses et leur origine ; c'est un avertissement nécessaire, mais très insuffisant. Le vrai remède est dans l'*intégration*.

Cette nécessité est évidente : cet élève dispose d'une certaine énergie, qu'il dépense au ras du sol dans les amusements collectifs. Sa paresse n'est pas le refus de tout travail, mais spécialement du travail autonome et solitaire. Le défaut d'activité intime chez cet enfant ne lui permet ni de jouer seul, ni de travailler seul. Entre le jeu collectif et le travail personnel, utilisons l'étape du travail collectif. Nous possédons des témoignages considérables sur son effet surrectif : transformation morale, aussi bien qu'intellectuelle : cahiers impeccables, cartes bien tracées, enquêtes

bien menées, ce sont là des travaux dans lesquels le « nonchalant » voudra tenir sa place comme il la tient au jeu. L'enfant apprend là le sens de l'effort, il y goûte des satisfactions qu'il ne soupçonnait pas. Il transférera quelque chose de ces découvertes à son travail plus personnel. Certes, la constance de cette remontée n'est pas assurée : une poussée de paresse peut la compromettre encore. Il faut insister jusqu'à ce que l'élève prenne décidément le pli de s'intéresser et de s'efforcer. A chaque fois, la remise en place sera plus facile que n'était la mobilisation première. (Saisissons l'occasion pour signaler que « le style d'enquête » est officiellement recommandé aux maîtres du Second degré parce qu'il assure « la participation effective de l'élève à tous les aspects de la leçon et confère à celle-ci son véritable caractère de recherche et d'enquête collectives ».)

***

Si l'on pense que ces trois types caractériels — chacun d'eux étant, bien entendu, diversifié dans la réalité vivante, mais toujours reconnaissables — dans sa structure essentielle — composent au moins 40 % de la population scolaire, on comprend mieux, on ne comprend que trop bien, pourquoi l'école et le lycée échouent à peu près dans la même proportion. Ajoutez à cela les inadaptations, étudiées plus haut, du type d'enseignement au type d'intelligence, vous aurez les clés du plus grand nombre des insuccès.

Faut-il redire, après avoir tenté de le montrer au long de cet article, que le remède serait, si nous le voulions, tout à côté du mal ? Il exigerait, il est vrai, que nous renoncions décidément à cet enseignement de droit divin qui, se proposant également à tous les élèves, est supposé convenir également à tous, sans attention particulière à aucun.

L'Université reconnaît cette lacune et sa gravité. Quelques efforts ont été, sporadiquement, tentés pour la combler (classes nouvelles de 1946, devenues « classes-pilotes »). Mais un débat reste ouvert, qui est d'importance : vaut-il mieux flanquer les maîtres de « psychologues scolaires » préposés à les aider dans ces dépistages, ou faire de tous les maîtres des psychologues ? Il nous semble, quant à nous, que les deux solutions sont complémentaires, plutôt qu'antithétiques. Il faut espérer en tout cas que, l'indispensable réforme de l'enseignement accomplie, nous serons bientôt assez clairvoyants pour ne plus laisser nos enseignements dans l'indifférence psychologique qui les caractérise souvent aujourd'hui, leur vaut leur allure souvent anachronique et condamne au moins le tiers de nos élèves à des insuccès dont ils ne sont pas — mais dont nous sommes — responsables.

ANDRÉ LE GALL.

Enfances africaines...

Peut-on mettre sur un seul et même plan des enfants blancs et des enfants noirs, des enfants de toutes les parties de l'Afrique ? Certes, d'un bout à l'autre de ce continent, il y a quelque chose d'encore mal défini mais de permanent et de commun qui affecte la croissance des êtres et des esprits. Peut-être même existe-t-il moins de différences entre le Nord et le Sud de l'Afrique qu'entre le Nord et le Sud de l'Europe ? Le plus remarquable, par exemple, des traits communs à ce continent, c'est, historiquement ou biologiquement, son immense pouvoir d'adaptation, d'absorption. Admirons les quelques trente siècles de la civilisation pharaonique : que d'éléments qui lui paraissent propres ont été empruntés ailleurs, mais transformés au point que toutes traces de leurs origines se sont effacés. Une architecture en roseaux, sans doute mésopotamienne, a servi de modèle aux plus anciens monuments de Memphis ; un dieu mystérieusement venu de Byblos est devenu Osiris ; des textes pris à la piété et à la sagesse hébraïque se sont insérés dans les écrits des scribes et les inscriptions des grands temples. Tout cela est devenu si égyptien que seule une analyse historique obstinée permet d'en retrouver la provenance. Cette extraordinaire faculté d'adaptation n'est point spéciale à la terre des Pharaons : on s'étonne en constatant ce que l'Ethiopie médiévale, encore plus assimilatrice, a su faire de purement « *éthiopien* » avec des lambeaux d'iconographie et de littérature chrétiennes, venus de Syrie ou de l'Occident latin. Au Maghreb, on arrive difficilement à croire que certains chants, si typiquement « *arabes* », soient en réalité venus d'Andalousie. Et l'on est ahuri des spéculations que le christianisme fait quotidiennement germer dans certains esprits d'Afrique occidentale.

De patientes et vastes études de linguistique ou de religions comparées apporteraient encore d'autres preuves de cette force commune, et d'autres forces encore, qui sont les manifestations abstraites de l'unité africaine.

***

De ce fait, le cadre des plus diverses enfances africaines garde

des lignes communes, s'adapte à des besoins un peu identiques.

Je ne connais pas directement l'Afrique « noire ». Pour le sujet qui nous intéresse, je veux me l'imaginer essentiellement d'après le tableau que Camara Laye a tracé de son enfance à Kouroussa (Haute-Guinée) (1) et d'après les premiers chapitres de l'*Afrique ambiguë* de G. Balandier (2), — tout particulièrement aux pages qui évoquent le Lébou, établis au sud de Dakar. Bien que cette Afrique noire connaisse des sociétés très diverses, — lettrés ou artisans, païens ou islamisés, peuples attachés farouchement à leurs traditions, ou bien cherchant inlassablement à se créer de nouveaux mythes, — ces deux ouvrages, d'auteurs si différement mais si authentiquement qualifiés, donnent des images non seulement précises mais sans doute typiques des conditions dans lesquelles se déroulent des enfances africaines soumises aux étapes traditionnelles, et des sentiments et besoins qui y sont liés.

Ce que nous révèlent ces deux textes, c'est le cadre extrêmement ordonné de la vie au cours de laquelle l'enfant découvre, progressivement, un univers soumis à des puissances abstraites et parfaitement ordonné. La case familiale, avec ses meubles essentiels, révélera d'abord le secret des marmites aux gris-gris ; plus tard se manifestera le serpent, génie familier du père (celui de Camara Laye est forgeron). L'enfant constatera aussi les dons particuliers, d'allure surnaturelle, de certaines personnes. Il verra, dans la vie publique, pratiquer les rites de fécondité ; il découvrira quantité d'autres usages qu'il constatera sans en savoir les raisons.

Et c'est ainsi qu'il devient un individu. Des amitiés enfantines, qui seront durables, marquent l'éveil de sa personnalité. Un trait caractéristique de ce cadre familial, c'est la prépondérance, souvent officiellement reconnue, toujours effective, de la lignée maternelle. Cette prépondérance est encore renforcée chez beaucoup de peuples, par le fait que la vie de l'enfant se confine, pendant bien plus d'années que cela n'est nécessaire à sa croissance physique, auprès de la mère, c'est-à-dire chez les femmes, dans un univers interdit aux hommes adultes. C'est là qu'il apprend disciplines et attitudes et qu'il entend, librement, ce qui touche la vie la plus intime. Dans ce milieu, constate Balandier, l'enfant « *gagne en tendresse et se compose une image idéalisée de la femme* ». Les résultats de cette éducation particulière en prouveront les remarquables qualités.

Bientôt, l'enfant entre dans une existence plus active. A l'apprentissage familial de menues besognes s'ajoute l'éducation donnée par l'école. Ce n'est pas, en soi, une nouvelle étape dans

(1) *L'Enfant noir*. Plon, éditeur.
(2) Plon, éditeur.

l'existence, car la première des véritables étapes tracées par la tradition sera l'entrée dans une « *classe d'âge* » (qu'on regrette, sur tous ces sujets, de ne guère connaître que la vie des garçons !) A ce moment, les aînés célèbrent une cérémonie, mystérieuse donc un peu effrayante, qui établit l'enfant de tous ses camarades du même âge en une société de « non-initiés ». Ainsi se prépare une seconde étape : l'événement capital de la circonsision rituelle qui, elle, va marquer le terme de l'enfance. Du jour au lendemain, elle séparera le garçon de la compagnie maternelle pour lui donner une existence d'homme. La circoncision soulignera d'un sacrifice personnel l'absolu de cette transition. Elle chassera la peur, et domestiquera en même temps la force sexuelle que l'on avait jusque là laissé se développer sans contrainte parce qu'elle était, jusque là, sans fonction ni effet.

Quels problèmes peut poser la sauvegarde de l'enfance, dans de telles conditions ? Vêtir, soigner, nourrir sont des nécessités matérielles qui ne concernent pas seulement l'enfance, mais toute la population et auxquelles des solutions ont été plus ou moins efficacement apportées. Ce qu'il faut considérer, ici, ce sont plutôt les effets de la présence européenne sur les éducations traditionnelles que l'on a schématisées. En ce qui est de la morale quotidienne, ces éducations noires aboutissaient, jusqu'à présent, à un formalisme, à une pureté de mœurs qui contredisaient l'apparente licence de certaines démonstrations. Cela, le contact avec l'Europe, — Balandier le souligne, — le défait, peu à peu. Ce ne sont d'ailleurs pas uniquement les « idées » européennes, mais c'est aussi l'établissement de nouvelles structures économiques qui en est cause : on le constaterait par l'exemple des dangers qui guettent particulièrement les filles ; de profondes modifications effacent l'*économie* traditionnelle des mariages et soumettent ceux-ci à des conditions où l'argent prend une importance néfaste.

Sur un plan plus abstrait, il faut constater que la pénétration de la culture européenne, tendant à effacer les cultures traditionnelles, dilue ce qui constituerait la structure essentielle d'âmes fort différentes des nôtres mais remarquablement ouvertes, par leur éducation, au monde qui les entoure. Si l'on brise cette liaison entre la vie humaine et la nature, les conséquences se feront aussitôt sentir jusque dans le cadre matériel. Car les sociétés, — hiérarchisées ou non, — que formait l'éducation traditionnelle offraient cette supériorité incontestable de ne pas être de simples cadres administratifs mais des êtres vivants véritables, à l'existence desquels *participait* complètement la vie de chaque individu, des êtres dans lesquels, après sa disparition temporelle, l'individu continuait même d'être présent.

Les conceptions spirituelles qui maintenaient de telles sociétés ne peuvent non plus, être méprisées, du point de vue abstrait. On

donnerait beaucoup pour posséder un peu des sensibilités très particulières qu'elles impliquent, et qu'elles développent. Jadis, Frobenius, découvrant le Congo, s'exclamait d'admiration devant sa civilisation profonde. Aujourd'hui, Balandier nous cite le regretté Bernard Maupoil qui, comme fruit des recherches qu'il poursuivit au royaume d'Abomey, « entrevit une conception du monde et de l'existence qui lui parut particulièrement convaincante. »

Protégeons donc l'enfance noire contre les diverses forces morales qui lui feraient perdre — avec les meilleures intentions du monde — les bienfaits de formes d'éducations éprouvées, irremplaçables, c'est-à-dire contre l'Islam d'une part, qui nivelle chaque jour, et contre nous-mêmes également.



Par ses races, langues et civilisations, l'Afrique Orientale offre un tout autre cadre. Là, sur de hauts plateaux dont les paysages alpestres n'ont plus rien de tropical, s'étend cette Ethiopie qui était, pour les anciens Egyptiens, la Terre des Dieux. Sa population n'est point de race noire, malgré sa peau sombre, mais se rapproche des nôtres. Cette nation est entrée dans l'histoire il y a vingt-cinq siècles grâce à la civilisation que lui communiquèrent les antiques royaumes du sud de l'Arabie lesquels, entre autres dons, lui apportèrent l'écriture. L'Ethiopie se créa dès lors une culture propre, rendue peu après, encore plus distincte de celles qui l'entouraient par l'adoption d'un christianisme interprété, il est vrai, de façon originale. Aujourd'hui, l'Ethiopie est un Etat moderne, farouchement vierge malgré une éphémère occupation italienne.

Je venais d'Egypte, lorsque je découvris l'Ethiopie. Je fus frappé de trouver au cœur de cet empire une population aussi libre que celle de l'Egypte m'avait parue abattue. Les femmes y paraissent aussi indépendantes que les hommes. L'esprit s'y montre facilement frondeur, plein d'humour, mystique aussi, ouvert, à presque toutes les spéculations de la pensée européenne dont il use à sa façon. Bref, un peuple attachant et, malgré cela, encore méconnu.

Pour mieux le comprendre, j'aurais justement voulu entrevoir à travers quelles enfances, quelles éducations, se formait une race aussi vivante. Ce que l'on apprend à ce sujet dans les ouvrages d'auteurs, qui virent pourtant de près la nation, ne constitue encore qu'un cadre sommaire. Ni un ethonologue, ni un psychologue n'en seront satisfaits. On y note exactement que les Ethiopiens sont peu prolifiques. On rappelle que, dès les premiers jours qui suivent la naissance, le garçon est circoncis (les filles, elles, seront plus cruellement excisées) ; un peu plus tard, les bébés

sont baptisés et reçoivent aussitôt la communion. Enfin, on nous parle des jeux, des coiffures diverses, des proverbes ; on nous donne des détails sur l'instruction traditionnelle des écoles religieuses (littérature guèze, chant ecclésiastique) mais on ignore ce qu'est l'éducation familiale dont le rôle est, pourtant, plus déterminant. Ce que nous retiendrons de tout cela, c'est qu'il n'y a point de rites d'initiations successifs chez les *chrétiens* du centre de l'Ethiopie, — leur religion s'opposant à de telles coutumes païennes, — et par conséquent point de « *classes d'âge* ». En contre partie, l'enfant bénéficie traditionnellement de mœurs étonnamment modernes, puisque, déjà avant l'élaboration des codes actuels, le droit ecclésiastique et le droit civil lui assuraient une protection à l'égard de ses parents — tout en reconnaissant un droit d'aînesse. Un trait particulier, c'est que les parents ont l'obligation morale et matérielle, d'assurer le mariage de leurs enfants, filles ou garçons, avant que ceux-ci aient atteint leur majorité.

Ainsi, l'Ethiopie tient, dans l'Afrique, une place à part, à la fois par son indépendance et par son sens juridique. Ajoutons que, dans ce pays que son altitude rend fort sain, on voit bien moins de miséreux ou d'infirmes que dans les contrées du Proche-Orient. Les vêtements sont plus que décents, notablement propres.

Dans bien des cas, il me fut facile de constater, par leurs conversations, que l'enfance des gens que je fréquentais, si elle n'avait pas été entourée de tous les soins que nous jugeons nécessaires en Europe, n'avait pas non plus été aussi austère que la rudesse et le froid de ces hauts-plateaux l'auraient laissé supposer. Quant aux résultats de l'éducation éthiopienne, on est frappé de la politesse si généralement répandue et, plus encore, de la qualité des caractères ainsi formés, — très différents, d'ailleurs, de ceux que l'éducation noire a su, elle, nuancer de profonde tendresse. Ce sont des intelligences vives, persévérantes, marquées d'aptitudes diplomatiques innées : les filles, à ces points de vue, sont au moins aussi bien partagées que les garçons.

Si l'éducation éthiopienne connut jadis des lacunes, celles-ci sont, aujourd'hui, assez difficiles à déceler. L'Ethiopie est une des contrées d'Afrique où l'on s'efforce de faire pour l'enfant ce qui est nécessaire : œuvre d'autant plus méritoire que ce pays n'est point riche. Le relief tourmenté qui, de tout temps, l'a défendu contre ses ennemis, gêne pourtant la pénétration, dans certains massifs montagneux, des activités touchant à l'hygiène et à l'instruction moderne qui, partout où elles parviennent, sont bien accueillies. (C'est en Ethiopie que j'ai vu des gens du peuple s'efforcer obstinément, presque par leurs seuls moyens, d'apprendre à lire et à écrire). Les hôpitaux se multiplient ; l'Ethiopie s'est même dotée à ses propres frais d'un Institut Pasteur dont les médecins — des pasteuriens français —

étudient et préparent les armes qu'utilise, ensuite, un Service Antiépidémique. Cela ne concerne pas seulement l'enfance mais l'enfance en bénéficie en tout premier lieu. Ainsi régressent les fléaux du passé qui, même dans cette atmosphère généralement salubre, réussissaient à se développer.

Quant à l'éducation, Sa Majesté l'Empereur en a fait, aussi, un de ses soins quotidiens. Les écoles primaires, maintenant pourvues de maîtres éthiopiens, se sont multipliées. Pour les niveaux d'enseignement plus élevés, on pourrait énumérer de nombreux établissements, secondaires ou techniques, de types divers. Citons seulement le grand lycée franco-éthiopien d'Addis-Abeba qui groupe près de deux mille élèves. Et ce n'est pas seulement à l'instruction, mais vraiment à l'éducation de leurs élèves que veillent de tels établissements.

L'œuvre est délicate : il faut, ici, remplacer une culture traditionnelle réelle, assez vaste, — mais qui ne préparait les esprits, ni aux sciences avec leurs calculs précis, ni aux technjques, ni aux langues étrangères indispensables à une modernisation, — par une nouvelle éducation aménagée de toutes pièces. De plus, songeons qu'il faut dispenser cette culture sous une forme commune pour les chrétiens, qui sont depuis longtemps les plus civilisés, et pour des musulmans et des païens qu'il s'agit systématiquement de mettre au même niveau.

***

L'Egypte, riche, dotée de grandes villes aux racines plongeant dans plusieurs âges de civilisations anciennes, ouverte depuis vingt siècles aux influences méditerranéennes, lancée depuis plus de cent ans dans des activités de plus en plus modernes, devrait être au premier rang des nations africaines indépendantes. C'est pourtant, du point de vue de l'enfance, le pays le plus déshérité de ce continent.

Pour ceux qui connurent l'Egypte d'il y a encore vingt ans, le nom de Clot Bey reste paradoxalement attaché à une rue traversant ce qui fut le moins moral des quartiers du Caire. Or ce médecin français fut, il y a cent ans, le créateur du service de santé égyptien. Pour l'enfance de ce pays, il accomplit une œuvre encore plus remarquable en instituant des sages-femmes. Pour cela, le plus difficile était de disposer de personnes qui, à la différence des femmes égyptiennes, puissent circuler partout où leurs soins seraient nécessaires : Clot Bey tourna la difficulté en achetant des esclaves noires, qu'il instruisit.

Aujourd'hui pourtant, on croirait à peine qu'une telle œuvre aît été accomplie il y a un siècle. Peut-être aide-t-on, çà et là, l'enfance à naître ; mais elle est victime ensuite de la malpro-

preté générale et, souvent, d'une terrible misère dont les conséquences sont aggravées par les soins de parents profondément affectueux mais nullement éclairés.

Différent selon qu'il s'agit des chrétiens — les Coptes (15 % de la population, au moins) — ou des musulmans qui constituent la masse de la nation, le cadre que les traditions font à ces enfances est des plus sommaires : on n'y trouve, sans doute encore moins qu'en Ethiopie, ces initiations successives par lesquelles les sociétés noires incorporent progressivement chaque nouvelle génération dans une société très formaliste et très ordonnée. Sans doute la terre d'Egypte a-t-elle vu passer, se mêlant les unes aux autres, trop de religions différentes pour bien s'attacher à des coutumes précises ? Les seules étapes marquantes sont la première coupe de cheveux de l'enfant puis, plus tard, sa circoncision qui ne fait plus figure d'initiation réelle.

La vie des paysans est la plus typique. Elle a été étudiée par Mrs. W. S. Blackman : *Les fellahs de Haute-Egypte* (Payot), — et par H. A. Winkler qui, lui, a minutieusement analysé la vie des habitants d'un hameau de la région de Qift (Coptos) ; son livre, — *Bauern zwischen Wasser und Wüste* (*Paysans entre l'eau et le désert*), — mériterait d'être traduit. Ces études soulignent combien les maux auxquels l'enfant des campagnes est exposé sont encore aggravés par les superstitions qui l'entourent. Des rites étranges accompagnent sa venue au monde et ses premiers mois. Ils se résumeront, jusqu'à son adolescence, par un refus superstitieux de la propreté des vêtements et du corps qui, en embellissant l'enfant, attireraient sur lui la maléfique jalousie des hommes ou des esprits. Est-il malade ? — c'est encore contre les esprits mauvais que l'on tente de le défendre. Veut-il jouer ? — un légume tiré de terre est mis aux mains du bébé sans être nettoyé, pour lui servir de hochet. Un détail pittoresque tranche sur cette incohérence : dans les villages de la région thébaine, au milieu de la cour des maisons, s'élève une grande et curieuse « corbeille » édifiée en terre séchée sur un haut pied plus étroit qu'elle ; c'est la « *maison du scorpion* », où l'on peut mettre l'enfant à l'abri des animaux nuisibles.

Le plus grave, dans ces campagnes, c'est la rareté des médecins et l'insuffisance de leur conscience professionnelle (l'Egypte en a d'excellents, mais cantonnés dans les villes où se trouve une clientèle plus payante). Le prix des médicaments, difficilement abordable pour une population pauvre, est encore accru par des pharmaciens locaux auxquels le paysan, faute d'argent, achète un cachet isolé ou un tampon de coton imbibé de tel médicament, — bagatelles qui lui sont comptées au décuple de leur valeur ! Certes, en Ethiopie, il reste difficile d'apporter partout les soins médicaux : mais le relief tourmenté du pays et l'épar-

pillement de la population sont une excuse des plus valables. En Egypte, où le chemin de fer suit toute la vallée et passe à proximité de tous les villages, nulle justification de ce genre! C'est pourtant là qu'il faudrait une action médicale efficace, car, unis à une nourriture très insuffisante et mal équilibrée, le climat chaud, la poussière, les mouches couvrant obstinément les visages contribuent à la multiplication des maux d'yeux, à l'envenimement des plaies qui rongent sans se cicatriser. Ajoutons que la campagne égyptienne dispose très rarement d'eau propre, tirée de puits, mais se contente de celle du Nil, déjà souillée, et plus souvent de celle des canaux et des fossés. Dans de telles conditions ce ne sont pas seulement les grandes épidémies, les grandes maladies sociales, qui sont à craindre ; — celles-là, les autorités s'en inquiètent assez pour intervenir contre elles, et elles disposent, là, par les vaccinations collectives, de moyens faciles à employer (le choléra de 1947-1948 fut rapidement enrayé). Mais ce sont, en fait, les maux, apparemment anodins et, pour cela, mal soignés, qui font le plus de victimes parmi les enfants.

Ces observations s'appliquent aussi en bonne partie à l'enfance des villes. Mieux soignée, elle est, en retour, exposée à des maux moraux que ne connaît pas l'honnêteté foncière des campagnes. Certes, bien des enfances citadines paraissent ordonnées grâce à une modeste aisance. Chez les Coptes, le cadre familial est des plus solides. Il se désagrège seulement dans les rares cas, — hélas! réels, — où la conversion du chef de famille à l'Islam jette la femme, restée chrétienne, avec son enfant, dans un drame moral insoluble que la législation *nouvelle* ne fait qu'aggraver. Quant aux milieux musulmans, on en possède un bon exemple grâce au *Mansour, Histoire d'un enfant du pays d'Egypte,* de F. J. Bonjean et Ahmed (Rieder, 1930). Ce qu'un tel livre ne montre cependant pas, c'est à quel point la polygamie et, surtout, la trop facile répudiation des femmes musulmanes peuvent être des fléaux dont souffrent les enfants. L'image d'existences aboutissant à la rue et à la déchéance, on la trouvera, seulement esquissée, dans le célèbre *Livre de Goha le simple* d'Adès et Josipovici (Calmann-Lévy, 1919). Au terme de cette histoire, pour les besoins du livre, Goha échappe merveilleusement à la misère qui devrait être son lot. Mais l'Egypte, dans la réalité, est peuplée de Gohas qui ne surnagent point...

Sans doute l'éducation donnée dans les écoles, présentes partout (1), contribuerait-elle à relever cette enfance. Mais il se pose là un problème mystérieux qui semble défier les éducateurs : comme dans beaucoup de pays tropicaux, la puberté est suivie par une lente mais irréversible transformation morale

(1) Les Coptes, dans ce domaine, ont fait à titre privé un effort remarquable pour établir des écoles dans les localités chrétiennes.

des individus, — peut-être liée à certains excès qui la suivent. Bien des garçons, jusqu'à ce moment intelligents et soigneusement préparés à la vie, se transforment définitivement en êtres inactifs et presque insensibles.

Peut-on échapper à pareilles destinées ? Un exemple le prouve : celui de Taha Hussein, aujourd'hui le premier des savants et des penseurs de son pays. Dans les deux volumes de ce *Livre des Jours*, — qui a été traduit, non seulement en français mais en plusieurs autres langues occidentales, — il nous révèle comment, devenu aveugle dès l'enfance, mais attaché avec obstination à tirer un profit complet des études arabes d'El-Azhar, puis de la nouvelle Université égyptienne et, enfin, des universités européennes, il a pu devenir l'érudit et l'humaniste d'aujourd'hui.

Sans doute Taha Hussein est-il un cas exceptionnel ? Sans doute peu d'enfants d'Egypte feraient-ils preuve de la même ascétique volonté ? Pourtant, la situation de l'enfance égyptienne est dramatique, inadmissible. Il faudrait d'abord, pour y remédier, que les réformes sociales, plus ou moins sincèrement essayées par la Révolution égyptienne, effacent de ce pays, par ailleurs si riche, une misère paradoxale à laquelle le paysan est astreint depuis au moins vingt-cinq siècles (elle débuta à la chute du pouvoir pharaonique). Il faudrait que disparaissent des mœurs administratives qui font, des plus humbles, des êtres sans valeur humaine. Il faudrait surtout corriger l'ignorance des parents et, en même temps, certains déséquilibres d'ordre familial. Ce problème est donc moins matériel que moral.

Je ne peux chiffrer ici, du point de vue des vêtements, de la nutrition, de l'hygiène ni de l'éducation, ce que représentent les besoins d'une telle contrée : d'autres l'ont fait, qui sont plus compétents que moi. Je ne peux apporter qu'une observation d'ordre moral. Elle s'exprime de façon apparemment banale : Ce n'est pas seulement en apportant écoles, hôpitaux, nourriture ou vêtements que l'on résoudra le problème qui se pose. C'est en faisant pénétrer ces bienfaits là où l'enfant en a le besoin le plus direct et le plus constant. Il faut d'abord rétablir socialement et intellectuellement la situation de la femme égyptienne : comment défendrait-elle efficacement sa progéniture alors qu'elle-même reste en état d'infériorité ? Il faut ensuite améliorer les possibilités matérielles des mères en leur apprenant quels sont les vrais besoins de leurs enfants et comment les satisfaire, et en leur apportant alors les moyens voulus. C'est sans doute ainsi que l'on fera échapper à l'imbécillité, à l'infirmité ou au vice des enfances qui, dans certaines contrées restent particulièrement déshéritées.

JEAN DORESSE.

L'Homme et l'Enfant

C'est le titre d'une chanson à la mode. C'est aussi, dans toutes les écoles du monde, le couple de deux forces dissemblables, dont la résultante va se perdre dans les lendemains mystérieux et infinis. Eux sont vingt, trente, quarante. Lui est seul. Ils ont dix ans, lui en a vingt, trente ou quarante. Ils sont petits et méchants. Il est grand et théoriquement sage.

Leur contact initial est celui de deux duellistes.

Je me rappelle ma toute première leçon, à l'Ecole d'Application, alors que j'étais encore normalien. On m'avait chargé d'une leçon de choses sur la betterave. Et, malgré toutes mes recherches, il m'avait été impossible de trouver une betterave. Allez donc dénicher une betterave au mois de janvier dans une ville de cent mille habitants !

Aujourd'hui, quand je travaille, je m'assieds à mon bureau. Mais ce jour-là, ce fut bien différent : *je montai en chaire.* Ils étaient là, en face de moi, à me transpercer de leurs trente paires d'yeux aigus. Et pas la moindre betterave à ma portée ! Je me sentis pris de vertige. Alors, j'avalai ma salive et j'assénai sur la table un violent coup de poing qui les fit tous sursauter. Ma carrière pédagogique commença de ce coup de poing sur la table. Et il voulait signifier :

« Vous ne me faites pas peur ! »

Mes genoux tremblaient.

***

Il n'est point facile de préciser la durée de l'enfance. Si l'on sait bien où commence l'enfant, sait-on aussi bien où commence l'adulte ? Y a-t-il brusque rupture ou y a-t-il insensible devenir ? Les Romains croyaient à une évolution progressive. Pour désigner cette période au cours de laquelle, imperceptiblement, l'enfant vire à l'adulte comme le violet de l'arc-en-ciel vire au bleu, ils employaient un terme inchoactif : *adulescentia.* Au contraire, beaucoup d'analystes, romanciers, poètes, dramaturges, parlent d'une date précise qui a marqué en eux l'achèvement de la méta-

morphose : « De ce jour, je sus que j'avais commencé ma vie d'homme... »

Quand donc commence la vie d'homme ? Est-ce, comme le prétendent les analystes, du jour de la première peine amoureuse ? de la première femme possédée ? de la première responsabilité acceptée ? de la première solitude consciente ?

Il y a l'enfance physiologique qui doit finir, je suppose, lorsque vient la puberté. Il y a l'enfance théologique, imperméable au péché, qui dure à peine sept ans, selon le dogme catholique. Il y a l'enfance juridique qui s'achève à la dix-huitième année pour le droit criminel et à la vingt et unième pour le code civil. Entre tant d'enfances, où est la vraie ? Où est celle qui les contient toutes ?

Pour ma part, je définis l'enfance : le temps des études.

Ce temps peut paraître trop vaste ou trop étroit, je m'en rends compte. Chez certains, les études durent toute la vie. Chez d'autres, elles sont inexistantes. C'est pourquoi je donne au terme « études » le sens qu'il a dans la bouche du peuple : « Il a terminé ses études... Il veut poursuivre ses études... » C'est-à-dire la période ininterrompue au cours de laquelle nous paissons en groupe, d'abord la verte prairie des connaissances à peu près désintéressées ; ensuite, pour quelques-uns, les alpages plus ardus qui mènent aux ascensions professionnelles, et pour finir à la conquête du suprême pic : un diplôme.

L'enfance, c'est le temps des études. C'est-à-dire de l'irresponsabilité. Des vacances fixées par le Ministre de l'Instruction Publique. Des illusions entretenues. Des ambitions autorisées.

Oui : il y a ceux qui « poursuivent leurs études ». Cela signifie qu'ils prolongent leur enfance. Leur famille les maintient dans un état de sursaturation.

Et puis, il y a ceux qui n'ont jamais fait d'études. Qui tout de suite ont été serviteurs, ou esclaves, ou bêtes de somme. C'est très simple : ceux-là n'ont jamais eu d'enfance.

***

L'enfance est un âge que l'on déteste lorsqu'on en est affligé. Avec quelle impatience on attend le moment du premier pantalon, de la première cigarette ! Le moment qui vous donnera tous les droits. Et plus spécialement le droit de mépriser vos compagnons de la veille, ceux qui végètent encore dans les limbes.

L'adulte fait d'ailleurs tout ce qu'il peut pour encourager cette haine. Par ses interdictions, par ses contraintes, par sa duplicité. La vie est pareille à une large route asphaltée sur laquelle l'homme se livre licitement à toutes les folies. L'enfant, lui, doit se contenter de l'étroite sente des piétons, le long des fossés, avec

l'expresse défense de s'en écarter. Mille barrières le retiennent. Le vêtement, qui l'oblige à montrer en public ses genoux. La nourriture : on éloigne de sa bouche le vin, les liqueurs, la moutarde, le tabac ; ce qui lui *ferait du mal*, et qui ne peut faire que du bien aux parents. La morale : on lui interdit de mentir, de voler, de paresser, de montrer son derrière. Toutes choses qui exigent un discernement et une habileté d'adultes. Le savoir-vivre : on l'oblige à saluer le premier, à céder sa place, à refuser ce qu'il aime, à accepter ce qu'il n'aime pas. Il y a les films interdits aux enfants, qu'on ne va pas voir en famille, parce qu'ils montrent des choses dont les parents seuls peuvent se repaître, bassement, solitaires, comme le mendiant qui se saoule sur un banc. Il y a le saint des saints de la connaissance : le mystère sexuel. Parce que l'enfant est *trop jeune pour comprendre*. Alors, il est obligé de se renseigner comme il peut, de bric et de broc, auprès de compagnons plus ou moins édifiés. Par contre, on l'oblige à se remplir la cervelle de choses inhumaines : les déclinaisons, l'ablatif absolu, le double accusatif, les imparisyllabiques, l'orthose, les sodico-calciques, la néphéline, les Kirghizes, l'Uzbékistan, le Turkestan, le Tadjikistan.

Quoi d'étonnant s'il aspire à manger au plus vite les fruits de l'arbre de science ?

***

— Mais alors, vos solutions, à vous ?

— Le laisser fumer, boire le vin et le cognac, goûter à la moutarde dès l'âge le plus tendre. Pour qu'il suffoque et s'en dégoûte à jamais.

— Et si au contraire il y prend goût ?

— Vous interdire à vous-même ce que vous ne voulez pas lui permettre.

— Et pour l'éducation sexuelle, il faut aussi, dès l'âge le plus tendre... ?

— Oui, aussi. Expliquer froidement, simplement, ce qu'il en est. Et au diable les fariboles poétiques : roses, choux, cigognes.

— Et qui donc ira voir les films seulement pour adultes ?

— Il ne faudrait plus de films pour adultes.

— Je crois savoir que vous n'écrivez pas spécialement pour les premières communiantes ?

— Moi ? Je suis un adulte comme les autres, je vois où est le bien, et je fais le mal.

***

J'ai eu autrefois un instituteur que je détestais à cause de sa sévérité. Chaque jour, mon cœur se gonflait un peu plus du désir d'une vengeance. « Quand je serai grand comme lui, je serai

instituteur à mon tour, et je me vengerai. » Or, je me souviens que je n'entendais nullement m'en prendre à cet homme, mais bien aux enfants qui tomberaient alors sous ma coupe. Prescience de la solidarité d'adulte à adulte qui alors me lierait à mon ancien maître. Mépris surtout de cet âge infâme qui vous oblige à subir le bon-plaisir des porteurs de pantalons.

***

Auguste Comte voyait dans l'évolution de l'humanité trois époques successives : l'âge théologique ; l'âge métaphysique ; l'âge positiviste. Assurément, l'enfant évolue de même manière.

A l'âge théologique, on lui offre ou il se crée des divinités aux attributions plus ou moins définies. Le Petit Jésus, dont l'office est de recevoir la prière du soir. Le Bon Dieu, qui fonctionne surtout le dimanche. Le diable, qui vit dans l'ombre des caves et des escaliers. Le Père Fouettard, le Père Noël, le Méchant Loup, les Fées, les Lutins, le Marchand de Sable... etc. Grâce à elles, toutes les circonstances de la vie se trouvent lumineusement éclairées.

A l'âge métaphysique, beaucoup de dieux sont morts. Quelques-uns résistent encore, bien qu'ébranlés. L'enfant pose des questions embarrassantes. « On t'expliquera cela plus tard. » Ainsi, le Temps assure la première relève des divinités déchues. Il est bientôt aidé par la Vie, la Mort, l'Amour, la Morale, Liberté-Egalité-Fraternité, la Science, le Droit, la Patrie. Toutes choses qui dépassent l'intelligence. Qu'il faut respecter en renonçant à les approfondir. Il est aussi aidé par Parce-Que. *Pourquoi est-ce ainsi ? Parce que.*

A l'âge positiviste, il vide d'un coup dans la poubelle tout son passé. Y compris Parce-Que. Il sait pourquoi il est né ; pourquoi son père a choisi la profession qu'il exerce ; il a mesuré ses parents à leur juste valeur. Il sait comment on gagne beaucoup d'argent et pourquoi il faut le faire. Il sait tout. Il est l'homme-enfant. A Liberté-Egalité-Fraternité, il a substitué la lutte des classes ; à la Patrie, les cent familles ; à la Science, la bombe atomique ; à l'Amour, l'instinct sexuel ; à la Morale, le système D.

***

Notre civilisation — il en est ainsi du moins dans les villes — excite les nerfs beaucoup plus que les muscles. Au sortir de leurs écoles, pour un adolescent qui va vers le stade ou la salle de gymnastique, dix vont vers les cinémas, les cafés, les dancings, les appareils à sous, les concerts de « hot ». La bicyclette est morte, tuée par le scooter qui permet des prouesses spectaculaires sans effort.

Il en résulte une génération d'hystériques et de dégénérés, avides de plaisirs, dédaigneux du travail, qui se tiennent à peu près tranquilles tant qu'ils ont les poches pleines, et qui tournent mal dès qu'elles le sont moins.

Ce qu'il faudrait, c'est un service civique obligatoire à partir de treize ou quatorze ans, qui enverrait ces écervelés un mois chaque année faire les foins, les moissons ou les vendanges. La campagne et la purifiante fatigue des reins leur rendraient un équilibre qui ne manque pas aux petits paysans.



On peut mesurer le degré de civilisation d'un peuple à la manière dont il traite ses enfants.

Je me rappelle les petits Arabes de Tunis. Ceux de l'école coranique. Un immonde gourbi où des poules, faute d'une nourriture plus substantielle, picoraient leurs fientes de la veille. Sur le seuil, l'alignement sacré des babouches. Au centre, le vieux et solennel pédagogue à bésicles, glapissant les versets du Coran, les martelant du bout de sa baguette sur le crâne rasé de ses minuscules disciples. Parfois, l'un de ceux-ci, tourmenté par un besoin naturel, se levait et venait se soulager contre la porte ouverte, sans que personne s'offusquât. Les mendiants : ventre gonflé, yeux mangés de mouches, pleurnichant au coin des rues. S'ils s'oubliaient, le grand frère tapi sous quelque porche venait en leur tordant l'oreille les rappeler à leurs devoirs. C'est lui aussi qui leur ôtait des mains leur recette, la poignée de figues laissée par quelque roumi compatissant. Ceux qui avaient appris un peu d'alphabet à l'école française : ils écrivaient à la craie sur les murailles le mot magique : *Indépendance*. La nuit, ou le jour à l'heure de la sieste, tout ce monde-là escaladait les enceintes des villas européennes pour chaparder ; leur butin était revendu par le père au marché aux puces de la Médina. « Ce n'est pas un péché, dit le Coran, que de voler un infidèle. »

En Algérie, les rebelles utilisent fréquemment leurs enfants pour transporter et déposer des bombes.

A Port-Saïd et à Gaza, des enfants de dix ans ont été armés de mitraillettes, et plus d'un s'est tué en manœuvrant ces jouets pour grandes personnes.

* * *

J'ai en grande pitié les enfants prodiges. Les naturels aussi bien que les artificiels. Car, comme les perles, les enfants prodiges sont de deux sortes : ceux que sécrète la nature seule ; et puis les enfants prodiges de culture. Mozart, Chopin, Léopardi

étaient de la première espèce. Contre celle-ci, personne ne peut rien. Ce sont des phénomènes comparables à la Chaussée des Géants ou à la Montagne Pelée. Impossible d'accuser qui que ce soit de leur destin. On ne peut qu'admirer, trembler et se taire. Par contre, j'ai tout lieu de supposer que Minou Drouet est de la seconde catégorie : une variété d'enfants martyrs. Rappelez-vous cette petite nageuse américaine de cinq ans à laquelle son père voulait faire traverser la Manche, et qui en mourut.

Au lycée Blaise-Pascal où aujourd'hui je propose mon enseignement, il n'existe pas de buste de Blaise Pascal. Par contre, il y en a un de Barra et un de Viala. Deux enfants prodiges aussi. Morts à treize ans pour leur foi en la République, cette entité métaphysique. Etaient-ils différents en quoi que ce soit de ces petits fellagha qui vont tendre leur main droite dans les cafés et déposent de la gauche en s'en allant une machine infernale sous un guéridon ? Que savaient-ils de la République, et que savent-ils de l'Indépendance ? L'atroce égoïsme des adultes les a annexés à une cause qui les dépasse, et, pour peu que ces petits terroristes sautent avec leur bombe, on les proposera en modèle aux enfants futurs. Que les nôtres deviennent des Barra, des Viala, des Gavroche ou des Balilla, Dieu les en garde tous ! Il suffit à la déesse Propagande de moissonner par millions les victimes adultes.

Jaurès disait à peu près : « Lorsque nous aurons édifié le socialisme, ce sera notre honneur que de ne pas l'enseigner dans nos écoles à nos enfants. »

***

Ils me font bien rire, ces peintres à barbe qui prétendent imiter la naïveté enfantine. Leurs silhouettes ont la raideur des bonshommes dessinés à la craie contre les murs des écoles, et au-dessous desquels on peut lire : *La métresse*. Ainsi, ils ont fait de longues et savantes études à l'Ecole des Beaux-Arts ; ils ont écorché l'homme et le cheval pour en compter les nerfs, les muscles, les vaisseaux ; ils ont reproduit cent moulages de plâtre, dessiné des modèles vivants, appliqué le nombre d'Or. Ils ont admiré et copié Cimabue, Giotto, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Dürer, Rembrandt, Ingres, Géricault, Manet, Renoir, Van Gogh. Tout cela pour aboutir à ces bonshommes qui ont trois ou quatre doigts à chaque main, à ces nuages cernés de noir, à ces arbres-éventails. Ils assurent avoir retrouvé la fraîcheur de la « vision enfantine ». Ils sont exactement pareils à l'âne de la fable qui voulait singer les gracieusetés du petit chien.

Ce qui plaît dans un dessin d'enfant, ce sont les qualités d'homme : l'exactitude de l'observation, l'harmonie élémentaire des formes et des couleurs, l'intention satirique quelquefois. Et

ces qualités sont d'autant plus visibles qu'elles contrastent avec la maladresse de la technique. Si elles viennent à manquer, si la maladresse seule reste, le dessin peut être parfaitement horrible.

Or, ce que cherchent à imiter nos peintres à barbe, ce ne sont pas les qualités, c'est la maladresse. Il faut penser que leurs qualités propres sont bien peu sensibles pour qu'elles aient besoin de ce repoussoir.

***

La règle des participes passés est l'image de la langue française : rigoureuse et absurde, intraitable jusque dans ses caprices. Bien que je l'aie longtemps enseignée moi-même, je ne suis pas certain de la connaître encore complètement. « Elles se sont *plu* à nous contredire ? Ou : elles se sont *plues ?* »

Longtemps, j'ai cru qu'il était capital de connaître la règle des participes passés. Qu'on ne pouvait être une personne entièrement respectable sans elle. Qu'elle était le fondement d'un édifice. Que les tolérances orthographiques sont faites pour les faibles d'esprit. Que plus une règle est inflexible et plus elle est solide. Qu'on passe aisément de la licence dans les mots à la licence dans les mœurs. Qu'en face de la grammaire on ne peut avoir, comme en face des femmes, que deux attitudes : les respecter ou les violer. Que c'était enfin une question d'honneur national et de morale publique. Et, des années durant, je me suis efforcé de faire partager mes convictions. Des années durant, j'ai tourmenté mes élèves avec la règle des participes.

Je me suis aperçu de mon erreur le jour où j'ai su que l'un d'eux venait de mourir. Il n'y a pas de poids plus lourd que celui d'un enfant mort. J'ai regretté mon obstination, le temps que je lui avais fait perdre et qu'il eût mieux employé à d'autres études, peut-être.

***

Que leur apprendre, donc ?

Tout ce que vous voudrez. Mais surtout ne jamais sacrifier les choses dites inutiles. Le chant, la danse. Les contes, les fables, les pantomimes. Le dessin, le modelage, la gravure. La lutte, la nage, le bilboquet, le cerf-volant, le tir à l'arc. Les jeux du corps et de l'esprit.

Mon petit mort me pardonnera-t-il jamais de ne lui avoir pas enseigné le tir à l'arc ?

***

Qu'est devenu ce petit garçon à qui j'ai donné ses premières leçons de lecture et qui, lui aussi, a tant à me pardonner ?

Un *putto* de Raphaël. Je ne sais si c'est parce que je le savais orphelin de père ou que moi je me trouvais encore orphelin d'enfants ; mais je me montrais envers lui d'une révoltante injustice. A la moindre peccadille, je le mettais en pénitence auprès de moi ; je le gardais ainsi plus longtemps qu'il n'eût fallu, jusqu'à ce que je le sentisse au bord des larmes. Alors, je l'embrassais et je le renvoyais à son banc.

Pour tout dire, voici l'inavouable vérité : je le punissais à plaisir, afin de pouvoir le consoler ensuite.

***

Je ne crois pas aux vertus universelles de l'éducation sans larmes. On ne travaille pas de même façon le cuir et le fer. Que les règlements administratifs français proscrivent absolument les châtiments corporels est la marque d'une déplorable démagogie. Les Anglais, qui connaissent et méritent mieux que nous la démocratie, se sont bien gardés de renoncer à la fessée, cet instrument pédagogique d'une admirable efficacité. *Touch your toes!* Simplement, pour éviter les abus, ils ont réglementé la matière, la longueur, l'épaisseur, la largeur de l'instrument à employer.

Pour moi, j'ai eu jadis l'occasion de traiter durement un élève insolent et orgueilleux. Il est aujourd'hui gendarme et, chaque fois que nous nous retrouvons, il vient me remercier du bien que je lui ai fait. Je le sens prêt à me baiser les mains.

***

L'enfant présente avec l'animal ceci de commun qu'il est plus sensible aux faits qu'aux raisonnements. Inutile de lui expliquer pourquoi il ne doit pas chaparder les confitures : il suffit de les mettre sous clé.

Il n'y a pas de chien qui résiste à un morceau de sucre. Il n'y a pas d'antipathie enfantine qui résiste à une poignée de caramels.

Ils ont l'un et l'autre un goût inné pour la mort violente : ils se plaisent à traverser les carrefours dangereux au moment le plus inopportun.

***

Les questions qu'il vaut mieux ne pas poser aux élèves :

« *Où couches-tu ?*

— Dans la cuisine.

— *Quel est le prénom de ton père ?*

— La semaine dernière, c'était Henri. Cette semaine, c'est Mohamed.

— Tu as dix ans et tu pèses dix-huit kilos. *Pourquoi tes parents refusent-ils de t'envoyer à la colonie de vacances ?*

— A cause de la robe et du billet de chemin de fer.

— Cette plaque blanche, dans tes cheveux, qu'est-ce que c'est ? *Tu as la pelade ?*

— Non. C'est maman, un jour, qui m'a arraché un paquet de cheveux. Depuis, ils n'ont plus repoussé.

— *Qu'est-ce que tu as mangé à ton petit déjeuner ?*

— Du pain.

— *Sec ?*

— Non. Trempé dans du vin.

— Tu es rouge de fièvre. *Pourquoi es-tu venue quand même ?*

— Parce que chez moi il n'y a personne pour me garder. Maman serait obligée de perdre sa journée.

***

L'éducation ne doit pas se faire seulement par la bonté, mais aussi par la crainte. Il s'agit, naturellement, de cette crainte salutaire qui dérive de l'amour. Quels sentiments inspirerait le bon Dieu sans son lieutenant le plus précieux, Satan ? Si un enfant s'aperçoit qu'on excuse systématiquement ses petites fautes, il en commettra de plus grosses. Si celles-ci passent avec la même facilité, de plus grosses encore. Et ainsi de suite.

Un adolescent a égorgé sa grand'mère. Pour leur malheur à tous deux, c'est elle qui l'élevait. Il rentrait ivre, et elle lui trouvait des excuses. Il la battait, et elle l'excusait encore. Il lui volait son argent, pour se saouler et la battre, et elle continuait à l'excuser. Lui, une bonté aussi imperturbable, ça a fini par l'écœurer : il a coupé le cou à la vieille. Un monstre, sans doute. Mais surtout le produit d'une monstrueuse éducation.

***

Les parents terribles. Des enfants, on arriverait sans trop de peine à faire quelque chose de propre s'il n'y avait les parents, contre lesquels on ne peut à peu près rien.

Il y a le commerçant qui place parfois sa fille au comptoir et lui apprend comment on arrondit le poids à l'hectogramme supérieur.

Il y a les parents qui critiquent le travail de l'instituteur, un fonctionnaire, un trop-payé, et qui parlent d'aller lui secouer les puces.

Il y a ceux qui lui font porter des billets d'injures parce que leur fils a perdu son béret la veille.

Il y a ceux qui, à cause d'un dimanche trop chargé, se lèvent

tard chaque lundi matin, n'ont pas le temps de préparer leurs enfants et leur inventent des coliques, des migraines, des indigestions.

Il y a les parents du lycéen qui lui-même, certains jours, se sent l'âme slave et refuse d'aller à l'école. Ils lui composent d'ingénieuses lettres d'excuses.

Il y a les parents qui, lorsque leur fils est en conflit avec un maître, se font les avocats du fils et les accusateurs du maître.

Il y a ceux qui se plaignent, parce que les devoirs du soir sont insuffisants : « Au moins, pendant qu'il écrit, il nous fiche la paix. »

Il y a ceux qui aimeraient supprimer les vacances, pour n'avoir pas sur les bras leur progéniture durant six semaines.

Il y a ceux qui complètent à la maison le travail de classe et abrutissent leurs enfants de problèmes et de dictées.

Il y a les respectables bourgeois dont le J3 a volé une auto. Une bagatelle. Une escapade en compagnie de quelques farceurs. D'ailleurs eux, les parents, ils ont remboursé les dégâts : de quoi se plaindrait-on ? Il faut bien que jeunesse se passe. Par malchance, le voleur a été pincé et a purgé quelques semaines de prison préventive. Lorsqu'il en sort, pour le consoler, ces bons parents lui offrent des vacances sur la « Côte ».

***

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que, dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, tout finit par s'arranger. Comment font-ils ? Il y a les nécessités d'une profession, le mariage, les maternités. Pour les garçons, il y a toujours quelque bonne petite guerre civilisatrice qui leur met du plomb dans la cervelle. Le centième, il fait parler de lui dans les journaux.

Ils sont à présent délivrés. Ils ont considéré leur enfance comme un mauvais moment à passer. Pour la digérer, ils ont fait toutes sortes de contorsions. C'est fait : ils en sont venus à bout.

Alors, ils ont une autre mauvaise surprise : ils s'aperçoivent que ce n'est pas tellement glorieux, d'être homme.

JEAN ANGLADE.

L'instituteur de Grétigny

Il tira la porte de sa classe et enfonça les mains dans les poches de sa blouse ; il ne fermerait pas à clef : en ce monde, était-il si nécessaire de protéger tout, comme on le faisait, contre l'intrusion des autres ? Lui, n'était-il pas béant chaque jour, or qui cherchait à l'explorer, à lui voler son ennui ? Il marcha sous le préau. Tout à l'heure le dernier enfant avait franchi, là-bas, la grille qui limitait la cour au-delà des tilleuls — le dernier enfant se perdait dans le village. C'était le printemps. Le printemps ? Un printemps, simplement, un printemps de plus. L'instituteur fit encore quelques pas. « Un printemps de plus ». Il vieillissait. « Vieillir ! » Le mot eût paru ridicule à beaucoup : Lemoysan allait sur trente cinq ans ! Mais vieillir ne signifiait pas autre chose que prendre un peu plus d'âge. Un enfant vieillit, comme un homme, aussi bien qu'un vieillard. Aussi bien ? L'instituteur sent passer quelque chose de froid entre sa peau et ses vêtements, et sous le soleil tendre cela lui fait du bien : il résistera mieux à la tiédeur qui réjouit chacun — même les bêtes : partout les oiseaux chantent. En cet instant même, dans le premier tilleul... Son regard rentre sous ses paupières. L'odeur de craie, odeur froide, monte de sa blouse, ajoute au froid qui l'envahit... Il fait encore quelques pas. L'extrémité du préau correspond à l'extrémité de la classe. Arrivé là-bas il tournera autour du pignon de brique pour gagner sa chambre, où il prend ses repas. Mais il n'a pas faim. Il s'arrête, abandonne son corps aux houles glacées, nacelle docile, qui flotte, qui le berce. Ce matin il ne s'est pas lavé. Il demande chaque jour aux enfants : « Avez-vous nettoyé vos mains ? » Il inspecte les ongles et lui ne s'est pas lavé, ni rasé. Sa barbe est blonde et clairsemée, à peine la voit-on, n'importe, il ne s'est pas rasé, ni peigné non plus. Mais quoi ! il est là pour enseigner, il n'est pas tenu à l'exemple. La civilisation a institué des écoles et en a rendu la fréquentation obligatoire, il faut bien qu'il y ait des instituteurs. Les enfants viennent à lui parce qu'ils y sont obligés, et lui est là par équivalente obligation. L'homme et la femme le soir miment l'amour, de temps en temps donnent du fruit, et ce fruit-là, une mâchoire est néces-

saire pour le broyer, le réduire à l'abstraction. Dans ce village c'est à lui de remplir cet office, de broyer la petite créature toute vive, au nom de l'enseignement. Il voudrait trouver un mot pour qualifier sa fonction, qui serait aussi fort que l'est celui de rut en face de celui d'amour, et qui aurait le même pouvoir de démasquer la dérision et l'imposture, mais il n'y parviendra pas, car d'autres s'y sont essayés avant lui, en vain... Alors il accepte son impuissance et s'en remet au froid, plus habile que son imagination, pour le ramener à la perception de la vérité. Le froid le prend aux épaules, et tendrement l'enveloppe, comme un suaire. Il est bien. Qu'il évoque ses sensations à quelque collègue, le collègue s'esclafferait, le traiterait de romantique. Heureusement, il n'a pas de collègue ici : les vingt-cinq gosses du village, ça n'est pas trop pour un seul maître... Il a gagné l'extrémité de la classe. La terre pue la fécondation toute neuve. De nouveau il appelle la fraîcheur, elle vient, et il frissonne — comme Lamartine ! Il rit. Ses collègues, s'ils frissonnaient, ne voudraient plus frissonner autrement que Rimbaud !... Il n'a décidément pas faim. Mais *a-t-il* quelque chose ? faim ou soif, ou seulement quelque désir ? Il n'a rien et ne souhaite pas davantage. Lui, il sait qu'il est venu de l'amour, non pas seulement du simulacre. Mais combien sont-ils à être venus de l'amour ? Parfois, il cherche, scrute les petits visages qui passent devant lui, afin de découvrir celui qu'eût modelé autre chose que le fouillis commode des membres, mais il ne le trouve pas. Aucun signe ne subsiste, le secret de l'alcôve ou du fossé, la nature le garde. Le ventre de la femme est un moule où fusionnent intimement tous les métaux, jusqu'au plus vil. Le prêtre d'ici dirait que la main de Dieu lisse le petit germe, quel qu'il soit, afin que rien ne reste du péché si péché il y a, aucune trace. Le ventre de la mère, comparé à une sorte de confessionnal, quoi ! mais où personne ne ferait pénitence ! L'instituteur ne croit pas au prêtre. Il vient seulement de songer à ce qu'un personnage doué pour le rêve pourrait créer comme imagerie. Pour lui, il a observé, il n'a rien vu, jamais, il s'est tu. Du reste, eût-il fait une découverte, il se serait tu quand même : son observation ni ce qu'elle conclut ne l'intéresse vraiment. Il n'est pas sur cette planète pour laisser capter son attention. Ni se donner en démonstration ni tirer démonstration de quoi que ce soit. Il a obtenu son Brevet Supérieur et satisfait à l'épreuve de pédagogie : il détient son viatique pour attendre au terme de sa vie, cela suffit — au terme de sa vie, c'est-à-dire à sa mort. Souvent il pense à sa mort... Mais de voir passer le mot dans sa tête le fait songer à sa naissance. Association inévitable, qui le hante. La naissance, la mort, quels événements sont moins contestables — plus vrais ? Le réflexe est instantané : il pense mort et le mot naissance barre d'un trait tout clair, trait d'aube, les lettres noires,

carrées. Heureusement ! Car sa mort... Lemoysan s'ébroue, et sa naissance, aube toujours neuve, vient forcer sa rêverie. Une simple clarté d'abord, et puis tout à coup quelque chose de vivant, avec deux bras qui se tendent vers le père et la mère, ceux-là qui s'aimaient... Le froid se renouvelle, l'isole encore, le délivre. L'instituteur fera-t-il les cent pas comme il fait aux récréations, la cour bruyante de cris ? Il pourrait au moins rentrer dans sa classe. Mais dans sa classe les enfants n'y seront pas, qui empêcheraient sa pensée d'errer dangereusement... Il va et vient. Il est midi. L'angélus sonne. Un tombereau passe tout au bout de la cour, et puis l'auto d'un fermier. Un instant il se demande s'il ne devrait pas essayer de savoir de quel fermier il s'agit, mais il hausse les épaules, le froid coule plus abondamment, et le frisson est si profond que Lemoysan se resserre sur lui-même... Il se resserre, diminue de volume, rapetisse, redevient enfant — et aperçoit un lit couvert de dentelles. La lumière pénètre dans la chambre de sa mère par la fenêtre du bout, éclaire le crucifix, la couronne d'oranger, le petit vase de saxe à motif bleu, gentilhomme à tricorne, à boutons dorés. Tout à coup il voudrait détailler ce monde enclos où il a vécu son premier jour, où il a crié — puisque doit crier tout nouveau-né. Il songe à ce cordon que Madame Hourteaux a noué. Ce geste, ce seul geste d'une sage-femme, fait par habitude... « Par habitude ? » Il faut être honnête : « Madame Hourteaux était la maternité personnifiée. » Le texte du chroniqueur de l'*Ouest-France*, à la mort de la vieille femme, lui évite de chercher d'autres éloges. L'instituteur se contente de ceux-là, mais il les rejette au loin, dans le temps, et ils tombent sur le même tas de souvenirs où gisent sa vêture de nouveau-né, le premier lange amoureusement enroulé, le geste des bras tendus... Amour, amoureusement... Tant d'amour était déployé à son origine qu'il se demande si la quantité d'amour départie à sa vie n'a pas été consommée aux premiers moments, à sa conception et à sa naissance. Ce n'est pas la première fois qu'il rencontre cette idée. Le prêtre n'avouera jamais que son dieu accorde à chaque existence une dose égale d'amour, mais lui finit par le croire, que cette dose-là soit d'ailleurs le don d'un dieu ou d'un cosmos distributeur. Et il conclut que s'il n'avait été que l'enfant du désir, peut-être... peut-être qu'en cet instant il serait assis au bout d'une table, affamé comme tous les gosses qu'il vient de libérer. Une femme lui passerait le plat — sa femme — le plat lourd du ragoût de mouton mijoté comme il le souhaite — comme sa mère le lui préparait avant qu'il entrât en pension. A l'autre bout de la table il y aurait aussi des enfants, nombreux, tous occupés à manger — ses enfants. Et il saurait bien reconnaître, en baissant un peu les yeux au moment où sa femme se lèverait, qu'une nouvelle fois elle est enceinte... Hélas, il n'a plus froid, pourtant la

tiédeur de l'air ne le gagne pas encore. Arrêté, machinalement il va vers le mur, s'y adosse... La brique n'est déjà plus fraîche ! L'hiver aura donc quitté jusqu'aux pierres ? Oui, et il va falloir vivre. L'hiver il parvient à peu près à s'installer dans l'existence réduite qui est le lot de chacun ; même, il y parvient depuis l'automne, depuis la chute des premières feuilles. Mais quand le soleil, chaque jour, prend de la force et de la hauteur !... Il reste immobile. Il ne mangera pas, il attendra le retour du premier gosse. Seulement, ce soir ? ce soir, la classe terminée ? Le froid ne vient pas le ressaisir, c'est la détresse qui l'envahit. Avec elle il n'est aucun frisson à escompter, qu'on rejetterait, mais qui aurait pris l'attention une seconde, deux, *une fraction de temps*. Chaque fois que le monde retrouve son élan, lui reste sur le sol, à même le sol. Or, il va falloir vivre à nouveau, c'est-à-dire *faire comme si* lui aussi repartait en avant. Il couvre son visage avec ses paumes moites, l'enferme, le protège un moment encore. Tantôt il laissera la discipline se relâcher. Pigache et la petite Henriette feront quelque sottise, il les punira. « Vous resterez après la classe ! » Ainsi, il pourra les garder jusqu'à la nuit, il leur parlera de grammaire, d'arithmétique... tiens ! il leur récitera quelques strophes de Lamartine. En même temps il guettera la descente de l'ombre, comme les deux pauvres gosses, perdus dans la grande classe... Il se tient là. Il attend. Ce soir, avec l'ombre viendra tout de même la nuit, et la nuit, depuis le temps qu'il se tient dedans, pour apprendre à mourir...

ROGER BÉSUS.

L'immuable adolescence

à Roger Peyrefitte

« *Votre livre vivra dans cent ans* », avait prédit Gide à l'auteur du plus célèbre roman sur l'adolescence paru au cours des vingt dernières années. S'il saluait ainsi les qualités exceptionnelles d'une œuvre, que sa profondeur dans l'analyse des passions d'un cœur juvénile et sa vérité dans la description de la vie d'un collège religieux ont, dès son apparition, rendue classique, sans nul doute entendait-il marquer également par ces mots qu'une centaine d'années ne suffirait pas à enlever son actualité à l'ouvrage, parce que les élèves des Jésuites qui, au milieu du siècle prochain, s'assiéront sur les mêmes bancs que Georges de Sarre et Alexandre Motier, selon toute vraisemblance ne différeront guère de ses héros.

Il y a à cette permanence une première raison d'ordre social. Les Jésuites, qui sont et paraissent destinés à rester les grands éducateurs de l'élite, agissent essentiellement comme des mainteneurs. S'ils n'ont pas cru devoir refuser depuis la guerre certaines concessions à l'esprit du jour, si, par exemple, ils n'imposent plus d'uniforme, n'exigent plus que les pensionnaires remettent aux surveillants leurs lettres non cachetées et n'obligent les externes à assister à la messe qu'une seule fois dans la semaine, ces réformes n'entament pas les principes mêmes d'une tradition à laquelle ils sont d'autant plus attachés qu'elle a fondé leur empire. Tradition d'humanistes, mais plus encore de psychologues. Ces Pères, à qui Pascal a reproché le libéralisme de leur morale, dont le vulgaire a honoré et dénoncé tout ensemble la virtuosité dialectique, en créant le terme de « jésuitisme » pour désigner une habileté dans l'argumentation capable au besoin de s'appuyer sur la mauvaise foi, et à qui leurs rivaux ne pardonnent ni l'emprise qu'ils prétendent exercer sur les âmes, ni surtout l'empreinte (pour reprendre l'expression d'Estaunié) qu'ils laissent dans la plupart d'entre elles, ces Pères visent moins à instruire qu'à former. Ils s'appliquent avant tout à développer chez leurs élèves la conscience de leur dignité d'être humain, plus particulièrement d'être viril, et, pour y parvenir, ils en appellent à ce sens de l'honneur qui est en France l'un des ressorts les plus puissants.

Mais si l'adolescent reste, à travers les générations, invariablement semblable à lui-même, cette immuabilité n'a pas sa seule cause dans l'éducation qu'il reçoit. L'adolescence est un âge intemporel et ne varie pas, comme l'âge qui la suit, selon les courants de chaque époque, parce qu'elle demeure impénétrable aux influences. Celui qui la vit est trop profondément engagé dans son propre drame pour pouvoir être atteint par les révolutions du siècle.

Il est remarquable que ce drame de l'adolescence n'a attiré l'attention des écrivains que depuis une dizaine d'années. Dans toute la littérature classique, il n'y a pas plus d'adolescents que d'enfants, les uns et les autres étant tenus pour des comparses dénués d'intérêt, puisqu'ils n'ont nulle part aux amours des adultes, seul objet digne d'être chanté, analysé ou dépeint. Avec le XIXe siècle, l'enfant prend une discrète revanche. Les Romantiques, en effet, sont les premiers à lui trouver un emploi, celui de motif allégorique. Mais ayant oublié, ou n'ayant jamais lu saint Augustin et ses terribles sentences sur les enfants *(« Il n'y a point d'innocence en eux, Seigneur, il n'y en a point, mon Dieu.)*, c'est précisément cette innocence qui leur manque qu'ils les chargent de symboliser.

Freud approche davantage de la réalité en démontrant que les impressions éprouvées durant la période enfantine et enfouies dans l'inconscient déterminent tout le destin psychologique de l'homme. L'enfant prend, à ses yeux, une valeur d'épure. A la suite du maître de Vienne, les écrivains voient en lui la plus authentique des créatures, parce que la plus soumise à l'instinct. Cocteau, tout au long de son œuvre, compare les poètes aux enfants pour les opposer aux grandes personnes. Les surréalistes vont jusqu'à prétendre qu'à travers leur infantile jargon c'est le génie qui s'exprime à l'état brut, comme l'esprit d'Apollon à travers les divagations des Sibylles. L'enfant est devenu un modèle.

L'adolescent, dans le même temps, est laissé à l'écart ; à l'exception de quelques cas isolés, celui d'un Maurice Barrès proclamant dans « *Du sang, de la volupté, de la mort* » que l'enfant appartient « *à ce sexe intermédiaire dans lequel on pourrait ranger également les plus réussis des animaux* » ou celui d'un Thomas Mann créant l'admirable figure du Tadzio de la « Mort à Venise » pour l'amour duquel il lui paraît juste qu'un philosophe accablé de mérite et de gloire courre, d'un cœur léger, au trépas.

Il est symptomatique que les femmes, qui aiment selon leur tempérament la faiblesse ou la force mais jamais la grâce, y sont totalement insensibles, et il est vraisemblable que ce sont elles qui ont inventé, pour le définir, ce sobriquet d' « *âge ingrat* » que les hommes étourdiment répètent, sans se rendre compte

de leur ingratitude envers la plus fertile saison de leur vie. Mais celle-ci, à leurs yeux, n'a nulle valeur en soi. Elle n'est qu'une période de transition, hybride et bâtarde, entre la perfection naturelle de l'enfance et le laborieux équilibre de la jeunesse, à laquelle il est admis que les infortunés qui la traversent doivent avoir la plus grande hâte d'échapper, à la fois pour leur propre bonheur et pour le soulagement de leurs familles.

Et soudain, depuis le « *Journal d'une petite fille de douze ans* » paru peu avant la guerre, l'adolescent envahit la littérature romanesque. Des garçonnets et des fillettes, d'une douzaine ou d'une quinzaine d'années, deviennent les héros de nombreux romans, voire de pièces de théâtre. L'adolescence est « *découverte* ». On s'est avisé enfin que sa psychologie est passionnante, mais on éprouve du même coup qu'elle est indéchiffrable.

Indéchiffrable, parce que l'adolescent, peu habile à démêler ce qu'il est de ce qu'il voudrait être et conduit par son besoin de « *donner le change* » à se jouer la comédie, reste mystérieux à soi-même. Passionnant, parce que son âge est l'âge tragique par excellence. C'est en effet celui où la double nécessité de s'accepter et d'accepter le monde s'impose à un jeune être encore trop désarmé pour vaincre ses réflexes, et dont tous les réflexes sont de refus. Il faut qu'il possède de grandes réserves affectives — il les croit même inépuisables, alors que si vite elles tariront — mais sa nature l'empêche de les exploiter. Impossible pour lui de résoudre cette contradiction qui lui est propre — si chez certains attardés, elle se prolonge jusque dans l'âge mûr : répugner à se livrer — car se livrer, c'est se trahir — et aspirer à être compris pour pouvoir sortir de soi-même.

Son extrême pudeur, son intransigeance, son ombrageuse fierté, sa conviction d'être unique, sa révolte instinctive contre son entourage, son goût enfin de se travestir au risque de cacher sous les masques les plus déplaisants les meilleurs traits de son caractère, créent un drame qui pourrait se définir comme celui de l'impossibilité de communiquer, qui se joue dans un décor scolaire, encore à demi puéril, dont la médiocrité lui est une blessure supplémentaire, et auquel tant d'entre eux cherchent un dénouement dans le suicide.

Rien de plus emmuré, rien de plus seul qu'un gamin de treize ans dont les grandes personnes tapotent distraitement la joue en lui offrant des caramels ou en le complimentant sur ses places au collège. Pour lui, nul contrepoids à ses difficultés et à ses passions — aucun de ces contrepoids, honneurs, plaisirs ou sagesse de l'âge, que la vie plus tard presque automatiquement, apporte ou du moins propose. Pour comble, il reste indifférent à l'éphémère, mais incomparable perfection physique dont il est le dépositaire. Il est même impatient d'abandonner ses culottes

courtes pour le premier « *pantalon long* » qui symbolisera son évasion hors de l'univers absolu, c'est-à-dire inhumain, dans lequel il respire — ou plutôt étouffe.

Ainsi, l'adolescent est-il trop absorbé par cet incessant combat contre lui-même pour être affecté par les variations extérieures. De là, la constance de son type ; de là, son éternelle actualité. La mode peut contraindre un garçon de vingt ans à porter chemise noire, collier de barbe ou coiffure à la caniche, l'adolescent, lui, reste immuable, avec ses yeux cernés et ses doigts tachés d'encre, avec son désir et son esprit tendus désespérément vers un monde qu'il brûle et tremble à la fois de posséder.

JACQUES DE RICAUMONT.

L'Enfance chez Proust et quelques autres

Proust a joué le tour à la critique de l'avoir obligée à parler de son œuvre comme lui-même a voulu l'écrire. Il a imposé son vocabulaire, les notions suggérées par ce vocabulaire, si bien que les commentateurs se sont avant tout penchés sur les thèmes du temps perdu, du temps retrouvé, de la réminiscence. Tout au plus pourrait-on ajouter que, seule étrangère à lui, la psychanalyse a quelque peu éclairé son cas.

Mais à y regarder de près (il vaudrait mieux dire de loin) la destinée de Proust est moins originale qu'on ne croit. Elle compte toutes les étapes dont l'existence humaine moyenne est faite : jeunes années, adolescence, maturité. Elle illustre les drames, les tentations, les révélations que le passage d'un de ces âges à l'autre implique — avec plus de violence, il est vrai, au XIXe siècle qu'antérieurement. Elle demeure, après Balzac, Stendhal, Flaubert, une éducation sentimentale. Sonate à deux thèmes : long effort d'adaptation à une société et simultanément refus de cette société. Mort et transfiguration.

Henri Guillemin, dans un récent article du *Figaro Littéraire*, fixe, à propos de Flaubert, cette biographie type de certains artistes romantiques. Une enfance heureuse ; une jeunesse bouleversée par la découverte du monde et surtout des mystères du sexe ; la double tentation de se tenir à l'écart, au sein d'une culture dont la fonction serait de conférer « *une espèce d'être au non-être* », et de jouer le jeu, de se convertir en un personnage poli, soumis aux impératifs du respect filial, des bonnes mœurs, du snobisme ; enfin, le choc d'un réveil, la prédestination conférée comme un stigmate ; c'est-à-dire pour Flaubert, la première attaque d'une maladie nerveuse survenue en janvier 1844.

On ne peut être que frappé par la similitude de ce destin avec celui de Proust. Illiers-Combray et la sollicitude maternelle ; les épisodes successifs, dans *A la Recherche du Temps Perdu*, de la fenêtre de Montjouvain, de Swann annonçant sa mort, des amours de Charlus et de Jupien. « *J'aurais pu croire*, écrit Proust, *qu'une personne en égorgeait une autre.* » Et Flaubert : « *Redis-toi*

sans cesse, homme... que tu as d'abord été quelque chose de plus sale qu'un crachat et de plus fétide que l'urine. » Face à la réalité sociale, Marcel cède lui aussi au penchant de l'isolement dans l'esthétisme. Il lit Bergotte dans le jardin. Puis il se laisse aller au dérivatif d'être un parfait homme du monde : une âme morte, ou tout au moins qui se prépare à mourir. « *C'est en somme une façon comme une autre de résoudre le problème de l'existence qu'approcher suffisamment les choses et les personnes qui nous ont paru de loin belles et mystérieuses pour nous rendre compte qu'elles sont sans mystère et sans beauté ; c'est une des hygiènes entre lesquelles on peut opter, une hygiène qui n'est peut-être pas très recommandable, mais elle nous donne un certain calme pour passer la vie et aussi, comme elle permet de ne rien regretter en nous persuadant que nous avons atteint le meilleur et que le meilleur n'est pas grand-chose, — pour nous résigner à la mort.* » Enfin, il y a aussi l'incident révélateur, la réminiscence offerte à l'écrivain comme un moyen de création.

Similitude, à ceci près que la vocation de Proust s'exprime par un retour sur soi. (A moins qu'on ne considère l'écriture artiste de Flaubert comme une fidélité à la pureté de l'enfance. Ce qui serait s'avancer beaucoup.) Je penserais plutôt, à propos de Marcel, au destin d'un Gottfried Keller et à son personnage Henri le Vert : un long apprentissage, un exil douloureux, puis on revient au pays, — ce *Heimatland* de Schubert dont la poésie a certainement touché Proust à travers la musique allemande. Cet Henri le Vert retrouve les lieux où il jouait et Gottfried Keller, écrivant son roman autobiographique, évoque ces jeux, non sur le mode puéril, mais en les présentant déjà comme un dialogue de l'homme avec l'univers. Selon le mot de Franz Hellens, l'enfant « *résonne* » avant de raisonner.

De même Proust se revoit enfant en pleine campagne vieille France : clochers et portails, séduction des vitraux d'église et des sources de la Vivonne ; noms chantants. La vibration blanche d'une haie d'aubépine, le tintement d'une clochette, celle de la porte du jardin, font frémir son âme. On pourrait croire, à première vue, qu'il a cherché refuge en ce pays de rêve, dont il ne reste que des ruines ; qu'il s'illusionne sur elles en les revêtant des prestiges du souvenir. Mais ses notations n'ont rien de naïf, de primaire ou de faux. Rien de sentimental non plus, ni de complaisant. Nous sommes aux antipodes de Jammes, et même d'Alain Fournier. Elles sont nées d'une jeune sensibilité avertie, cultivée. Elles ont de la profondeur et un poids que Claude Roy, relisant Proust, tient pour ce qu'il y a de plus valable dans *A la Recherche du Temps Perdu.* Ce n'est pas l'atmosphère d'un enchantement passé qui règne à Combray, car, bien qu'il porte en lui le regret de ses premières années, l'adulte se sait trop

infidèle au Paradis Perdu pour ne pas s'y découvrir d'avance perdu, s'il s'y trouvait replacé par hasard.

L'enfance, aux yeux de Proust, est tout autre chose qu'un simple désir de retour au révolu. Pour la raison, tout d'abord, que Proust n'a peut-être jamais été un enfant au sens où on l'entend d'habitude. Il n'est ni insouciant, ni joyeux. Il ne respire ni la fraîcheur, ni l'ingénuité. Il n'a pas la répartie drôle et ses actes ne le font pas apparaître comme un être étranger au commun des mortels. Dès ses premiers pas dans la vie, sa complexité étonne. Il connaît l'angoisse. C'est ce qu'on appelle un enfant précoce : un homme complet. J'ajouterais qu'il vit entouré d'adultes, plongé dans le monde avant d'avoir songé à y entrer et réagissant au monde. Ceux qui l'entourent lui garantissent la réalité et le sérieux de ce qu'il ressent, que cela soit Legrandin, par ses discours à « *notre jeune ami* », ou la mère qui ratifie la légitimité de sa tristesse en lui accordant le fameux baiser du soir. Telle qu'elle est, à la fois bouleversée et pure, son enfance est reconnue en bloc pour être déjà de la vie.

Rien d'étonnant, dès lors, qu'il en ait retrouvé tous les éléments dans l'âge mûr. La réminiscence a moins été pour lui un moyen de ressusciter ce qui était mort que l'occasion de vérifier une certaine permanence de son être. On a pu parler, à son propos, de fixation enfantine. Il est peut-être tout aussi juste de parler d'une récurrence de l'âge adulte sur l'enfance. Et ce n'est pas une des moindres originalités de Proust, réputé si sensible aux fluctuations du temps, qu'il se soit trouvé dans le vrai dès son origine et comme dispensé d'évoluer.

Mais sur quel plan cette permanence s'établit-elle ?

Le moment est venu de nous aider d'un autre personnage pour comprendre le petit Marcel. « *Soumis dès l'enfance à une précoce activité, due sans doute à quelque maladie ou à quelque imperfection de ses organes ; dès l'enfance, ses forces se résumèrent par le jeu de ses sens intérieurs et par une surabondante production de fluides nerveux.* » Cette phrase n'est pas d'un commentateur de Proust, mais de Balzac définissant Louis Lambert qu'on sait être l'une des rares figures semi-autobiographiques de son œuvre. Ailleurs, Balzac dit encore : « *L'analyse d'un mot, sa physionomie, son histoire étaient pour Lambert l'occasion d'une longue rêverie. Mais ce n'était pas la rêverie instinctive par laquelle un enfant s'habitue aux phénomènes de la vie... ; non, Louis embrassait les faits, il les expliquait après en avoir recherché tout à la fois le principe et la fin avec une perspicacité de sauvage.* » On relèvera aussi, entre autres, que ce Lambert est de complexion corporelle féminine et a été remarqué par Mme de Staël, ce qui n'est pas sans évoquer le narrateur du *Temps Perdu* élevé à la fonction de distraire les loisirs de Mme Swann.

Notre propos n'est pas d'établir un parallèle exact entre Balzac et Proust. Un abîme séparera toujours le malade à fumigations de la rue Hamelin du romancier qui écrivait : « *Il faut que je rapporte mes pensées, mes efforts, tous mes sentiments, à un être qui ne soit pas moi, sans cela je n'ai point de force.* » On relèvera simplement la similitude de leur enfance et de la manière dont ils l'ont considérée. Elle est d'abord, pour l'un et l'autre, une explosion de précocité géniale. La volonté en liberté, chez Balzac ; la sensibilité en liberté, chez Proust. Puis au collège ou dans la famille, une certaine pression sociale s'exerce. Il faut choisir entre renoncer à soi ou s'enfermer en soi. On choisit le monde intérieur et je dirais qu'une certaine complaisance des autres à la jeunesse, l'amitié entre le narrateur et Louis Lambert, chez l'un, l'indulgence d'une mère et d'une grand'mère, chez l'autre, consolident ce choix.

Dès lors, dans des conditions d'existence particulières, — la force neuve, non encore émoussée de l'esprit ; la résistance encore faible du monde extérieur (« *son âme tout expansive, mais toujours comprimée* », dit Balzac) — l'enfant passe son temps à prospecter l'invisible. Louis Lambert se préoccupe de télépathie, de prémonitions et de visions ; il médite sur les anges. Le narrateur du *Temps Perdu* s'interroge devant la haie d'aubépine et les arbres d'Hudimesnil. Le premier dit : « *Soudain je rentre en moi-même et j'y trouve une chambre noire où les accidents de la nature viennent se reproduire sous une forme plus pure...* » Le second : « *Je restai sans penser à rien, puis de ma pensée ressaisie avec plus de force, je bondis plus avant dans la direction des arbres, ou plutôt dans cette direction intérieure au bout de laquelle je les voyais en moi-même.* » Tous deux sont des « *voyants* », comme Rimbaud le sera lui aussi. Ils nous offrent à contempler le spectacle de « *la pensée réagissant sur elle-même* ». Ils touchent à la faculté « *d'apercevoir les idées qui représentent l'homme dans son essence pure et dont la vie, impérissable peut-être, échappe à nos sens extérieurs, mais peut devenir perceptible à l'être intérieur quand il arrive à un haut degré d'extase ou à une grande perfection de vue* ». Ce à quoi Proust fait écho par ses fameuses phrases sur l'immortalité de l'artiste. On notera également que les longs développements de Proust sur le langage sont à l'état de germe dans Louis Lambert : « *Le verbe n'a rien d'absolu ; nous agissons plus sur le mot qu'il n'agit sur nous : sa force est en raison des images que nous avons acquises et que nous y groupons.* » On sera surpris que le thème du sommeil, dont Maurois a relevé l'importance chez Proust, soit lui aussi effleuré par Balzac. « *Cet événement dont l'analogue peut se retrouver dans les phénomènes du sommeil de beaucoup d'hommes.* » On considérera que la phrase de Balzac : « *J'ai gagné la confirmation que la vie est en nous et non au-dehors* »

aurait pu être écrite quatre-vingts ans plus tard de l'écriture hâtive et nerveuse de Marcel qui peut-être ressemble à l'illisible sténographie de Lambert, « *créée par l'impatience et la frénésie de la passion.* »

Tout se passe comme si ces deux hommes, pourtant si différents, avaient eu une même enfance ou une même conception de l'enfance. Un de leurs visages de Janus est sans cesse tourné vers le passé où ils découvrent leur premier élan de génie ; l'observation de leur jeune âge est comme un relais dans leur longue quête de ce qui précède la naissance, ou plutôt de ce qui est donné à la naissance : la spiritualité, la noosphère dirait Teilhard de Chardin, presque redoutée par Balzac et qu'il convertit aussitôt en hypothèses scientifiques ; anxieusement sollicitée par Proust qui vit dans la crainte qu'avec les années et sous l'effet de la paresse, le songeur oublie ses songes.

Il n'est pas étonnant qu'ainsi attirés par l'antériorité (« *Il est aussi nécessaire de savoir si nous n'avons aucune racine dans l'antérieur que de savoir si nous sommes soudés au futur* » écrit Lambert), ils soient tous deux d'extraordinaires exemples d'hypertrophie de l'enfance. La direction où allait leur regard, l'origine extra-temporelle qu'ils avaient tendance à donner à leur être expliqueraient la survie en eux d'une première intuition synthétique de la vie. Durable et sans cesse retrouvée parce que préservée des atteintes de la durée. En état de croissance continuelle, parce que leur intelligence ne s'est jamais interrogée sur le plus ou moins de vérité d'une révélation initiale mais s'est préoccupée de lui tracer les voies de son éternité. Le pourquoi remplacé par le comment.

On voit sur la base de ces quelques remarques que l'enfance géniale (celle de Mozart aussi et pourquoi pas ? de Victor Hugo) représente dans l'histoire de l'art la pérennité de l'idéalisme, la foi en la conviction subjective, la revendication métaphysique, une sorte de mise en demeure à l'esprit de reconnaître qu'il n'est qu'un auxiliaire du mythe, ou de la religion. « *Qu'y a-t-il de plus près de Dieu que le génie d'un cœur d'enfant ?* » s'écrie Balzac. « *N'est-ce pas durant leur jeunesse que les peuples enfantent leurs dogmes, leurs idoles ?* » On songe à Jésus au milieu des Docteurs, disant : « *Il faut bien que je m'occupe des affaires de mon père.* » Et ceci confère un sens tout particulier, très éloigné de la niaiserie, à l'activité enfantine. Alain dit que le paradis existera aussi longtemps que le bébé sera nourri à la mamelle.

Cette primauté accordée au premier mouvement, — chez Proust, à la première impression — traduit un immense optimisme, une extraordinaire adhérence à soi, capable des plus grands travaux. Mais elle est à l'origine aussi du divorce qui sépare l'individu de la société, et plus encore l'individu de l'espèce.

L'homme qui se suffit à lui-même, en quelque sorte asexué, sans fonction reproductive est sauvé, au prix d'une impuissance qui l'écarte de la femme, qui lui interdit de se glisser dans la chaîne des générations, de déboucher dans l'Histoire. Lambert devient fou, le narrateur du *Temps Perdu* accède à l'éternité. Ils témoignent, ils suggèrent, mais n'agissent pas ni n'ont jamais de descendance. Tout est enfance revécue dans l'œuvre de Proust ; les enfants des autres ne comptent pas.

Cette attitude entretient dans le monde le scandale de la préférence du particulier au général, du salut personnel et vertical sur le progrès continu en spirale de l'humanité. A moins que la science moderne en arrive, comme certains signes semblent le montrer, à tirer plus de profit de cet irrédentisme que des lumières de la raison universellement répartie. Ce n'est qu'une porte qui s'entr'ouvre, que les génies enfantins, à la fois par leur enfance et par leur génie, auraient contribué à pousser.

GEORGES PIROUÉ

Quelques écrivains contemporains et la notion de l'enfance

I

Montherlant rappelle ce que Dante dit des « songes du matin » qui sont plus véridiques que ceux du jour et de la nuit, l'esprit y étant presque doué de facultés divines dans ses visions ; et les apparences tendent, en effet, à montrer que ce qui s'offre le plus en antithèse chez l'homme au « partage du midi », c'est bien cette heure du point du jour nommée par les Grecs : *le matin profond.*

Saint-Exupéry est *exilé de son enfance* et l'enfance en exil représente la plus durable, la plus constante obsession d'Anouilh. Jules Renard « se purge » de son enfance blessée dans *Poil de Carotte :* à une compagne qui l'incite à sauter au cou de son père, Henriette Lepic répond : *J'aime mieux sauter dans la rivière !* Poil de Carotte, lui, se pend. Renard — écrit Pierre Schneider — porte son enfance haïe « logée, ainsi qu'une balle, dans ses chairs vives : monstrueuse, hors nature, *elle est un corps étranger inassimilable...* Renard ne la *digérera* jamais ». Bergelon — de Simenon — a gardé lui aussi un mauvais souvenir de son enfance : *on taillait,* rappelle-t-il, *mes culottes dans les vieux pantalons que les gens donnaient à ma mère...*

En réalité, si la notion de l'enfance doit varier selon la condition des individus, elle varie plus encore selon les tempéraments, et ceci devrait expliquer cela ; il n'y a pas, il ne peut y avoir, il n'existe pas de notion universelle, unanime, de l'enfance... *Je me souviens,* disait Tchékov de son père, *qu'il commença à faire mon éducation, c'est-à-dire à me battre, quand je n'avais pas encore cinq ans... En me réveillant, chaque matin, je pensais avant tout : serai-je battu aujourd'hui ?*

Cependant, pour la plupart, pour beaucoup, c'est la nostalgie de l'Éden qui prévaut, l'âge d'or, le paradis perdu et — comme Chardonne — il faudrait dire *: les temps heureux.* Pour Proust, c'est le vert paradis, le grand vivier des songes, l'inépuisable réservoir aux souvenirs. Pour Cocteau, la superbe, la royale inso-

lence d'un âge que l'homme ne retrouvera jamais plus. Pour Bernanos, qui reprend l'image de saint Paul : *l'enfant couvert de la justice comme d'une cuirasse*, c'est la farouche, l'austère et triomphante intégrité, l'un des sommets de l'âme, peut-être le seul. Pour Mauriac, la pureté. Pour Peyrefitte, la beauté. Pour Saint-Exupéry, *ce grand territoire d'où chacun est sorti* rassemble les mythes les plus sacrés de l'innocence. En somme, l'exil et le royaume.

A treize ans, dit Montherlant, *l'enfance jette son feu avant de s'éteindre... Un âge est fini*. Peyrefitte ne dit pas autre chose, récrivant — à sa manière — *La relève du matin ;* puis, n'ayant pas à écrire *Les lépreuses*, il écrit *Jeunes proies*.

Treize ans, fixait Montherlant. Et Péguy : *tout est joué à douze ans*, ce qui est aussi l'avis de Jacques Chardonne : *tout est fini au départ, tout est dans le germe*, fixant à la douzième année l'âge même de la passion et précisant : *il n'y a que les passions qui comptent*.

Certes, dit encore Chardonne, *nous avons connu l'éternité...* Ce qui résume peut-être mieux que *Du côté de chez Swann* la poignante impression des temps révolus, ce temps perdu à jamais qui ne sera retrouvé que par l'artifice du souvenir : *je vois*, rapporte Chardonne, *notre domestique tourner la tête vers la plaine... flairer l'atmosphère en regardant un nuage très sombre, et j'entends cette grave parole :*

— Le vent vient de la mer...

Je ne connaissais pas la mer, ajoute Chardonne. *Aussitôt, elle fut pour moi chose familière et*, précise-t-il immédiatement, *mêlée à tout ce qui assombrit le jour...*

En fait, haïes, indifférentes ou regrettées, les racines sont là. *Tout ce que j'écris*, dit Julien Green, *procède en droite ligne de mon enfance...* Et : *je crois que, si je perdais le souvenir de mes premières années, je ne pourrais plus tracer une seule ligne... Je me retrouve en présence de ces mêmes problèmes qui m'agitaient à huit ans. La vague s'enfle, roule et déferle, puis elle se reforme et vient à nouveau se briser sur la grève au même endroit.*

La peur d'un enfant, note encore Green, *est un monde dont les grandes personnes ne connaissent guère la configuration ténébreuse, il a son ciel et ses abîmes, ciel sans étoiles, abîmes sans aurores... Le voyageur de dix ans s'enfonce malgré lui dans ce pays nocturne où le silence parle et l'ombre voit.*

II

Beau visage endormi, dans un meublé sordide, Proust meurt le 18 novembre 1922. La même année, Mauriac a publié *Le baiser au lépreux*. Au *Temps retrouvé*, Mauriac doit sa plus décisive

prise de conscience : de son époque, rien ne passera dans sa fiction qu'il ne l'aît d'abord retrouvé au-dedans de lui-même.

Pour Sartre, l'enfance n'est rien. Pour d'autres, elle est une illustration. Pour Mauriac, elle est tout.

L'enfance de Thérèse Desqueyroux ? rêve Mauriac. *De la neige à la source du fleuve le plus sali...* Et Mauriac ajoute : : *Contraste, sans doute, avec cette ineffaçable salissure des noces !* Mais comment Thérèse aurait-elle pressenti que, dans ces années *d'avant la vie*, celles de son enfance la plus pure, elle vivait sa *vraie* vie ? *Pure, je l'étais : un ange, oui ! Mais un ange plein de passions... Je souffrais, je faisais souffrir. Je jouissais du mal que je causais et de celui qui me venait* [au lycée] *de mes amies ; pure souffrance,* d'ailleurs, *qu'aucun remords n'altérait : douleurs et joies naissaient des plus innocents plaisirs...*

A propos d'*Asmodée*, Mauriac expliquera :

— *Je cédais à la tentation de me donner une fête à moi-même, en reconstituant le climat de mes grandes vacances d'autrefois, le clair de lune sur les pins, les airs que nous chantions, mes frères et moi, par les chaudes soirées, en cherchant les étoiles entre les cimes...*

Les prémices de la « fête » d'*Asmodée* étaient déjà contenus dans *Le mystère Frontenac*, cette oasis installée au plus noir du désert mauriacien, où — à l'ombre de la mère veuve, *genitrix* crucifiée — la tribu des fils et des filles se confond et s'embrasse, où prévaut encore l'éphémère union des fils et des frères avant l'envolée de la couvée, la chaleur du nid qui précède l'ère de la désunion, l'âge d'homme, l'avènement de l'individu : *ils demeuraient dans cette flaque d'enfance, ils s'y attardaient, alors que l'enfance s'était retirée d'eux à jamais...*

Deux chapitres de *Commencements d'une vie* — souvenirs-confession — s'intitulent *La triste enfance* et *L'enfant qui pleure pour rien,* et rien ne s'applique mieux à Mauriac que ces lignes de Brasillach : *l'enfant triste à sept ans d'avoir atteint ce qu'on nomme autour de lui l'âge de raison, qui ne veut pas grandir, qui veut retenir autour de lui un monde fuyant et beau, ses jouets, sa mère jeune.*

Pour les autres, l'enfance reste la suprême halte avant les déchirements de la vie, elle précède l'âge de l'amère connaissance. Pour Mauriac, l'enfance marque la dernière étape avant la salissure du péché. C'est seulement à partir de cet endroit que se recrutent les héros mauriaciens : les Gradère, les Landin, les Couture, les Galigaï. Ils vont garder la nostalgie du temps de leur innocence et, par-delà les turpitudes, les crimes et les vices, s'annonce leur rachat.

M. de Virelade, père quasi incestueux des *Mal-Aimés*, tyran domestique, quinquagénaire établi dans sa bauge avec son wisky, ses pipes et ses gouttes d'ammoniaque, se fait relire *Monte-Cristo* par sa fille pour la dixième fois.

L'enfer mauriacien commence avec l'âge d'homme, l'âge de raison. En deçà, il reste peuplé de victimes *(Le sagouin)* ; il respire l'innocence.

III

L'enfance, chez Roger Peyrefitte, se confond avec la beauté et — un peu plus loin — avec l'amour *(Les amitiés particulières, Mademoiselle de Murville, le Prince des neiges, Jeunes proies)*.

Ce ne sont pas seulement les promenades du *Protagoras* dans le matin profond ; c'est la vieille Olympe attachée à ses proies, les augures et l'oracle, l'encens des autels. Parmi ces visions chryséléphantines, un parfum de fraîche hécatombe, une humanité écrasée par sa grandeur même : ce souffle brûlant, cette respiration de race traquée, un climat — déjà — de sacrifice, ce *culte à la fois passionné et platonique* dont parle Peyrefitte.

L'enfance — essentiellement masculine — mobilise ici à son profit tout l'éclairage d'une action : il est remarquable que, dans un ouvrage tel que *Mademoiselle de Murville*, la lumière soit précisément déviée de l'héroïne principale au profit d'un comparse, *l'image la plus ravissante d'un jeune garçon*, mais comparse au même titre que les autres personnages, gouvernante, curé, frère et ami du frère.

A la fin du *Prince des neiges*, le jeune Gustave-Adolphe dont on est en train d'assassiner le père, soupire : *On ne me parle que de ma beauté !* Les *Amitiés particulières* étaient une intrigue de garçons ; *Mademoiselle de Murville*, une intrigue de femme autour d'un garçon ; *le Prince des neiges*, une intrigue d'hommes en faveur d'un garçon. Partout, il n'est question que d'intrigues en faveur de la beauté.

A l'origine des *Amitiés particulières* se dénonçait *Les liaisons dangereuses*, mais Peyrefitte ne recommençait pas Laclos : comme Radiguet, il le continuait. L'élément de scandale du livre de Peyrefitte résidait essentiellement en ce que l'auteur ne tenait aucun compte des données ordinaires du scandale.

En fait, l'ouvrage tout entier illustre la malédiction prononcée contre les hommes qui scandalisent les enfants, mais en la retournant : « Combien d'enfants scandaliseraient les hommes ! « *La lutte*, écrit Peyrefitte, *était ouverte entre l'ange gardien et l'Amour de Thespies*... Mais une passion toute cérébrale préside à ces jeux — ceux de l'amour, puis de la mort — et Peyrefitte indique assez nettement que ses garçons qui ne sont que des enfants vivent effectivement sous le signe de Platon. Les images de leurs rêveries et de leurs conversations, ils les puisent dans l'*Histoire de l'Antiquité*, et leurs désirs mêmes procèdent de *l'âge où ils ne sont pas sans beauté et où ils peuvent être sans remords*... De fait, dans *les Amitiés particulières*, la sensibilité remplace la sensualité. On ne remarquera qu'une anomalie : ces enfants aiment déjà comme

des hommes, leur passion enfantine est une passion adulte, on le voit bien au dénouement : l'ouvrage s'achève sur un suicide et, sans doute, a-t-on voulu montrer par là que les enfants eux aussi savent se tuer. Le cyprès du jeune Alexandre rejoint ceux de la route d'Athènes.

— *Les enfants,* demande Alexandre à Georges, *ne sont-ils pas des êtres vivants ? Seraient-ils les seuls à n'avoir pas le droit d'aimer ?*

— *L'amour et le péché,* répond plus loin Georges de Sarre, *voilà le choix que nous avions et nous avons bien choisi !*

— *Mais,* rétorque Alexandre, *nous n'avons choisi ni l'un ni l'autre : nous avons choisi l'amitié...*

La fatalité qui enferme les héros — les enfants — des *Amitiés particulières,* Peyrefitte lui donne sa plus terrible illustration dans *Jeunes proies,* autobiographie des amours d'un homme et d'un enfant, peinture de l'enfer, c'est-à-dire de l'amour lié au culte exclusif d'un âge, *âge qui s'envole pendant que nous le cueillons ou que nous hésitons à le cueillir...* Et Peyrefitte s'explique : *Ces formes dont l'ambiguïté va disparaître, ces joues lisses qui vont être adolescentes, cette ardeur qui se cherche* et n'a pas trouvé l'autre sexe, *ne durent qu'une saison...* Ce n'est pas l'amour, écrit Robert Kanters, *ce n'est même pas l'amour qui n'ose pas dire son nom : c'est une sorte d'appétit féroce qui s'assouvit dans une brève volupté et se détourne de son objet presque dans le temps qu'il le possède... La solitude de l'homme qui recherche l'enfant est une damnation inéluctable parce que, dès le départ, l'amour n'y est pour rien...*

Un été suffit pour faire du gentil chevreau un bouc velu, dit l'Anthologie grecque, et un conteur japonais, observe que, de même que leur beauté, l'amour des jeunes garçons n'est qu'un songe passager. Pausidias, dans le *Banquet,* souhaitait lui qu'une loi interdît d'aimer les jeunes garçons pour ne pas gaspiller, dit-il, tant de soins, à une chose incertaine !

Mais la malédiction dont est frappé l'homme soumis à cet amour est de vivre sans amour et l'enfer est toujours là : dans les rêveries, les voluptés, les illusions.

L'enfance, la beauté, l'innocence, les paradis perdus... A propos de Jean Anouilh, Boisdeffre écrivait : *L'enfance est loin, l'amour est une duperie, l'amitié se perd, la révolte n'aboutit pas ; il ne reste plus que la mort ou l'évasion pour sortir d'un univers absurde...*

L'homme en face de son enfance trouve l'image de sa propre solitude contre laquelle les autres hommes — ses parents, ses amis, ses frères — ne peuvent rien. *Ma souffrance n'est pas ta souffrance, on souffre seul,* dit un personnage de Mauriac. Et Julien Green : *C'est en descendant au fond de nous-mêmes que nous rejoignons l'universel, plus qu'en nous mêlant aux hommes...*

JACQUES ROBICHON.

L'enfant et les muses

On pourrait poser en principe que l'art littéraire a pour première clientèle les enfants, et les hommes qui sont demeurés à l'état d'enfance. C'est du moins ce que pensent et ce que disent parfois les gens sérieux. M. Renan, quand il reçut Victor Cherbuliez à l'Académie française, vers 1880, ne cacha point à ce romancier que c'était à son avis, un étrange et puéril métier que de raconter des histoires controuvées à des adultes. Pour bien des esprits modernes, avouons-le, et qui ne sont point forcément érudits, exégètes ou philologues, la littérature tout entière est un jeu que l'on permet aux baladins, sinon une industrie pas très honnête où la matière première ne coûte rien, où la main d'œuvre est à très bon marché. Il faudrait donc, pour en juger sainement, se replacer dans une mentalité naïve et primitive. Mais c'est justement cette mentalité qu'on devrait d'abord définir. Se trouve-t-elle vraiment chez les enfants ? Et chez quels enfants ? Et quelles conditions de la société, du climat, de l'époque, lui sont-elles favorables ?

Il est probable que la faculté d'enchantement par la poésie, lyrique ou narrative, et par les fables de tout genre, était plus commune chez les peuples de jadis que parmi nous. L'heureuse simplicité des âges naissants, comme disait Fénelon, suppose de la crédulité, des loisirs, et le goût de s'amuser de peu. Je crois bien que Strabon nous rapporte un trait plaisant chez les Gaulois. Ils arrêtaient et séquestraient les voyageurs, non point pour leur extorquer une rançon, mais pour leur faire conter des histoires. Peut-être en vers, si les aèdes et trouvères avaient, comme c'est plausible, des ancêtres parmi ces bonnes gens... Aujourd'hui encore, il suffit de s'arrêter sur une place marocaine pour voir le cercle des badauds serré autour d'un conteur, véritable homme de lettres celui-là, qui leur ressasse des fabliaux galants ou des légendes héroïques. Chacun a connu dans sa vie infantile une période de maladie ou... d'anorexie : la mère ou la nourrice ne pouvait les entonner une cuillère qu'en lui improvisant un récit quelconque, absurde, incohérent, où le loup et l'agneau, la gentille mouche et la féroce araignée, le chat et la souris, la fée et le petit garçon, jouaient de grands rôles. On peut donc tenir pour certain que l'enfant a besoin de littérature, dans la mesure justement où il n'est pas encore accaparé par la vie.

Ni par la raison, diront les sages. Mais à cet égard l'enfant

distingue aussi bien que nous l'imaginaire du réel, ou plutôt son activité de jeu de son activité pratique. Les fous eux-mêmes, d'après les meilleurs psychiatres, n'offrent pas tant une baisse de l'intelligence qu'une faiblesse de la volonté — ils ne peuvent plus résister à la tentation de jouer, de s'abandonner à leurs phantasmes ; ceux-ci pouvant être agréables ou pénibles, peu importe — rêves enchanteurs ou cauchemars affreux, ils participent, eux aussi, de la création littéraire. Il ne leur manque que d'être notés sur papier, et de donner une pâture aux revues dites d'avant-garde.

Certes, l'enfant sain d'esprit offre de meilleures défenses à ce que nos aïeux appelaient la fée du logis, et que nous appellerons plutôt les démons du subliminal. Quand il s'amuse, il a conscience de s'amuser et de pouvoir cesser ce divertissement. Il en veut parfois aux adultes qui (par jeu, eux aussi) feignent de le tenir pour un *minus*, un demeuré, et bêtifient pour rester à son niveau. Voilà aussi qui explique la solidarité des enfants entre eux, leur tendance à se constituer un monde à part, où les grandes personnes ne sont pas admises. Feu Robert de Traz a mis en scène cette disposition dans un roman digne de mémoire : Le *Pouvoir des fables*. Dans cet univers enfantin, la fabulation, pour lui donner son propre nom, apparaît bien comme un travail gratuit de l'esprit, un exercice de cette liberté toute provisoire que nous laisse l'existence jusqu'à sept ou douze ans. Il ne s'agit pas de nier l'univers réel, mais de s'y soustraire par adresse, par fraude. L'univers poétique ou romanesque que se crée l'enfant avec ses pairs et compagnons, c'est déjà un paradis perdu où il sait bien qu'il ne retournera pas, une fois chassé par l'Ange du sérieux.

Plus tard, en s'adressant à la littérature, comme auteur ou comme lecteur, il se permettra de petits congés en cet Eden, et parfois il en aura un peu honte. « Je ne lis que des Mémoires », disait devant moi un académicien de ma connaissance. « Moi, je ne lis que des dictionnaires », répliquait un autre. Des ingénieurs prétendent ne lire que des rapports techniques ; des sociologues, que des statistiques ; des industriels, que des bilans. Tous ceux-là ont rompu avec leur enfance, et ils sont bien punis d'une telle sécession. Pour le devoir social leur conscience est en repos, mais pour le destin individuel, ils se savent en pleine servitude. La littérature offre au moins ce mérite de ressusciter un enfant libre dans l'adulte opprimé.

Il ne faudrait donc pas confondre un désir naturel de liberté avec une sorte de faiblesse mentale. Tout au moins dans les races qu'on prétend évoluées, et qui traînent un lourd passé de civilisation, l'enfant compte bien exercer ses droits d'enfant le plus longtemps possible, mais non pas demeurer en état d'infériorité. C'est un romancier très fécond qui m'a dit un jour : « Je ne me

suis jamais senti si malheureux que pendant mon enfance. Je me voyais empêtré dans ma pensée et méprisé par ceux mêmes qui me caressaient comme un chat. » A vrai dire, cet homme là était un intellectuel de complexion, et même un intellectualiste. Mais son cas n'est pas rare en France. Nous pourrions recenser les enfants de Paris et de province qui nous ont dit ne rien détester plus qu'*Alice au pays des merveilles*. Parce que la fiction leur en semblait trop arbitraire et absurde. Ce dont ils rêvaient au fond, ce n'était pas un monde fantastique, mais un monde très possible et raisonnable qui simplement leur fût réservé. Il nous souvient de l'honneur que nous causaient à huit ans les illustrations de Grandville, même pour la *Vie privée des animaux* ou les *Métamorphoses du Jour*, dont le texte est de chroniqueurs très sages ou de grands romanciers (Balzac, Musset, Gustave Droz, Monselet, George Sand, P.-J. Stahl, Jules Janin) : dans ces figures de bêtes humaines ou d'hommes bestialisés, l'aliénation de l'artiste nous était déjà patente.

Les enfants sont en effet très sensibles à la folie, et beaucoup même à la cruauté, qui, on le sait bien,. est chose encore mieux partagée que l'équilibre et le gros bon sens. Cet âge est sans pitié, a dit La Fontaine. Il est bien sans pitié, mais parce qu'il n'a pas encore l'expérience de la douleur ou de la mort. Quand il mutile les mouches, les hannetons, torture les oiseaux, des chats, (mais alors le symptôme devient grave) c'est pour fixer la limite où sa curiosité va rencontrer la souffrance. Une fois entr'ouverte et refermée la porte du mystère, il ne la rouvrira plus, à moins d'être un pervers. Le sadisme persistant est exceptionnel. Lamartine avait grand tort de la flairer dans les fables de ce bon La Fontaine, moraliste sans illusions et qui juge si mal, donc si justement, les bipèdes de notre espèce.

Les enfants n'éprouvent pas de plaisir à voir les faibles écrasés, mais bien à voir les forts triomphants ; ces deux termes ne sont que complémentaires l'un de l'autre. Si la malchance leur paraît comique, c'est parce qu'au fond ils la supposent méritée. Hypothèse très naïve, mais très morale. L'amour qu'ils ont des récits d'aventures est aussi très moral en soi : ils s'imaginent volontiers paladins, mais au service d'une bonne cause. « C'était mon passetemps de lire des chevaleries », dit Francion, qui eut douze ans à la mort du Vert-Galant ; « cela m'époinçonnait le courage. Il me semblait qu'il serait aussi facile de couper un homme par la moitié qu'une pomme. J'étais au souverain degré du contentement quand je voyais faire un chaplis horrible de géants déchiquetés menu comme chair à pâté. Le sang qui issait de leur corps à grand randon faisait un fleuve d'eau rose où je me baignais moult délicieusement, et quelquefois il me venait en l'imagination que j'étais ce même damoisel que baisait une gorgiase infante qui avait les

yeux verts comme un faucon. » A cette époque là les « chevaliers », les vieux *Amadis* suffisaient à enchanter tous les enfants d'Europe. A présent des histoires de conquérants ou de gangsters, Davy Crockett ou Guignol, leur donnent des exemples d'héroïsme, mais non de méchanceté. Si on leur donne à choisir, ils souhaitent que le sauvage, le banquier, le commissaire soient rossés au nom de la civilisation, de la justice sociale, du bon droit. Cette préférence procède d'une éthique brutale, mais saine. Il faudrait se méfier des enfants tolstoïens, et des enfants pacifistes.

Tout au moins dans le sexe mâle. Les filles mêmes, disposées à prendre le parti du vaincu, à répandre des larmes sur son infortune, entendent bien qu'il aît été injustement châtié. Si elles conçoivent plus tôt que leurs frères les malheurs de l'innocence, c'est qu'elles sont aussi plus précoces, la vie leur semble moins simple, le monde moins manichéen. Mais la distinction morale est sauve. *Je pleure aussi sur ce pauvre Holopherne — Si méchamment mis à mort par Judith.* Ces vers de Racine satirique pourraient naître sur des lèvres enfantines, à condition que l'auteur ignorât qui fut le général barbare et quelle fut la traîtrise de l'espionne en se glissant dans son lit.

Nous parlons à présent de poésie. Il paraît entendu que les enfants sont poètes : dans la mesure où ils sont musiciens, ou plutôt amis du rythme, on n'en saurait douter. Dans la mesure aussi où, n'étant pas maîtres du langage, ils peuvent en user avec cette gaucherie que nous baptisons liberté, et choisir les mots non sans quelque méprise, sans attendre la précepte de Verlaine.

La première de ces deux conditions est essentielle ; tant pis pour les partisans du vers libre ou libéré ! Le vers enfantin est de nature régulier, voire classique. Le moindre refrain d'onomatopées nous enseigne l'alternance des rimes féminines et masculines. « *Tra la la la laire — Tra la la la la.* » Les réformateurs de la métrique française depuis soixante ans ont oublié de penser à la nature même de leur langue et d'écouter des comptines dans la rue. Renvoyons les curieux de cette littérature au charmant recueil qu'en a donné M. André Bay (1), où figurent d'ailleurs des comptines artificielles, forgées par des lettrés et de vrais poètes dont Lucien Jacques, Fernand Marc, Maurice Fombeure. La poésie pure ne saurait être mieux représentée que par les « scies » enfantines que tout le monde a connues en bas âge. *Am Stram Gram ! — Pic et pic et colegram* est le plus fameux. Elle n'est peut-être pas très naturelle, car on a presque démontré qu'elle venait de formules allemandes, entendues de travers. Elle n'est peut-être pas très spontanée, car elle semble parvenir d'un état mental antérieur au langage articulé. Or les enfants préfèrent se servir de mots appris, de vrais mots, chargés pour eux de sens nobles. Ils ne sont

(1) Librairie Stock.

pas *dada* pour un sou. Un Canadien de mes amis qui a publié des comptines canadiennes *(ter, vic, vôr, vâk)* croit que les plus bizarres ont été empruntées à des chansons huronnes ou algonquines.

Dans tous les cas, l'enfant donne des lois sévères au lyrisme, en fait de langage comme en fait de cadences. Très souvent l'adulte s'extasie en le voyant déformer des phrases ou des mots qu'il eut le bonheur d'entendre de travers. Mais cette infidélité même est un hommage rendu au parler des grandes personnes. Le *Loup Pélagneau, l'enfant Tunique* que M. André Maurois et Jacques-Emile Blanche ont cité dans leurs ouvrages ne sont pas des créations à la mode de Léon-Paul Fargue, ni des exercices de surréalisme. Il n'y a rien à en conclure sur le lyrisme enfantin. Nous avons connu des gamins qui, bien au contraire, s'enchantaient de rabâcher des poèmes vulgaires et pompiers, mettons des pièces de Louis Ratisbonne, parce qu'ils y sentaient une mélodie exquise et la suave majesté du Saint langage, honneur des hommes. Ce sont des adultes qui, bien plus tard, goûtent les fausses *nursery rhymes*, et les inepties savantes de certains poètes ou chansonniers (« *Si les merlans ont l'air lents, c'est que la mer les rend lents.* ») Revanche d'une nostalgie de l'enfance chez ceux qui, hélas ! l'ont quittée et ne la retrouveront plus.

Il ne reste donc plus qu'à se demander pourquoi la littérature spéciale pour enfants a mis si longtemps à naître chez nous, alors que l'Allemagne, l'Angleterre nous ont devancés depuis des siècles. Nous ne pouvons guère citer que Perrault parmi nos prosateurs, et personne parmi nos poètes. Apparemment ce retard est imputable, non pas à l'intellectualisme national, mais bien à l'état de la société où l'on estimait peu les formes inférieures de la sensibilité et de l'imagination. On les connaissait, on les pratiquait : Henri IV jouait au « cheval fondu » avec ses rejetons, et toutes les femmes ont toujours forgé des contes de la veillée pour amuser ou terrifier les petits. Mais il n'était pas bienséant d'en informer le public, encore moins de fixer des vulgates pour ce folklore. Depuis que l'ère démocratique est ouverte, on a heureusement moins de quant à soi et plus de curiosité. Il ne s'ensuit pas, comme le disent d'austères moralistes, que l'infantilisme nous menace dans la vie privée ou publique. Il borne ses méfaits aux arts et à la littérature. Mais, répétons-le en conclusion, ce ne sont pas les enfants qui s'en trouvent responsables : ils ont trop la vocation de grandir. C'est plutôt la philosophie des adultes, que bien des déceptions et une servitude croissante poussent à regretter l'âge d'ignorance et de liberté. Nos muses enfantines sont donc filles d'une psychasthénie générale. Et peut-être, si nous procréons en esprit des marmots, c'est pour les offrir par priorité au Molode qui nous attend tous.

ANDRÉ THÉRIVE.

Pierre Emmanuel ou l'homme sans cesse redéfini

Que Pierre Emmanuel soit le poète le plus puissant de sa génération, et ceci depuis plus de quinze ans, personne ne le conteste. Qu'il soit, dans cette génération tour à tour torturée, flattée, enchaînée, trop libre et en fin de compte bafouée avec mépris (au niveau planétaire, au niveau métaphysique aussi, bien entendu), le poète qui ait le plus désespérément tenté de s'accrocher à l'image de l'homme universel, tel que des événements on ne peut plus concrets le façonnent, tel surtout qu'il se veut lorsqu'il se sent capable de balayer ces mêmes événements, on ne semble pas l'avoir assez compris. Est-ce parce que Pierre Emmanuel, aux yeux des chercheurs trop cérébraux, semble se faire une raison et employer le langage somme toute classique, dont la fonction première est de traduire en termes acceptables pour autrui, non point des sensations immédiates où sa raison n'aurait qu'un rôle secondaire, mais des sensations déjà filtrées par cette raison au moment où il les livre ? Est-ce parce que sa vision du monde s'éloigne de plus en plus d'un parisianisme parasitaire qui ne veut plus admettre dans la littérature que ce qui gifle la littérature ou lui lèche servilement les genoux ? Est-ce enfin parce que Pierre Emmanuel a ce don, rare entre tous de nos jours, de penser, d'écrire, de sentir comme si déjà il s'adressait à l'homme de demain, sauvé de nos menaces et de nos hystéries d'aujourd'hui ?

Une chose est certaine : Pierre Emmanuel, à une époque où la poésie ne semble admettre que des coupeurs d'atomes en quatre (analyse, et analyse mille fois re-analysée de l'analyste) ou des prophètes drapés dans les brumes de leurs discours sans auditoire, est le seul qui sache, avec un même bonheur, *discuter et ordonner*, s'interroger et créer, se plonger dans le labyrinthe inextricable qu'est la contemplation de cet instrument de torture : le langage, avec le faible espoir d'un peu se comprendre ; et, en même temps, lancer dans l'espace des constructions hardies destinées à imposer à ses semblables des maisons verbales dont il reste l'architecte péremptoire. Ainsi, rien de ce qui est inhumain ou illusoire dans l'infiniment petit ne lui échappe, à l'heure où il

décide de redéfinir les mots mal définis qui vont servir à de nouvelles définitions ; ainsi, rien de ce qui est humain dans l'ambition ne lui échappe davantage : l'infiniment grand a besoin tout autant d'être repeint, préparé, mesuré, asticoté, car il faudra très bientôt y loger ce citoyen planétaire, assez bougon, assez fruste, mais dont il est indéniable qu'il vient d'hypothéquer notre pensée et notre verbe.

Attitude philosophique contradictoire, et dont les élans se brisent car leurs directions sont opposées ? Peut-on vouloir être à la fois Lamartine et Mallarmé, Leconte de Lisle et Rimbaud ? Si l'on admet que nous vivons un temps dont le génie — oui, dont l'honneur — est de rendre naturel le paradoxe ; si l'on admet que rien ne nous fascine tant que l'équivoque, pour la simple raison que toute vérité, du seul fait de se savoir vérité, nous paraît suspecte, cette ambition-là devient impérative à qui possède un sens aussi aigu que Pierre Emmanuel de ses devoirs de poète ayant charge de consciences et, en même temps, charge de travaux techniques, à savoir la poursuite exacerbée des recherches sur l'art de dire. Car le Hugo ou le Claudel de nos jours, s'il veut prétendre à compléter le savant et le philosophe (jamais dans l'histoire savants ni philosophes n'ont tant encouragé, désemparés qu'ils sont, les poètes à prendre leur place), se doit d'être à tout moment celui qui *peut* et celui qui *sait*. Esotérisme et pouvoir, microscope et puissance ne s'annulent plus, bien au contraire.

Chez Pierre Emmanuel cette co-existence — mot lourd pour une notion indispensable — va de soi : il lui faut redéfinir le mot pour que le mot ne s'endorme pas dans son marais d'approximations ; ce faisant il redéfinit aussi, dans ses poèmes épiques, l'homme, dont il n'est plus nécessaire de se demander s'il est abstrait ou concret. Et — la richesse de son expérience nous le garantit — aucune redéfinition ne le satisfera jamais : l'ivresse, la beauté, la grandeur de vivre sont dans le renouvellement. Redéfinir, c'est bousculer, croire, poursuivre la perfection qui fuit.

ALAIN BOSQUET.

DEUCALION

I

Qui fait fleurir les vergers au printemps ?
Un écolier ânonnant la Sagesse.

Il tourne le vent dans sa bouche
Le pétrit de la langue et des dents

Y creuse un cœur où son cœur se façonne
Docile aux mots comme à son battement.
Scandé à neuf syllabe par syllabe
Le mot nommé pour la première fois
C'est le verger qui sème ses pétales
C'est le pollen du soleil qui poudroie.
Les noms communs de son abécédaire
Qu'il suit du doigt de peur de se tromper
L'enfant les crée d'une voix qui l'éveille
Nommant la chose et par elle appelé.
Il ne dit pas : Je suis, mais la mon-ta-gne
L'ar-bre frui-tier la rou-te la mai-son
Il est la route et l'arbre et la campagne
Son cri se donne en écho l'horizon.

Ouvrez les croisées toutes grandes
Laissez l'abeille bourdonner
Le rossignol finir la phrase commencée
Le vent ébouriffer le sens
Le soleil éblouir la page.
L'enfant reste muet à vos questions ?
C'est que le pommier l'interroge
Ou qu'il s'affaire avec le charron
A cercler les lointains dans la forge.
Son livre à lui s'ouvre à deux battants
Comme le portail à quatre heures
Son livre donne sur des sentiers
Bordés de sureaux et de sauterelles
Son livre a mis les mots en congé
D'aller selon leur humeur vagabonde
Peupler de rumeurs la page et le monde.

Qu'ils jouent en chemin qu'ils changent d'idée
Ici tous ensemble et là débandés
Le trot d'un cheval un essieu qui grince
Un chien enroué par le cri des oies
Un chant qui s'éloigne avec les galoches
Une orée de mousse à l'odeur du bois.
S'il prend fantaisie au ruisseau
De muser d'une ligne à l'autre
La main qui le suit devient un rameau
Qui mettant au clair le brouillon des eaux
Sait que l'Océan est sa récompense.

II

Te souvient-il du temps de nos vacances
Petit Poucet jeune Deucalion ?

Le sable qu'au bord de la route
On va semer sur le goudron
Est plein d'algues de cailloux ronds
Blancs comme un œil de bête morte.
Viens plumons aux ronces des haies
Les ailes rabougries des livres
Levons le vent que tient plombé
L'asthme des pages qui pour vivre
N'ont que de l'encre à respirer,

Que ce vent nous soit une fronde
Notre cœur le jet d'un caillou !
En le lançant loin devant nous
Reculons les bornes du monde.
Germent les pierres ! ce seront
Autant d'êtres à notre image
Lièvre palombe orvet goujon
Arbre jailli d'une maison
Roseau courbé sur un visage
Ou l'ombre d'un petit nuage
Dressant sa tente sur un mont.

Si la fronde est assez puissante
Pour tracer le cours du soleil
Nous verrons des crêtes géantes
Des vagues d'hommes non pareils
Se cabrer sur un ciel en pente
Notre sang brûlera la mer
Et fera sourdre les déserts.

Terre molle des premiers âges
Elastique sous la foulée
Nous calquerons tes paysages
Aux mesures d'une vallée
Nous grossirons le lézard vert
Pour inventer le dinosaure
Nous fléchirons le haut des airs
Sous de vertigineuses flores
D'une fougère nous ferons
La main de Dieu encor fermée
Nonchalamment abandonnée
A l'invite des horizons.
Et si la marque d'un pied nu
Se lit au bord d'une fontaine
Le jour suspendra son haleine
Dans l'attente de l'Inconnu.

Il nous suffit pour ébaucher
Le premier homme et son royaume
D'une fente dans le rocher
D'une source au creux de la paume
Toute l'histoire jusqu'à nous
Peut tenir dans un jeu d'enfance
Dans un silex ou un bambou
Ajustés en forme de lance
Et l'on revient à la maison
A regret du fond d'une autre ère
La poche encor bourrée de pierres
Un soleil neuf sous les paupières

La tête pleine de raison.

PIERRE EMMANUEL.

Esquisse pour un portrait de Jean-Pierre Laurens [1]

Je ne l'ai pas connu « selon la chair », mais seulement après sa mort et par des préférences communes : celle de Péguy, celle de Jeanne d'Arc aussi, celle d'une certaine forme austère de l'art, assez négligée de nos jours. Les siens aimèrent le *Portrait* que j'avais fait de *Monsieur Pouget* paru en 1941 ; ils gardèrent l'idée que Jean-Pierre Laurens aurait reconnu dans ce vieux sage aveugle un de ses maîtres inconnus. Ils voulurent que l'effigie de Monsieur Pouget figurât, sous les traits de l'Evangéliste saint Jean, dans l'église de Notre-Dame du Calvaire, que bâtissait le Cardinal Verdier aux portes de Paris et dont ils avaient décoré le chœur et les voûtes avec les personnages les plus représentatifs du catholicisme en France. Animés par sa foi, d'après ses directions, les élèves de Jean-Pierre Laurens (en particulier Genies, Cheyssial, Couturat et Guyénot) exécutèrent les décorations de cette église. Conçue par lui, l'église fut achevée par ses disciples.

Notre-Dame du Calvaire est à la fois son testament, la marque de l'amour qu'il inspirait, l'idée-mère de sa vie, le reposoir de son âme. C'est par cette église que j'ai connu Jean-Pierre Laurens, quand, au retour d'une longue captivité, j'ai voulu contempler sur la voûte assombrie l'image de Monsieur Pouget. Tout m'attirait à Laurens : l'homme, le spirituel, le prisonnier de guerre, le professeur, le chef d'école, l'époux, l'ami de Péguy, l'artiste de la couleur et de la forme. C'est de celui-là que je parlerai principalement dans cette étude ; il appelle, il symbolise tous les autres : car nous sommes un seul être malgré nos diversités.

Jean-Pierre Laurens appartenait à une famille de peintres, qui pourrait offrir à la pensée un beau problème : discerner dans une suite de grands artistes, comme sont en musique les Bach,

(1) Ce texte sert de préface à un ouvrage sur le peintre Jean-Pierre Laurens (1875-1932) qui paraît aux Editions H. Laurens, Librairie Renouard, 6, rue de Tournon. L'édition comporte 58 planches, dont deux en couleurs.

ce qui se transmet par l'hérédité, ce qui se communique par l'éducation et l'imitation, ce qui enfin est intransmissible, vraiment original et germinal. Je note que Jean-Pierre eut, très jeune, un crayon et une palette sous les doigts, qu'il s'éveilla au monde de la peinture en même temps qu'à l'univers et surtout que les problèmes techniques lui furent présents dès le plus jeune âge dans l'atelier de son père. Cela rend compte de cette perfection de métier, de cette virtuosité de la main qui lui donna l'horreur du facile. Alors qu'il aurait pu être seulement fils ou disciple, il fut aussi une origine. Et, s'il n'avait pas hérité de Jean-Paul Laurens le goût pour les tableaux d'histoire, pour les décorations immenses, ni cette vigueur, cette profusion un peu méridionales, du moins il fut comme la pensée et la conscience de son père. Il porta le même talent à un degré de pureté et d'exigence supérieur. Il fut l'automne, parfois l'hiver, de ce beau printemps paternel. Il garda de cet héritage le sens des ensembles, des mises en place, des structures, des attitudes, la perfection du rendu dans les objets les plus simples ou les plus vulgaires, comme les pans de mur chers à Vermeer et à Proust et que le père et le fils n'ont jamais négligés dans leurs toiles.

Pour bien parler de lui, j'imiterai la méthode du peintre ; je dessinerai d'abord ses yeux, ainsi qu'Ingres le conseille pour le commencement d'un portrait ; je fixerai ce qui dans son génie est comme le regard.

Les mots qui reviennent à l'esprit sont : *dépouillement*, *tension*, *rigueur*. Jamais poème plus obstiné n'avait été, depuis Ingres, chanté à la pureté de la ligne. Et je dirai qu'il existe comme deux manières de comprendre et de rendre la ligne. L'une s'efforce de l'atteindre dans son mouvement (car une ligne est toujours du mouvement fixé) : l'artiste alors cherche à saisir, avec parfois des hésitations et des reprises, l'axe du mouvement, comme on le voit dans les dessins de Rodin, de Bourdelle ou même de Picasso. Et Degas aussi dans ses cavales, ou ses danseuses, ou ses blanchisseuses... Mais chez Degas, j'aperçois déjà un autre genre de ligne, la ligne assyrienne d'arrêt éternel, celle qui arrache le mouvement au mouvement. « Je pense à la rotation de la toupie, écrivait Jean-Pierre Laurens. Cet équilibre obtenu par la toupie qui, à force de tourner violemment, finit par ne plus bouger. La toupie arrêtée a l'air immobile, elle n'est qu'inerte. Une œuvre d'art vraiment équilibrée arrive à la stabilité, uniquement par la force de sa vie. » Et encore : « Le lion assyrien du British Museum, entre tous les chefs-d'œuvre, me frappe (1). Il faut penser à cela

(1) Il s'agit d'un petit bas-relief qui représente un lion blessé ; il baisse la tête et répand un flot de sang.

en travaillant, voilà le modèle complet, unique. » Et encore : « La simplicité que Rodin affecte, le ton « Grand Homme » si tu veux, agace d'abord. Mais dans cet encombrement, sous l'impureté de la traduction journaliste, l'esprit artisan se soulève par endroit et perce : on sent alors qu'on touche quelque chose de vrai. C'est qu'il a énormément travaillé. Seulement, ce qu'il dit de bon n'est qu'une infime partie de la leçon que m'apporte l'image du fauve d'Orient. Certes, personne ne serait mieux que Rodin qualifié pour en pénétrer la beauté, c'est entendu ; mais l'œuvre relève d'un régime dont il n'est pas. Elle siège là où il ne peut aller. Il a trop lourd de moderne à traîner pour atteindre la zone limpide. Il me semble que, dans la rigueur, la netteté qui marque le bloc tragique d'une empreinte éternelle, il entre quelque chose que l'on pourrait appeler la vertu. Voilà un mot qui ferait sourire de pitié notre Illustre et sa clientèle. Il est si facile d'entretenir l'équivoque sur ce mot-là, grâce à l'emploi qu'en peuvent faire les pires médiocres ! Ingres, Rude ou Barye ne le méprisaient pas, pourtant, c'est que ceux-là étaient des hommes ».

Dans le *Portrait de Péguy* (1908), la ligne paraît dans cette stature de stèle, dans ces mains longues, osseuses quoique frémissantes, dans cet air doux et altier, dans la pèlerine démesurément agrandie, dans cette attitude d'un homme qui a l'air d'être debout quoiqu'il soit assis, chasseur à l'affût, prêt à bondir au premier signal.

Si l'on se reporte au *Portrait d'une Mère et de son Fils* (1926), on verra cet amour, presque immodéré, de l'architectonique. Ce qui est obtenu, c'est une immobilité presque égyptienne. Celui qui veut comprendre ce que veut dire le mot intraduisible de *forme* — lequel signifie contour, structure et beauté par surcroît, — qu'il contemple ce portrait ; il devinera dans quel sens il faut chercher.

Dans le *Portrait de Madame Péguy* (1924), il me semble que la concentration atteint un degré encore supérieur. C'est le portrait patient de la patience : il condense soixante séances de plusieurs heures. Mais Cézanne, ayant fait poser Vollard durant cent dix séances, considérait que le portrait était inachevé (1). Par des sillons de laboureur, par des recommencements, par une

(1) Les amis de Bergson regretteront toujours que Jean-Pierre Laurens n'ait pas pu entreprendre le portrait de Bergson qu'il avait projeté en 1932. Alors Bergson ne pouvait pas se déplacer et Laurens de son côté était de plus en plus malade. L'hiver tomba sur ces espérances qu'avaient ces deux génies de se prêter l'un à l'autre. Jean-Pierre demandait que l'ouvrage fût entrepris avant la venue des jours courts et incertains de l'hiver. « Il serait bon que je puisse m'assurer avant ce temps l'apport des études préparatoires à la conduite d'un travail que je voudrais exécuter sans hâte et ménager à sa réalisation les conditions professionnelles les plus favorables. » Bergson répondit à Jean-Pierre par une lettre touchante.

compression analogue à celle qui a formé la face de la terre, Laurens est arrivé à la simplicité de la ligne. Et je songe que le profil usé de plusieurs de nos montagnes du Centre est dû aussi à une quantité d'actions infimes incessamment reprises, ou encore je pense aux petites vertus accumulées des saints.

Il faut dire que, dans ce *Portrait*, Laurens a voulu courir le beau risque qu'il n'osait pas conseiller. Il devait, le dernier jour, *repeindre la tête d'un seul jet.*

Je sais que Jean-Pierre Laurens tenait cette toile pour la moins imparfaite qui fût sortie de ses mains. Quand on la comparait au *Charles VII* de Fouquet, il était heureux. De même que Péguy se disait d'avant les guerres de religion, Laurens se sentait d'avant la Renaissance.

Celle de ses œuvres pour qui cet artiste sévère avait le plus d'indulgence était le *Portrait de sa femme*, bien qu'il n'ait pas eu le loisir de refaire le visage une dernière fois.

Jadis, Louis Gillet avait trouvé pour décrire cette œuvre des phrases exquises : « C'est, disait-il, une femme jeune encore, mais non de la première jeunesse, d'une jeunesse conservée et comme spiritualisée... Elle porte une toilette et une coiffure sans âge, des cheveux noirs lustrés en bandeaux lisses sur le front pur... Un châle de laine grise fait le tour de ses bras et de la taille, mettant autour de la personne cette arabesque dont Ingres enveloppe une femme... Aucune espèce d'accident n'agite ou n'importune cette forme aimable et sévère... Si l'on voulait savoir ce que c'est qu'un dessin, c'est-à-dire l'art de dégager une signification et d'exprimer le sens d'une forme, il serait difficile d'en trouver un meilleur exemple moderne. La peinture vaut le dessin, mince, d'un travail ému, timide et sûr, sans minutie, caressant et précis tout ensemble, et où l'apparente sécheresse provient de l'importance que chaque trait du modèle révélait pour le peintre et de la crainte de trahir ou de surfaire son sentiment ».

Et Louis Gillet ajoutait cette pensée de pudeur, qui pourrait s'appliquer aussi au fameux *Portrait d'une mère* de Whistler : « Comment dire le charme de cette image austère, le prix de ce modèle sans ombre, sur le fond clair, la beauté de ces traits moins usés qu'adoucis par la vie et où l'artiste, à force de tendresse, a su rendre visible ce qui n'existe que pour lui seul, ce reste de jeune fille qui flotte dans la femme ? Ce tableau de style volontaire et d'une magnifique richesse intérieure est une œuvre qu'on ne fait qu'une fois pour une femme ou pour une mère. »

Le problème de l'art est de substituer à la fausse sensation *des* formes que l'homme croit avoir simplement en ouvrant les paupières, la vraie perception de *la* forme, de dégager en somme ce qui est *vraiment vu* à travers ce que l'on *croit voir*. Seulement,

Laurens n'emploie pas à cet effet les procédés impressionnistes et fauvistes de décomposition : il agit par un retour aux usages anciens de la mosaïque ou du vitrail, ou plutôt par une remontée vers l'art du primordial, celui des cavernes magdaléniennes où l'artiste saisissait l'élan, la ligne idéale du bison, du cheval ou de l'archer. Chez Laurens, je remarque cet appel à l'*origine par-delà l'émergence*, qui est la source du *développement*. Et, de ce point de vue, il s'apparente à Degas, dont il pourrait contresigner les formules sibyllines : ainsi, « le dessin n'est pas la forme, mais la manière de voir la forme ». La forme en effet est peu de chose, si elle n'est saisie par une sorte de second acte, par une perception où s'opère la composition de l'âme et de la nature. Dans ce second acte, on peut observer chez l'artiste une déformation sans doute consciente : ellipse, allongement, rétraction de certaines lignes ou de certaines masses. La forme de *l'Odalisque* d'Ingres, qui paraît photographiée au harem, ne respecte pas la vérité des vertèbres, bien qu'Ingres n'ignorât ni le nombre ni la place des vertèbres.

On pourrait se demander en quoi consiste chez Laurens ce mensonge vrai. Simplification des plans et des contours, léger étirement des figures, harmonie des vêtements (qui ont comme des rides), avec les visages (qui ont comme des plis), vide maintenu autour de l'essentiel (qui, chez Laurens, est l'attitude liturgique des êtres), attention donnée aux mains (qui sont comme un visage énigmatique), transparence des couleurs, achèvement parfait du tout, cette signature d'artisan parachevant l'artiste. Mais, dans ces détails qu'il adore, il retrouve le tout de son inspiration. Et sans doute est-ce par les détails qu'il se soutient, comme le soldat qui dure dans le courage, se soutient par de petites fatigues continues, comme Péguy se soutenait par le martèlement des pas et des vers, l'ascète par les sacrifices indiscernables, l'écrivain par le choix si dur des mots les moins impropres. La peinture de Laurens a un aspect antique, ou mieux : intemporel. Elle est parente de ces âges de perfection formelle que les grandes Ecoles de l'art ont dépassée, mais qui ont été leur norme : ainsi l'Ecole de Giorgione, qui dessinait si bien.

Dans toute histoire d'ailleurs, qu'elle soit des Lettres, de la Peinture, de la Musique ou de la Religion, on observe de loin en loin de ces Ecoles ou de ces êtres très rares, difficiles pour eux-mêmes, méditatifs, qui se consument pour rappeler aux autres une loi de perfection. Ils paraissent voués à la protestation contre les relâchements ; ce sont les témoins d'une pureté improbable, impossible, peut-être : Valéry hier, Flaubert, La Bruyère, Malherbe... La chaîne n'est jamais continue, qui va d'un très pur à un très pur.

Ces êtres d'excessive pureté se rattachent en peinture aux

artistes de la construction, qui sont dans le lignage de Léonard de Vinci, et que plusieurs esthéticiens modernes ont étudiés. Il s'agit d'obtenir ces harmonies des proportions qui, par une technique innommée et presque inenseignable, transforment un objet ordinaire en objet beau. Nous ne sommes pas ici, du moins en apparence, devant le même genre de recherches que celui des *impressionnistes.* Mais peut-être s'agit-il d'un même effort de retour à la pureté première ? Ce que la peinture moderne voudrait fixer, c'est bien une structure quasi musicale des couleurs. Monet recréait la lumière, disait-il, comme l'oiseau chante. La peinture moderne transpose souvent dans le domaine des *arts d'espace* la technique des *arts du temps*, la couleur devenant comme un son fixable, mais aussi détaché de la ressemblance avec l'objet que le son. Alors les proportions des couleurs incarnées sur la toile sont calculées, comme dans une mélodie la proportion et le rapport des sons. On peut se demander comment opéraient les artistes des premiers temps, que nous appelons *primitifs.* Il est certain que leur matière était plus humble, plus résistante que la nôtre. L'esprit était obligé à une plus longue réflexion, l'essai lui étant interdit. Et, toutes les fois que l'hésitation est interdite, il y a davantage de pensée antécédente. Chez Jean-Pierre Laurens, on retrouve plusieurs de ces conditions primitives.

Lorsque Jean-Pierre Laurens revint du camp de représailles, sa vie fut désormais marquée par la souffrance : il perdit peu à peu l'usage de sa vue et de ses mains. Là encore, on peut penser que pour lui, pour lui seul entre tous, cela n'était pas si déraisonnable de la part du destin : un artiste qui avait tant réfléchi était moins vulnérable aux diminutions de la douleur.

Il conçut alors certaines fresques, en particulier celle de l'*Annonciation*, qu'il ne put pas pousser à bout, et qui est sa dernière œuvre en ce monde, comme le *Portrait de sa Mère* avait été la première. Et cette première toile était achevée, tandis que la dernière heureusement ne l'est pas.

Dans le *Portrait d'une Mère et de son Fils*, j'avais noté une reproduction presque chinoise des petits détails, qui était la tentation de cet esprit scrupuleux. Les lignes de la dentelle, les mailles d'une chaîne d'argent étaient imitées avec cette précision que l'on rencontre dans certains accessoires des portraits d'Ingres et qui nous irrite, depuis que la photographie est devenue l'art de *reproduire* sans *représenter.* L'inachèvement de sa dernière *Annonciation* est un inachèvement heureux, comme les inachèvements ou les interruptions des penseurs. Non seulement parce qu'il nous fait voir comment Laurens procédait dans son atelier, allant toujours du plus diaphane au plus lourd,

mais encore parce qu'il concourt à l'impression de parfaite pureté que Laurens désire nous donner à propos de sa Vierge : elle se recueille, elle médite déjà le message si peu compréhensible de l'Ange, recueilli lui-même devant la Femme. Pour composer le lieu de « *L'Annonce faite à Marie* » et qui devait être très exact, et toutefois presque immatériel, Laurens avait étudié le rapport des couleurs et des reflets les plus simples qui soient dans une petite chambre aux murs blanchis à la chaux.

Et sa femme nous a raconté qu'il avait commencé cet immense travail (la pureté étant ce qui demande le plus grand effort sur soi pour la mériter, pour l'acquérir et la rendre) lorsqu'il fut abattu par une crise cardiaque. C'est ce qui explique que, selon lui du moins, dans cette *Annonciation*, sauf pourtant le visage de Marie dont il était satisfait, tout demeurait à reprendre, en particulier les cheveux de l'Ange, la robe de la Vierge. « Mon avis, disait-il, c'est que tout ça vise au style et c'est précisément de style que ça manque. Pourquoi ? Parce que le rythme n'est pas trouvé. Ça n'est que méritoire. Ça représente quelque chose : un effort, de l'honnêteté peut-être, c'est évidemment méritoire ; mais le mal que je me suis donné, qui peut être réel en lui-même, concourt au fond à la duperie. J'en suis sûr, de ce que je dis là. Il ne s'agit pas là de mérite, il s'agit de vérité, et c'est tout autre chose. Il s'agit de s'incorporer. Il ne suffit pas que l'étreinte soit désespérée et ardente, il importe seulement qu'elle soit ajustée. Le bras de la Vierge sur le fond, c'est fait soigneusement, mais c'est tout simplement mal peint. Le cartonneux de tout ça ! » Et encore : « La souplesse qui ne peut être obtenue que par un rythme de matière vraiment affiné, est complètement absente. C'est dans le triomphe de la souplesse que s'apparentent les belles œuvres. La compréhension de la souplesse ?... La souplesse, c'est l'absence de manque. Le plein partout. C'est la plénitude de la vision, dans la matière, dans la forme, et c'est ce qui fait que des génies très opposés peuvent nous donner on ne sait pourquoi, de ces satisfactions de joie profonde qui semblent issues de causes semblables. Il n'y a pas plus de manque dans la *Pourvoyeuse* de Chardin ou dans un Velasquez que dans Mantegna ou dans Ingres. »

La prière de l'Ange, son salut lui aussi plein de grâce, la forme de la Vierge et de sa robe à plis, qui est un tronc de cône couleur d'outremer, tout cela se trouve mis en valeur par l'inachèvement. Au reste, chez les peintres qui visent le dessin avant tout, cet inachèvement n'est pas redoutable.

On songe aux Anges de Fra Angelico. Par les plis de la robe de l'Ange, rendus avec une dévote exactitude, je vois bien que ces esprits angéliques savourent les détails. Chaque pli de cette robe de l'Ange paraît avoir été voulu et déduit pour lui-même,

comme s'il était seul. Chaque élément de ce tableau est devenu le symbole de son essence. Chaque petit détail est le miroir du tout. Chez une femme qui a voulu sa toilette, la coupe, la teinte et jusqu'au pli de l'étoffe deviennent le symbole de cette impression d'élégance qu'elle veut produire, image de son être.

Dans une aquarelle, encore inconnue du public, et que Jean-Pierre Laurens avait peinte au camp de Wittenberg, j'ai longuement remarqué un poil blanc dans la barbe d'un prisonnier, poil qui avait été réservé dès le début, et non pas ajouté à la gouache : car, pour l'aquarelliste, le blanc du papier est la seule lumière.

Laurens ne trouvait pas cette même recherche chez son père, qui, au contraire, semble avoir plutôt voulu les masses, aidée d'une imagination créatrice des formes, à la manière de Michel-Ange ou de Delacroix. Il laisse l'art de son père à ses hauteurs. Il opère le retour de Delacroix à Ingres. On dirait même qu'il va vers la miniature, comme les Hollandais. Et cependant ce mot de miniature serait injuste, puisque c'est à ce moment de sa vie qu'il prépare des fresques.

Disons plutôt que c'est dans ces jours où il s'approche de sa fin qu'il s'accomplit lui-même dans ce genre de la fresque qui n'est pas sans parenté avec l'aquarelle. Il travaille à la décoration d'une église qu'il a décidé de bâtir pour qu'elle soit le support de ses fresques.

La fresque est un genre qui lui convient, parce que les lignes y prévalent, les couleurs y sont plates, les attitudes simplifiées. Cette œuvre finale, il la faisait avec aisance, par une détente de son talent. Et il faudrait parler ici de la diaphanéité de ses ombres. Les ombres de Laurens sont tranquilles, égales et transparentes : ce sont des reflets et des caresses de la clarté. Dans sa jeunesse, il avait travaillé, ainsi que Jean-Paul Laurens, dans le sombre. Mais il disait plus tard : « J'ai confondu le sombre et le puissant ». Sa probité ne voulait pas obtenir la puissance par le procédé. Et c'est pourquoi il était attiré par les paysages de clarté, par les physionomies se détachant sur des fonds lumineux. Si l'on compare le *Portrait de Péguy* à celui de *Madame Péguy*, on voit la différence de ces deux genres. *Péguy* est encore dans la sombre puissance. L'effet-Rembrandt y prédomine : ce front volontaire émerge de l'ombre, comme dans ces antithèses que Péguy aimait trop et dont on pourrait dire qu'elles donnent trop vite l'idée de force. Lorsque Laurens peignait le visage de *Madame Péguy*, l'élément d'obscurité lui était fourni par le voile de deuil. Le fond était immaculé. Et cette circonstance reporte le regard sur la forme du visage. Un technicien dira que le travail du peintre alors est plus difficile ; il est réduit à ses seules ressources, comme le styliste dans le style abstrait et sans métaphores. Voilà le progrès que Laurens fit dans ses derniers temps,

un progrès vers ce que Maurice Barrès eût nommé, après Claude Lorrain, « le mystère en pleine lumière ».

On pourrait faire une distinction entre les peintres qui s'appliquent à reproduire les couleurs et ceux qui sont seulement fidèles à la lumière. Il y aurait donc des *coloristes* et des *luministes*. Les Vénitiens, Giorgione par exemple, ou Le Lorrain, ou Turner seraient des luministes.

Laurens est mort trop tôt pour être défini, mais il est indéniable que c'est à la lumière qu'il tendait. On le voit en suivant l'histoire de ses toiles, qui vont du sombre au clair. Il a commencé dans les ombres par des visages et des formes émergentes ; il a fini par un hymne au soleil. Et ces deux inspirations conjointes se trouvent réunies dans l'église Notre-Dame du Calvaire, qu'il a conçue à l'image d'Assise et qui est une crypte où Laurens voulait illustrer le *Cantique du Soleil*.

Et, lorsque l'on regarde les dessins du père (très puissants, certes, mais où les masses prévalent sur les formes, les taches sur les contours et d'une manière plus générale l'effet sur la cause de cet effet), on voit encore une fois la différence du fils. Le défaut chez le fils serait un manque de nerf et de rage. La teinte semble un épanouissement de la ligne. Jamais la couleur, dont Gœthe disait qu'elle est la souffrance de la lumière, ne paraît aimée pour elle-même. Jamais du moins, les rênes ne sont lâchées à cette frénésie des taches colorées, qui se hèlent et s'épousent voluptueusement, comme les mots d'une ode. C'est à mon sens, la limite de cet art trop sobre, un peu tendu. Mais nous ne pouvons accomplir à la fois les contraires. Je relis Ingres : « La promptitude d'exécution, dont la couleur a besoin pour conserver tout son prestige, ne s'accorde pas avec l'étude approfondie qu'exige la grande pureté des formes ».

Et toujours l'œuvre de Laurens nous ramène vers cet art si simple par ses moyens, sa matière, sa rapidité, si difficile à définir et qui se rapproche tant de la pensée : le dessin.

On peut dire que dessiner, c'est en plastique l'acte même de l'art, puisqu'on ne sait pas comment y distinguer la volonté et l'intelligence. Il exige que le mouvement du modèle soit tout entier conçu d'abord et que la main docile exécute. Et le *dessin* en cela se rapproche du *dessein :* ce jeu des deux mots les éclaire tous deux. Mais il est remarquable que, lorsque nous tendons ainsi notre vouloir pour ne saisir dans un objet mouvant que sa ligne et son nombre, nous pénétrons son essence, mieux que par la lourdeur du volume, par la médaille, par la tache de couleur, chose trop étrangère, qui est plutôt un don que fait le soleil à la forme que cette forme. Lorsqu'on s'exerce à peindre, puis à dessiner un modèle, on sait que par les teintes, on rend seulement l'éclat, la tendresse et le luxe de l'objet, mais que c'est

par le dessin qu'on approche du calme et de l'âme du modèle, que sa pudeur et le corps dissimulent. Le dessin aide à séparer l'élément intellectuel et spirituel qui est dans les choses : il décrit, inscrit, circonscrit ; il *limite*. Or, ce sont les limites qui expriment la forme, indiquant jusqu'où tend et où se termine l'énergie de l'essence.

Le dessin est donc ce qui est le plus métaphysique dans l'art, ce qui rattache la *Reproduction* à *l'Ecriture* par l'entremise du *Signe*. Et tout dessin est « instaurateur » au sens que M. Etienne Souriau donne à ce mot : il nous tire vers cet aspect de la nature supérieur à la nature, quoiqu'enclos en elle et qui n'est pas donné encore. Il nous y introduit davantage, dirais-je, que le mot abstrait, qui lui est parent, parce que, dans la ligne, il n'y a pas l'intermédiaire du langage et qu'on passe sans intervalle de la *chose* à son *sens*.

Alain est sévère pour l'aquarelle dans son Système des Beaux-Arts : « Ce genre, dit-il, ne peut rien montrer de grand ». Alain concède que l'aquarelle regagne des avantages dans les albums pour fixer et guider nos souvenirs.

Mais on pourrait chanter l'antistrophe et dire que l'aquarelle est incomparable pour apprendre l'opération. Elle réclame un talent stratège, capable d'agir dans l'instant : aller au plus rapide, ne pas songer qu'on reviendra en arrière et qu'on pourra utiliser les dessous et reprendre par-dessus, comme avec l'huile sèche. Dans cet art, c'est tout de suite qu'il faut obtenir ; on ne peut être instruit et devancé par ce qu'on fait. On va vite, on passe légèrement. On ne donne que la teinte, qui est comme un reflet. Et, de même que le dessin fait abstraction de l'ombre et de l'accent pour ne retenir que l'arabesque, le fil ténu du contour, de même l'aquarelle fait abstraction de plusieurs des qualités de la couleur, sa densité, sa phosphorescence, son épaisseur, pour ne retenir que la différence des valeurs, des nuances et des éclairements.

« Nous ne savons pas peindre, disait Jean-Pierre Laurens, nous retravaillons indéfiniment une surface, et nous exténuons le ton. Il faut que nous dépassions la période mortelle où notre insuffisance nous engage, pour retrouver par l'effort, de la cohésion dans la matière et quelque vérité dans les valeurs. Mais, comme dit Péguy, « ce qui est blanchi ne vaudra jamais ce qui est blanc ». Même avant les camps où il fut réduit à l'aquarelle par la pauvreté, Laurens devait avoir une affinité pour elle. L'aquarelle en ce sens est analogue aux arts élémentaires, si difficiles, comme la flûte, le clavecin, la prose. En captivité, l'aquarelle se trouva convenir avec les scènes qu'il devait rendre, et qui étaient des scènes de pure humanité, où les gestes lents et fatigués de ses héros, avec ces vêtements trop longs de moines ou de pauvres, étaient une liturgie grise, à laquelle le ton uni et lavé s'accordait

bien. Et aussi, l'aquarelle convenait à ces têtes éteintes par le jeûne et même un peu hallucinées, comme on le voit dans la plus belle de ses aquarelles de captivité. La captivité réalisait les conditions idéales d'une remontée vers l'origine : accroissement du temps de la réflexion, spiritualisation des modèles, retour à une image de l'homme *comme tel*, ténuité des moyens qui se ramenaient à des couleurs diluées et à un papier plus qu'ordinaire.

En captivité, le temps est donné en extrême abondance, et c'est un temps lourd, avançant de profondeur en profondeur. Laurens avait là des secours puissants. Et on comprend qu'il ait jugé que ses aquarelles des camps, qui sont encore inconnues du public, étaient «le meilleur de son œuvre» «parce que faites sans timidité ». Il avait atteint l'akmé de son art, dans cette évocation des statures d'hommes, des vêtures d'hommes, des sépultures d'hommes. Après la seconde captivité, celle de 1940-1945, ces aquarelles sont encore plus belles à voir. Pour moi, qui ai vécu des états comparables, j'y trouve l'éternité de cette épreuve traduite dans l'éternité de l'art.

La détresse et la satire. La faim sur les visages, leur lent allongement et celui des prunelles, la protestation inutile et immobile. La face humaine, hors de toute condition de race, non dans le travail ni dans la bataille, mais dans la patience et la résistance, les lèvres closes. Le typhus et le cercueil horizontal, passant au ras des fils barbelés.

« Si tu savais parmi quels êtres ignorés de toi j'ai vécu ! Dans la misère du début, quand j'ai peint la tête aux yeux mi-clos, aux lèvres violettes de ce pauvre Yosef le musulman de Sibérie, il y avait dans ma baraque un tirailleur gigantesque, un Soudanais de plus de deux mètres de haut. Il me regardait souvent travailler avec un amusement d'enfant. Le soir, il venait s'asseoir par terre près de moi. Dans l'obscurité, on ne distinguait que le blanc de ses yeux, qui semblaient incrustés dans un masque d'ébène comme les yeux d'émail dans les bronzes antiques. Et quelles dents découvraient ses lèvres énormes quand il riait ! Sa vigueur bonnasse rappelait le brave Flo (chien de berger). C'était ce même regard sans malice avec quelque chose en plus, comme une évocation muette des grands sables ».

Dans les types germaniques saisis en captivité, on devine l'aspect comique et satirique de son talent. Il n'y a pas très loin du dessin de caractère à la caricature. La caricature est le dessin poussé à sa limite. Le tableau de Laurens qui fait naître la caricature à partir du dessin d'attitudes est celui où deux officiers allemands repus (et l'un, cigare aux lèvres) assistent à un enterrement de prisonnier. Sans légende, mais avec cette légende qu'on devine et que Forain aurait exprimée : « Un de moins ! » Dans les camps, le comique et le tragique, ou plutôt leur per-

pétuelle juxtaposition, qui existe en sourdine dans toute vie, se trouvent portés à un point insolent. « Le mécanisme plaqué sur le vivant », source de comique d'après Bergson, devient ici la victoire mécanique, haineuse, plaquée chaque jour sur la défaite et la honte, le maître accolé à l'esclave. Tout gardien est déjà un objet de contemplation distante et qui est presque esthétique. On le voit comme diable, mais le diable est beau.

Le docteur Maurice Thiollier, qui fut le compagnon de sa jeunesse, m'a souvent dit les qualités de mime qu'avait Laurens. Il rencontrait Mounet-Sully chez son père. Péguy a parlé d'un « certain comique qui est peut-être la plus profonde marque d'une certaine pureté de cœur, d'une innocence. Un comique d'autant plus profond qu'il prend appui sur le fond d'une invincible mélancolie ». Si Pierre était un historien des mœurs, il ne se laissait pas entraîner par ses dons. La moquerie lui semblait discourtoise, mais le ridicule, s'il frôlait le grotesque, l'amusait « J'aime qu'on tienne à ce que l'on fait, mais alors d'une manière farouche, qu'on le poursuive aussi loin qu'on peut, ça n'empêche pas de faire l'idiot de temps en temps chose indispensable et parfaitement respectable à mon avis... « Pour avoir le sens du comique, il n'y a que les gens qui ont le sérieux bien placé », m'écrivait un jour notre cher Paul. C'est vrai, les gens distingués, qui ont des impressions ou plutôt des sensations rares et les ongles roses, ne comprennent rien au saugrenu ».

J'ai sous les yeux deux recueils de pensées : un d'Ingres et un de Laurens. Laissez-moi intercaler presque au hasard leurs maximes, comme dans un chœur alterné. Et vous approuverez ce beau verdict de M. de Segonzac à propos de Laurens : « Son jugement témoigne d'une indépendance absolue et d'une connaissance approfondie de tout ce qui touche à l'art et d'un sens très rare de la peinture ».

Ingres : « Dessiner ne veut pas dire seulement reproduire des contours ; le dessin ne consiste pas seulement dans le trait. Le dessin, c'est encore l'expression, la forme intérieure, le plan, le modèle. Voyez ce qui reste après cela ! Le dessin comprend les trois quarts et demi de ce qui constitue la peinture ».

Laurens : « Tout est dans le dessin, tout est là. Le dessin graphique, c'est la reconstruction des surfaces qu'on ne voit pas. La surface visible explique et garantit la surface qui ne l'est pas. C'est vrai aussi pour la sculpture, puisqu'on ne peut la regarder de tous les côtés à la fois. La surface que l'on voit doit s'expliquer de façon assez nette pour sous-entendre comme inévitable l'explication des surfaces qui se dérobent. » — « Quand ça ne va pas, c'est qu'on est déboîté de l'esprit du dessin, qu'on y pense mal : le dessin réclame de nous un effort épuisant et vivifiant à la fois ».

Ingres : « Ayez tout entière dans les yeux, dans l'esprit, la figure que vous voulez représenter et que l'exécution ne soit que l'accomplissement de cette image possédée déjà et préconçue. »

Laurens : « La puissance, c'est la volonté qu'il faut déployer pour voir juste ».

Ingres : « Les grands peintres comme Raphaël et Michel-Ange ont insisté sur le trait en finissant. Ils l'ont redit avec un pinceau fin, ils ont ainsi ranimé le contour ; ils ont imprimé à leur dessin le nerf et la rage ».

Laurens : « Les apports sont la correction constante du dessin, modifié en ajoutant : cela conduit à la plénitude. Il faut tâcher de corriger dans le sens de l'ampleur.

Ingres : « Toutes les fois que vous partagez les formes, vous les affaiblissez. Il en va de cela comme du fractionnement de toutes choses. Pourquoi ne fait-on pas du grand caractère ? — Parce qu'au lieu d'une forme, on en fait trois petites ».

Laurens : « Je crois qu'il ne faut pas commencer par le linéaire. Il faut considérer d'abord le volume. Autrement, on chercherait le modelé dans la silhouette, ce qui serait désastreux, un travail enfantin ! Le linéaire arrive à la fin, pour corriger et châtier. Non, pas corriger : on peut déjà corriger avec du non-linéaire. Ingres mettait en place avec des lignes, mais elles n'avaient rien de décisif, au début elles ne l'emportaient pas sur le modelé. Les lignes ne sont pas les limites du modelé. Rien n'est plus contraire à l'étude de la forme que de les inscrire d'abord avec décision, on finit par croire qu'elles sont intangibles, alors qu'au contraire tout est sensible et mouvant ».

« On fait un abus de la matière en commençant, et alors, après, vient la nécessité constante de la réfréner à mesure que le travail avance. C'est le contraire qu'il faudrait faire, puisqu'on ne peut travailler qu'en ajoutant de la matière et en affirmant la forme par des apports. En somme, il faudrait commencer en maigre, commencer non adipeux, — non pas maigre de forme, mais maigre de matière,... et procéder de façon à ce que la matière soit pleine de partout, atteigne son plein progressivement et, pour cela, il faut que la matière soit posée, que les touches soient posées avec calme au conditionnel, comme proposées, selon ce que l'on croit se rapprocher le plus de valeur et de ton, mais avec l'assurance qu'elles seront modifiées par d'autres selon la direction successive imposée par la nature. C'est en corrigeant sans cesse dans ce rythme qu'on peut espérer une matière mouvante, vive et compacte, qu'on peut étudier les pénétrations de formes, de valeurs, de colorations entre les surfaces ».

« L'effort véritable, c'est de considérer une courbe et de chercher à déterminer le point sensible de son sommet : le menton de Madame de Senonnes, toutes les figures de Raphaël, l'Apol-

lon de Poussin, l'Antique, les miniatures persanes, les Japonais. Les maîtres ne se sont jamais reposés dans la sécurité des carrés. Les figures des Vertus à Chartres sont toutes pénétrées de l'instabilité de la nature, de l'insécurité frémissante du mouvement. Elles sont de l'ordre des choses qu'on ne peut expliquer et qu'on ne peut réduire en formule. Elles sont le fruit d'une émotion qui tue, et c'est toujours là qu'il faut en revenir : si l'on n'est pas prêt à donner sa vie, on ne fait rien ».

Lorsque l'on compare ces deux chants, on voit qu'ils rendent le même son de rigueur : c'est une cantate à l'Essence, obtenue par l'incessant effort.

Mais une oreille plus attentive saisit les nuances entre les deux accents, les deux insistances. Ingres a l'entêtement bourgeois pour le classique, comme si le type unique du Beau s'était, par une révélation seconde, réalisé dans les Grecs. Chez Ingres, la culture est étroite. Les formes ne communiquent pas avec l'âme entière. Ou plutôt, l'âme, encore platonicienne, ne brûle que pour la forme. Chez Laurens, avec moins de facilité et plus d'austérité, moins de système dans les admirations comme dans les refus, le besoin apparaît de rattacher l'art à la vie totale. Dans Ingres, il y a comme un génie de patience et la patience est un travail tranquille. Chez Laurens, il y a un au-delà de la patience. Plus qu'à Ingres, c'est à Dürer qu'il fait penser. De même, dans l'ordre de la vertu, au-delà de la vertu économe d'Ingres, il y a chez Laurens l'expérience héroïque.

Laurens connaissait-il cette pensée d'Ingres : « Les deux églises superposées d'Assise — celle d'en bas est sombre et mystérieuse : c'est le lieu des expiations ; celle d'en haut est claire et sereine : c'est le ciel, c'est l'espérance et le bonheur qui l'accompagnent » ? La connaissait-il, lorsqu'il conçut l'église de Châtillon, qui est inspirée par l'église d'Assise ? Mais il ne voulut pas deux temples superposés — ce qui aurait opposé le ciel avec la terre. Ce Péguyste, ami des incarnations, a voulu une seule église, affirmant dans sa pierre sombre illuminée par les figures de l'art, la ressemblance du ciel avec la terre — enseignant que la terre est la première habitation de la gloire.

Ingres était encore platonicien, comme Ravaisson, comme la philosophie officielle de son temps, en ce sens qu'il n'*incarnait* pas la forme, mais que par le dessin il la dégageait. Laurens, me semble-t-il, plus chrétien, fait descendre l'idée jusque dans la matière.

Lorsque Emmanuel Mounier enquêtait sur Péguy, voulant faire lui aussi un long portrait pensé, il vint trouver Laurens. Et, comme Mounier était un homme de journal, nous avons la fortune d'avoir les termes mêmes de Laurens dans la conversation.

Voici comment Mounier, racontant cette rencontre (27 juin 1930), fait parler Pierre Laurens du portrait de Péguy.

Ah ! quel bonhomme ! Je l'ai connu (Péguy) par Peslouan. Un jour, il me dit : il faut que tu lises ça. Ça vaut n'importe quoi. Et il me donna *Zangwill*. Ce n'était pas si mal tomber. J'étais emballé. Je ne l'avais pas encore lu. Je dis un jour à Gide : « Tu connais Péguy ? » Lui, d'un air d'intellectuel : — Oui, très intéressant, très intéressant. Ça l'intéressait... J'ajoute : Peslouan voudrait bien que je fasse son portrait. Ah ! pour ça non, reprit Gide ! *Une tête, tu ne peux croire, la plus insignifiante qui soit.* (Bien sûr, il ne lui faut que des gueules de chef d'orchestre). Je voyais Péguy bientôt. Là, dans l'ombre avec des guêtres toutes crottées, cette tête, et d'une lumière... J'étais nettoyé. Je sentais quelque chose d'extraordinaire, que ma vie changeait. Je me mis au portrait. Il ne me connaissait pas avant. Il ne connaissait aucun artiste. Il avait complètement échappé à toutes les contaminations. Il était très patient à la pose. Un jour, il me dit tout-à-coup : « Il me semble que j'assiste à une conversation téléphonique. — Eh oui, je vous vois réagir, penser, travailler, mais l'autre, la toile, je voudrais bien voir la réponse ».

Pierre Péguy, le fils de Péguy, est arrivé pendant la conversation, poursuit le Journal de Mounier. « Nous allons à l'atelier voir le tableau. Il est sur un grand chevalet, tourné contre le mur. Laurens le retourne. Je remarque l'opposition de ce regard mystique et de ces deux mains serrées sur les genoux, comme prêt à se lever, à partir, à attaquer. « C'est lui qui les a mis spontanément ainsi. La couleur a un peu joué vers le front... Mais maintenant il ne bougera plus. Il faudra le revernir. Ah ! il aurait mieux valu pour lui, pour moi, pour nous tous, que je le fasse plus tard. J'aurais mieux connu le modèle, et aussi mieux connu mon métier ».

Et Péguy de son côté écrivait : « Je ne pourrai donc point lui rendre ces bonnes séances d'atelier, les grosses séances bourrées de travail qui resteront dans ma mémoire comme un des grands éclairements de ma vie ».

Le Journal de Mounier continue : « Laurens va chercher le *Victor-Marie* et relit les lignes sur le contour et le grain, en disant qu'il les lisait souvent à ses élèves :

« *Un texte ferme et précis parfaitement limité, parfaitement dessiné, au contour ferme et net... Sans un soupçon de l'emploi de l'estompe, tout en hachures, un texte de toute première grandeur, parfaitement classique, et qui pourtant on ne sait comment sans aucune dégradation, baigne dans un bain de dépassement de sa propre grandeur, dans on ne sait quelle expansion, quel débordement infini* ».

« C'est formidable, disait Laurens. C'est cela l'antiquité, le treizième, les barbes de Chartres. C'est taillé au burin... en pleine

pierre, et quelles résonances, quelles ondes ! Il ne nous suffit plus qu'un marbre soit impeccable : sous le grain parfaitement fin, sous la draperie antique, nous voulons savoir si un cœur bat pur, ou si ce n'est pas un cœur cruel ».

« La voix de Laurens, dit encore Mounier, en lisant ces passages où il approche de la vibration et de l'intensité de Copeau, se fait religieuse. « *Gide se demande d'abord s'il a un cœur cruel, et cela seul l'intéresse. Ah ! quand Péguy aura remplacé cela !* ».

Peslouan avait eu raison : ces deux êtres étaient bâtis de la même substance. Ce qui les appariait, c'était surtout l'amour du métier, le devoir de remonter les pentes. Particulièrement cette pente moderne, disait Péguy, « qui avait confondu la matière solide, fixe, linéaire et la matière mélodique, musicale ; qui avait préféré la matière molle, sans probité ni sérieux, sans astreinte, la matière interchangeable, prostitutionnelle (la matière putain), cette pierre qui coule comme un fromage baveux ». L'idée donc (et c'est encore Péguy qui parle), que l'opération de l'artiste, « le progrès même de l'œuvre, est une déduction, car toutes les formes successives sont déduites l'une de l'autre et creusées l'une dans l'autre ».

Cette part d'héritage les pousse l'un et l'autre vers le sacrifice, l'un immédiat à la Marne dans l'instant d'une mort soudaine par une balle au front et l'autre dans les servitudes des camps de représailles, dans la lente décomposition de ses forces, de ses yeux et de sa main. On comprend que Madame Charles Péguy, quand elle vit pour la dernière fois celui qui avait immortalisé son visage, déposa dans le cercueil, sur la poitrine de Jean-Pierre Laurens, la médaille de Jeanne d'Arc, que Péguy portait le jour de sa mort.

Comme dans la nature et dans l'esprit rien n'est séparé et que tout communique, il ne faut pas isoler chez Laurens les ascensions spirituelles de son effort insatisfait d'artiste. L'art est déjà une recherche de transcendance. Toute limite désigne un au-delà. Les procédés, quand ils échouent à exprimer, deviennent des incantations : impuissants à imiter ou même à représenter, ils implorent la beauté pour qu'elle apparaisse. Alors l'artiste est comme le prêtre ayant l'hostie dans les mains et prononçant des paroles qui transsubstantient. L'œuvre semble s'appauvrir en matière et même en forme, comme les derniers Rembrandt ou les derniers Turner, pour devenir seulement incantatoire.

Dans l'art de Laurens, saisi dans son développement, j'aperçois ce passage. Il se manifeste dans l'histoire de tout artiste : on s'élève d'un art qui *reproduit* à un art qui *évoque*, c'est-à-dire, comme eût pu dire Hegel, qu'on passe de la « science » à la « religion ». Chez Laurens le passage est si visible : une existence amie des nourritures terrestres, presque *gidienne* sans perversité, devient

péguyste par approfondissement. Rompue aux camps de représailles, elle finit *assisienne*, dépouillée et comblée, chantant dans une quasi-cécité le cantique à la lumière.

« Wittenberg, 15 juillet 1915... Plus j'étudie, plus je sens combien l'humilité est essentielle à qui veut bien faire... Il suffit à un rayon de soleil d'hiver illuminant de sa chaleur un groupe de pauvres diables accroupis sur leurs paillasses pour que le cœur s'emplisse de tendresse et d'adoration ».

« A Notre-Dame du Calvaire, il faudra inscrire des textes sur certains piliers ignorés « Levez-vous, portes antiques : laissez passer le Roi des rois ». « Si quelqu'un est saint, qu'il vienne, s'il ne l'est pas, qu'il se repente. Le Seigneur vient ». Pas des inscriptions protestantes, des petites plaquettes. Il ne faut pas supposer qu'elle puisse être vue vite. Il faut supposer qu'elle doit être fréquentée par les fidèles qui la découvrent avec amour plutôt qu'avec curiosité ».

Il faudrait écrire ici un autre livre, ou plutôt une seconde introduction, celle qui parlerait des correspondances entre les progrès du métier et les progrès de l'âme. Quelques fragments tirés de notes intimes et que je me borne à juxtaposer, comme des cadences, suffiront.

« Il faut que l'œuvre d'art soit incarnée. C'est encore l'Incarnation qui marche. La création d'une œuvre d'art, c'est l'Incarnation d'une idée. C'est pour ça que c'est difficile. C'est pour ça que le modernisme est faux, parce qu'il est étranger à l'Incarnation. Il a horreur de la vie, et la vénalité aggrave les choses ».

« Il n'y a rien de plus beau que de servir. Je suis la servante du Seigneur, a dit la Vierge ».

« Ah ! que c'est beau, cette phrase de Pascal : La nature qui seule est bonne est toute familière et commune ».

« J'ai été le plus heureux des hommes, mais j'ai été trop labouré par mon tempérament, c'est-à-dire par mes défauts ».

« 19 octobre 1929 - 8 h. 1/4 avant son départ pour l'Ecole des Beaux-Arts, Pierre debout près de la cheminée, s'est tourné vers moi : Ma pauvre chérie, ça y est, mon bras s'engourdit... c'est la fin de notre bonheur temporel, voilà tout ». (Note de Madame Laurens).

« Il faut nous tourner vers Dieu, ce que nous aurions dû faire depuis longtemps. Gide ne se tourne pas vers Dieu. Son entrée dans la vieillesse ne marque aucun signe d'abdication et de prière. Il continue d'être intelligent, le pauvre diable ! ».

21 avril 1932 :

« Je viens à vous, Seigneur, Père auquel il faut croire !

« Je vous porte, apaisé,
« Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire,
« Que vous avez brisé. »

Les pensées que nous venons de proposer en évoquant ce rare artiste ont peut-être par surcroît quelque actualité : il en est toujours ainsi, lorsqu'en une époque de *mode*, on évoque un iconoclaste.

Le mouvement de chaque art se fait comme celui du pendule. Vient un moment où le balancement de la mode autour de son axe atteint un point extrême. Alors s'amorce un rebroussement. Nous sommes sans doute dans l'art de la peinture à l'un de ces moments-là. La récente exposition de Picasso me semble bien remarquable à cet égard. Ce grand artiste inquiet, immodéré par violence de nature et si capable de renouvellement, m'a fait toucher ce point d'abîme, où l'art moderne risque de faire éclater les lois de l'art, après lesquelles la seule issue (et Picasso dans ses derniers temps ne l'a pas crainte) est le retour à la magie, dont l'art est né.

Dans une étude qu'il avait écrite sur le Cubisme, Paul-Albert Laurens, le frère de Pierre, avait diagnostiqué ce qui est l'éternelle tentation de l'art. Il notait cette phrase, citée par Copeau : « J'ai souvent pensé que de grandes institutions et de grandes idées avaient été abandonnées des hommes, non par nécessité ou besoin, parce qu'on n'était plus capable de les supporter ».

Certes, il faut parfois surprendre pour accroître. Et un patrimoine ne se conserve que par ses accroissements. Mais le progrès doit être un développement de ce qui avait été déjà vécu et pensé. L'art des impressionnistes, des fauves, des cubistes, des abstracteurs représente dans cette histoire l'aventure hérésiarque de branches latérales. Sans doute, ces aventures étaient-elles nécessaires, et plusieurs d'entre elles ont réappris à nos sens hébétés certains aspects nouveaux de la nature. Mais, si l'on poursuit ces poussées latérales, on aboutit à la redite (les faux Cézanne, les faux Gauguin abondent), « tout sombre dans une morne informité », ou bien l'on franchit le seuil de l'impossible, on fait craquer des limites éternelles : le cubisme prétend se placer du point de vue démiurgique de celui qui créa. Et, disait encore Paul-Albert Laurens, « la réserve des combinaisons gratuites s'épuise. Et il faut alors, sous peine de périr dans la démence, revenir au point de vue de l'homme qui n'est pas créateur ».

Il se peut que ces formes dissociées et décomposées deviennent un jour l'humus qui permettra une renaissance de la forme. Jean-Pierre Laurens a connu Rodin, Cézanne ; il les a admirés. Il n'a pas méprisé les cubistes et les fauves. Mais sa vocation propre était la fidélité à l'éternel dans l'homme, l'éternel dans l'art.

JEAN GUITTON.

Prophéties et recettes pour notre temps

Si l'on figure sur un graphique le profil de la conquête de la puissance matérielle par l'homme depuis son apparition, plusieurs kilomètres, représentant des millénaires, sont nécessaires avant que la courbe se décolle à peine de l'axe du temps, quelques centimètres avec l'invention de la roue et du levier, enfin quelques millimètres seulement suffisent à supporter le redressement quasi vertical de la libération de la matière — dont on ne sait si elle n'emportera pas, en un millimètre de plus, jusqu'à l'homme et le temps eux-mêmes confondus dans un cataclysme final.

Cette représentation à la mode caractérise le mouvement vertigineux où notre présent est emporté. Elle excuse les hommes d'y voir moins clair que jamais dans le but de leur évolution et le délai qui leur est imparti pour y atteindre. Elle montre combien la prétention et les débats byzantins de certains sont dérisoires. Mais elle explique aussi que leur métaphysique, spéculative et détachée tant que leur destin semblait appuyé sur des données constantes, s'acharne aujourd'hui dans le concret, comme le naufragé au mât de son navire désemparé.

Elle explique encore la fascination croissante qu'exerce sur eux le passé à mesure qu'ils sont plus vite entraînés, à reculons, vers l'inconnu. L'histoire et l'archéologie perfectionnent en proportion leurs moyens d'investigation et ils espèrent qu'elles leur livreront, par extrapolation, les clefs pour cet avenir jadis si peu préoccupant et soudain si menaçant.

Souci du concret et préséance de l'histoire sont donc les traits dominants de la philosophie de notre temps. Cependant, leurs manifestations actuelles les plus marquantes : le marxisme, l'existentialisme, sont aussi des signes de la résignation de la pensée, de son désespoir à saisir autre chose qu'elle même, de sa rage de devoir se nourrir de ses propres déchets. De Bouddha à Platon et à Kant, le ciel était ouvert à la transcendance, à des réflexions exaltantes et libres. Comte a commencé de solfier le connu, instaurant une certaine scholastique de l'histoire parce que son siècle, ressentant pour la première fois l'accélération du progrès, a réagi par un réflexe de repliement.

Cette ankylose ne nous a plus quittés, sinon pour éclater dans des démonstrations d'un genre qui rejoint la prophétie. Ce qui pousse nos penseurs, nos politiciens et demain nos touristes à aller voir ce qui se passe derrière le rideau de fer, ne relève pas de la même curiosité qui nous attire vers les îles ou les ruines de Rome. C'est le désir d'apprendre plus que les autres, non seulement sur un système politique étranger, mais sur ce qu'ils considèrent comme *notre* avenir politique, c'est une curiosité d'ordre métaphysique, d'une sorte de « social fiction », d'une anticipation qui, même si elle les épouvante, les rassure finalement en ce que le doute et l'indétermination sont à jamais bannis de leur perspective. Mais là encore cette démarche, loin de manifester une ouverture de la pensée, un esprit d'aventure, tend tout juste à décider que l'inconnu est entièrement contenu dans le connu et que, par exemple, le communisme constitue l'âge final de l'évolution hu-

maine, l'absolue leçon du passé, ainsi que Marx l'a professé à des générations formées par le positivisme.

La critique de cette attitude, qui ne serait autre que celle du progressisme, ne semble pas encore avoir été abordée sérieusement au moment où, pourtant, de récents événements s'y prêteraient.

Ainsi, sous prétexte que le communisme s'est édifié en Russie *à côté* d'une Europe déjà capitaliste, l'opinion n'a jamais mis en doute l'affirmation selon laquelle il devait résoudre définitivement les contradictions du capitalisme. Or le communisme a été plaqué de force sur une révolution sans doctrine, qui cherchait à renverser un absolutisme féodal que le capitalisme avait à peine effleuré. La faute de Lénine — et la contestation décisive du marxisme — aura peut-être été d'avoir injecté la solution marxiste dans le dernier pays où elle aurait pu se justifier. On n'a pas assez relevé, au contraire, que les seules sociétés séduites par le marxisme sont celles que le capitalisme n'a pu marquer en raison de leur trop faible degré de civilisation. Si on rapproche de cette constatation la tendance toute récente des classes soviétiques cultivées à prêter l'oreille aux propagandes bourgeoises, on est fondé à se demander si le communisme n'est pas devenu le marche-pied du capitalisme, s'il ne convient pas d'attendre avec patience que tous les peuples sous-développés aient subi leur crise de croissance, leur puberté communiste, comme une étape physiologique nécessaire, au stade actuel de l'évolution des sociétés.

Ce n'est là qu'une hypothèse, mais il a paru nécessaire de l'indiquer pour situer dans leur véritable ambiance deux ouvrages d'intention et de nature fort différentes, mais qui, l'un et l'autre, désirent donner aux hommes des armes pour résister ou s'adapter à ce qui vient.

*
* *

Arthur Koestler a eu beaucoup de succès. Il a pratiqué la Russie soviétique avant tout le monde. Il en a rapporté les terribles mises en garde qui, au lendemain de la victoire sur Hitler, ont ravi et fait frissonner les esprits sevrés d'épopée. Il a fait école : *La vingt-cinquième heure, J'ai choisi la liberté*, ont confirmé la prophétie tragique de le *Commissaire et le Yogi*. Son langage athée et matérialiste, son antimessianisme israélite ont répondu admirablement à l'enthousiasme socialisant issu de la Libération européenne.

Mais dix ans ont passé. Koestler qui s'entend à séparer le bon grain de l'ivraie a compris le malentendu de ce succès. S'il admettait bien qu'au passage, la droite puise dans son œuvre des avertissements utiles pour réajuster sa stratégie dans la guerre idéologique moderne, son dessein profond n'en était pas moins de secouer l'hypnose de la gauche marxiste engourdie dans la contemplation du vieux rêve léniniste, de démasquer pour elle le vrai visage du bolchevisme, de la persuader de se désolidariser d'avec l'imposture cardinale du XXe siècle. Il voulait briser les catégories désuètes de la gauche et de la droite, affadies par les tiraillements de la politique quotidienne, et les réunir dans une nouvelle intelligentia pénétrée de l'option vitale de notre temps. Hélas, son ton, ses thèmes, sa procédure n'étaient pas faits pour décider les marxistes à renoncer au marxisme. Quelques individus convertis

d'avance lui ont emboîté le pas, notamment au Congrès pour la Liberté de la Culture. Pratiquement, la troisième force idéologique qu'il promouvait n'a été que celle du snobisme, entre deux forces également naïves et — certes — également coupables. Il a braqué la vraie droite avec son langage, la vraie gauche avec ses idées, sa seule audience s'est bornée au peuple des salons et des commissions de l'Unesco.

L'ombre du dinosaure (1) est plein de cette amertume. « Cassandre enrouée a besoin de se taire », geint-il dans sa préface. « Toutes [mes] prédictions pessimistes et apparemment insensées se sont réalisées, mais pas une de [mes] vues optimistes et apparemment vraisemblables. » On doit se scandaliser avec lui de ce qu'il n'ait pas été entendu, car il a eu, il a encore raison. Raison d'inviter le monde libre à se concentrer sur un combat essentiel, à s'accorder pour liquider le dérisoire contentieux intra-européen et la petite guerre pseudo-idéologique que se livrent des clans autour de quelques hommes au nom de principes aujourd'hui dépassés. Raison d'acculer les Juifs à choisir d'aller à Jérusalem, puisqu'ils le peuvent enfin, ou d'abandonner leur éternelle lamentation de proscrits. Raison, à l'âge de la bombe H, de poser les problèmes politiques en termes de destin.

Mais est-ce là le drame de l'intelligence ? Toutes ces raisons n'emportent pas l'adhésion totale du lecteur, lequel — absurdement sans doute — refuse de céder à l'intimidation de la pure logique, à la terreur d'une menace, même certaine, à la froide passion d'une vision scientiste immédiate. Il manque à Koestler une finesse qui l'eût rendu respectueux des sentiments de son public, des engagements spirituels de celui-ci, de ses attaches sentimentales. Sa perpétuelle tension, son humeur grinçante, son mépris mal déguisé manifestent-ils la souffrance secrète, la conscience malheureuse de ce croisé sans passé, sans croix et sans amis ?

Pour que Koestler commence à nous émouvoir, il faudrait qu'il puisse renoncer à vouloir nous convaincre, qu'il cesse précisément de jouer les Cassandre, qu'il comprenne qu'un prophète s'enroue toujours à crier dans le désert, il faudrait qu'il lui pousse un cœur. Mais peut-être préfère-t-il garder le prestige théâtral de l'incompris, pour être encore un peu plus seul, le jour de la catastrophe finale, où il pourra se gargariser jusqu'à la mort d'avoir eu tout à fait raison.

***

Beaucoup plus prenant parce que parcouru, malgré la neutralité de l'écriture, d'un authentique frisson humain apparaît le livre de Jeanne Hersch *Idéologies et réalité, essai d'orientation politique* (2). L'auteur se propose seulement de « faire de l'ordre selon les méthodes ménagères, au niveau de la vie de tous les jours, de décrire les idées telles qu'elles vivent dans la tête des gens ». Derrière ce langage familier et ce propos terre à terre, on aura deviné la démarche d'un philosophe moderne, attaché à traquer la vérité au niveau de la vie objective et du comportement. Le mérite de la phénomènologue Jeanne Hersch

(1) Calmann-Lévy édit.
(2) Plon édit.

est d'avoir si bien assimilé ses maîtres Jaspers et Heidegger, son métier de professeur et sa conviction socialiste qu'elle nous offre une sorte de géographie simple et complète, ni vulgaire ni savante : humaine, ni impartiale, ni tendancieuse : nette, de quelqu'un qui se sait fatalement juge et partie et qui avoue son incapacité d'observer de plus d'un seul point à la fois le monde où il vit, ou, comme disait l'autre, de se mettre à la fenêtre pour se regarder passer.

Européenne et socialiste, mais délivrée de toute attache doctrinale, elle s'est donnée à un travail de description scrupuleuse de chacune des pièces du puzzle politique contemporain. Elle a démonté la psychologie aussi bien de ceux qui se vouent à la politique, que de ceux qui s'en détournent, et souvent avec des jugements qui vont loin : « C'est parce que le mal existe que la politique existe... Refuser la politique pour des raisons de pureté, c'est choisir l'innocence de la bête pour avoir voulu faire l'ange ».

Parfaitement consciente du courant vertigineux du progrès matériel qui entraîne l'humanité, qui fait et défait ses coalitions, qui enfièvre ses idéologies, elle plonge, comme dans un bathyscaphe, parmi ce grouillement et en rapporte des instantanés ou des spécimens qu'ensuite elle analyse ou dissèque. Cette tentative pour clarifier les concepts l'amène à séparer les oppositions, souvent inavouées, à l'intérieur de chaque catégorie politique traditionnelle : fascite, communiste, conservatrice, progressiste, socialiste, et à regrouper ce qu'ont parfois de commun des ennemis jurés. « Faire de l'ordre » c'est faire éclater les ambiguïtés, tomber les murailles de l'entêtement, et voir ce qui peut résulter du rapetassage de ce qui demeure.

Cet inventaire renoue l'homme à son destin et à sa transcendance, sans illusion pourtant sur son aptitude à sortir de sa condition. L'homme reste (sans que l'auteur se permette une telle concession au jargon de sa profession) « l'être-pour-mourir » d'Heidegger et la stricte mesure de la réalité. Mais il peut trouver en lui le motif et le moyen de s'accommoder de cette réalité et d'affirmer sa propre liberté par rapport à elle, par le développement et la sauvegarde des institutions démocratiques. Bien entendu, la conclusion milite pour un socialisme de la dignité et pour des formules de fédération politique, mais cela n'importe qu'à l'auteur. Chacun peut couler ses idées propres dans le même schéma d'analyse, ses conclusions divergeront quant aux modalités, mais tout le monde doit se rencontrer dans le même souci de modestie fondamentale et de volonté de voir clair.

Nous sommes loin, avec ce livre, du désespoir amer et de l'alternative tragique de Koestler. Il se peut que notre monde soit près de se détruire, par la libération de la matière ou le totalitarisme politique. Les formes modernes de la pensée peuvent donner à croire à un acheminement irréversible vers ce double esclavage. Il n'empêche que l'homme demeure ce qu'il y a de plus merveilleusement constant dans sa nature, ses aspirations et ses déchéances aussi. Nous n'aurions pas cherché dans l'existentialisme, au moins dans celui qu'on prodigue en France, une telle leçon d'optimisme simple et d'énergie morale. Il faut nous faire une raison : Tout est dans tout.

SERGE DUMARTIN.

Les romans

ALBERT CAMUS : L'EXIL ET LE ROYAUME (1).

On trouvera dans le dernier livre de M. Albert Camus, *L'Exil et e Royaume*, quelques-unes des plus belles pages qu'il ait écrites. Je voudrais, dès l'abord, mettre l'accent sur l'artiste : les écrits d'Albert Camus, pour ma part, ne me toucheraient pas tant s'il n'était, toujours et avant tout, si admirable artiste. Certes, c'est là une façon peu orthodoxe de commencer un compte rendu sur un livre de l'auteur du *Mythe de Sisyphe*. N'est-il pas considéré comme l'un des premiers écrivains moralistes de ce temps ? Dont le « message » — pour reprendre un mot que Ramon Fernandez rendit célèbre entre les deux guerres — importe plus que la forme qui l'enferme ? si belle soit-elle. Et Camus lui-même, par ses essais (doublant ses œuvres de fiction ou celles écrites pour le théâtre), par son action de journaliste, à *Combat* et ailleurs, ne nous oblige-t-il pas, dira-t-on, à donner le pas au guide, au maître à penser sur l'écrivain et l'artiste ? Je ne le crois pas.

Certes, c'est une grande tentation pour le critique : quelle belle et noble tâche, ayant au départ catalogué Camus comme l'écrivain, l'essayiste, le penseur de « l'absurde » de faire le point, à chacune de ses œuvres nouvelles, des progrès accomplis ou des reculs, de le considérer comme un prophète dont la parole est d'or ou comme un de ces écrivains décevants qui, le cœur sur la main, font trop confiance à l'homme et à la nature humaine, — Rousseau ou Gide, par exemple. Et de s'interroger, naturellement, sur le degré de fidélité que l'homme mûr a conservé au jeune écrivain qu'il était. L'auteur de *l'Etranger* devait-il à quarante-trois ans écrire *La Chute* ou *l'Exil et le Royaume* ? A-t-il comblé les espoirs qu'on plaçait en lui ? C'est le jeu habituel du critique — non sans intérêt ni agrément. Pour le lecteur du critique plus que pour l'auteur, sans aucun doute. Celui-ci, lorsqu'il est de bonne trempe, va droit son chemin. On le voulait maître à penser de la nouvelle génération ? Il demeure soi-même, avec ses doutes et ses certitudes, son humilité et son orgueil, ses déchirements et ses illuminations. Et de tous ces éléments contradictoires, décevants ou exaltants, exaltants et décevants, le véritable écrivain fait son œuvre — œuvre d'artiste avant toute chose.

André Gide assure, quelque part dans son *Journal*, que le seul aspect sous lequel il faut considérer son œuvre et la juger est celui de l'esthétique. Propos moins paradoxal qu'il ne paraît. Certes, peu d'écrivains furent moins détachés, moins « gratuits » que lui : rien de plus éloigné de son dessein que ce qu'on a appelé « l'art pour l'art ».

(1) Editions Gallimard.

Chacune de ses œuvres fut un pas en avant dans la découverte de soi-même, chacune d'elles l'aida à se mieux connaître, à être davantage lui-même. D'autre part, des livres tels que son *Retour de l'U.R.S.S.* et son *Voyage au Congo* et *Retour du Tchad* témoignent, bien avant que le terme fût à la mode, qu'il a été à sa façon un écrivain « engagé », et dont l'« engagement » ne resta pas sans effet pratique. La publication du *Voyage au Congo* suscita des remous profonds qui se traduisirent de façon concrète par la disparition de certains abus trop voyants.

Il n'en est pas moins évident que le propos de Gide, relatif à l'esthétique, est celui d'un écrivain pour qui l'acte d'écrire ne signifie pas seulement communiquer à autrui sa vérité, mais aussi et surtout donner à cette vérité la forme la plus satisfaisante, la plus exacte, la plus proche de la perfection — en bref, faire avec des mots œuvre d'artiste.

Cela est aussi vrai d'Albert Camus. On n'a peut-être pas assez dit qu'il était le seul, dans la littérature d'aujourd'hui, à assumer l'héritage d'André Gide. Il est hanté, comme lui, par le même souci esthétique, aussi exigeant, aussi rigoureux — au service de la même investigation : Qu'est-ce que l'homme ? Qui est-il ? Que peut-il ? Quelle est sa place dans l'univers ?

Mais alors que l'investigation de Gide demeure essentiellement d'ordre psychologique et moral, concerne principalement l'individu en tant qu'individu, celle de Camus déborde ces limites relativement étroites : la connaissance de l'homme en tant qu'individu l'intéresse peu. Les problèmes purement personnels de l'homme sont relégués à l'arrière plan. Ils cèdent le devant de la scène à des problèmes plus larges : il s'agit de la condition même de l'homme. L'homme est seul au sein d'un univers indifférent, seul au milieu des autres hommes, menant, dès sa naissance, par le fait même d'exister, une existence séparée des autres existences. Solitaire, oui, et pourtant solidaire — comme malgré lui — de ceux qui l'entourent, qu'il côtoie quotidiennement. Cette déchirure entre lui et les autres, semblable à celle qui sépare la naissance et la mort marque la distance qui sépare l' « Exil » du « Royaume ».

Les six nouvelles que Camus a rassemblées sous ce beau titre ont toutes — avec des variantes — le même thème : celui de la solitude. Chacun de ses héros est, à sa façon « exilé » sur cette terre. De cet exil comment sortir, sinon par l'impossible et néanmoins nécessaire communion avec autrui — aussi, par l'accomplissement et l'acceptation de son destin ? C'est alors que l'homme accède au « royaume », royaume tout intérieur qui est celui de la liberté — liberté de l'âme. Mais encore faut-il savoir échapper à la possession qui rend esclave et mutile (le prêtre missionnaire du *Renégat*) et à la servitude qui stérilise et sépare (le peintre Jonas de la nouvelle du même nom.

La première des six nouvelles, *L'Adultère*, relate la découverte par une jeune femme d'un « instant », entre tous précieux puisqu'il la place en face d'une réalité qu'elle ne soupçonnait même pas dans sa vie d'épouse fidèle et ennuyée. Un de ces «instants», qui — comme l'écrit admirablement Jean Grenier (1) — «*nous mettent en face d'une*

(1) Nouvelle N. R. F., 1er mai 1957.

réalité, qui nous est étrangère à force de nous être intérieure, comme est le secret le plus caché de nos actes et de nos pensées, celui que nous nous dissimulons encore plus qu'aux autres ». Cette découverte, la femme la fait, une nuit froide, face au désert : « *Les dernières étoiles des contellations laissèrent tomber leurs grappes un peu plus bas sur l'horizon du désert et s'immobilisèrent. Alors, avec une douceur insupportable, l'eau de la nuit commença d'emplir Janine, submergea le froid, monta peu à peu du centre obscur de son être et déborda en flots ininterrompus jusqu'à sa bouche pleine de gémissements. L'instant d'après, le ciel entier s'étendait au-dessus d'elle, renversée sur la terre froide.* » L' « adultère » libérateur est accompli.

Le Renégat est le long monologue intérieur d'un jeune prêtre missionnaire, supplicié, tout entier livré à l'esprit du Mal, possédé par lui, en terre d'Afrique, dans une cité de sel et de feu. Ce sont des pages hallucinantes, d'un lyrisme brûlant et calciné, pages quasi intolérables physiquement.

Les Muets est une nouvelle poignante, dans sa nudité et sa discrétion. Des ouvriers, employés d'un petit patron se mettent en grève : la grève échoue. Le patron ne peut augmenter leurs salaires. Les ouvriers ne peuvent pas ne pas lui en vouloir. Et pourtant voilà le patron dans le malheur. Ils se sentent solidaires de lui, confusément. Mais dans la situation présente, comment communiquer ? Les paroles ne sortent pas, ne peuvent pas sortir. Aucune issue.

L'hôte met en présence, quelque part sur les Hauts-Plateaux algériens, bloqués par la neige, un instituteur français et un Arabe meurtrier. Ils sont seuls tous les deux dans le village désert. L'instituteur offre la liberté à l'Arabe qui la refuse et se dirige vers la prison. Revenant à son école, l'instituteur trouve sur le tableau noir l'inscription suivante : « *Tu as livré ton frère. Tu paieras* ». « *Daru regardait le ciel, le plateau et, au-delà, les terres invisibles qui s'étendaient jusqu'à la mer. Dans ce vaste pays qu'il avait tant aimé, il était seul* ».

Dans la cinquième nouvelle, *Jonas*, l'auteur déploie un humour féroce, une ironie mordante envers son héros, le peintre Jonas, qui a perdu son talent et tout contact avec autrui, pour n'avoir pas su sauvegarder sa liberté.

La sixième enfin, *La pierre qui pousse*, se passe au Brésil. Un ingénieur français, d'Arrast, accomplit le vœu d'un Noir, incapable de l'accomplir lui-même jusqu'au bout : porter sur sa tête un lourd bloc de pierre à la procession de la Fête du Bon Jésus. Le Noir succombe en chemin, d'Arrast reprend la pierre, mais au lieu de la déposer dans l'Eglise, il la porte jusque dans la case du Noir. « *Le frère s'écarta un peu du coq et se tournant à demi vers d'Arrast, sans le regarder, lui montra la place vide :* « *Assieds-toi avec nous* ». Le symbole est clair : le voilà le royaume retrouvé.

On le voit, ce que dit Camus dans ces nouvelles, chacune d'une facture différente, est simple — mais d'une simplicité qui plonge au cœur de l'essentiel. D'une simplicité primitive, antique et nue, à laquelle l'art de l'auteur donne toute son ampleur et ses résonances. Chacune de ces nouvelles suggère plus qu'elle n'exprime et pourtant elle apporte une découverte, une illumination.

Elle semblent n'être faites de rien. L'anecdote et le pittoresque n'y ont aucune part. Nulle action, nulle intrigue. Si chacune d'elles prend une valeur *exemplaire*, ce n'est jamais de façon didactique, ni même explicite, mais grâce à la puissance de suggestion et d'émotion d'un art dépouillé, contrôlé, frémissant d'une poésie d'autant plus ardente d'être retenue.

Chacune de ces nouvelles est distincte des autres, parfaite en soi. Et pourtant dans leur diversité même, elles se complètent. Entre elles (pour certaines), la parenté du décor est évidente : l'Afrique, plus précisément la terre natale de l'écrivain, l'Algérie, qu'il évoque avec un amour pudique et violent, enraciné au plus profond de l'être, qui communique à chacune de ses phrases une vibration inoubliable.

Enfin, à travers ces six nouvelles, c'est la même voix qu'on perçoit : harmonieuse et crispée, ardente et sobre, douce et révoltée. La voix de Camus, à laquelle ces pages doivent leur chant particulier, grave, viril et ample — un chant qui leur confère la netteté et la résonance du mythe.

HENRI HELL.

La vie des lettres

MARCEL SCHWOB : LES VIES IMAGINAIRES. — PIERRE SCHNEIDER : JULES RENARD.

Marcel Schwob, plus de cinquante ans après sa mort, émerge un peu de l'oubli. Sa gloire n'ira sans doute jamais très haut, car il a été davantage un érudit qu'un créateur. Mais deux éditeurs, le Club des Libraires de France et Gallimard réimpriment en même temps *Les Vies Imaginaires.* Ces éditions vaudront sans doute quelques amis nouveaux à ce curieux personnage pour lequel on ne peut s'empêcher d'éprouver de la sympathie. Il savait tout, il connaissait mieux que personne l'antiquité grecque et latine, ainsi que le Moyen Age. Mais en outre, son amour pour Louise, la petite fille des rues, morte de phtisie (qui lui a inspiré *le Livre de Monelle*) fait penser à de Quincey et à son idylle mélancolique avec Ann, dans les rues de Londres. Enfin, la fuite malheureuse de Marcel Schwob, cet homme de cabinet et de bibliothèques, vers les mers du Sud, à la recherche d'on ne sait quoi, simplement peut-être parce qu'il avait lu Robert-Louis Stevenson, souligne le pathétique et le dérisoire de toutes les entreprises humaines.

Dans *les Vies Imaginaires*, malgré le côté formel et suranné de l'esthétique symboliste, on devine le frémissement d'un esprit extrêmement intelligent, tourmenté par une exigence de l'absolu et un désespoir somme toute très modernes.

On est étonné par la densité et la pureté de la leçon philosophique contenue dans certains de ces courts portraits. Celui de Cratès le cynique, par exemple.

Cratès va plus loin que Diogène dans le dénûment volontaire et plus loin qu'aucun saint ayant réellement existé dans l'esprit d'humilité et de renoncement.

« L'idée d'une connaissance quelconque lui paraissait absurde. Il n'étudiait que les relations de son corps avec ce qui lui est nécessaire, tâchant de les réduire autant qu'il se peut. Diogène mordait comme les chiens, mais Cratès vivait comme les chiens. »

Dans ce récit qui ne dédaigne pas les détails grotesques (l'épisode des flatuosités qui désespèrent Métrocle, le disciple de Cratès), on trouve un peu, déjà, Camus et Samuel Beckett.

Quant au portrait de Lucrèce, c'est, en quelques pages, un très beau roman de la connaissance, et de la vanité de la connaissance :

« Mais connaissant exactement la tristesse et l'amour et la mort, et que ce sont de vaines images lorsqu'on les contemple de l'espace calme où il faut s'enfermer, il continua de pleurer, et de désirer l'amour, et de craindre la mort. »

On retrouve Marcel Schwob, ses goûts et son esthétique, ramenés à la sociologie d'une époque, dans l'excellent petit essai de Pierre Schneider sur Jules Renard (1). Il n'y est plus qu'une des figures de cire d'un Musée Grévin sorti d'un délire d'Odilon Redon. C'est l'époque « vespasienne », baptisée ainsi par Pierre Schneider du nom d'un édifice représentatif et aussi d'un empereur de basse époque, le crépuscule du romantisme, l'ère du dégoût, de la dérision, du mesquin,

(1) Le Seuil. Collection " Ecrivains de toujours ".

de l'étroit. On y trouve plus d'un Marcel Schwob, se réfugiant « out this world », dans le rêve, et comme le dit Pierre Schneider, dans les « érudites hystéries, les hypothétiques luxures ».

Jules Renard, ami et presque l'exact contemporain de Schwob (il naît trois ans plus tôt et meurt cinq ans plus tard que lui) éprouve lui aussi cette nécessité fin de siècle. Mais voici ce qui lui arrive :

« J'essaie de fuir la vie et ses tracas, de me réfugier, comme on dit, dans le rêve, et j'ai rêvé toute la nuit que je n'étais pas fichu de trouver mon chapeau. »

La partie centrale de l'essai de Pierre Schneider, le morceau de bravoure sur « l'époque vespasienne », est riche en rapprochements inattendus qui rendent soudain évidents les points communs de Schwob, Renard, mais aussi Laforgue, Mallarmé, Rimbaud, Villiers de l'Isle-Adam, Huysmans, Duranty, Zola, Maeterlinck, Verlaine, Jarry, Gustave Moreau, Odilon Redon, Toulouse-Lautrec, Corbière, Cros, Alphonse Allais, Debussy, Mirbeau...

Spleen, odeur de renfermé, dégoût (« j'ai le dégoût très sûr », écrit Renard), rêveries, ricanements, rosserie, veulerie, résignation et, pour finir, le renoncement et le silence, tel est le « portrait-robot » de l'artiste vespasien, composé en empruntant les traits de tous les hommes de lettres, peintres, sculpteurs, musiciens de ce temps-là, des plus grands (y en a-t-il de vraiment grand ?) aux plus chétifs, des plus connus aux plus oubliés.

Le livre-clé de l'époque vespasienne, selon Pierre Schneider, c'est *l'Education Sentimentale*, « un apprentissage de la veulerie ». De la dérision aussi. On sait qu'à la fin du roman, Frédéric et Deslauriers évoquent leur première visite à la maison close de Sens, chez la Turque. « C'est là ce que nous avons eu de meilleur ! dit Frédéric. — Oui, peut-être bien ? C'est là ce que nous avons eu de meilleur ! dit Deslauriers. »

Tout le roman est comme détruit par cette phrase. Mais il lui doit infiniment. L'incompréhension, l'oubli de toute cette merveilleuse histoire, par ses héros même, ajoute à *l'Education Sentimentale* une dimension que ne possède aucun des autres chefs-d'œuvre romanesques français.

Jules Renard ne se limite pas à l'auteur vespasien de *L'Ecornifleur*. Pierre Schneider n'oublie pas les deux autres, l'enfant de *Poil de Carotte* et le maire de Chitry. J'avoue que le second, celui qui écrit : « Et j'aurais une casquette avec ces mots en lettres d'or : Interprète de la Nature », m'intéresse assez peu. L'enfant malheureux et la vie dans la famille Renard-Lepic excitent davantage la curiosité. Pierre Schneider montre comment, toute sa vie, Jules Renard est resté prisonnier de son enfance. Les silences de la famille Lepic — chez eux on fait du silence comme on fait de la conversation, et quand Poil de Carotte dit : « Il faut bien causer pour passer le temps », son père répond : « Il vaut encore mieux se taire » — ces silences finissent par l'emporter, à la fin d'une vie d'homme de lettres, d'une existence consacrée à entasser des mots : « Je sais presque me taire ». « Certitude que je n'écrirai plus rien. » « Je n'écris pas, parce que je n'ai rien à écrire. » « La neige sur l'eau : le silence sur le silence. »

Roger Grenier.

Les Essais

La formation de l'esprit scientifique a permis aux sciences de la nature, puis aux sciences de l'homme, de se constituer en disciplines indépendantes des spéculations philosophiques, auxquelles les découvertes expérimentales avaient été d'abord inextricablement mêlées. Ce processus caractéristique de la pensée occidentale laisse aujourd'hui réserver le terme « philosophie » à la « philosophie première » d'Aristote, qu'on connut après le Stagirite comme « métaphysique ». Cette réflexion philosophique n'aurait pas de sens si elle ne s'exerçait sur le réel et si elle refusait de comprendre, par son entreprise, ce fragment du réel qu'est la réalité phénoménale. Raymond Bayer a bien montré comment le philosophe pouvait recevoir les enseignements de l'esthétique expérimentale, apprécier l'ensemble de cet apport à la science esthétique, révéler enfin les fondements et les principes de celle-ci, en discernant l'insertion de sa démarche et de la démarche qu'elle analyse dans le mouvement général d'une dialectique sujet-objet qui est, pour l'auteur du *Traité*, la loi métaphysique suprême.

Les récents progrès des sciences n'ont sans doute pas changé la condition du métaphysicien, qui fait porter sa réflexion sur le monde et sur la vie. Mais ils ont à ce point approfondi et bouleversé notre connaissance empirique de l'univers que le savant se trouve confronté, comme malgré lui, avec des problèmes proprement métaphysiques et que, d'autre part, le philosophe ne peut plus ignorer les données mêmes de ces problèmes, tels que la science seule est capable de les lui fournir.

La physique et la biologie contemporaines offrent d'excellents exemples de cette situation singulière, nouvelle et inéluctable.

La méditation de Descartes sur la fusion d'un morceau de cire n'avait pas d'autre objet que celui de l'expérience sensible, accessible à tout homme. Sur la nature intime de cette cire, sur la nature de la matière, la science en tant que science était muette ou avançait quelque théorie qui ne devait rien à l'expérience. L'expérience, en revanche, autorisait Descartes à distinguer les qualités premières des corps de leurs qualités secondes et, lorsque Kant niera l'objectivité des qualités premières, il procédera à priori, opposant une doctrine métaphysique à une autre doctrine. La relativité du temps et de l'espace, la subjectivité de la durée et de l'étendue sont maintenant démontrées, ou plutôt constatées empiriquement. De même, les relations d'incertitude de Heisenberg, dont les physiciens discutent encore la portée, expriment au moins certaines limites imposées à notre observation microphysique qu'aucune épistémologie ne laissera dans l'ombre. De même encore,

la solution du dilemme, sur laquelle les savants ne semblent pas s'être accordés, importe au plus haut point au métaphysicien car, elle orientera nécessairement les grandes lignes de sa cosmologie.

La biologie est contrainte, elle aussi, de poser, dans le domaine de la matière animée, le même problème du déterminisme et de l'indéterminisme soulevé par la physique contemporaine. Les beaux travaux de Pierre Vendryès tendent à reconnaître l'autonomie comme une propriété essentielle des êtres vivants, dont le comportement exige alors une interprétation probabiliste (1).

Certes il convient de souligner que l'éventuelle indétermination des corpuscules et l'autonomie des êtres vivants n'apportent pas une réponse définitive à la question du libre-arbitre de l'homme. La liberté demeurerait métaphysiquement possible dans une nature soumise à un déterminisme strict, où l'homme serait engagé seulement par une partie de soi-même, que sa conscience resterait libre de juger. Mais la notion, le fait de l'autonomie éclairent les conditions d'exercice de la liberté, les chemins de sa manifestation dans le monde où la physique moderne admet que l'acte libre puisse inaugurer une chaîne d'événements dont il serait le commencement absolu.

Mais surtout la description du monde atomique et la description du monde vivant — auxquelles parvient la science — autorisent le philosophe, voire l'obligent à appuyer sa construction rationnelle sur des faits inconnus voilà peu qui, non seulement établissent la légitimité et la nécessité de son effort, mais encore lui présentent des matériaux qui influencent le plan du système où ils seront articulés.

Plusieurs ouvrages qui viennent d'être publiés illustrent les remarques précédentes ; chacun mériterait une analyse critique minutieuse, mais nous voudrions sans tarder signaler au lecteur l'exceptionnel intérêt du livre de C.F. von Friedrich : *Le monde vu par la physique* (2). L'auteur, éminent physicien lui-même, on le sait, y résume les principales acquisitions de la physique moderne et leurs implications philosophiques. La longue étude de M. P. Chambadal : *La physique moderne et son interprétation*, donne un exposé élémentaire, mais exact des théories de la relativité et des quanta et en propose une interprétation idéaliste et panthéiste qui retiendra l'attention (3).

Pour la biologie et à côté du dernier livre de Pierre Vendryès que nous avons cité, il faut réserver une place privilégiée au livre provocant, d'une extrême richesse, que M. Louis Bounoure consacre au problème « *Déterminisme et finalité* » chez les êtres vivants (4). Ce livre s'adresse autant à l'honnête homme qu'au philosophe. Il révèle chez son auteur, outre l'information étendue d'un grand savant, une lucidité et une rigueur de pensée proprement admirables, qui ne s'embarrassent d'aucun préjugé et s'expriment en une langue digne d'un véritable écrivain.

ROBERT AMADOU.

(1) Flammarion éd.

(2) Armand Colin éd.

(3) Flammarion éd.

(4) Cf. *Déterminisme et autonomie*, éd. A. Colin.

l'Algérie

J'ai lu sur l'Algérie le livre de M. Simon, et je viens de lire celui de M. Massenet.

Ils s'opposent l'un à l'autre. Mais ce sont l'un et l'autre, il me semble, des livres de bonne foi.

On fait beaucoup de reproches à M. Simon. Il n'en a pas moins raison de dire que ce qui est inacceptable est inacceptable. Le progrès de la cruauté, les guerres idéologiques, le terrorisme partisan ont fait que la torture est devenue plus fréquente — d'aucuns pensent qu'à cette arme monstrueuse, il est difficile de ne pas recourir. Il reste qu'on ne peut pas admettre qu'on y recoure. Le : non, que clame ici la conscience, comment l'étouffer ?

J'ignore si les faits que M. Simon rapporte sont exacts ; je sais qu'il les rapporte honnêtement. Et cela me suffit. On l'a accusé d'affaiblir l'armée française, de renforcer la résistance fellagha ; je ne puis oublier que, pendant la guerre de 14, on faisait les mêmes reproches à Clemenceau.

Il faut néanmoins regretter que M. Simon ne nous dise pas d'où provient, comment vient, la torture. Elle est abomination, elle est aussi — problème.

M. Massenet a raison, lui aussi, de dire que l'Algérie est malade et qu'il ne suffirait pas de l'abandonner pour qu'elle guérisse. Je suis moins sûr que lui qu'elle soit en voie de guérison ; il dit que la France seule peut la soigner, mais il ne me semble pas qu'il l'ait démontré.

Il ne faudrait pas que les désaccords, ici, dégénèrent en discordes ; on l'éviterait sans doute, si chacun prenait conscience des faiblesses de ses propres raisons et de la force des raisons adverses.

Ceux qui prônent la politique de force en Algérie, devraient admettre que l'événement les a moins justifiés, et en tout cas moins vite qu'ils n'avaient eux-mêmes pensé. Quand M. Lacoste et M. Mollet ont demandé qu'on augmente de 400.000 soldats l'armée d'Algérie, ils affirmèrent que la pacification serait achevée dès que leur « quadrillage » serait mis en place. Il l'est depuis un an et les délais prévus par les autorités restent ce qu'ils étaient au début...

Les partisans de la force parlent comme si la force était tou-

jours efficace. L'Histoire ne dit pas comme eux. Elle dit plutôt le contraire. Grousset montrait que les grandes « figures de proue » ont mené au naufrage plus souvent qu'au port des navires dont ils firent la gloire, mais consommèrent la ruine. De tous temps, le « parti de la guerre » croit ou feint de croire que ses adversaires ont peur d'être victorieux.

Aussi leur impute-t-il toutes les difficultés auxquelles il s'achoppe. Si on prend la série des discours officiels, il semble que la France n'ait rencontré en Algérie aucun obstacle qui fût le fait des Algériens. On a dit que les fellaghas étaient des agents des Russes, des Américains, des Espagnols, de l'Egypte, de la Tunisie, du Maroc ; ils ont servi, exprimé les ambitions de tous, sauf celles de l'Algérie elle-même. Plus encore que les adversaires de l'extérieur, ils servent « l'adversaire de l'intérieur », et sont servis par eux ; « ce qui m'inquiète, voyez-vous, c'est la Chambre », disait pendant la guerre de 14 Mme Verdurin (l'armée allemande ne l'inquiétait pas, même quand elle venait d'écraser Nivelle, et menaçait d'emporter Verdun). Il semble pourtant improbable que les fellaghas soient une pure création du *Monde*, de l'*Express* et de *France-Observateur*. La Nation n'a marchandé ni les centaines de milliards, ni les centaines de mille hommes au gouvernement : il a exercé sans doute des pouvoirs plus étendus, et rencontré moins d'opposition que jadis Ribot, Painlevé, Clemenceau même. Albert de Mun l'inviterait sans doute à « rendre grâces, d'abord, à ce généreux pays... »

A lire certains, il semble que l'armée d'Algérie soit souvent mécontente. Que lui faut-il ? On l'a gavée d'honneurs, d'argent, de matériel. Il est vrai que d'aucuns lui reprochent telles condamnations, telles exécutions sommaires. Mais, même pendant la guerre de 14, la justice militaire, et la médecine militaire, et le commandement, ont été objets de critique. On a dit que l'*Express* nuit au moral de l'armée ; on le disait de *L'Homme enchaîné*. En Lorraine, un de nos officiers m'a menacé de conseil de guerre parce que j'y étais abonné. On dit que les Français d'Algérie regardent parfois la France métropolitaine avec une amertume suspicieuse. Ne voient-ils donc pas que la France ploie sous le faix de charges qu'elle s'impose pour eux ?

Mais les adversaires de la politique de force sont-ils plus équitables ? Ceux-ci disaient : nous imposerons notre volonté, il suffit de le vouloir. Mais eux disent : les Arabes nous aiment, il suffit de ne pas contrarier cet amour. Ont-ils pensé, ont-ils prévu que Mohammed V une fois rétabli sur son trône, l'indépendance une fois donnée au Maroc, aucun fonctionnaire français n'y étant demeuré que les autorités chérifiennes ne le demandent, on arracherait des murs de Rabat des plaques qui portaient le nom de Lyautey ?

Ils sont à peine moins agressifs et injustes envers « les colons » que *l'Echo d'Alger* envers eux. Ces colons, c'est la France elle-même qui les a poussés à investir outre-mer leur travail et leur argent. J'ai connu, dans mon enfance M. Onésime Reclus. Je revois encore, sous son éternel béret, son admirable tête. Il s'était institué prédicateur de l'Algérie. Il apportait à sa prédication le même zèle que son père, le pasteur d'Orthez, à défendre sa foi et sa secte. Bien des Français se sont fixés dans l'Algérois, sur sa parole, à cause de lui. Ces Français, Claudel les a exaltés. On accuse de tous les péchés les viticulteurs algériens. J'ai lu, dans les livres de M. Gauthier que l'acclimatation de la vigne — après une série de tentatives diverses, qui toutes échouèrent — sauva l'Economie algérienne, et donc la population musulmane aussi bien que chrétienne. Les profits sont devenus excessifs, les profiteurs abusifs ? Il se peut. Mais il n'est pas juste, quand on dénonce ce qui est devenu mauvais, d'oublier tout ce qu'il comportait de nécessaire. Marx s'abstenait de cette injustice-là, et voulait qu'on s'en abstienne. Je suis persuadé que les « colons » ont des torts, je doute que de ces torts aucun Français soit fondé à se tenir pour innocent.

On leur dit : « vous gardez l'Algérie pour garder vos privilèges ». A-t-on le droit de le leur dire, après les massacres de Meknès ? Il faut pouvoir garantir leur sécurité aux hommes quand on leur reproche de vouloir se défendre et être défendus.

Tout donne malheureusement à penser que le problème algérien ne peut pas être résolu, dans les termes où il est posé. C'est sans doute qu'un élément nouveau doit entrer en jeu : la grâce, dirait Simone Weill, car la pesanteur rend de plus en plus irréparable ce qui déjà ne peut plus être réparé. Mais cet élément de grâce, comment surviendrait-il si chacun ,d'abord, n'a conscience qu'il est nécessaire, et que lui-même ne peut s'en passer ?

La bombe.

La même pesanteur nous entraîne tous vers le désastre. On me dit : la bombe atomique n'éclatera pas. Je l'espère. Mais il faut avouer qu'à présent, le plus probable est qu'elle finira par éclater. On me dit : « c'est un objet comme un autre, il n'est dangereux que si les hommes le rendent tel ». Oui, mais cet objet, ce sont les hommes qui l'ont fabriqué et son usage est en quelque sorte inclus dans sa fabrication même. On me dit : « On ne s'est pas servi des gaz, dans la dernière guerre ». Oui, mais — hélas ! — c'est qu'on avait trouvé mieux et moins cher. Après les destructions de Londres, de Hambourg, de Varsovie, de Hiroshima, il me semble scandaleux qu'on se targue de s'être

abstenu des gaz : ce ne fut, certes, pas par humanité. Sans quoi, il faudrait admettre que l'Allemagne ménageait Londres, quand elle le bombardait de V2, que les Etats-Unis ménageaient le Japon, quand ils faisaient éclater sur lui les premiers projectiles nucléaires.

Moi non plus, je ne donnerai pas gagné au pessimisme : il a toujours tort, parce qu'il omet l'imprévu que la vie apporte et comporte. Mais la possibilité du salut n'empêche pas la probabilité de la perte ; et je pense que, nier cette probabilité, là où elle est, réduit encore les chances, qui pourraient jouer contre elle.

On est effrayé par cet étonnant mélange de fatalisme et d'irréalisme qui multiplie dans tous les domaines, à la fois les : coûte que coûte et les : impossible autrement. Je n'accepte ni le : on n'y peut rien, quand il s'agit de la bombe atomique ni le : coûte que coûte quand il s'agit de l'Afrique. Je souhaite de tout mon cœur, avec autant de civisme que quiconque le maintien de la présence française en Algérie, et que la pacification y mette fin au terrorisme, mais je n'admets plus qu'on couvre toutes les voix de ceux qui demandent ; combien cela durera-t-il ? Combien cela coûtera-t-il ? Comment s'y retrouvera-t-on ?

Je n'admets pas que l'indifférence au sort des Français devienne la mesure de l'amour qu'on a pour la France. Le « coûte que coûte » règne sur toutes nos administrations. C'est lui qui constitue la menace d'inflation à laquelle, périodiquement on dit qu'il faut parer, et que périodiquement on renouvelle. Une fois de plus, je désire quelque pitié pour les Français, et ne pense pas être mauvais citoyen pour autant.

EMMANUEL BERL.

Gilbert Robin.

Le Docteur Gilbert Robin qui a le titre de médecin des hôpitaux psychiatriques, a été le chef de clinique du Professeur Claude à Sainte-Anne et s'est spécialisé dans la neuro-physchiatrie infantile. Ses travaux sur les défauts font de lui plus encore qu'un psychiatre, un neuropsychologue de l'enfance.

Il a publié un *Traité de neuro-psychiatrie infantile, Les Rêveurs éveillés, Les drames et les angoisses de la jeunesse, Les Haines familiales, L'éducation des enfants difficiles, Les difficultés scolaires chez l'enfant, La guérison des défauts et des vices chez l'enfant,* Guide pratique d'éducation à l'usage des parents, des éducateurs et des pédagogues. On y verra que l'éducation est devenue une science. Elle abandonne la conception éducative qui s'attachait uniquement à la morale et étiquetait « défauts » ou « vices » toutes les déficiences de l'enfant. La formule « L'Enfant n'a pas de défauts ; il est mal élevé ou malade » que le Docteur Gilbert Robin inscrivait en exergue de son livre « L'enfant sans défauts » (1), prend de plus en plus valeur d'actualité. Il est démontré que, derrière la manifestation étiquetée « défaut », on découvre, parfois, une déficience organique, nerveuse ou glandulaire, des complexes psychiques ou des erreurs éducatives. Connaissant la cause de ces manifestations, on peut en trouver le remède.

André Le Gall.

André Le Gall est né le 9 janvier 1904. Agrégé de Philosophie, il fut successivement professeur, proviseur, inspecteur d'Académie, Inspecteur Général de l'Instruction Publique. Il assure à ce titre, depuis trois ans, les fonctions de Directeur des Affaires Générales auprès du Cabinet des Ministres de l'Education Nationale.

Parmi ses œuvres, il faut citer particulièrement : Caractérologie des enfants et des adolescents *(P. U. F., collection « Caractères », 3e édition 1955), traduit en italien et en espagnol.*

Les insuccès scolaires, diagnostic et redressement *(P. U. F), collection « Que sais-je ? », 2e édition 1957).*

L'éducation sexuelle selon les caractères *(une plaquette, Néret, 1956).*

Psycho-sociologie des Entreprises *(Editions Sociales Françaises, 1956).*

En préparation (en collaboration avec Mme Simon) : Caractérologie de la vie conjugale.

(1) Edition Domat.

Ernest Fraenkel.

Ernest Fraenkel est né à Berlin le 26 septembre 1902. Après des études secondaires au Collège Français de Berlin et des études universitaires, (Droit, Philosophie, Psychanalyse), il entre comme stagiaire aux Tribunaux et au Barreau (1924 à 1928).

Il exerce les fonctions de Magistrat en 1928 et d'Avocat à la Cour d'Appel de Berlin de 1928 à 1933.

Il quitte l'Allemagne hitlérienne le 30 mars 1933, il fait un bref séjour à Prague et vient se fixer en France le 14 avril 1933.

Ernest Fraenkel a servi dans l'armée française comme « prestataire » en 1940. Son activité dans la Résistance l'obligea à se cacher dans l'Isère (1943-1944), jusqu'à la Libération.

Attaché de recherches au C. N. R. S. du 1er octobre 1938 au 30 septembre 1950, il est bibliographe au C. N. R. S., attaché au service du Professeur Etienne Souriau, depuis le 1er octobre 1950.

Il a acquis la nationalité française en mai 1951.

Parmi les ouvrages publiés par Ernest Fraenkel, citons : *L'Occident devant le problème des fondements du Droit* (Revue Philosophique de 1940);

Mythos und Ratio (Jüdische Revue, 1938) ;

Introduction à une Science de la Littérature, avec Guy Michaud, (Istanbul 1950. Epuisé) ;

Traduction de « *Inhibition, Symptôme et Angoisse* », de Freud, avec Jury, (aux P. U. F., 1951. Avec notes explicatives)

Un coup de dés de Mallarmé : ce « bel album d'imagerie abstraite », dans les « Mélanges d'Esthétique », offert à Etienne Souriau, (Nizet 1952), livre dont il est l'initiateur et dont il a préparé la parution avec Marie-Thérèse Poncet ;

Esthétique industrielle et Psychanalyse, (Revue d'Esthétique, 1951) ;

La responsabilité dans la délinquance névrotique, (Psyché, Nos 50, 52, 53, 60, 64, 89) ;

La Psychanalyse au service de la Science de la Littérature, (Cahiers de l'Association Internationale des Etudes Françaises, 1955) ;

Commentaire de la prière « *Adön Olam* », (Bulletin de la Communauté Israélite de Grenoble) ;

Contribution à la *Psychanalyse de Mallarmé*, (sous presse au Cercle du Livre, Paris).

Jean Doresse.

Jean Doresse, né en 1917, est Licencié ès-Lettres Classiques, diplômé d'Etudes Supérieures de Lettres Classiques et de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (Sciences religieuses). Il a également fait des études d'Egyptologie classique, papyrologie grecque, copte, etc...

Il est lauréat du Prix Scottas d'Egyptologie, décerné par l'Université de Paris en 1943 et Membre correspondant de l'Institut d'Egypte depuis 1948.

Attaché au Département Egyptien du Musée du Louvre, de 1943 à 1945, il passe ensuite au Centre National de la Recherche Scientifique où il est actuellement chargé de Recherches. Ses travaux lui ont fait par-

courir en détail les routes et pistes d'Egypte, de Libye et d'une bonne partie de l'Ethiopie.

Une première mission archéologique en Egypte, en 1946, l'amena à retrouver une bibliothèque antique des alentours du IVe siècle de notre ère, composée de douze manuscrits sur papyrus en langue copte contenant 48 écrits perdus provenant de sectes gnostiques, parmi lesquels, dit-on, les savants auraient retrouvé un « cinquième Evangile ».

Chargé de missions par la Commission des Fouilles Archéologiques, de 1947 à 1952, il put inventorier, en Moyenne et Haute-Egypte, de multiples restes chrétiens d'époque byzantine.

Du début de 1953 à avril 1955, il fut détaché par le Ministère des Affaires étrangères, avec d'autres savants français, auprès du Gouvernement éthiopien, pour participer à la création d'une Section d'archéologie.

Depuis 1944, Jean Doresse a publié de nombreuses études sur la littérature copte, Au pays de la Reine de Saba *(Editions Guillot), avec de belles illustrations sur l'Ethiopie antique et moderne. A paraître prochainement aux Editions Plon, son livre sur le Prêtre Jean. Il prépare la publication d'un vaste panorama de l'histoire de l'Egypte, du Soudan et de l'Ethiopie depuis l'ère chrétienne ainsi que d'une histoire descriptive des monastères du désert de la mer Rouge ; Saint-Antoine et Saint-Paul.*

Georges Piroué.

Georges Piroué est né en 1920, dans le Jura. Il fit des études universitaires et devint professeur jusqu'en 1950, date à laquelle il s'installa à Paris où il mène parallèlement une activité de critique littéraire, de traducteur et d'écrivain. Il a publié jusqu'à présent deux plaquettes de poèmes : *Nature sans Rivage* (Editions Seghers, 1951), *Chansons à dire* (Editions Seghers, 1956) ; un essai, *Par les chemins de Marcel Proust* (Editions à la Baconnière, 1954). On citera parmi les traductions : *Presque une Vie*, de Corrado Alvaro (traduit de l'italien en collaboration avec Claude Poncet, Editions Amiot-Dumont, 1955) et *Ces Sacrés Toscans*, de Curzio Malaparte, (Editions Denoël, 1957). Georges Piroué a actuellement achevé un recueil de récits et travaille à un roman et à un ouvrage sur Proust et la musique.

Lucienne Scheid.

Lucienne Scheid est née à Strasbourg, le 26 novembre 1911.

Cincq fois lauréate de l'Université de Strasbourg (1929, 1930, 1931), elle est la première femme devenue Premier Secrétaire de la Conférence du Stage de Paris (1936-1937). Pour son discours de rentrée, elle fit l'éloge de Poincaré.

Conférences en Belgique, à l'Université Populaire de Lille pour les Amitiés Françaises et les Jeunes Barreaux (Lamartine, Victor Hugo, Chateaubriand, Sarah Bernhardt, Procès de Galilée, le Procès de Socrate, le Procès de Marie-Antoinette etc.).

De septembre 1949 à 1954 : Secrétaire Général adjoint du 2e Congrès International de Criminologie qui s'est tenu à Paris à la Sorbonne (10 au

19 septembre 1950). et Directeur des Travaux de la Section de Droit Comparé.

De décembre 1949 à 1954 : Membre fondateur et Secrétaire Général Adjoint de la Société Internationale de Défense Sociale (Congrès de Saint-Martin et Caracas).

Membre fondateur, depuis 1952, de l'Institut Français des Relations humaines, honoré du Patronage de l'Université de Paris.

*Auteur de :*Trois procès scandaleux *(éditions André Martel).*

Abbé Jean Plaquevent.

Jean Plaquevent est né le 30 août 1901 à Beuzeville (Eure).

De 1919 à 1929, il fait partie de ceux que Claudel appelle « les invités à l'attention ». (Dix ans de chaise-longue). Etudes de symbolique religieuse et de symbolique individuelle. Recherches sur la structure et le rôle des images mentales dans la formation des complexes sémantiques. Ordonné prêtre en 1929. De 1929 à 1939, étude des conséquences de la vie d'internat sur les enfants privés de foyer. En 1939, fondation de « L'Essor » à Saint-Ignan (Haute-Garonne) — (Association destinée à redonner un bon départ dans la vie aux enfants qui l'ont manqué). En 1941, sous le nom d'Institut Pédotechnique, il fonda à Toulouse, avec le docteur Mathis, le premier Centre d'Accueil et d'Observation d'enfants privés de milieu éducatif, et la première école de Cadres pour spécialistes d'enfants difficiles. Recherches sur la problématique des besoins de l'enfant. Depuis 1945, nouveaux établissements de « L'Essor » à Barjols (Var) et Santeny (Seine-et-Oise). Recherches sur l'intérêt culturel et moral de l'ouvrage manuel et les conditions générales d'une Orthogénie.

A publié, en 1955, aux Editions du Seuil, avec en sous-titre « Nouveaux postulats d'un monde humain », une introduction à l'Orthogénie intitulée « *Misère sans nom* ».

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — IMPRIMERIE E. PIGELET, 189, BD VOLTAIRE. — 1957. N° 749.

POUR LA DÉFENSE DE L'ENFANCE

Quelques livres indispensables :

DÉLINQUANTS EN HERBE : de Sheldon et Eléanor GLUECK.

« Livre considéré en AMERIQUE comme un classique de la Criminologie ».

900 fr.

NOUVELLES ORIENTATIONS DE LA PSYCHIATRIE INFANTILE : des Drs CARP et DELLAERT.

« L'homme doit devenir ce qu'il est, il doit conquérir son humanité » conception personnaliste des auteurs, praticiens, professeurs connus pour leur action auprès de l'enfance difficile ou anormale.

810 fr.

BILLETS AUX ÉDUCATEURS : de L. BARBEY, professeur à la Faculté Catholique de philosophie et directeur de l'Institut de Pédagogie à LYON.

« Ecrit sur le vif, à propos de cas réels. Livre de réalité et aussi d'espérance ».

690 fr.

L'ENFANT ARRIÉRÉ DANS SA FAMILLE : en collaboration, sous la direction du Dr Claude KOHLER.

« Les parents restent trop souvent seuls à affronter les multiples problèmes que pose l'enfant arriéré dans sa famille. Cet ouvrage pratique, résultat d'une collaboration de dix ans dans le service médico-psychologique du Comité Commun pour l'Hygiène de l'Enfance, aide les parents.

570 fr.

LE DRAME DE L'INFÉRIORITÉ CHEZ L'ENFANT : de A. CARNOIS, professeur et spécialiste en psychotechnie.

« On nous a beaucoup dit ce qu'il ne faut pas faire au sujet de la crise de l'autorité et de l'obéissance. L'auteur nous dit enfin ce qu'il faut faire. »

1.200 fr.

Éditions Em. VITTE

3, Place Bellecour - LYON — 10, rue Jean-Bart - PARIS